

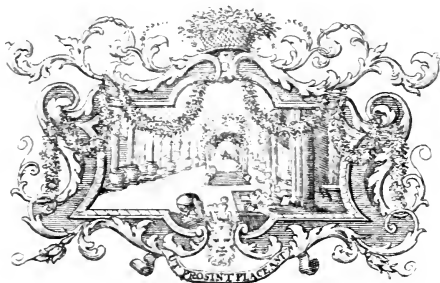
BIBLIOTHEQUE

OU HISTOIRE

DES SAVANS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Pour les Mois

M. DCC. XXXIII.
TOME SECONDE,



Chez PIERRE DE HONDT.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- A R T. I. *Mr. MANDEVILLE, Recherches sur l'origine de l'honneur, & sur l'utilité du Christianisme dans la Guerre. Second Extrait.*
pag. 1
- II. *Mr. DE VOLTAIRE, Lettres sur les Anglois.* 16
- III. *Mémoires Philosophiques, &c. Volume 35. pour les mois d'Octobre, de Novembre & de Decembre, 1727.* 35
- IV. *Mr. ARBUTHNOT, Essai touchant les effets de l'air sur le corps humain.* 49
- V. *Mr. FOSTER, Sermons sur divers sujets.* 65
- VI. *Mr. DE VOLTAIRE, Lettres sur les Anglois. Second Extrait.* 104
- * 2 ART. VII.

TABLE DES ARTICLES.

- ART. VII. *Mr. TWELLS, Réponse à la Défense de la Dissertation sur l'Evangile de S. Matthieu ; où l'on montre qu'en plusieurs articles l'Auteur a laissé cette Dissertation sans Défense, & qu'il ne l'a effectivement défendue en rien.* 137
- VIII. *Mr. DELAUNY, Examen desintereffé de la Révélation, Vol. I.* 171
- IX. *Mr. MIDLETON, Suite de l'Extrait de sa Dispute avec le Dr. Pearce & quelques autres, au sujet de la Réponse du Dr. Waterland, à l'Auteur du Livre qui a pour titre, le Christianisme aussi ancien que le monde.* 196
- X. *Nouvelles Littéraires.* 227



BIBLIOTHEQUE
BRITANNIQUE,
OU
HISTOIRE DES OUVRAGES
DES SAVANS DE LA
GRANDE BRETAGNE.

UR LES MOIS D'OCTOBRE, NOVEMBRE
ET DECEMBRE. MDCCXXXIII.



ARTICLE I.

Enquiry into the Origin of Honour,
and the Usefulness of Christianity in
War. *By the Author of the Fable of
the Bees.*

C'est-à-dire,

Recherches sur l'Origine de l'Honneur, &c.
Voyez le Commencement de cet Ex-
trait dans la 1. Part. du I. Tome de
cette Biblioth. p. 1.

2. me II. Part. I.

A

Nous

NOUS avons rendu compte des deux premiers Dialogues de cet ouvrage: les deux derniers roulent particulièrement sur l'utilité du Christianisme dans la Guerre. L'Auteur commence le troisiéme par quelques Reflexions sur la sotte vanité des hommes, qui font souvent consister leur gloire dans des choses, qui ne les regardent point, ou auxquelles ils n'ont que peu ou point de part, comme d'être membres d'un État puissant, d'être né dans une ville Capitale, ou fameuse par quelques pieces d'architecture, de sculpture &c.

Il passe ensuite à l'Examen de cette question, *si les meilleurs Chrétiens font les meilleurs Soldats*. Il avoue d'abord qu'il n'y a nulle part de meilleurs Soldats que parmi les Chrétiens, comme il n'y a point de meilleurs Peintres; mais il n'a garde de convenir que leur Religion en soit la cause. La Doctrine de Christ, dit-il, n'enseigne pas plus à combattre, qu'elle enseigne à peindre. C'est la crainte de l'infamie qui rend les hommes courageux, & c'est la discipline qui forme les Soldats, la Religion n'a rien à voir là dedans. On objecte à cela, que les hommes ne se battent jamais avec plus de fureur, que lors qu'il s'agit de Religion, & que ce sont les Predicateurs qui animent les hommes au combat, d'où vient que Butler appelle la Chaire le *Tambour ecclésiastique*,

que, *a Drum Ecclesiastick* (a). Il est vray, répond l'Auteur, qu'on peut faire usage des Ecclesiastiques, comme d'autant d'incendiaires, qui en abusant de leur charge, sement la Division & la haine parmi les hommes; mais ce n'est jamais en prêchant l'Évangile qu'ils porteront les hommes à se battre. Si les guerres de Religion sont les plus meurtrières, c'est que les hommes regardent la Religion comme une chose de la dernière importance, & se persuadent que ceux qui ne pensent pas comme eux sur un sujet d'une si grande conséquence; méritent le traitement le plus cruel; & la plupart des hommes étant méchants, une guerre de Religion leur fournit l'occasion de satisfaire leur méchanceté sans craindre aucun blâme; ils se font même un mérite des cruautés qu'ils exercent; ce sont autant de preuves de leur zèle & de leur foi; de la vient, que ceux qui observent le moins les préceptes de leur Religion, sont souvent les plus ardens à combattre pour elle. Ajoutez à cela qu'il n'y a rien dont les hommes soient plus fortement persuadés, que de la vérité de leur Religion; de sorte que dans les guerres, dont elle est le sujet, ils s'imaginent qu'ils ont la vérité & la justice de leur côté, ce qui doit naturellement

les

(a) Dans son *Hudibras*, Poème burlesque fait pour tourner en ridicule les Fanatiques du temps de Cromwell.

4 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
les rendre très opiniâtres : & comme ils attribuent ordinairement à la Divinité leurs propres passions, ils croient que le Ciel s'interresse à leur querelle, & doit les récompenser de ce qu'ils prennent sa défense ; parce qu'ils en usent ainsi eux mêmes à l'égard de ceux qui se rangent de leur parti.

Mr. Mandeville recherche ensuite quels étoient les principes qui faisoient agir les hommes dans les guerres civiles de France & d'Angleterre (a). Les Huguenots en France, & les Têtes-rondes (b) en Angleterre, dit-il, prétendoient n'avoir rien plus à cœur que la Religion ; Ils soutenoient que le culte National étoit Idolâtre, que le Christianisme ne souffroit point cet extérieur pompeux dans le service Divin, &c. C'étoit la cause de Dieu qu'ils défendoient, disoient ils, & ils ne doutoient pas de réussir avec son secours. D'un autre côté les Ligueurs & les Cavaliers (c) soutenoient que les Laïques, & particulièrement les gens de guerre n'étoient pas des juges compétens en matière de Religion, que pour eux ils défendoient la cause de l'Eglise, du Roi & de la Nation ; ils soutenoient

(a) C'est ainsi qu'il nomme les Protestans de France, ignorant peut-être, que c'est un terme de mépris.

(b) Le Parti opposé à celui de Charles I.

(c) Ou Royalistes, Partisans du Roi.

noient que leurs ennemis étoient une troupe d'Hypocrites, qui couvroient leur rebellion du prétexte de la Religion, mais qui dans le fond ne cherchoient qu'à détrôner le Roi, & à s'emparer du Gouvernement.

Tels étant les differens pretextes qu'on alleguoit dans les deux partis, examinons quelles devoient en être les suites par rapport aux Soldats. Les premiers pour ne pas paroître contredire leur principe par leur pratique, feront plus devots & plus religieux qu'on ne l'eût ordinairement dans les armées; ils prieront Dieu, chanteront des Pseaumes plus souvent que les Soldats n'ont coutume de le faire: Et si les Generaux & les autres Chefs affectent plus de regularité dans leur conduite, plus d'affiduité au service public de la Religion, on ne sauroit croire l'influence que cela aura sur les Officiers subalternes & sur les Soldats.

D'un autre coté leurs ennemis, prenant tout cela pour ostentation & pour Hypocrisie, affecteront de mener une vie toute differente; ils negligeronnt les devoirs de la Religion, & se relacheront dans leurs mœurs plus que les Soldats n'ont coutume de faire, afin de se distinguer mieux de leurs ennemis. Notre Auteur s'étend beaucoup sur ce sujet, & il prétend qu'en menageant adroitement le point d'honneur, un habile politique peut en tirer de grands usages; il peut y ajouter ou en retrancher telle idée

qu'il juge à propos, & il ne lui seroit pas difficile, par exemple, de faire en sorte, qu'au bout de six mois on n'entendit plus un seul serment dans une armée, dont tous les Soldats auroient accoutumé de jurer à chaque instant. Une telle régularité ne manqueroit pas d'acquiescer bien-tôt aux Soldats la réputation de devots & de religieux, quand même ils seroient d'ailleurs ivrognes, joueurs, débauchez, & adonnez à toute sorte de vices.

Notre Auteur examine après cela quels effets la régularité dont il vient de parler produiroit dans l'Armée. La Multitude est toujours superstitieuse, dit-il, & dans un grand nombre de Gens il y en a toujours plusieurs, qui ont du penchant pour l'enthousiasme. Si dans une armée qui affecte un extérieur de piété, il y a des Théologiens habiles & adroits, qui sachent exalter à propos la piété du General & des Soldats, déclamer contre l'impiété & la vie scandaleuse des ennemis, & conclure de là que Dieu doit aimer les premiers & haïr les seconds, on verroit bien-tôt arriver tout ce qui est arrivé dans l'armée du Prince de Condé, & dans celle du Parlement d'Angleterre. Les Officiers prêcheroient, les Soldats apprendroient par cœur des Prières & des Pseaumes; plusieurs d'entre eux seroient plus circonspects dans leur conduite, & ne se livreroient au crime qu'en cachette. L'Auteur s'égaye ici en montrant quel beau
 champ

champ un Aumonier auroit pour étaler son éloquence la veille d'une bataille, & combien il lui seroit aisé de remplir d'enthousiasme ceux auxquels il prêcheroit, en leur prouvant que la piété du General, des Officiers & de tous les Soldats les doit assurer de la protection de Dieu, & par conséquent de la victoire. Mais il faudroit qu'un homme fut bien habile pour produire le même effet en prêchant la Doctrine de Christ fidelement & dans toute sa pureté. Jamais il n'y eut de meilleures troupes que celles des Anglois dans les deux dernières guerres; mais, dit notre Auteur, je croirois plutôt, que ce fut la Magie qui rendit les Soldats courageux, que non pas leur Religion.

On objecte à cela, que d'habiles Officiers ont avoué, que les hommes les plus vertueux, les plus sobres, & les mieux civilisez sont les meilleurs Soldats, ceux sur lesquels on peut le plus compter. Je veux le croire, dit Mr. Mandeville, car je fais que par un homme vertueux, on entend seulement un passablement honnête homme, qui n'est pas adonné à tromper ou à voler: car il est certain qu'il y a peu d'Officiers qui soient ornez des Vertus Chrétiennes. Et qu'est ce qu'on demande dans un Soldat? Les Officiers n'apprehendent pour l'ordinaire que ces trois choses; premierement, que leurs Soldats ne desertent; secondement, qu'ils ne volent ou ne com-

8 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mettent quelque meurtre, & ainsi ne se
fissent pendre; en troisieme lieu qu'ils ne
tombent malades. Une probité très me-
diocre dans les Soldats suffit pour rassurer
leurs Officiers par raport au deux premiers
sujets de crainte; & par raport au troisie-
me, les Soldats les plus sobres & les moins
debauchez sont sans doute ceux qui conser-
veront le mieux leur santé; mais du reste
les Gens de guerre sont des Casuistes fort
commodes, qui se permettent bien des cho-
ses, comme ils ont beaucoup d'indulgence
pour les autres. Qu'un Soldat soit brave,
qu'il entende bien ses exercices, qu'il ne
soit point ivre lors que c'est son tour d'être
en faction, qu'il soit respectueux & obeis-
sant envers ses Officiers, il ne manquera pas
de se faire aimer; si d'ailleurs il a soin d'être
toujours propre, & est assez prudent pour ne
point alterer sa santé par ses plaisirs, il pas-
sera pour un homme très estimable. Ce-
pendant il est sur qu'il peut faire tout ce
qu'on vient de dire sans avoir un grain de
veritable Christianisme. Mais si un Soldat
ou un Officier vouloit faire exactement les
preceptes de l'Evangile, s'il avoit douce-
ment un affront, fut-ce de la part de son
meilleur Ami, sans s'en offenser; s'en est
fait, il faut qu'il quitte l'Armée, personne
ne veut servir avec un poltron reconnu
pour tel.

Puisque ce n'est point la Religion Chré-
tienne qui fait les bons Soldats, qu'est-il
be-

besoin d'avoir des Aumoniers dans les Armées? Notre Auteur repond à cela, que les hommes étant nez avec la crainte d'une cause supreme mais invisible, il est impossible de gouverner un nombre d'hommes un peu considerable, si l'on néglige d'avoir égard à cette crainte, ou si l'on paroît seulement la mépriser le moins du monde. Cette crainte agit même sur les plus grands scelerats, qui affirment souvent avec serment qu'ils persevereront dans le crime, jusqu'au dernier soupir; c'est ce qui s'est souvent pratiqué dans les trahisons les plus noires, dans les conspirations les plus horribles, & les massacres les plus affreux, quoique ceux qui s'engageoient dans ces abominables entreprises leur donnassent peut-être d'autres noms. Ce qui fait voir quelles idées absurdes les hommes se forment de la Divinité, quoique d'ailleurs ils sont persuadez de son existence. Car quelque scelerats que soient les hommes, ils ne sauroient passer pour Athées, à moins qu'ils n'aient entièrement surmonté la crainte d'une cause invisible, ou que cette crainte n'ait jamais agi sur eux.

On dit là-dessus qu'il vaut mieux n'avoir point de Religion, que d'adorer le Diable, parce que c'est faire un plus grand affront à l'Etre supreme, de le croire cruel & méchant, que de croire qu'il n'existe point. C'est un des argumens de Mr. Baile, mais

10 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
notre Auteur ne l'approuve pas; ce raisonnement est subtil, dit-il, & il n'y a guère que les incredules qui s'en servent. Mais dit-on, n'y a t-il pas eu des gens qui avoient une Religion, & qui cependant étoient plus méchans que certains Athées? Par rapport aux mœurs, repond Mr. Mandeville, il y a eu d'honnêtes gens & des scelerats dans toutes les sectes: mais je soutiens qu'il n'y a point de secte, qui, toutes choses égales, soit plus dangereuse pour la Société que celle des Athées; car il est ridicule de dire, qu'il y ait plus de danger à se fier un homme, qui peut être retenu par la crainte de quelque être invisible, qu'il n'y en a à se fier à un homme, qui déclare, qu'il ne craint rien du tout. On voit par là que notre Auteur croyoit, que la plus mauvaise Religion est plus utile par rapport à la Société civile, que l'Athéisme, ce qui est bien éloigné de ce que Mr. Baile a voulu établir dans ses pensées sur la Comete.

Par ce que nous venons de dire, il paroît que quand même les Souverains & les Généraux seroient de véritables Athées, ils ne laisseroient pas d'avoir des Aumoniers dans les armées, afin de ménager la multitude, qui trouveroit sans doute très étrange qu'on n'eut aucun soin de la Religion. Mais il reste encore à savoir comment des Ministres de l'Évangile de paix peuvent être de quelque utilité dans les armées, pour inspirer du

du courage aux troupes, & les obliger à se battre vaillamment: Voici sur ce sujet les pensées de notre Auteur.

„ Les Prêtres de toutes les Religions ,
 „ dit-il, ont toujours prétendu être les in-
 „ terpretes des volontez du Dieu qu'ils ser-
 „ voient ; ils ont soutenu qu'ils avoient le
 „ droit d'expliquer les dogmes de la Reli-
 „ gion & d'en marquer le sens: Les Mi-
 „ nistres de l'Evangile on voulu avoir les
 „ mêmes privileges ; & trouvant que la
 „ Religion de Jesus Christ leur interdisoit
 „ bien des choses, qui les auroient fort ac-
 „ commodé, & dont les Prêtres des au-
 „ tres Religions jouissoient, ils ont eu re-
 „ cours à l'Ancien Testament, par lequel
 „ ils ont prudemment suppléé à ce qui man-
 „ quoit ou étoit trop severe dans le nou-
 „ veau. Et pour ne parler ici que de ce
 „ qui a raport aux armées ou aux gens de
 „ guerre, remarquons, que lors qu'il s'agit
 „ de justifier le carnage, le saccagement
 „ des villes, lors qu'il faut inspirer du cou-
 „ rage aux Soldats, le texte est toujours ti-
 „ ré de l'Ancien Testament. . . . Et pour
 „ se convaincre que les Predicateurs peu-
 „ vent être utiles à la guerre, quoi qu'ils ne
 „ prêchent pas l'Evangile, il suffit de con-
 „ siderer, qu'il n'y a point eu de guer-
 „ re parmi les Chrétiens, quelque injuste
 „ qu'elle fut, qui n'ait été approuvée &
 „ déclarée juste par quelque Théologien
 „ Chrétien, ou du moins qui se disoit tel. La
 „ Re-

„ Revolte la plus injuste, la Tiranie la plus
 „ cruelle trouvera toujours des Prêtres qui
 „ prieront pour elle, qui fontiendront que
 „ c'est la cause de Dieu même, pourvû
 „ qu'elle soit appuiée d'une bonne ar-
 „ mée. “ Notre Auteur s'étend beaucoup
 sur ce sujet, & fait voir combien il est neces-
 faire de persuader aux Soldats, que la Divi-
 niés les favorisera, ce qui ne se peut faire,
 qu'à l'aide des Predicateurs, qui lors qu'il
 s'agit d'inspirer du courage aux troupes,
 n'ont garde de leur rappeler leurs pechez,
 ni de leur prêcher des veritez tristes ou ef-
 frayantes: au contraire ils s'efforcent de leur
 inspirer de la haine contre leurs ennemis; ce
 qu'il est impossible de faire en prêchant l'E-
 vangile dans sa pureté; il faut donc que ces
 Predicateurs s'eloignent un peu de la lettre.
 L'Auteur s'attache à prouver ici, que des
 Predicateurs en s'écartant un peu de la fe-
 verité de l'Evangile lors même qu'ils paroif-
 sent pleins d'estime & de zèle pour le Chris-
 tianisme, peuvent en imposer si adroitement
 à leurs Auditeurs, qu'ils porteront même
 les gens les plus sinceres à agir directement
 contre les preceptes de Jesus-Christ.

Il tache ensuite de montrer, que dans
 une armée bien disciplinée des actes de dévo-
 tion & un extérieur de piété, peuvent être
 extrêmement utiles, quand même le Gene-
 ral seroit un Athée, la plupart des Ecclesiasti-
 ques des hypocrites, & le plus grand nom-
 bre des Officiers & des Soldats très-vicieux.

Il tire les preuves de ces deux propositions de ce qui s'est passé dans la guerre Civile du tems de Charles I. mais nous ne saurions rapporter ici ses raisonnemens sans copier une grande partie de ce Dialogue.

Dans le quatrieme, qui est le dernier, l'auteur examine quelle est l'utilité des jours de jeune & d'humiliation. Il avoue que de semblables solemnitez, si on les observoit Chrétiennement seroient très efficaces pour porter les hommes à se convertir; mais alors loin de pouvoir les encourager à se battre contre l'Ennemi, elles leur inspireroit une charité incompatible avec la guerre. Aussi n'est ce pas de cette maniere qu'on celebre les jours solempnels de jeune & d'humiliation. Jeuner c'est diner un peu plus tard qu'à l'ordinaire, & peut-être se passer à cause de cela du souper: & l'office du Ministre est de faire ses prieres & ses sermons plus longs, & de lire quelque Chapitre de plus, qu'il n'a coutume de faire. C'est là tout, & cette pretendue solemnité suffit pour persuader aux Soldats, que leurs péchez sont pardonnez, & que Dieu, désormais reconcilié avec eux, ne peut pas manquer de les proteger; ce qui doit sans doute leur inspirer beaucoup de confiance & de courage; sur tout s'ils savent, que leurs ennemis ne celebrent point de semblables jeunes. A cette occasion l'Auteur fait un conte vrai ou faux, mais qui explique si bien son systême, que nous croyons devoir

voir le traduire ici. ” En un temps, dit-
 „ il, que les provisions étoient fort rares à
 „ l’Armée, que l’ennemi étoit proche,
 „ & les Soldats peu disposez à combattre,
 „ un Ecclesiastique tres estimé parmi eux
 „ entreprit de relever leur courage. Il
 „ commença son sermon par leur faire
 „ un affreux tableau de leurs crimes &
 „ de leur impiété; il leur representa com-
 „ bien de fois ils avoient été inutilement
 „ exortez à la repentance; il leur dit que
 „ Dieu les avoit long-temps suportez
 „ dans sa misericorde, quoiqu’ils eussent
 „ mille fois mérité d’être détruits. Il les
 „ assura que les besoins qui les pressoient
 „ & le manque de provisions étoient des
 „ preuves certaines de la colere de Dieu,
 „ & qu’ils n’avoient aucun lieu d’esperer,
 „ qu’il voulut supporter plus long-temps
 „ leur ingratitude & leurs crimes. Après
 „ les avoir convaincu que le Ciel étoit ir-
 „ rité contre eux, il commença à faire une
 „ énumération des maux, qui ne pou-
 „ voient pas, disoit-il, manquer de leur ar-
 „ river; & comme ce qu’il disoit étoit
 „ très vraisemblable, on commença à le
 „ regarder comme un Prophète. Il poussa
 „ sa pointe plus loin encore; il déclara à
 „ ses Auditeurs, que les maux Tempo-
 „ rels, dont il avoit parlé, n’étoient rien,
 „ pourvu qu’ils pussent éviter les peines
 „ de l’enfer; mais de la maniere dont ils
 „ avoient vécu, il n’y avoit pas apparence
 „ qu’ils

„ qu'ils pussent les éviter. Alors il parut
 „ avoir une extrême compassion du dé-
 „ plorable état, où ils étoient réduits;
 „ & voyant que plusieurs d'entr'eux té-
 „ moignoient une vive repentance, il
 „ changea de note tout à coup; & leur
 „ dit avec un air de persuasion, & comme
 „ inspiré, qu'il y avoit encore un moyen,
 „ main un moyen unique d'éviter les
 „ maux dont ils étoient menacez; ce
 „ moyen étoit de se battre courageuse-
 „ ment contre l'ennemi, & de le vaincre;
 „ alors prenant un air gay, il leur déve-
 „ loppa tous les avantages qui accom-
 „ pagneroient la victoire, & la leur pro-
 „ mit avec certitude pourvû qu'ils vou-
 „ lussent faire leur devoir; & pour les en-
 „ courager encore plus, il fit leur panegy-
 „ rique, marqua les temps & les lieux où
 „ ils avoient combattu courageusement,
 „ & fût si bien flatter leur vanité, qu'ils
 „ reprirent courage, se battirent comme
 „ des lions, & remportèrent la Victoire”.
 Ce Predicateur fut sans doute d'une grande
 utilité à son parti, mais ce ne fut pas la
 partie de son Sermon qui contenoit les
 veritez de l'Évangile, qui inspira du cou-
 rage aux Soldats, quoi qu'elle fut neces-
 saire pour leur inspirer un certain degré de
 frayeur, duquel il fut aisé de les faire pas-
 ser à la confiance.

L'Auteur continue dans tout ce Dialogue
à montrer quelle doit être la conduite d'un

16 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Aumonier dans les Armées, & par quels artifices il peut faire servir la Religion Chrétienne à inspirer aux Soldats un courage antichrétien; & après une courte recapitulation de tout ce qu'il a prouvé, ou prétendu prouver dans les quatre Dialogues de son Livre, il déclare que ce qu'il a dit ne regarde point la Religion Chrétienne en elle même, & que les artifices & l'Hypocrisie des hommes, qui abusent de la Religion, & la font servir à leurs vuës particulières, ne sauroient faire aucun tort à la Doctrine de J. C. telle qu'on la trouve dans le Nouveau Testament; c'est ce que notre Auteur promet de prouver une autre fois; mais il est mort, & nous ignorons si on a trouvé quelque chose sur ce sujet parmi ses papiers, ou s'il n'a fait cette promesse que *propter metum Judeorum*, pour se mettre à couvert des Loix.

A R T I C L E II.

Letters Concerning the English Nation.
C'est-à-dire. *Lettres sur les Anglois* par Mr. de Voltaire. 8. p. 253. sans la Préface de l'Editeur, la Table des Lettres, & l'Index. à Londres, chez Davis & chez Lyon.

C'Est ici la Traduction de divers Extraits de Lettres écrites pendant le
sé

féjour de l'Auteur en Angleterre, à son Ami Mr. *Tbiriot*; & dont l'Original qui est sous presse, ne se publiera, dit-on, qu'au commencement de 1734. Ce que nous remarquons, moins pour relever une singularité fondée sur de bonnes raisons, que pour établir une distinction nécessaire entre une Traduction qui paroît déjà, & un Original qui ne paroît pas encore, mais qu'on a vu MS., & où l'on assure que ne se trouvent pas plusieurs choses qui déplaisent dans la Traduction. Traduction, au reste, qu'on ne prétend pas décrier. A tout prendre elle ne passe pas pour mauvaise: Et elle satisfait en partie l'impatience avec laquelle on attendoit un Ouvrage annoncé depuis long-tems: si toutefois il faut le confondre avec celui que l'Auteur désigne dans la Préface de son *Essai Anglois sur le Poème Epique*; car l'Editeur de ses *Lettres* avoue qu'elles n'ont point été écrites pour le Public.

Mr. de *Voltaire* a dit, en parlant du *Temple du Goût*, qu'il ne faut jamais prendre le Public pour le Confident de ses Amusemens. Mais c'est là une de ces maximes rigides sur lesquelles il fait bien que le *Dieu* même du Temple se relache plus aisément que la *Critique* qui en garde la porte. Il faut oser quelque chose. Le Public raisonnable pardonne volontiers un peu de témérité aux Auteurs d'un certain ordre, dont les amusemens ont toujours leur mé-

18 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
rite, & qui, en les exposant à la Critique,
s'engagent à les perfectioner. On est après
tout plus content d'avoir le *Temple du Goût*,
que de ne l'avoir point: Et il en est de
même des *Lettres sur les Anglois*. Elles re-
pareroient peut-être un jour, à peu près
aussi différentes d'elles mêmes, que la der-
nière Edition de la *Henriade* est différente
de la première. Les Lecteurs qui aiment Mr.
de Voltaire, & qui sont au fait, seront char-
mez alors de ne plus trouver dans ses *Let-
tres* certaines choses qui y sont, & d'en
retrouver d'autres qui n'y sont pas. Il
nous permettra d'en indiquer quelques-unes
à mesure qu'elles se présenteront dans le
cours de cet Extrait. Ce fera sans préju-
dice de l'estime & des égards qu'il mérite.
Son Editeur dit fort bien, sinon en autant
de termes, du moins en termes équiva-
lens, que c'est à ceux qui sentent les dé-
fauts qu'il appartient de sentir les perfec-
tions. Le succès même de l'Ouvrage nous
autorise, & nous oblige en quelque sorte,
à ne le pas louer sans ménagement.

* Le premier objet qui s'offre au Lec-
teur, est un *Quakre* à qui l'Auteur fait vi-
site: qu'il trouve logé très-proprement,
mais sans nulle magnificence, quoique fort
riche: dont le Justaucorps est sans plis
aux côtes, & sans boutons aux manches
ni aux poches: qui reçoit son hôte sans se
cour-

* *Lettre I. Religion des Quakres.*

courber, & sans ôter son chapeau abatu *horizontalement* : qui le tutoye, & l'appelle *mon Ami* : qui le reprend sans façon sur ses manières : & qui ne paroît cependant rien moins que fou ni grossier. Il offre son dîné sans façon : & Mr. de Voltaire l'accepte de même. Le repas est frugal, commence & finit par une prière. Après quoi l'Auteur demande à son Quakre s'il a été bap-tisé. Il répond que non. Mr. de Voltaire lui objecte qu'il n'est donc pas Chrétien : & le Quakre s'explique. Le *batême* est mis avec douceur au nombre des cérémonies Judaïques : le Quakre à son tour demande à son Etranger s'il a été circoncis : Et la conclusion est, que comme M. de Voltaire est un Chrétien sans circoncision, le Quakre est un Chrétien sans batême. M. de Voltaire écoute tout cela avec une sainte compassion. Mais comme il ne veut pas contester avec un Enthouïaste, il passe à un autre sujet. Le Quakre interrogé sur la *Communion*, n'en avoue d'autre que celle des cœurs, prend là-dessus le ton d'un homme inspiré, fait un sermon *très éloquent* qu'on ne raporte pas, & renvoye son Auditeur au Livre de *Barklay*. Il ne laisse pourtant pas de reprendre l'Apologie de sa secte sur certaines singularitez. Si c'est une impolitesse de tutoyer, c'est une impolitesse plus naturelle, plus ancienne, & selon lui plus raisonnable, que l'usage de dire *vous* à un homme comme s'il étoit *dou-*

20 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ble: & lorsqu'il voit des vers de terre donner à d'autres vers de terre les titres de *Seigneurie*, d'*Éminence*, de *Sainteté*, il ne peut reconnoître, là-dedans qu'un lâche commerce de flaterie. De la Charité pour le Genre Humain: du respect & de la soumission pour les loix: voila les seules obligations du Quakre. — S'il est plus simple que les autres dans son habillement, c'est pour se munir contre l'imitation du siècle, & pour porter des marques de l'humilité Chrétienne. — S'il fuit les divertissemens, c'est qu'ils sont indignes d'un cœur où Dieu veut habiter. — S'il ne fait aucun serment c'est pour ne pas intéresser le St. Nom de Dieu dans des querelles d'homme à homme. D'ailleurs les Quakres (& cela est vrai depuis le Roi *Guillaume*) sont crus sur leur simple *oui* ou *non*, lorsque leur témoignage est requis en Justice: ce qui ne leur arrive, dit-il, que pour les affaires des autres. — S'il fuit la Guerre & ne se bat jamais, ce n'est point qu'il craigne la mort, il en connoit le beau côté: c'est parce qu'il est homme & Chrétien. — C'est par la même raison qu'il gémit dans le silence, tandis qu'on se réjouit solennellement d'avoir sacagé des villes, & versé du sang humain. La scène, comme on voit, est instructive: & elle n'est pas moins divertissante. Pour y mettre plus de jeu & de contraste, Mr. de Voltaire y fait des complimens, des revéren-

rences, & jure devant un homme qui ne manque pas de lui dire, *Ami ne jure point.* Il y auroit eu peut-être plus de bienfaisance à faire jurer un tiers: Mais il y auroit eu moins de naïveté & de plaisanterie.

On a vu jusqu'ici le précis de la première Lettre. * Dans la seconde, le Quakre va à son Eglise ou *Mitine*, & y mène son Curieux, à qui personne ne prend garde. Les femmes ont l'éventail sur le visage; & les hommes, leurs chapeaux à *large bord* sur la tête. Tous sont assis. Silence profond: interrompu enfin par un homme qui ôte son chapeau, fait des grimaces, gémit, & prononce du nez un galimatias qu'il croit Evangelique, mais où lui même n'entend rien. Au sortir de là, M. de Voltaire apprend de son Conducteur, qu'on y laisse prêcher qui veut, parce qu'on ne sauroit juger sans l'entendre, si c'est inspiration ou folie: Que l'inspiration est un don où tous peuvent prétendre: Que pour cela, entr'autres raisons, ils n'ordonnent point de Ministres: Que de là vient encore que leurs Femmes prêchent: Que souvent deux ou trois sont inspirées à la fois, & que c'est alors qu'il y a beau bruit dans la Maison du Seigneur. Il étoit naturel de demander par quels caractères la vraie inspiration se distingue. Le Quakre

répond

* *Lettre. 11. Même Sujet.*

répond à cette question par un raisonnement Métaphysique que M. de Voltaire trouve fort remarquable, mais qui ne tend réellement qu'à établir la possibilité de l'Inspiration. La conversation finit avant que la curiosité soit satisfaite: Et cela sans doute par une raison alléguée ailleurs, mais qui, si elle est bien juste, auroit été mieux placée ici; c'est qu'il est aussi inutile d'argumenter avec un Fanatique, que de contester à un Amant les perfections de sa Maitresse, ou à un Plaideur la bonté de sa Cause. Il semble néanmoins que le Quakre de M. de Voltaire avoit trop d'Esprit, de Philosophie & de sang-froid, pour n'avoir plus rien de sensé ou de spécieux à dire, sur le sujet même de l'Inspiration. Il faut croire que l'Auteur a voulu conter les choses tout simplement comme elles s'étoient passées. Nous ne le chicanerons point sur un petit défaut de vraisemblance qu'on a trouvé dans certaines expressions, & dans certains discours de son Interlocuteur, qui ne sont pas tout-à-fait du stile ou du Système d'un bon Quakre. Un peu de singularité dans un fait n'en prouve pas la fausseté. Nous remarquerons seulement que les faits singuliers ne suffisent pas pour nous donner des idées générales, & qui en même tems soient justes. A juger du Quakerisme par les faits rapportez dans ces deux Lettres, vous ne vous imaginerez jamais, que les Quakres en général portent

rent le chapeau de la grandeur ordinaire : Que plusieurs le portent relevé, le quittent souvent par civilité avant de paroître, & évitent autant qu'ils peuvent de dire *toi* : Qu'ils ne sont presque plus inspirez plusieurs à la fois, & que dans ce cas ils ont coutume de parler les uns après les autres : Qu'il y a une espèce de luxe compatible avec la simplicité de leur habillement : Que leurs repas sont très-rarement précédéz & suivis d'une prière : Qu'ils ont quelquefois des procès entr'eux : Que quelques uns même bornent presque tout leur Quakerisme à ne faire aucun serment, ou si l'on veut, à jouir du privilège qui les en dispense &c. Vous n'aurez d'ailleurs nulle idée, ni de leurs mariages où la bénédiction sacerdotale ne fauroit intervenir : ni de ce qu'ils pensent, soit sur la nécessité de la Révélation écrite ; soit sur le sens literal ou allégorique de l'Évangile ; soit sur l'unité de Dieu, la trinité des personnes, la foi *au Christ incarné*, &c.

* Les Lettres trois & quatrième, destinées à *l'Histoire* des Quakres, auroient pu, ce semble, suplérer naturellement aux deux premières. On auroit pu y indiquer leurs variations ; le formulaire qu'ils signèrent sous *Guillaume III.* pour être compris dans *l'Acte de Tolérance* ; & leurs Sentimens sur cette Signature. En parlant des persé-

cu-

* *Lettre III.* Histoire des Quakres.

cutions qu'ils avoient souffertes sous *Charles II.* pour ne pas obéir à des loix innocentes, on auroit pu rechercher à quoi se réduit cette soumission aux loix que le Quakre des premières Lettres attribue à sa secte. Mais on étoit maître aussi d'embrasser moins de matière. Voici donc à quoi notre Historien se borne. — Il observe d'abord que les Quakres dans leurs dates marquent *l'An de Christ*, le premier Quakre selon eux. Ils en reconnoissent cependant de plus Anciens, au rapport d'un Anonyme de leur secte, ou soi-disant-tel, dans une assez mauvaise Critique qui a couru. Quoiqu'il en soit : ils avouent dans les Lettres de M. de Voltaire, que leur Religion corrompue peu après la mort de *Jésus Christ*, & conservée seulement par un petit nombre de Quakres toujours *cachez dans le Monde*, n'a reparu avec éclat qu'en mille-six cens quarante-deux, par le Ministère de *George Fox*. Il faut voir son Histoire dans le Livre même. Il eut tant de Disciples, que *Cromwell*, qui d'abord les méprisoit & les jettoit dans les prisons par ce qu'ils lui avoient converti ou débauché de ses Soldats, crut enfin devoir les engager dans son parti. Il employa l'argent : Mais il reconnut alors qu'il y avoit une Religion capable de résister aux charmes de ce métal. Sous *Charles Second* ils furent persécutés parcequ'ils s'obstinoient à tutoyer le Magistrat, & ne vouloient, ni payer les

dîmes,

dîmes , ni prêter les sermens prescrits par les loix. *Barklay* publia en 1675. l'Apologie de sa secte ; & dédia le Livre à *Charles* par une Epître pleine de leçons sages mais hardies , auxquelles M. de Voltaire attribue la paix dont les Quakres commencèrent alors à jouir.

* Suit l'Histoire de *Guillaume Pen*, lequel , après avoir servi & illustré sa secte en Angleterre , & avoir été la faire connoître en Hollande avec un succès assez honorable , en forma un Etat florissant dans le nouveau Monde. Cette Histoire & celle de *Fox*, toutes connues qu'elles sont , se reliront avec plaisir , à la faveur de la narration & des reflexions de M. de Voltaire. Quant aux affaires des Quakres depuis *Charles*, il se contente d'observer : Que *Faques Second* auroit voulu leur plaire par l'abrogation des loix contre les *Non-conformistes*, mais dans le dessein d'établir la Religion Romaine par une tolérance universelle : Que les *Non-conformistes*, qui ne voulurent point de cette tolérance , l'acceptèrent (ce qui n'est pas tout-à-fait exact) quand elle leur fut offerte par *Guillaume III.* , & que les Quakres en profitèrent : Que leur secte cependant diminue de jour en jour : Et que leurs jeunes-gens deviennent *Anglicans*, soit par ambition , soit afin de porter des boutons & des manchettes. — Il y a dans ces qua-

* Lettre 117. Même sujet.

26 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
quatre premières Lettres des traits que nous
aimerions à traduire. Mais outre qu'on au-
roit peut-être un jour la malice de compa-
rer notre Traduction avec l'Original Fran-
çois, les Lecteurs s'attendent assez à trou-
ver des beautés dans ce qu'écrivit M. de
Voltaire. Il ne faut pas leur ôter tout le
plaisir de la surprise. Il est tems d'ailleurs de
passer aux autres. La cinquième roule *sur*
l'Eglise Anglicane.

* Quoique les Anglois, toujours libres,
puissent aller au Ciel par quel chemin il
leur plaît, il y a en Angleterre une Eglise
Nationale, dont il faut être Membre
pour prétendre aux Emplois; (a) & qui,
par cette raison qui vaut une démonstration
Géométrique, convertit tous les jours tant
de Non-conformistes, que ceux qui restent
font à peine, dit notre Auteur, la vingtième
partie de la Nation. C'est cette Eglise qu'on
nomme *l'Eglise Anglicane*, ou *l'Eglise* par ex-
cellence: Distinguée d'ailleurs par diverses
cérémonies qui lui sont demeurées de l'E-
glise Romaine; par celle, entr'autres, de
recevoir exactement les dîmes; par une
pieuse ambition; & par le soin d'inspirer à
ses

* *Lettre V. sur l'Eglise Anglicane.*

(a) Mr. de V. ne dit rien de la *conformité occa-*
sionnelle: introduite d'abord contre les loix: atta-
quée ensuite sous la Reine *Anne*, avec vigueur,
mais sans succès; & qui jusqu'à présent n'a point
été abolie.

ses Troupeaux un *saint zèle* contre toutes les autres sectes. Vous diriez même, à entendre Mr. de Voltaire, (a) que les *Anglicans* se donnent le nom de *Fidelles* par distinction. Il insinue cependant aussi que le zèle Anglican n'est guère furieux, que lorsqu'il peut être animé par la protection des *Torys* ou trez de l'Etat: & que sa fureur même n'est dangereuse que lorsqu'elle s'exerce à la faveur d'une guerre civile, allumée par ces *Torys Politiques*: qui souvent encore sont moins Anglicans que Catholiques-Romains. Il semble même insinuer que ce Parti *Whig* contre lequel ils intéressent le Clergé Anglican, ne lui est pas au fons si contraire, puisque les *Whigs*, lorsqu'ils ont eu le dessus, ont conservé l'Episcopat, contens de donner quelques bornes à son autorité.

A la vérité Mr. de Voltaire ne nous représente pas comme une chose indifférente à l'Eglise Anglicane, ni les prorogations perpétuelles de sa *Convocation*; ni l'obligation où sont les Evêques, de reconnoître qu'ils tiennent leur autorité du Parlement; ni le peu de cas qu'il dit que font les *Whigs*, de la succession non-interrompue des Evêques. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Si l'Eglise Anglicane ne rit pas de tout cela, on voit au moins au stile de M. de Voltaire, qu'elle en riroit si elle vouloit penser comme lui. Il y a ici d'autres inexactitudes dont il seroit plus difficile de le justifier. Il parle

(a) Pag. 35. l. 6.

le des prorogations perpétuelles de la *Convocation*, comme si elles ne regardoient que la Chambre-Basse de ce Parlement Ecclésiastique : comme si c'étoit à cette Chambre-basse qu'il apartint de condaner au feu les Livres *impies* : comme si l'on n'avoit jamais entendu par Livres *impies*, que ceux qui attaqueroient le Clergé : comme si la Convocation ne s'assembloit jamais pour être prorogée : & comme si l'unique raison de ses prorogations étoit le Whigisme de la Cour. — En parlant du droit de Séance à la Chambre des Seigneurs, toujours conservé aux Evêques en vertu du titre de *Barons*, M. de Voltaire traite cela d'*abus*, sans dire pourquoi. — Et lorsqu'il s'agit de l'apui que trouve l'Episcopat dans la Loi d'un Parlement dont les Evêques eux mêmes sont Membres, bien qu'à titre de Barons : il en parle comme il auroit pu faire, si l'on avoit décidé & reconnu, que cette loi est incompatible avec le droit divin de l'Episcopat, & a été établie par un Corps uniquement composé de *profanes Laïques*.

Cette Lettre finit par quelques reflexions sur les mœurs du Clergé Anglican. On les trouve mieux réglées que celles du Clergé de France : on l'attribue, au long séjour de la plus-part de nos Ecclésiastiques dans les Universitez, loin de la corruption qui règne dans la Capitale ; à l'usage où sont les Anglois de ne *jamais* donner à de jeunes gens les dignitez Ecclesiastiques, non plus que
les

les militaires; enfin au peu de commerce des hommes avec les femmes. Il seroit à fouhaiter que ces raisons du fait fussent toutes aussi-bien avarées que le fait même. Si les Ministres vont au Cabaret, l'Auteur remarque que l'usage les y autorise, & que s'il leur arrive de s'enivrer, ils le font aumoins gravement & sans scandale. Il remarque enfin que cette espèce mixte, équivoque, indéfinissable, qu'on nomme *Abbez* en France, est inconnue parmi les Anglois, qui n'en entendent jamais parler sans rendre grace à Dieu d'être Protestans. Mais ce sont, dit-il, de vilains Hérétiques qui mériteroient d'être. Il y a ici une phrase de *Rabelais*. Après quoi viennent sur la scène les *Presbytériens*.

* Tout ce que Mr. de Voltaire a jugé à propos d'en dire, c'est que le *Presbytérianisme* est précisément la même chose que la Réformation de France ou de Genève: Que comme les Ministres Presbytériens reçoivent de très petites contributions de leurs Eglises, ils déclament fort naturellement contre des dignitez auxquelles ils ne fauroient prétendre: Qu'ils ne ressemblent pas mal à *Diogène* foulant aux piez l'orgueil de *Platon*: Que *Diogène* seulement ne traita pas *Alexandre*, avec autant d'impertinence qu'ils firent *Charles Second*, lorsque pour lui faire payer leurs secours contre *Cromwell*,
ils

* *Lettre V 1.* sur les Presbytériens.

30 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ils obligèrent ce pauvre Roi à entendre trois
ou quatre sermons par jour, & lui défen-
dirent le jeu: Que si un Ministre Anglican
paroît un *Caton* auprès d'un jeune Gradué
de France, il ne paroît qu'un petit-Maître
auprès d'un Ministre Presbytérien, qui affec-
te une démarche grave & un air farouche,
porte un grand chapeau avec un manteau
long sur habit-court, prêche du nez, & apel-
le *la Prostituée de Babylon* toute Eglise qui
rente bien ses Ministres & a la lacheté de
leur dire *Monseigneur*: Que les Prebyteriens,
établis sur tout en Ecosse, ont aussi quel-
ques Eglises en Angleterre: & qu'on leur
est redevable des loix qui défendent de tra-
vailler ou de se divertir le Dimanche. Point
d'Opéras, point de Comédie, point de Con-
certs ce jour là: point de cartes même,
si ce n'est, dit l'Auteur, chez les gens
de qualité & chez ceux du bel air. Tous
les autres vont, ou à l'Eglise, ou au Ca-
baret, ou chez leurs Maitresses.

Nous n'examinerons pas si c'est là de quoi
contenter le Lecteur curieux, qui ordinaire-
ment fait déjà quelque chose. M. de Vol-
taire ne s'est point engagé à tout dire. On
souhaiteroit seulement un peu plus d'exac-
titude dans ce qu'il dit. Quelque confor-
mité, par exemple, qu'il y ait entre les
Presbyteriens d'Angleterre & les Reformez
de France ou de Geneve, on fait qu'il y
a aussi entr'eux plusieurs différences considé-
rables qui ne permettront jamais de dire
qu'ils

qu'ils soient précisément les uns comme les autres : *directly the same.*

On ne sauroit non-plus approuver tout-à-fait une observation générale que fait l'Auteur après avoir fini sur le chapitre des Presbyteriens. Il dit que toutes les sectes sont bien venues en Angleterre, & y vivent en bonne société, quoique la plus-part de leurs Prédicateurs s'entre-haïssent aussi cordialement qu'un Janseniste maudit les Jésuites. Cette haine-cordiale & réciproque ne paroît rien moins qu'un mal général : Et quoiqu'on puisse dire que toutes les sectes sont bien venues en Angleterre, il n'auroit peut-être pas été inutile d'apprendre au Lecteur à distinguer la *Tolérance* d'avec la *Connivence*. L'une est fixée par Acte de Parlement, & a certaines bornes. L'autre peut se trouver plus ou moins dans les Pays même d'Inquisition : elle subsiste & elle varie indépendamment de l'Autorité publique.

Mais quoi qu'il en soit de cette remarque & de la réflexion qui en est le sujet, voici qui vaudra mieux que l'une & l'autre : c'est une petite description morale qui trouve ici sa place. Suivant cette description, la *Bourse* de Londres est un lieu plus vénérable que bien des Cours de Justice : un Lieu où des Représentans de toutes les Nations s'assemblent pour le bien du Genre-humain : où le Juif, le Chrétien & le Mahométan traitent & négotent entr'eux

com-

32 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
comme s'ils n'avoient tous qu'une Religion : où le nom d'*Infidelles* ne se donne qu'aux Banqueroutiers : où le Presbytérien se fie à l'Anabatiste, & où l'Anglican se repose sur la simple parole du Quakre.

L'Auteur ajoûte qu'à l'issue de l'Assemblée l'un va à la Synagogue, l'autre boire un coup, celui-ci recevoir le batême dans un grand Cuvier, celui-là circoncire un Fils, & d'autres attendre dans leurs Eglises une inspiration du Ciel &c. L'exacte vérité est, qu'au sortir de la Bourse chacun va dîner.

* Passons à la Lettre sur les *Anti-trinitaires*. Mr. de Voltaire entend par-là, un petit nombre de Théologiens & de Savans Laïques, qui sans se dire *Ariens* ni *Sociniens*, s'éloignent du Symbole de St. *Athanasè*, & déclarent sans façon que le Père est plus grand que le Fils.

Il nomme le Chevalier *Newton* & le Docteur *Clark*. Le premier avouoit, dit-il, que le Systême des *Anti-trinitaires* s'accommodoit mieux avec ses Mathématiques. Le second est le défenseur le plus vigoureux du Systême. Il n'est point entré dans certaines questions scholastiques qu'un ami de l'Auteur apelloit de vénérables bagatelles. Mais il a fait un Livre où étalant les témoignages de l'Antiquité pour & contre, il laisse au Lecteur le soin de compter les voix,

* *Lettre VII.* sur les *Anti-trinitaires*.

voix, & la liberté d'asseoir un jugement.

Son Ouvrage lui gagna des Partisans; mais lui fit perdre, nous dit-on, l'Archevêché de *Cantorbéry*: Ce qui est relevé assez plaisamment comme un mécompte de cet habile Calculateur, qu'on avoit dépeint si absorbé dans les calculs & dans les problèmes, que c'étoit *une pure machine pensante*. On trouvera peut-être que pour un homme de cette trempe, & à qui l'on avoit attribué en même tems une vertu rigide avec un naturel doux, c'étoit réellement peu de chose qu'un Archevêché. Ou si c'étoit beaucoup, & qu'effectivement il ait sacrifié les plus belles espérances au plaisir de publier son Livre; comment M. de Voltaire a-t-il pu nous le représenter comme un homme *plus amoureux de ses sentimens qu'ardent à les répandre*? Il manque à tout cela une petite nuance.

L'Auteur admire ici la renaissance de l'*Arianisme*: (si toutefois c'est un Arianisme proprement ainsi nommé). Mais il croit que l'Arianisme a mal pris son tems pour revivre, dans un siècle fort froid sur toutes les choses de cet ordre. Il ne doute pas, à la vérité, que si les nouveaux Ariens faisoient de grands progrès, on ne leur permit des Assemblées publiques; (au moins se peut-il qu'on ne les leur interdît pas). Mais enfin ils sont jusqu'à présent en trop petit nombre. Si l'Auteur leur a d'abord donné un rang parmi les *Sectes* d'Angleter-

34 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
re, on sent ici qu'il n'a pas prétendu pour
cela en faire une secte dans les formes.
Le mérite des Chefs du Parti ne l'empê-
che pas d'augurer mal du succès, parce
que le tems de former des partis n'est plus.
Il pense que le Cardinal *de Retz* & *Crom-*
well ne feroient rien aujourd'hui.

On est au reste un peu surpris que *New-*
ton & *Locke*, qui n'ont rien publié en fa-
veur du nouvel Arianisme, se trouvent ici
aux côtez du Docteur *Clark*, comme des
Chefs de secte moins heureux dans leur
succès que *Luther*, *Calvin* & *Zwingle*.

Certains Lecteurs encore sont choquez
d'un épithète donné à ces derniers. Mais
il faut rendre justice à M. de Voltaire :
Cet épithète qui s'est glissé, l'on ne fait
comment, dans la Traduction, n'est point
dans l'Original.

Les sept lettres dont nous venons de
parler, contiennent tout ce qui concerne
directement la Religion. Quant aux Déis-
tes, qui font tant de bruit en Angleterre,
l'Auteur n'en dit ni bien ni mal : il n'en dit
rien. Le reste du Livre regarde, ou la
Politique, ou la Philosophie, ou les Bel-
les-Lettres, & sur tout les Ouvrages d'es-
prit. Nous nous proposons d'en rendre
compte dans un autre Journal. Le Public
nous saura gré de l'entretenir plus d'une fois
de M. de Voltaire.

Nous dirons seulement avant de finir,
que l'on a ajouté au Volume une Lettre
qui

OCTOB. NOVEMB. ET DECEMB. 1733. 35

qui ne roule point sur l'Angleterre, mais qui fait honneur au desintéressement & à la modestie de l'Auteur. Après y avoir examiné en Critique, mais en Critique sage, les plaintes venues de *Hambourg* sur ce qu'il dit de cette Ville au sujet de l'embarquement d'*Altena* dans l'Histoire de *Charles XII.*, il promet de corriger cet endroit de l'Histoire dans la nouvelle Edition qui s'en fait à *Amsterdam*; & assure qu'on y trouvera le tout déduit suivant la plus exacte vérité. C'est à dire sans doute qu'il n'y fera plus d'*Altena* une Ville, & qu'il lui rendra sa place naturelle au dessous de *Hambourg*.

A R T I C L E III.

Philosophical Transactions &c. Vol. XXXV. N. 400. For the Months of October, November & December. 1727. London printed for W. Innys. 1729. in 4. C'est-à-dire Memoires Philosophiques &c. Vol. 35. N. 400. pour les mois d'Octobre, de Novembre, & de Decembre, 1727. imprimé à Londres pour W. Innys. 1729. Second Extrait.

L E I. Article de ce Cayer contient des *Remarques sur une Eclipsé du Soleil,*

arrivée à Lisbonne le 25. de Septembre 1726.
 Le R. P. Carbon Auteur de ces Remarques s'attacha d'abord à déterminer le tems précis de cette Eclipsé ; il trouva par le moyen d'un Quadran Astronomique de trois pieds de Paris, qu'au Point du Midi, l'horloge dont il se servit ne marqua que $11^h. 58^m. 34''$ & retarda par conséquent d'une minute, & 26."

Avant l'Eclipsé, la hauteur du Centre du Soleil étoit $28^{\circ}. 53'. 45''$. sa déclinaison Meridionale $53. 18''$. L'Elevation du Pole. $38. 42. 0''$ Ces trois choses posées, il trouva par les operations de la Trigonométrie que l'Arc de la distance du Soleil du Meridien étoit de $50. 49' 36''$ & par conséquent le tems précis $3. 23' 18''$ la pendule marquoit. $3, 21' 48''$ & retardoit par conséquent de $0. 1'. 30''$.

L. P. Carbon repeta ses observations. Après la fin de l'Eclipsé, il trouva la hauteur du centre du Soleil de $4. 52' 54''$ sa Declinaison, Meridionale de $0. 55' 24''$ l'Elevation du Pole de $38. 42' 0''$. l'Arc de la distance du Soleil du Meridien par conséquent de $82. 59'. 40''$ & le tems précis $5. 31' 59.$ la pendule marquoit $5. 30' 26''$. & retardoit de $0. 1'' 33''$.

Ayant ainsi rectifié le tems marqué par la pendule, il remarqua que le bord de la Lune commença à couvrir le disque du Soleil à $5^h. 59' 50''$ (on voit assez que c'est

c'est une faute d'impression, & qu'on doit mettre 3. 59' 50".) que l'Eclipse finit à 5^h 55' 27" qu'elle dura 1^h. 56' 37". & que son milieu étoit à 4. 58' 30".

Article II. Le même P. Carbon communique aux Sçavans dans cet Article quelques observations qu'il a faites à Lisbonne le 10. d'Octobre 1726. sur une Eclipse de la Lune.

Artic. III. *Remarques sur quelques Experiences Hydrauliques, qui semblent prouver que les forces des Corps en mouvement uniforme, sont proportionnées aux quarrés de leurs Vitesses, par Mr. Jean Eames, Membre de la Société Royale.* On sçait que les plus grands Geometres se trouvent aujourd'hui partagés sur la mesure des forces des Corps en mouvement. L'opinion commune est que cette force est proportionnelle à la Vitesse du corps en mouvement; mais *Leibnitz, Wolfius, & Bernouilli* ont soutenu qu'elle est proportionnelle au quarré de cette même Vitesse. Pour appuyer ce dernier sentiment, on allegue l'Experience suivante: Qu'on prenne plusieurs tuyaux dont chacun a un orifice lateral, qu'on les remplisse d'eau, ou de quelque autre liqueur à de differentes hauteurs au dessus des orifices; les Vitesses de l'eau qui sort des orifices (qu'on suppose égaux) sont comme les racines quarrées de ces hauteurs respectives. Par exemple; Si les differentes hauteurs au dessus des orifices sont comme les Nombres 1. 4. 9. 16.

33 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE;
&c. les Viteſſes des particules d'eau qui ſortent ſont comme les Nombres. 1. 2. 3. 4. &c. De cette Experience on conclut, que les forces des Corps en mouvement ſont proportionnelles aux quarrés de leurs Viteſſes. En voici les preuves. Toutes les particules d'eau étant uniformes, & de la même nature, chaque particule qui ſort avec deux degrés de Viteſſe a un mouvement quatre fois plus fort, qu'une autre qui ne ſort qu'avec 1. degré de Viteſſe, parce que la quantité de ſon mouvement eſt l'effet d'une cauſe dont la force eſt quadruple, ſçavoir la preſſion d'une colonne d'eau, dont la hauteur eſt quatre fois plus grande. De même la force d'une particule d'eau qui ſort avec trois degrés de Viteſſe eſt neuf fois plus grande que celle d'une particule qui ſort avec 1. degré de Viteſſe, parce qu'elle eſt l'effet d'une cauſe neuf fois plus grande, ſçavoir la preſſion d'une colonne neuf fois plus haute. Tout cela poſé, il paroît, que les preſſions ſont comme les hauteurs, les hauteurs comme les quarrés des Viteſſes de chaque particule, & par conſéquent les preſſions comme les quarrés des Viteſſes: Puis donc que les preſſions ſont les cauſes des forces des particules d'eau qui ſortent par les orifices, & que les effets doivent être proportionnels à leurs cauſes, il ſ'en ſuit que les dites forces des particules d'eau, ſont proportionnelles aux quarrés de leurs Viteſſes.

Mon-

Monsieur Eames fait sur cela trois Remarques. La première qu'on se trompe en prenant une partie de l'effet pour l'effet total: L'effet total de chacune de ces pressions n'est pas seulement un certain nombre de degrés de Vitesse dans chaque particule d'eau, mais certains degrés de Vitesse, dans un certain nombre de ces particules; & ce certain nombre de particules dans un tems donné, est sans contestation proportionnel aux degrés de Vitesse. La seconde que l'effet total de ces pressions, loin d'établir cette nouvelle regle que *les forces sont comme les masses, des corps, multipliées par les quarrés de leurs Vitesses*, la détruit. Ceux qui soutiennent que dans l'Experience susmentionnée les Vitesses sont comme les racines quarrées des hauteurs, avoient en même tems, que les quantités d'eau qui sortent des tuyaux en des tems égaux, sont comme les Vitesses, & dans la raison soudoublée des hauteurs de l'eau au dessus des orifices; mais si les quantités de l'eau qui sort par les orifices en des tems égaux, sont comme les Vitesses, les forces ne sçauroient être ces quantitez multipliées par les quarrés des Vitesses, parce que les effets ne seroient pas alors proportionnels à leurs causes, mais ils les surpasseroient. L'effet de la pression d'une colonne d'eau qui a neuf pouces de hauteur au dessus de l'orifice, seroit 27. & non seulement neuf fois plus

40 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
grand que celui de la pression d'une colonne d'un pouce. Car la Vitesse à cette hauteur, étant triple, la quantité de l'eau dans un tems donné sera aussi triple, & cette dernière multipliée par le quarré de la Vitesse donnera 27. Pour la force produite par la pression de neuf pouces de hauteur, pendant que la force produite par la pression d'1. pouce ne fera qu'1. Ainsi les forces produites seront comme 27. à 1. & les Causes qui les ont produites ne seront que comme 9. à 1. De même si les Vitesses sont comme 1. & 4. les effets ou forces produites seront selon la nouvelle regle comme 1. & 64. & les pressions qui les produisent ne seront que comme les hauteurs, c'est-à-dire 1. & 16. La troisieme Remarque fait voir que l'Experience susmentionnée confirme l'opinion commune, que selon elle les effets sont proportionnels à leurs causes, & les forces produites aux pressions ou aux forces qui les produisent. Supposons la hauteur, & par consequent la pression, d'une colonne d'eau, neuf fois plus grande que celle d'une autre, la Vitesse de chaque particule d'eau qui sort par les orifices sera triple, & le nombre de ces particules dans un tems donné sera aussi triple, la force qui resulte de ces deux multipliés ensemble sera, 9. proportionnée à la pression: si la hauteur est seize fois plus grande, la Vitesse sera quadruple,
le

le nombre des particules quadruple & la force qui en resulte 16. On voit donc que selon la regle commune les forces sont dans la raison combinée des masses & des Vitesses, que selon l'Experience alleguée la raison des Vitesses est dans la raison soudoublée des hauteurs; ce la raison des masses est de même dans la raison soudoublée des hauteurs, & qui resulte de ces deux, est la raison simple des hauteurs, & des pressions qui produisent les forces; & par consequent selon l'opinion commune les effets sont proportionnels à leurs causes.

Art IV. *Lettre du Dr. David Kinneir Membre du College des Medecins à Edinburg au D. Campbelle Membre de la Societé Royale.* Mr. Kinneir nous apprend dans cette Lettre que le Camphre est un remede excellent contre les maladies d'Esprit qui attaquent les nerfs & le sang de la même maniere, quoique dans des degrés differens. Il assure qu'il s'en est servi souvent avec succès, & il allegue quatre Exemples: Le premier d'une Dame de 19. ans; le second d'un Gentilhomme de 17. ans, le troisieme d'une femme agée de 36. ans, & le quatrieme d'un jeune homme de 20. ans, qu'il dit avoir gueri par ce Remede.

Art. V. *Methodes nouvelles pour déterminer la Longitude Geographique de certains lieux par les Meteores, qu'on appelle communement Etoiles tombantes, proposées*

42 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
par M. George Lynn, dans une Lettre au
Dr. Furin. Membre de la Société Royale.

Le Dr. Holley ayant donné dans les Memoires Philosophiques N°. 360. la description d'un Météore extraordinaire qui parut dans toute l'Angleterre le 19. de Mars 1719. , remarqua que ces Phénomènes extraordinaires pourroient servir à déterminer la longitude de differens lieux, si l'on pouvoit sçavoir d'avance le tems où ils devoient paroître. Mr. Lynn croit qu'on pourroit substituer à ces Phénomènes les Météores, qu'on apelle communement *Etoiles tombantes*. Ces Météores manquent rarement de paroître dans une belle nuit, particulièrement après quelque tempête : comme on ne peut les voir dans un tems couvert, il est probable qu'ils sont au-dessus de la Région des nuës, & qu'on peut les voir dans des lieux qui sont à une grande distance les uns des autres. Supposé donc que deux habiles Astronomes s'accordassent à observer à une heure marquée de certaines nuits, comme par exemple depuis 8. jusqu'à 9. ces Météores, & que par le moyen d'une pendule rectifiée par des observations Astronomiques, ils marquassent exactement l'heure, la minute & la seconde de leur apparition, la différence des tems seroit la différence de la longitude des lieux où ces observations auroient été faites.

Art. VI. Mr. Desagulier nous donne dans
cet

cet Article la description d'une machine, qu'il a inventée, pour tirer des Mines les vapeurs, & l'air corrompu. Cette machine peut servir à forcer l'air à entrer dans les Mines, & à l'en tirer, par le moyen de trois Pompes aspirantes, & respirantes. Lorsque la pesanteur spécifique des Vapeurs dans les mines est moindre que celle de l'air commun, on force par le moyen des pompes aspirantes l'air à entrer dans les mines, qui en chasse les Vapeurs, & lors que la pesanteur spécifique de ces Vapeurs est plus grande que celle de l'air, on les en tire par le moyen des pompes respirantes.

Art VII. *Lettre de Mr. Pierre Kinck à M. Jacques Theobald au sujet des Finlandois en Norwege.* Mr. Kinck nous donne dans cette Lettre une description des Finlandois, de leur Origine, de leur langage de leur Physionomie, & de leur maniere de vivre. Les Finlandois qui sont dans la Norwege sur les frontieres de la Suede, viennent originairement de la Finlande Suedoise, une Province située sur les côtes Orientales du Golfe de Bothnie; ils demeurent dans les bois, leur langue est fort différente de celle des Suedois & des Norwegiens, quoiqu'ils entendent parfaitement & qu'ils parlent ces deux dernieres. Quand les Suedois & les Norwegiens content. 1. 2. 3. *Een, Toe Tree*, les Finlandois content,
Tiv,

44 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Yx, Kax, Kolime; & au lieu que les premiers disent *Giv mig brod* pour dire donnez moi du pain, ces derniers disent *Alla mina leip*. Ils sont de petite taille, mais forts & robustes; leurs yeux sont vifs, leurs nez longs, leurs dents blanches, leurs pieds petits; les femmes en général sont d'une constitution si robuste, qu'elles accouchent sans secours, & retournent immédiatement à leurs affaires. Ils sont presque tous fort ignorans & simples, ce qu'on doit attribuer au peu de commerce qu'ils ont avec le reste du monde. Ceux qui trafiquent avec leurs voisins, & qui font des voyages dans les autres Provinces sont ordinairement assez rusés, & attentifs à leurs intérêts. Leur vie est fort frugale, & pourvu qu'ils ayent du Tabac à fumer ou à mâcher, ils travaillent un jour entier sans prendre aucune nourriture. Ils sont humbles, pleins de respect pour leurs superieurs, & soigneux de n'offenser personne. Leur nourriture ordinaire consiste dans une sorte de poisson appelé *Oret*, qui répond à nos Truites-Saumonnées, & dans du pain & de la farine de Segle. Ils se baignent souvent, & pour le moins une fois par mois, tant pour prévenir les maladies, que pour les guerir: Leur manière de se baigner est fort particulière; après avoir chauffé une grande chambre par le moyen d'un poële, ils se depouillent tout nus, & se placent sur des

des bancs : on apporte ensuite de l'eau froide, & on la jette sur le poële, laquelle en s'évaporant produit une fumée épaisse, qui les fait suer à grosses gouttes : chacun a une verge à la main avec laquelle il se frappe légèrement sur tout le corps ; lors que la chaleur est trop grande, ils se font apporter de l'eau froide, & ils la repandent avec tant d'adresse sur leur corps, qu'elle les rafraichit dans un moment. Quand ils se sont assés baignés, ils se mettent immédiatement à l'air, même dans les saisons les plus rudes, & souvent ils se roulent pendant assez long tems, dans la neige. En hyver lors que la terre est couverte de neige, ils se servent de chauffers de bois faits en forme de patins & longs de trois ou quatre aunes, sur lesquels ils vont si vite qu'ils font treize à quatorze miles en deux heures. Ils sont bons tireurs, & tuent à la chasse quantité de bêtes Sauvages pour nourrir leurs familles. Enfin quoique le Christianisme leur soit peu connu à cause de leur éloignement des Villes, il est fort rare de leur voir commettre des crimes énormes.

Art. VIII. Mr. Christoph. Rawlinson Chirurgien ayant ouvert un homme qui s'étoit plaint depuis quatre ans d'une douleur violente dans l'estomac & dans les entrailles, & qui en mourut, trouva dans la partie supérieure de l'estomac entre les
deux

46 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
deux Orifices un trou assés grand pour y
mettre le bout de son doigt, & dans la
partie inferieure un noyau de prune, at-
taché à la membrane intérieure. En ou-
vrant le Peritoine, il en sortit une liqueur
blanchâtre, épaisse & feculente, & de
l'estomac une matiere jaunatre & gluante.

Art. IX. *Description d'un Squelette d'une
grandeur extraordinaire, trouvé à Repton
dans Derby-shire : par Simon Degg M.
D. & F. R. S.* Thomas Walker un la-
boureur de Repton, ayant voulu applanir
quelques collines, il y a 40. ans, trouva
un quarré de quinze pieds pavé de pierres,
& fermé d'une muraille, dans laquelle on
avoit pratiqué une porte avec quelques de-
grés pour descendre. Au milieu du quarré
il y avoit un Cercueil de pierre, & dans ce
cercueil un Squelette long de neuf pieds.
Autour du cercueil on voyoit cent autres
Squelettes d'une grandeur ordinaire, dont
les pieds étoient tournés vers le cercueil.
Mr. Degg s'informa de plusieurs habitans
de la Ville de Repton, de la verité de ce
fait, qui le lui confirmèrent tous, & ils re-
marque que les Rois de Mercie, dont la re-
sidence étoit à Tamworth dans le Comté
de Stafford, étoient enterrés autrefois dans
cette Ville de Repton.

Art.

Art. X. Listes des morts dans les principales Villes de l'Europe , pour les années 1722. & 1723. tirées des *Actes de Breslau* par Conrad Spengell Licentié du College des Médecins à Londres & Membre de la Societé Royale.

Listes pour l'Année 1722.

Villes.	Batifés.	Mariés.	Morts.
Breslau.	1335.	424.	1791.
Vienne.	4417.		4951.
Dresde.	1514.	451.	1519.
Leipsic.	868.	361.	994.
Weimar.	190.	73.	143.
Berlin.	2701.	742.	2499.
Koningsberg.	1664.	442.	1683.
Nuremberg.	1055.		1057.
Coppenhague.	2601.	735.	1999.
Amsterdam.			8421.
Dantzic.	2092.	490.	1442.

Dans tout le Royaume de Prusse.

Batifés 20672. Mariés 4420. Morts. 11316.

Dans les autres Etats du Roy de Prusse.

Batifés 81770. Mariés 20077. Morts 52213.

Listes pour l'Année 1723.

Villes:	Batifés.	Mariés.	Morts:
Breslau.	1395.	422.	1321.
Vienne.	4457.		5443.
Lobau.	226.	70.	171.
Freiberg.	362.		321.
Dresde.	1510.	396.	1654.
Leipfic.	966.	306.	928.
Erfurt.	666.		448.
Berlin.	2770.		2618.
Coppenhague.	2604.	701.	1914.
Amsterdam.		2289.	7119.
Dantzic.	2002.	537.	1495.

Dans l'Electorat de Brandebourg.

Batifés. 6907. Mariés 4863. Morts. 13015.

Dans le Royaume de Prusse.

Batifés 21384. Mariés 4957. Morts 10762.

Dans les autres Etats du Roy de Prusse.

Batifés 62415. Mariés 16182. Morts. 45370.

Dans l'Electorat de Mayence.

Batifés 872. Morts. 543.

Art. XI. & dernier. Mr. Hardifway
Docteur en Médecine après avoir guéri un
jeune garçon de dix ans d'une fièvre lente,
trouva dans sa joue droite une tumeur
d'où il fortit une quantité prodigieuse de
matiere feculente, malgré tous les remedes
qu'il fit, cette matiere continua pendant
trois ans de suite à fortir par la bouche
du

du jeune garçon, & lui fit tomber toutes les dents, l'os maxillaire, la moitié de l'os du Palais, la cloison des narines, & la partie inférieure de l'orbite de l'œil: le garçon mangeoit, beuvoit, dormoit & jouoit avec ses camarades sans se plaindre d'aucune incommodité.

A R T I C L E I V.

An Essay concerning the Effects of Air on human Bodies. *By John Arbuthnot. M. D.* London, 8. pp. 224. c'est-à-dire, *Essay touchant les Effets de l'air sur le corps humain, par Mr. Arbuthnot Dr. en Médecine.*

C'EST pour dégager la parole que Mr. Arbuthnot avoit donnée au Public dans la Préface de son Traité des Alimens, qu'il publie celui-ci sur l'Air; Il sera suivi d'un autre dans le même goût sur le Repos & le Mouvement, par où l'Auteur achevera la Tâche qu'il s'étoit proposée. Il se plaint dans sa Préface de ce qu'on a négligé d'examiner les Effets de l'air sur le corps humain, quoique l'utilité de ces Recherches soit incontestable, & qu'elles soient fortement recommandées par l'exemple & les preceptes des plus grands maîtres en Médecine tant Anciens que Modernes.

Cet Essai n'est selon lui, qu'une Ebauche qui pourra servir à ceux qui voudront travailler sur la même Matière, & après les excuses ordinaires sur son peu de loisir, & les interruptions de son travail, il prend cependant la liberté d'affurer que ceux qui liront son Ouvrage avec l'attention nécessaire, ne trouveront pas que ce soit une spéculation inutile.

Ce Traité composé de IX Chapitres, peut se diviser d'une manière plus générale en deux parties: la première comprend la Théorie de l'air, sur laquelle est fondée la seconde, qu'on peut regarder comme pratique. Le dernier Chapitre qui contient cent Aphorismes est une répétition du tout. Comme ce traité ne contient rien que de très connu d'ailleurs, nous nous contenterons d'indiquer en peu de mots le sujet de chaque Chapitre. Il paroît que l'auteur s'est borné à compiler ce qui se trouve sur l'air dans les Actes de la Société Royale, les Experiences de Mr. Hales & Musschenbroek, mais sur-tout ce que Mr. Boerhave, en a dit dans la Chimie.

Le premier Chapitre traite de ce qui est contenu dans l'air; on commence par le définir: *l'Air est, dit nôtre Auteur, ce fluide rare qui environne la Terre & dans lequel nous respirons & nous nous mouvons; c'est le principal instrument de la nature dans toutes ses opérations, tant sur la surface qu'au dedans même de la Terre, excepté le Magnétisme &*
la

la pèsanteur; Il auroit bien pu aussi excepter le feu. L'air est nécessaire à la vie des Animaux, & à celle des Végétaux; il fait partie de leur substance, & de celle de tous les Fossiles; aussi reçoit il ce qui s'exhale de tous ces corps, & le mélange de tant de matières étrangères & la différente proportion avec laquelle elles se rencontrent mêlées à l'air en différens temps, & en différens lieux, en changeant elles les qualités & les effets; c'est ce qui est prouvé en détail dans tout ce Chapitre, & puisé dans les sources que nous avons indiquées. Cependant ce n'est pas là qu'il a pris ce qu'il raconte en parlant des exhalaisons mortelles dont ceux qui travaillent dans les Mines ressentent quelquefois les funestes effets: On sçait assez les contes que font ces sortes de gens, & il est surprenant que sur leur parole Mr. Arbuthnot ait voulu rapporter le fait que nous allons transcrire.

„ Les Mineurs nous disent qu'ils voient
 „ au plus haut de la Voute de ces passages
 „ qui mènent aux différentes branches
 „ de la Mine, quelque chose de rond de
 „ la grosseur d'un Balon, couvert d'une
 „ peau ou membrane, & lorsqu'elle se
 „ rompt par quelque accident, la Vapeur
 „ renfermée dans cette membrane, se re-
 „ pand, & suffoque tous ceux qui sont
 „ présens; Les Mineurs croient que c'est
 „ la transpiration de leurs propres corps,
 „ ce qui n'est pas impossible, car la partie

„ huileuse de cette transpiration peut bien
 „ former cette membrane. “ Nous laissons
 au Lecteur à juger du fait & de la raison
 de possibilité que l'auteur en donne.

Les propriétés de l'air font la matiere du
 second Chapitre : la premiere est sa fluidité,
 que rien de ce que nous connoissons n'a en-
 core pu détruire ; aussi est elle absolument
 necessaire à un Element dans lequel tous
 les animaux & les Végétaux croissent ; sans
 cette propriété de l'air ils ne pourroient
 étendre leurs fibres dans leur figure natu-
 relle , car la pression ne seroit pas égale
 sur chaque point de leurs surfaces ; de là
 nôtre Auteur infère que les habits trop
 étroits doivent changer & gâter la taille des
 Enfans. Il parle ensuite de l'invisibilité
 des parties de l'air, & de leur lubricité,
 c'est-à-dire de leur facilité à se mouvoir en-
 tre elles & à se séparer, quoiqu'elles s'at-
 tirent mutuellement ; qualité qui n'est pas
 incompatible avec leur Elasticité, qui est
 une espèce de répulsion ; ces deux proprié-
 tés contradictoires en apparence se trou-
 vent de même dans la lumiere. Ceci pa-
 roitra peut-être un peu paradoxe à quelques
 Lecteurs ; mais on doit faire attention que
 cette Doctrine est reçüe en Angleterre avec
 autant de certitude & d'aquiescement, que
 celle de la Matière subtile l'est ailleurs.
 Malgré cette lubricité de l'air il resiste ce-
 pendant beaucoup aux corps qui se meu-
 vent avec quelque vitesse, en sorte que
 c'est

c'est un exercice violent de marcher à pied ou à Cheval contre un grand vent; outre cela l'air est pesant, mais tantôt plus tantôt moins: cette variation va jusques à un dixième du Total, mais jamais plus loin; sa Fluidité & sa pesanteur font qu'il pèse également sur toute la surface de nos corps; les conséquences en seroient facheuses dans les différens changemens, auxquels il est sujet par rapport à sa pesanteur, si l'air intérieur ne communiquoit librement avec l'extérieur, & que par là l'Equilibre ne se maintint constamment entre eux. Malgré cela l'Auteur avoüe que les personnes délicates ne laissent pas de ressentir les changemens de l'air, & d'en être incommodés, sur tout s'ils sont subits; ce qui semble détruire cette libre communication de l'air renfermé dans nos liquides avec l'air extérieur.

L'Air est un fluide dans un mouvement continuel, il est aussi compressible & élastique, son Elasticité est une force égale à sa pesanteur. Ici l'auteur paroît douter de cette dernière propriété de l'air, qu'il semble que tant d'expériences avoient mise hors de toute atteinte; son Argument que Mr. Boerhave avoit déjà employé, est pris de ce que la pesanteur de l'air répond exactement à la quantité d'eau qu'il contient, même dans le tems le plus sec: Si cela est, tout le poids de l'air vient de l'eau, & lui-même depouillé de parties heterogènes, ne

54 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
pèse point. Les Effets de l'Elasticité de l'air, sur tout quand elle est augmentée par la chaleur, sont très grands; l'Auteur paroît pancher à croire qu'il se forme des bulles d'air dans les Vaisseaux, & que les spasmes & les convulsions sont causées par de l'air chaud élastique & renfermé. Il examine ensuite quelles différentes pressions de l'air les hommes peuvent supporter, ce qui admet une grande latitude; car dans les Mines où l'air soutient le vif argent à 32. pouces; & sur les Montagnes où il ne le soutient qu'à 16., les hommes vivent & jouissent de la santé. Des propriétés de l'air qui lui sont inhérentes, l'Auteur passe dans le troisième Chapitre à ce qu'il appelle ses qualités, sçavoir, le Chaud, le Froid, la Secheresse & l'Humidité: leur changement & leurs différentes combinaisons produisent des Effets très differens sur le corps humain. Il considère d'abord ceux du chaud & du froid; il croit, *mais avec un peut-être*, que ce dernier n'est qu'un moindre degré, ou une privation de chaleur & de mouvement. Tout ce qu'il dit sur ces qualités étant connu d'ailleurs, nous ne nous y arrêterons pas, non plus que sur le quatrième chapitre, où il traite de la nature de l'air en différentes situations, différens pays & différentes saisons, d'autant plus que la plupart de ses Observations ne regardent point nôtre Climat. Mais nous rapporterons avec exactitude ce qu'il dit

dit dans le cinquième Chapitre de l'Usage & des Effets de l'air dans la respiration. Dès qu'un animal à une fois respiré, il ne peut vivre sans continuer la même Action; l'air est également nécessaire à la Vie de tous les animaux, même des poissons; on le prouve parce que tous cessent bien-tôt de vivre dans la machine du vuide, quoiqu'avec quelque différence pour le temps. Les poulmons d'un Animal mort dans le vuide se retirent, & s'enfoncent dans l'eau, comme ceux du fœtus, ils ne sont pas entièrement vuides d'air. Le même air ne peut pas long-tems servir à la respiration: quatre pintes par exemple ne sauroient suffire à un homme pour sa respiration pendant une minute, ce que Mr. Hales a trouvé dans ses recherches curieuses sur l'Analyse de l'air. La Capacité des poulmons d'un homme fait est de 220. pouces cubiques, la quantité d'air qu'on attire à chaque inspiration varie beaucoup; on peut sur les expériences prendre 20. pouces cubiques pour le terme moien, ainsi $\frac{1}{11}$ de la capacité des Poulmons demeurent pleines dans le temps de l'expiration. La surface des Vésicules du Poulmon d'un homme est beaucoup plus grande que celle de son corps; on ne nous dit pas en quelle proportion, mais on remarque que la surface des poulmons d'un Veau est à celle de son corps comme 10. à 1.

L'Auteur demande ensuite, pourquoi la

56 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
transpiration des Poulmons est la moitié
moindre que celle de tout le reste du corps,
puisque le sang est plus chaud dans les Poul-
mons qu'à la superficie, les Membranes des
Vaisseaux très deliés & exposés immédiate-
ment à l'air? Il insinue que l'air est absorbé
par les Poulmons, & qu'ainsi la transpira-
tion apparente n'étant que la différence en-
tre l'air absorbé & la matière transpirée,
celle des Poulmons doit paroître moindre.
Mais la question est de sçavoir s'il entre de
l'air ou non dans les vaisseaux sanguins du
Poulmon: Par la solution précédente on voit
bien que nôtre Auteur est pour l'affirmati-
ve; il prouve son sentiment par deux rai-
sons que tout le monde ne trouve pas fort
concluantes. Les Poulmons d'un Animal
mort dans le vuide sont contractés & flacci-
des, donc l'air qu'ils contenoient a eu la
liberté d'en sortir, autrement il enfleroit
les Vaisseaux, & s'il trouve des voies par
où s'échaper quand il est delivré de la pres-
sion de l'air extérieur, il en trouve pour y
entrer. En second lieu la facilité avec la
quelle s'établit l'Equilibre de l'air intérieur
avec l'extérieur, prouve la liberté de leur
communication, & il est probable que les
Poulmons sont à cet égard comme le reste
du corps.

L'air cesse d'être propre pour la respi-
ration, comme on a vû ci-dessus, en peu
de temps, par ce qu'il s'échauffe dans les
Poulmons, mais sur tout parce que les ex-
halai-

halaisons sulphureuses qui en sortent détruisent son Elasticité. C'est une decouverte de Mr. Hales qui se trouve dans le livre déjà cité de cet Auteur, appuié de grand nombre d'expériences, dont Mr. Arbuthnot a transporté quelques-unes dans l'article dont nous rendons compte, & qui en font la partie la plus interressante; on en verra le détail dans l'Extrait que nous nous proposons de donner de l'Essai de Mr. Hales sur l'analyse de l'air. C'est cette propriété des Vapeurs sulphureuses qui rend l'air des lieux renfermés malsain, lorsqu'il s'y trouve plusieurs personnes ensemble & du feu & des chandelles allumées. l'Auteur demande, si l'on ne pourroit pas attribuer à cette cause quelques-uns de ces Symptomes que l'on nomme *Vapeurs*, auxquelles les personnes délicates & qui mènent une vie sédentaire & renfermée, sont sujettes? Il ne croit pas que la pression de l'air sur les Poulmons soit de plus de $\frac{1}{10}$ de l'Atmosphère; mais qu'elle quelle soit elle varie suivant sa pesanteur & son Elasticité, & par conséquent le changement de ces deux qualités de l'air doit produire un effet proportionné sur le mouvement du sang dans les Poulmons; car leur expansion est nécessaire pour que le sang y circule librement, & ensuite dans tout le reste du corps. Le poids de l'Atmosphère n'est pas l'Antagoniste des muscles du Thorax, comme quelques-uns ont crû. La chaleur

du sang si nécessaire à la Vie, ne provient pas seulement des parties salines & sulphureuses qu'il contient, on doit l'attribuer principalement à la compression & au mouvement de ses parties élastiques, c'est pourquoi elle est plus grande dans les Poulmons, que partout ailleurs.

Outre les Effets de l'air par rapport à la respiration, que Mr. Arbuthnot a recueillis, il avoüe qu'il en a plusieurs autres dans l'Economie animale qu'on ne pourra jamais expliquer; il en indique quelques-uns qui sont assés connus. Borelli suppose que l'air inspiré par une oscillation qui suit de son Elasticité, regle les fonctions animales, comme un Balancier le mouvement d'une pendule. Cette hypothèse est sujette à beaucoup de difficultés, car l'air qui est renfermé dans les liqueurs n'exerce point son élasticité, qu'il ne soit rassemblé en masse, ce qui n'arrive que lorsqu'il est delivré d'une certaine quantité de la pression de l'air extérieur. On auroit pu ajouter que la chaleur à un certain degré, & la gelée, séparent aussi l'air des liqueurs, & la remettent dans son état d'Elasticité. Mais si l'on s'en tient à ce qui frappe nos sens, & dont on peut être sûr par l'expérience, on fera plusieurs observations utiles à la santé, sur les effets que l'air produit sur les Poulmons, suivant ses différentes propriétés & qualités; outre que la Connoissance des exhalaisons qui s'y mêlent, donnent

nent de grandes lumieres à ce sujet. On trouvera tout cela rassemblé dans les Aphorismes du dernier Chapitre. Le sixième traite de l'influence de l'air sur les Tempéramens & les Maladies. Cette partie de la Physique est fort imparfaite, faute de journaux exacts des maladies, & de la disposition de l'air : pendant un assés long-tems les Anciens semblent avoir été plus attentifs à cet égard que les Modernes. Après ce petit reproche à ses Confrères, l'Auteur donne un Abregé du Livre d'Hippocrate, de l'air, des Lieux & des Eaux, & des Maladies épidémiques ; & pour mieux encourager les Médecins à faire des Observations semblables, il leur propose l'exemple de Prosper Alpinus, & donne un Abregé de celles qu'il a faites au Grand Caire, auxquelles il ajoute celles du Boutius sur l'air & les Maladies des habitans de l'Isle de Java. Il dit aussi quelque chose des Maladies du fort St. George, & donne un Echantillon des Recueils de pareilles Observations publiées par les Modernes en Europe ; mais comme elles ne sont pas en grand nombre, tout ce qu'on peut faire à présent est de déduire des qualités & propriétés de l'air quels en doivent être les effets suivant les Loix de la Mécanique. L'Air influe sur les Tempéramens, la forme du Corps & les traits du visage, l'humeur, les passions, le genie & les talens des hommes : Les François d'aujourd'hui ressemblent beaucoup

60 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
coup aux Gaulois dont César nous a donné le caractère. Notre Auteur s'égayé sur ce sujet, & pour confirmer ce qu'il vient d'avancer, il cite un passage du Misopogon de l'Empereur Julien, où il dit,, qu'il
,, avoit passé un hiver à Paris, où le nombre des Comédiens, des Danseurs, & des Musiciens surpasseoit celui des autres Citoyens ; & je crois, ajoute notre Auteur de lui-même, que si une Colonie de Lappons y étoit transplantée, on les trouveroit en peu d'années dans l'état que décrit l'Empereur Julien.

Les Causes assignées par Hippocrate du Tempérament différent des Peuples qui habitent différents Climats, semblent à Mr. Arbuthnot très satisfaisantes : le Raisonnement qu'il fait pour le prouver n'est pas important, & nous meneroit trop loin. Mais nous ne devons pas passer sous silence sa conjecture sur la différence des Langues de chaque País. Il croit que l'air différemment constitué en est en partie la cause : la manière concise & ferrée dont les Peuples du Nord parlent, vient apparemment de la répugnance qu'ils ont à ouvrir beaucoup la bouche dans un air froid, ce qui fait que leur langue abonde en consonnes ; au lieu que par la raison contraire, les habitants des País chauds, ouvrant volontiers la bouche, doivent former un Langage plus doux, & où les voyelles sont plus fréquentes. Ce Chapitre finit par l'Enumeration des Symptômes

tomes que produisent dans le Corps humain le chaud, le froid, la sécheresse & l'humidité de l'air. Sans avoir recours à des qualités occultes, on voit que ces qualités de l'air peuvent produire un grand nombre de maladies : Outre cela si l'on y joint les corps hétérogènes qui se mêlent dans l'air, les changemens subits qui y arrivent, on pourra rendre raison de toutes les maladies sans en excepter la peste. L'Auteur fait quelques remarques sur les fièvres pestilentiennes & la Peste dans le septième chapitre ; elles sont prises de la Relation de la dernière Peste de Marseille, & de ce que Sydenham a écrit sur celle de Londres. L'Auteur prétend que la Peste peut paroître dans un lieu sans y avoir été apportée d'ailleurs, qu'elle est en même temps contagieuse, & que l'air est le principal instrument par lequel elle s'étend & se communique : Pour la Cure il conseille la Méthode que l'on observe dans la petite Verole ; le meilleur Préservatif selon lui est de fuir du lieu infecté. Le Quinquina cependant est indiqué par notre Auteur comme un excellent Antidote contre la Peste, ce qu'il confirme par un exemple d'un Chirurgien de Marseille, qui s'en est garanti, à ce qu'il dit, en prenant de grandes doses de cette Drogue.

La dernière maladie qui a été si généralement répandue est une forte preuve du Pouvoir que l'air a de produire des mala-

dies

dies épidémiques. Elle fut précédée en Angleterre & dans la plus grande partie de l'Europe par une grande sécheresse : on remarqua vers les mois de Novembre en France & en Allemagne de fréquens & épais brouillards, dont la matiere ne fut point précipitée ; on n'eut dans tout l'hiver que très peu de Neiges en Angleterre, & en France qui dura jusques après Noël : Il fut suivi de Vents du Sud, & de Brouillards puants. Avant & pendant que cette maladie regna en Angleterre, l'air étoit plus chaud, qu'il n'est ordinairement dans cette saison. La Maladie ne commença pas par tout en même temps, il paroît qu'elle attaqua la partie de l'Europe qui est au Nord avant celle qui est au Sud.

L'Uniformité de ses Symptomes a été très remarquable en tous les endroits où elle a paru ; un petit frisson suivi d'une fièvre qui ne duroit guères plus de trois jours, à ceux qui en rechapoient ; cette fièvre étoit accompagnée d'un mal de tête, quelque fois de douleurs de Reins, peu d'altération, un Rheume avec des Eternemens fréquens, & l'Écoulement par le nez d'une matiere claire, de la toux avec l'expectoration d'une pituite claire d'abord, & ensuite visqueuse ; si l'on appercevoit une matiere claire & huileuse ordinairement le cas étoit mortel, car cette matiere huileuse étoit purulente : Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que cette fièvre laissoit un
ab

abatement extraordinaire, & que la toux duroit encore quelquefois six semaines ou deux mois après la fièvre. Les Potions falines fébrifuges, les Saignées, les Sudorifiques & les Vésicatoires ont eu beaucoup de succès dans la cure de ce mal, ce qui sans doute a été un grand bonheur pour l'Angleterre, où l'on n'employe presque pas d'autres remèdes : ainsi sûrement les Malades n'ont pas manqué des secours nécessaires en quelques mains qu'ils soient tombés.

Outre toutes les manières déjà mentionnées dont l'air agit sur nos corps, il le fait aussi par ses explosions, & même plus subitement & d'une façon plus terrible. Quelle que soit la cause du Tonnerre & des Eclairs, il est certain qu'ils tuent plus promptement qu'aucun autre instrument de l'Art & de la Nature; les Livres sont remplis de leurs étranges effets, la brûlure est un des plus ordinaires; on remarque que ceux qui ont été blessés par le Tonnerre ont beaucoup de peine à guérir. Il n'est pas possible de donner une meilleure idée du dernier chapitre de ce traité qu'en traduisant quelques-uns des Aphorismes dont il est composé, & dont plusieurs, à ce que dit l'Auteur dans le Titre, ne sont proposés que comme les sujets d'une plus ample information.

I. L'air est le principe de la Vie, sans lequel aucun Animal ne peut subsister un moment.

II. Com-

II. Comme le bon air, est le principal instrument de la Santé, on peut le compter parmi les plus grands Bienfaits de la Nature. Nous voyons qu'avec le secours d'un bon air, plusieurs Nations sont en état de supporter avec gayeté la privation de plusieurs agrémens de la vie, & le contraire n'est pas moins vray.

III. Les hommes par le secours de leur Raïson, & le pouvoir qu'ils ont de changer de place, peuvent jusques à un certain point se défendre des injures de l'air; mais peu ont le choix de l'air dans lequel ils sont obligés de vivre.

IV. L'Habitude met les hommes en état de supporter les Effets de l'air, & fait que les changemens produits dans leurs solides & leurs fluides leur deviennent familiers & moins nuisibles; c'est pourquoi

V. ceux dont la maniere de vivre le demande, & dont le temperament peut le supporter, doivent s'accoutumer à s'exposer à l'air extérieur en toutes sortes de temps.

VI. Dans le choix que l'on fait d'une habitation, on doit principalement avoir égard à la bonté de l'air.

On jugera par cet Echantillon de ce que l'on doit penser des cent Aphorismes de ce Chapitre, ce n'est qu'une repetition de ce qui a été déjà dit dans le corps de l'ouvrage, & même sans beaucoup d'ordre. On peut dire que c'est le défaut principal de ce

Livre,

OCTOB. NOVEMB. ET DECEMB. 1733. 65
livre , car quoiqu'il n'apprenne rien de nouveau , cependant si l'Auteur avoit rangé plus méthodiquement les excellens materiaux dont il a composé son Traité , il l'auroit fait plus court , & rendu plus utile pour le public.

A R T I C L E V.

Sermons on the following subjects , &c.
By *James Foster*. C'est-à-dire. *Sermons sur les sujets suivans , &c.* Par Jaques Foster. A Londres , chez J. Noon. 1733. 8. pp. 442.

L'Auteur de ces sermons est un Ministre *Anabaptiste* de *Londres* , ce qui ne doit pas prévenir contre lui les personnes qui se font , peut-être des idées trop desavantageuses de sa Secte. Depuis plusieurs années , il s'est aquis une brillante réputation par sa manière de prêcher. On court en foule à ses sermons , & il peut toujours compter parmi ses Auditeurs des gens de distinction de tous les partis , des *Presbyteriens* , des *Anglicans* mêmes , *Ecclesiastiques* & *Laiques*. Son Traité de l'*Utilité* , de la *Verité* , & de l'*excellence de la Revelation Evangelique* , en réponse aux objections de l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde* , lui a fait beaucoup d'honneur dans ce pais , quoi qu'on ne l'ait pas également

66 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
approuvé en tout, & qu'on l'ait même vivement attaqué sur ce qu'il a avancé touchant la mort de *Jesus-Christ*, considérée comme un sacrifice expiatoire. Les Extraits détaillés que les Auteurs de la *Bibliothèque raisonnée* ont donné de cet Ouvrage, ont dû mettre les Etrangers au fait du savoir, de la méthode, & des principes de *Mr. Foster*. Ses sermons sont dans le même goût: On y voit un homme qui pense juste, & qui s'exprime avec la dernière précision; tout y respire une modération, une candeur, & une piété peu communes; & si l'Auteur y fait main basse sur les Systèmes particuliers des Théologiens, ce n'est que pour ramener la religion aux principes évidens de la droite raison, & à ce qui peut se déduire légitimement des expressions claires de l'Écriture Ste. Le précis que nous en allons donner justifiera de reste ce petit mot d'éloge.

I. Le premier de ces sermons qui font au nombre de seize, roule sur le sentiment naturel que tous les hommes ont du bien & du mal moral, à l'occasion de ces paroles des *Actes* XXIV. 25. *Et comme il (Paul) discouroit de la justice, de la tempérance & du jugement à venir, Felix fut tout effraïé.* *Mr. Foster* après avoir expliqué en peu de mots son texte, par rapport à ce qu'il y a d'historique, en tire quatre reflexions générales qui font la matière de son Discours. La première est qu'il

qu'il y a même dans les plus méchans hommes une connoissance ou un sentiment naturel du bien & du mal moral, qui ne s'éteint jamais entièrement, ou du moins qu'il est très difficile d'éteindre. Les Apologiftes du vice & de la licence prétendent, il est vrai, que les idées que nous avons du juste & de l'injuste font des effets de l'éducation, de la coutume & de la superstition. Mais 1. qu'on parcoure tous les siècles & toutes les histoires, & l'on verra que la superstition n'a jamais eu une influence aussi durable & aussi universelle. 2. Un homme pourra bien, à force de bons argumens, convaincre une grande multitude de gens de l'absurdité & de la folie de quelque principe superstitieux que ce soit, & quelque répandu qu'il puisse être; mais en vain emploiera-t'il les raisonnemens les plus specieux & les plus sophistiques, pour confondre la vertu & le vice, pour prouver que ce ne sont là que de vains noms, une fourberie due à l'adresse des Prêtres & des Politiques; il ne fera jamais qu'un petit nombre de Profelytes, & il ne pourra pas même venir à bout de se le persuader au point de n'avoir là-dessus en aucun tems ni doute inquiet, ni soupçon du contraire. 3. Dans tous les âges du monde, ceux qui ont disputé avec le plus de chaleur sur des cérémonies religieuses & des formes particulières de superstition, aussi-bien que ceux qui ont

68 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
fait paroître le plus de force & détenduë de
raison, se font tous accordés à soutenir la
sainteté & l'immutabilité des obligations
morales: ce qui forme une présomtion des
plus fortes que le sentiment universel du
juste & de l'injuste est un principe naturel
qui n'a point son fondement dans le capri-
ce des hommes, ni dans l'Enthousiasme.
Mais 4. enfin, une preuve directe & incontestable de cette verité, c'est que la droite
raison, la raison la plus epurée ne peut
s'empêcher de reconnoître la justice de tous
les devoirs de la Morale; au lieu que la su-
perstition ne sauroit jamais tenir contre un
examen attentif & impartial. De là vient
que plus l'on reflexit, plus l'on raisonne
sur les règles de la vertu, & plus l'on se
convainct de leur importance & de leur né-
cessité. Aussi voit-on qu'elles ont été &
plus connuës, & plus fortement recom-
mandées chez les peuples les plus éclairés
& les plus civilisés.

L'Auteur ajoute que si les idées du bien
& du mal moral ne pouvoient s'aquerir que
par l'étude & par la reflexion, leur bon ef-
fet seroit souvent empêché ou retardé; d'un
côté parce que les décisions de la raison
sont lentes, & resultent d'une suite de rai-
sonnemens & de consequences, dont tous
les hommes ne sont pas également capa-
bles, & de l'autre parce que les soins &
les occupations de la vie ne laissent pas au
plus grand nombre le tems de s'y appli-
quer.

quer. Voilà pourquoi Dieu a imprimé dans notre nature une espèce de *sentiment* du juste & de l'injuste, une *perception immédiate*, sans l'intervention d'aucun raisonnement, de la beauté de la vertu, & de la laideur du vice; & c'est ce qu'il faut proprement entendre par la *conscience naturelle* dont les plus grands scelerats ne sauroient se défaire entièrement.

La seconde réflexion générale que Mr. *Foster* fait sur son texte, c'est que rien n'est plus triste que l'état d'un homme dont la conscience est chargée de crimes, en ce qu'il n'ose rentrer en lui-même, de peur d'être saisi de confusion & de terreur. C'est ce qui parut manifestement en *Felix*, & c'est ce qui arrive à tous ceux qui s'abandonnent à quelque passion vicieuse que ce soit. Ils font tous leurs efforts pour se distraire, pour éloigner toute réflexion sérieuse, & pour vivre dans une espèce de stupidité & d'insensibilité. Mais leur arrive-t'il le moindre revers, la moindre chose propre à les faire penser, & réfléchir, ils sont aussi-tôt réveillés de leur lethargie, & remplis d'idées tragiques & de sentimens douloureux; *ils tremblent*.

Une troisième conséquence qui découle très naturellement du Texte, c'est que la vraie manière de prêcher l'Évangile est d'inculquer les grands devoirs de la Morale, & d'en presser l'observation par la considération d'un jugement à venir. Il est cer-

tain que la perfection & le bonheur de notre nature doivent être le grand but de toute Révélation qui a Dieu pour Auteur, & par conséquent de l'Évangile. D'où il suit que la pratique des devoirs de la Morale est infiniment préférable à toutes les spéculations de religion, à la Foy, à l'Orthodoxie, aux Mystères, & aux différentes formes du Culte Divin. Ainsi, ” *prêcher* ” *Christ*, dit notre Auteur, ce n'est pas se ” servir de son nom, comme d'un charme ” me, pour faire naître dans nos Auditeurs ” une espèce d'enthousiasme déshérité de ” tout fondement raisonnable. Ce n'est ” pas parler de sa personne & de ses offices, ” comme de quelque chose d'incompréhensible. Ce n'est pas exalter sa gloire, ” entant qu'il est un Sauveur miséricordieux & doux, au préjudice de l'honneur qui est dû à la bonté immense du ” Créateur & du Père de l'Univers, qu'on ” représente comme un Être sévère & inexorable, qui loin de faire paroître ” quelque indulgence pour ses Créatures pecheuses, exige une satisfaction entière & rigoureuse de leurs crimes. Ce n'est ” pas autoriser par ses discours une injuste & présomptueuse confiance en ses mérites ” & en son intercession, au mépris de la vertu & des bonnes œuvres. Non: Mais ” c'est le représenter comme un Législateur, aussi bien que comme un Sauveur, ” comme un *Préicateur de la justice*, com-

,, me

„ me une personne qui nous a donné un
 „ Système de Morale très excellent, très
 „ complet, & soutenu des motifs les plus
 „ forts & les plus dignes de l'homme; &
 „ faire voir que tout le plan de notre Re-
 „ demtion est *une doctrine conforme à la*
 „ *piété* ”.

La solidité de cette Reflexion paroît évi-
 demment par la conduite de *St. Paul* à l'é-
 gard de *Felix*, par celle de *Jésus-Christ* lui-
 même, & par plusieurs déclarations de l'E-
 vangile. L'abregé de toute la Loi, c'est
l'amour de Dieu & du prochain. * *La Religion*
pure & sans tache, devant notre Dieu & Pe-
re, consiste à avoir soin des Orphelins & des
Veuves dans leurs afflictions, & à se conser-
ver exempt de la corruption de ce monde. Ainsi
 ceux qui décrivent la vertu qui fait la plus
 grande dignité de Dieu même, & qui est
 inséparablement liée avec le bonheur des
 Etres raisonnables, pour recommander &
 relever la Foy, l'Orthodoxie, &c, renver-
 sent, sans y penser, les fondemens mê-
 mes tant de la Religion naturelle, que de
 la Religion revelée. L'Auteur ajoute que
 le meilleur moien d'avancer la connoissan-
 ce & la pratique du Christianisme, c'est
 non seulement d'inculquer aux peuples les
 devoirs de la Morale, mais encore de *rai-*
sonner sur leur importance & leur nécessité,
 de faire voir qu'ils sont fondés sur la natu-
 re

* Matth. XXII. 37, 39. Jaq. I. 27.

72 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 re des choses, sur la justice & l'équité, &
 foutenus des motifs les plus forts & les
 plus interessans. Nous en avons une preu-
 ve dans le Texte où St. *Paul* est represen-
 té comme raisonnant avec *Felix* sur la Jus-
 tice, la Temperance & le jugement à venir,
 „ Et certes, comme ledit Mr. *Foster*, tout
 „ ce qui ne sauroit souffrir un examen li-
 „ bre & raisonné, ne sauroit jamais être
 „ la Religion de Créatures raisonnables, ni
 „ émaner d'un Gouverneur sage & bienfai-
 „ fant; il n'appartient qu'à un TYRAN de
 „ le prescrire, & qu'à des ESClaves de
 „ s'y soumettre ”.

La 4. & dernière reflexion que son Tex-
 te lui fournit, c'est que le sentiment du
 crime fait que les choses qui naturellement
 produisent un plaisir & une satisfaction
 inexprimables, deviennent des objets d'a-
 version & d'horreur. Il n'y a rien de plus
 agréable & de plus doux que la pratique
 des devoirs de la justice & de la tempe-
 rance; & cependant *Felix* fut choqué &
 effraïé, de ces grandes obligations. De
 même le jugement à venir est très éloigné
 d'être en lui même un sujet de terreur;
 mais à peine St. *Paul* eut il commencé à
 en parler, que le Gouverneur Romain trem-
 bla à la pensée des suites funestes de sa
 mauvaise conduite. Un méchant homme
 ne sauroit porter la vuë sur cet objet sans
 des angoisses & des fraieurs mortelles.

II. Dans le second sermon, l'Auteur se
 pro-

propose de faire voir qu'une *bienveillance* universelle, ou l'inclination à faire du bien aux hommes, est la première des vertus sociables, & la perfection de la Sociabilité. Il a pris pour Texte ces paroles, *Car à peine se trouveroit il quelqu'un qui voulut mourir pour un Juste; peut-être néanmoins se trouveroit il des gens qui auroient le courage de mourir pour un bienfaiteur.* Rom. V. 7. Il considère ces paroles comme une proposition indépendante de ce qui procède & de ce qui suit, & dont le sens est que les hommes font beaucoup plus de cas des actions genereuses & charitables, que de celles qui sont simplement justes. Pour montrer que cette préférence n'est point un effet de l'éducation, du caprice & de l'enthousiasme, mais qu'elle est au contraire fondée sur la raison, sur un droit jugement de la nature & des différences des choses, il trace d'abord en peu de mots le caractère de l'homme juste, & celui de l'homme genereux & bienfaisant, après quoi il prouve que ce dernier l'emporte de beaucoup sur l'autre. Et voici les raisons qu'il en allegue.

1. La bienveillance envers tous les hommes renferme en soi quelque chose de plus aimable que la justice proprement ainsi nommée: Celle-ci est sans doute raisonnable & bienséante, mais personne n'y attache une idée de grandeur d'ame, & de generosité, parce que c'est le plus bas de-

74 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
gré de vertu qu'on puisse supposer dans la
vie civile. On l'approuve, mais on ne l'ad-
mire pas. Tous les hommes ont incontes-
tablement droit de l'exiger de leurs sem-
blables, de sorte qu'il n'y a proprement
aucun mérite à l'exercer. Mais une bien-
veillance universelle, & desintéressée fait
la plus grande perfection & la plus grande
gloire de notre nature. Elle indique une
ame grande & généreuse, & ne fauroit être
pratiquée par des gens d'un esprit rampant
& borné. C'est une vertu non seulement
juste, mais encore belle de sa nature, qui
charme tous ceux qui en sont les témoins,
& ne peut manquer d'attirer leur estime &
leur affection.

2. Par la Justice, il est vrai, nos biens
sont en sûreté, à couvert de l'oppression
& de la violence, ce qui prévient une in-
finité de desordres & de maux parmi les
hommes; mais la plupart des vrais plaisirs
de la vie, des commodités & des douceurs
qu'on peut y avoir, sont des fruits de la
bienveillance de nos semblables. Sans la
Justice, la Société ne fauroit subsister;
mais sans la bienveillance, supposé qu'elle
pût subsister, ce qui n'est guère croyable,
elle seroit infailliblement malheureuse. 3.
Le caractère de l'homme bienfaisant a une
influence beaucoup plus grande & plus éten-
due que celui de l'homme qui est seulement
juste. L'exercice de la Justice est généra-
lement borné à un petit nombre d'objets :
Tous

Tous ceux avec qui nous n'avons aucune affaire ni aucun commerce ne fauroient en recevoir le moindre avantage. Mais des gens dont nous n'avons jamais oui parler, avec qui nous n'avons aucune relation, & qui font très éloignés de nous, peuvent ressentir les doux effets de notre compassion & de notre generosité.

Mr. *Foster* conclud ce Discours par deux reflexions generales, dont la seconde roule sur l'excellence de la Religion Chrétienne, qui exige des hommes une bienveillance universelle, & qui a porté ce devoir au plus haut degré de perfection dont il soit susceptible. L'Evangile ne respire qu'amour, que paix, que condescendance, que support mutuel, que misericorde, & que tendresse. Et cependant c'est sur cela même qu'on l'a attaqué, l'accusant de n'avoir donné que des notions generales & détachées de la charité, & d'avoir omis deux des plus sublimes & des plus excellens devoirs de la bienveillance, savoir l'Amitié, & l'Amour de la Patrie *. L'Auteur destine le Sermon suivant, qui est le troisiéme, & sur le même texte que le précédent, à répondre à cette objection.

III. Pour cela, il donne premièrement une idée de l'Amitié & de l'Amour de la Patrie, & montre jusques à quel point ces deux

* Voiés les *caractéristiques* du Comte de Shaftsbury. Vol. I.

76 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
deux principes font vertueux & honorables :
Enfuite il propofe quelques confidérations
qui tendent à juftifier d'une manière plus
directe, la Bienveillance Chrétienne, con-
tre l'objection dont il s'agit.

Une constante expérience prouve qu'on
abufe étrangement de ces deux principes,
que certaines gens envifagent comme les
vertus les plus héroïques. Les liaifons
d'amitié que les hommes forment entre
eux, ne font le plus fouvent que des unions
vicieufes, dont le but eft de fatisfaire leurs
defirs criminels, & de caufer mille defor-
dres dans le monde ; & l'on n'a que trop
vû qu'un grand attachement à l'intérêt de
certaines Sociétés particulières cacheoit de
noirs defleins contre la juftice, l'honneur,
la liberté, la paix & le bonheur du genre
humain. Il eft donc neceffaire de marquer
quelles en font les juftes bornes. L'Amitié
eft une paffion dérèglée, qu'il faut étouffer
dès qu'elle eft incompatible avec l'amour
de la patrie, & beaucoup plus encore,
avec le bien general des hommes ; autre-
ment elle ne peut manquer de devenir la
fource d'une confufion extrême, d'un ren-
verfement entier de l'ordre, & de toute ef-
pèce de Gouvernement. Et lorsque fans
être directement contraire au bonheur du
genre humain, elle ne tend en aucune fa-
çon à l'avancer, ce n'eft plus qu'un effet
d'une fimpathie machinale, du caprice, ou
de l'amour propre, & par confequent elle
n'a

n'a rien de méritoire & d'heroïque. D'où il fuit qu'on ne peut l'envisager comme quelque chose de grand & de noble, qu'autant qu'elle tend à cultiver & à perfectionner une bienveillance universelle.

D'ailleurs, toute Amitié doit-être fondée sur la vertu: C'est là le seul fondement d'une véritable estime, & d'une entière confiance, deux choses sans lesquelles il ne fauroit y avoir d'amitié réelle. C'est uniquement par là qu'elle peut-être de quelque utilité, & avancer le bien de la Société. C'est ce qui la distingue des indignes cabales des Traîtres & des Voleurs publics, de ces associations scelerates que forment entre eux des gens sans honneur & sans conscience. Ainsi l'affection qu'on a pour un Ami, doit toujours être proportionnée à son mérite, en sorte qu'on se fasse un devoir de lui preferer tout homme qui a réellement des qualités plus excellentes & plus avantageuses au genre humain. L'Auteur ajoute, qu'il y a dans presque tous les exemples qu'on rapporte d'une amitié heroïque, quelque chose de machinal, ou d'extravagant & de romanesque, qu'il faut bien distinguer d'une véritable amitié, d'une amitié que la raison peut approuver & justifier, & qui est digne de louange, non parce qu'elle nous attache à de certaines personnes en particulier, mais parce qu'elle contribue à avancer

78 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
cer l'empire de la vertu & le bonheur du
monde.

Mr. *Foster* applique les mêmes règles à
l'amour de la patrie, & conclut en ces
termes. " Il paroît par tout ce que je viens
,, de dire, que ces deux principes, l'amitié
,, & l'amour de la patrie, ne font aimables
,, & nobles qu'autant que ce font des dé-
,, pendances de la bienveillance universelle,
,, Aucune qualité ne fauroit être vertueuse
,, & heroïque, si elle n'est utile; & la
,, meilleure règle à suivre dans tous les
,, cas où les devoirs de la bienveillance
,, semblent être opposés les uns aux au-
,, tres, c'est de préférer le plus grand bien,
,, le bien le plus universel. Ainsi, s'il y a
,, une nécessité absoluë, je dois sacrifier
,, mon Ami à ma Patrie, & ma Patrie au
,, bonheur de tout le genre Humain. Une
,, bienveillance universelle est donc le prin-
,, cipe le plus sublime & le plus héroïque
,, de nos actions, parce que nous ne fau-
,, rions jamais rechercher avec trop d'ar-
,, deur le bien general du monde; au lieu
,, que l'amitié & l'amour de la patrie peu-
,, vent être pervertis au point de devenir
,, préjudiciables & même pernicieux à la
,, Société. La première de ces vertus est
,, entièrement desintéressée, elle ne peut
,, proceder que d'un principe de bonté, &
,, par conséquent, c'est la disposition qui
,, approche le plus de celle de Dieu mé-
,, me;

„ me ; les deux autres partent souvent d'a-
 „ mour propre , de motifs bas & indignes ,
 „ & n'ont ordinairement pour but que des
 „ interêts particuliers & bornés.....
 „ Et cela feul fuffit pour juftifier ce que
 „ Notre Seigneur nous a enfeigné fur le
 „ fujet de la bienveillance , & pour nous
 „ donner une haute idée de l'excellence &
 „ de la perfection de fa doctrine à cet
 „ égard.

Cependant l'Auteur a jugé à propos d'a-
 jouter dans la feconde Partie de fon Dif-
 cours , quelques confidérations qui peuvent
 fervir à refuter d'une manière plus directe
 l'objection tirée de ce que l'Évangile n'a
 pas recommandé expreffément l'Amitié , &
 l'Amour de la patrie. La première, c'est
 que comme on l'a déjà remarqué, la Bien-
 veillance univerfelle que le Chriftianifme
 exige, renferme en foi ces deux princi-
 pes, tant qu'ils font fondés fur la raifon,
 & fur la vertu. Le précepte qu'il donne
 d'avancer le bien general, emporte neces-
 fairement tous les fentimens d'amitié, &
 de zèle pour l'interêt des Communautés
 particulières, qui peuvent tendre à ce but.
 Ainfi, l'on peut bien dire que l'Évangile
 en recommandant une bienveillance univer-
 felle, a recommandé en effet l'Amitié, &
 l'Amour de la patrie; fur tout fi l'on con-
 fidère que les règles generales de la Mora-
 le font feules éternelles & immuables, &
 que l'application qu'il en faut faire aux cas
 par-

80 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 particuliers qui se présentent doit-ê-
 tre laissée à chacun, parce que cela dépend des
 circonstances qui peuvent varier à l'infini.
 D'ailleurs, il est à remarquer que la bien-
 veillance Chrétienne est un devoir fixe ;
 immuable, & universel ; au lieu que l'A-
 mitié, suivant l'Auteur même des *Caracte-
 ristiques* *, est une relation particulière. for-
 mée par le consentement & l'harmonie des es-
 prits, aussi-bien que fondée sur la vertu.
 D'où il suit d'une manière incontestable
 que ce ne peut-ê-
 tre là un devoir pour tous
 les hommes, puisqu'elle dépend de certai-
 nes circonstances qui ne sont point en no-
 tre pouvoir. De sorte que ç'auroit été une
 chose non seulement inutile, mais même
 absurde d'en recommander la pratique en
 general, & sans exception.

Une seconde reflexion que Mr. *Foster*
 fait sur ce sujet, c'est qu'il a été fort peu
 nécessaire dans tous les tems de solliciter
 les hommes à l'amitié & à l'amour de la
 patrie, parce qu'ils y sont naturellement
 disposés, & que la seule chose qu'il y ait
 à craindre, c'est qu'ils ne portent ces prin-
 cipes trop loin, & qu'ils n'en abusent au
 point qu'ils deviennent préjudiciables au
 bien general. L'expérience & l'histoire de
 tous les siècles ne justifient que trop cette
 remarque. " Les amitiés particulières, dit
 „ notre Auteur, ont toujours été assez
 „ fré-

* Vol. I.

„ fréquentes , mais de quelle nature font
 „ elles ? N'est ce pas le caprice , une cer-
 „ taine conformité d'humeurs étranges ,
 „ bizarres , & insupportables , un esprit de
 „ singularité , ou l'amour propre qui leur
 „ ont donné la naissance ? Ou , font elles
 „ fondées sur de solides principes , sur des
 „ principes d'honneur & de vertu ? De
 „ même , l'amour de la patrie n'est-il pas
 „ universel ? Mais procède-t-il véritable-
 „ ment de bienveillance , & de zèle pour le
 „ bien public ? Il s'en faut beaucoup ; car
 „ pour l'ordinaire ce n'est autre chose qu'un
 „ préjugé ridicule & puéril qui infatue tel-
 „ lement les hommes d'eux mêmes & de
 „ leur propre país , qu'ils traitent toutes
 „ les autres Nations avec insolence & avec
 „ mépris. C'est un zèle aveugle qui fait
 „ de la patrie une Idoie , & qui est prêt à
 „ lui sacrifier le bien même de tout le
 „ Genre-Humain ". Il n'y avoit donc au-
 „ cune raison qui dût engager *Jesus Christ* à
 „ inculquer particulièrement aux hommes ces
 „ deux principes de l'amitié , & de l'amour
 „ de la patrie. Ce qu'il avoit à faire étoit
 „ plutôt d'en prévenir , & d'en corriger l'a-
 „ bus : Et c'est ce qu'il a executé d'une ma-
 „ nière efficace , en pressant la nécessité d'une
 „ bienveillance universelle qui règle toutes
 „ nos affections inférieures , ou subordonnées ,
 „ sans les détruire.

En troisième lieu , il y avoit une raison particulière , tirée des circonstances où le

32 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
monde se trouvoit, lors de l'établissement
du Christianisme, qui ne permettoit pas de
recommander directement, & avec force,
l'amour de la patrie. C'est que les hommes
avoient tellement abusé de ce principe, qu'il
étoit devenu pernicieux au bien general, &
qu'il l'emportoit sur la justice & sur l'human-
ité même. Les *Juifs* étoient si prévenus
en faveur de leur Nation & de leur patrie,
qu'ils se regardoient comme les seuls favo-
ris du Ciel, & qu'ils traitoient tous les au-
tres peuples de la terre avec le dernier mé-
pris, fuyant leur commerce, & ne se fai-
sant aucune peine de violer à leur égard
toutes les règles de l'équité & de la chari-
té. Les *Romains* dont on a vanté si fort
les leçons de bienveillance & de generosi-
té, & dont on représente l'amour qu'ils
avoient pour leur patrie, comme la perfec-
tion de toute vertu héroïque, n'étoient ils
pas les fleaux du genre humain? N'avoient
ils pas porté leurs armes & leurs conquê-
tes, & avec elles la terreur, l'esclavage,
& la destruction dans toutes les parties du
monde connu? Etoit-ce là un tems propre
à recommander aux hommes des vuës bor-
nées, & un fort attachement aux Sociétés
particulières dont ils sont membres? Il étoit
bien plus à propos de leur inculquer une
beinveillance universelle, pour arrêter les
progrès de l'ambition, de l'avarice & de la
luxure qui avoient banni du monde la liber-
té, la justice, & toutes les vertus sociables.

En-

Enfin, quoi que la Religion Chrétienne n'ait pas expreffément recommandé l'Amitié & l'Amour de la Patrie, il est cependant faux qu'elle n'enseigne rien qui tende à cela; car outre ce qu'on a déjà remarqué, que ces deux principes en ce qu'ils ont de bon & de louable, font compris dans le précepte de la bienveillance universelle, n'avons nous pas un exemple illustre & de l'un & de l'autre dans la vie de *Jefus-Christ* lui-même? Exemple qui est aussi obligatoire qu'une loi formelle, pour tous ceux qui reconnoissent son autorité. N'eut il pas toujours une amitié particulière pour St. *Jean* qui est aussi souvent designé dans l'Evangile par cette expression, *le Disciple que Jefus aimoit*? Les pleurs qu'il versa sur *Jerusalem* à la pensée de sa destruction prochaine, ne font ils pas une preuve sensible de son zèle pour le Bien public, & de l'Amour qu'il avoit pour sa patrie? Tous ses travaux, toutes ses souffrances, & sa mort même n'avoient ils pas pour but le bonheur de sa Nation? Ajoutés à cet exemple celui de St. *Paul* qui avoit une si grande affection pour ses Compatriotes, qu'il souhaitoit même d'être *anathème de la part de Jefus Christ* *, pourvu qu'il pût être l'instrument de leur salut. ” Ce sont là, dit „ Mr. *Foster*, des exemples d'Amitié & „ d'amour de la patrie, qui à tout pren- „ dre,

* Rom. IX. 3.

„ dre, surpassent en grandeur d'ame &
 „ en héroïsme, tout ce qui a jamais été,
 „ ou qui peut-être ; & si on les eut trou-
 „ vés parmi les Anciens Grecs, ou chez
 „ les Anciens Romains, on n'eut pas man-
 „ qué de les célébrer & de les élever jus-
 „ qu'aux nuës ”.

IV. Le quatrième Sermon est sur ces paroles de la *Genese* I. 27. *Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu.* L'Auteur commence par observer qu'il n'y a point de connoissance plus nécessaire pour bien régler notre conduite, que celle de notre propre nature ; & que cependant il n'y en a point de plus négligée, & de plus généralement ignorée. Cela paroît sur tout par les idées affreuses que la plûpart des gens se font de la nature humaine qu'ils se représentent comme ayant perdu ses nobles facultés de la raison & de la liberté, comme étant uniquement le siege des passions déréglées, comme incapable d'aucune bonne action, & portée à toute sorte de vices & de mechancetés. Pour la justifier, ou plûtôt pour justifier son divin Auteur, Mr. *Foster* montre 1. en quoi c'est que consiste l'image de Dieu en l'homme 2. il entreprend de prouver que non seulement nos premiers Peres, mais encore tous leurs descendans ont été & sont originellement formés à cette image, nonobstant l'état de corruption où se trouve aujourd'hui le monde.

L'hom-

L'homme est un Etre en partie sensitif, & en partie raisonnable. Il ne sauroit ressembler à son Createur au premier égard, parce que Dieu est un Esprit pur & infini. Il reste donc qu'il porte son image au second égard, & premièrement dans sa raison, par laquelle il est capable de découvrir toutes les verités dont la connoissance lui est nécessaire pour bien régler sa conduite, & pour travailler avec succès à sa perfection & à son bonheur; capable d'examiner la nature & les conséquences des choses, de juger de leur avantage & de leur désavantage, de leur justice & de leur injustice, & de choisir ce qui est le meilleur & le plus sage. En second lieu, l'image de Dieu en l'homme consiste dans la *rectitude morale* avec laquelle il fut créé, ses passions étant parfaitement soumises à sa raison qui le portoit efficacement à la pratique de tous ses devoirs, & sur tout à cette bienveillance universelle qui fait un des plus beaux caractères de la divinité. A ces deux choses, la raison & la droiture de l'homme, on peut joindre l'empire qui lui a été donné sur les Créatures inférieures, & par lequel il représente en quelque manière dans ce bas monde l'Auteur & le Conducteur de l'Univers.

Or qu'à ces trois égards, non seulement nos premiers Peres, mais encore tous leurs descendans aient été & soient originellement formés à l'Image de Dieu, c'est ce

que l'Auteur prouve par les reflexions suivantes. On ne fauroit nier que les hommes ne soient des Créatures raisonnables, & que leur raison ne puisse découvrir la vérité, faire des progrès considérables en connoissance, & distinguer dans toutes les affaires importantes le bien du mal, le juste de l'injuste. En cela donc il est manifeste qu'ils portent encore l'image de Dieu. Mais l'on demandera s'ils lui ressemblent aussi à l'égard de la rectitude morale, dans leur état naturel, & avant que les préjugés de l'éducation & de la coutume, ou l'influence des mauvais exemples, ou des habitudes vicieuses volontairement contractées les aient corrompus. Mr. *Foster* n'hésite point à prendre là-dessus l'affirmative, & pour la prouver il observe que l'homme aiant en lui un principe de raison & de liberté, il doit nécessairement être capable de connoître & de choisir ce qui est juste & bon, aussi-bien que de gouverner ses passions animales en les retenant dans des bornes legitimes. Il soutient même que c'est à quoi la nature, telle quelle est à présent, nous porte directement. " La nature, dit-il, ne nous enseigne-t-elle pas à être justes; & charitables, à avoir de la compassion pour les malheureux, & à secourir ceux qui sont dans la détresse? N'est ce pas une chose qui nous est naturelle, que de chercher & d'avancer de toutes nos forces notre pro-

„ propre bonheur, & par conséquent de
 „ mortifier ces appetits dérègles qui sont
 „ les sources de la corruption & de la mi-
 „ sère? La nature nous dicte-t-elle de nous
 „ rebeller contre l'Auteur de notre Etre,
 „ de prendre plaisir à l'oppression, à l'in-
 „ justice, & à la misère de nos sembla-
 „ bles, & de nous livrer à des desirs in-
 „ sensés qui nous avilissent & nous rendent
 „ plus méprisables que les brutes? Les
 „ hommes peuvent bien tomber dans ce
 „ triste état, mais cependant il faut conve-
 „ nir que ce n'est pas-là la nature humai-
 „ ne, c'en est seulement une dépravation
 „ monstrueuse; car la nature raisonnable
 „ nous apprend à avoir en horreur ces
 „ choses ”.

L'Auteur avouë néanmoins qu'il y a dans la partie mortelle de nous mêmes, ou dans notre corps, une espèce de maladie & de desordre qui s'est introduit par le péché, & qui peut jusques à un certain point affecter notre esprit, empêcher le libre exercice de nos facultés raisonnables, & fortifier nos passions charnelles. Mais il soutient que c'est-là un défaut purement naturel, & non pas un défaut moral qui ne sauroit jamais venir de la constitution du corps, & qui procède nécessairement de la dépravation de la volonté. Or un tel défaut naturel est simplement comme les objets & les circonstances extérieures, une occasion de desordre, & une tentation au

F 4

mal,

88 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mal, & ne fauroit par consequent former
d'objection valable contre l'argument pré-
cedent.

Pour ce qui est de l'Empire sur les Créatures inférieures, il est manifeste que l'homme porte encore à cet égard l'image de Dieu. Les Etres inanimés, les plantes & les bêtes servent à son usage en plusieurs manières, soit par leur travail, soit pour la nourriture & le vêtement, soit pour les commodités & les douceurs de la vie. " Et
„ l'on peut douter, ajoute Mr. *Foster*,
„ qu'il lui fut possible d'exercer son empi-
„ re de la manière qu'il le fait à present,
„ n'étoit une espèce d'instinct gravé dans
„ la nature des Animaux, qui les porte à
„ le reconnoitre pour leur Souverain Sei-
„ gneur ". De là il tire, dans la suite, cette consequence, c'est que nous devons traiter les bêtes avec pitié, & avec douceur: " Car, dit-il, en les maltraitant sans
„ nécessité, nous découvrons une inclina-
„ tion barbare & sauvage, & nous faisons
„ voir que nous avons perdu ces sentimens
„ de bonté & de compassion, qui nous
„ font ressembler avec le plus d'éclat à
„ notre Créateur Et je ne faurois
„ m'empêcher de remarquer à cette occa-
„ sion, que la cruauté que certaines gens
„ exercent sur les brutes, qui en vertu des
„ grands services qu'elles rendent aux hom-
„ mes, & du respect qui est dû à notre
„ commun Créateur, ont droit d'exiger de
„ nous

„ nous un meilleur traitement, ne peut
 „ que faire beaucoup de peine aux per-
 „ sonnes d'une inclination bienfaisante &
 „ genereuse, non seulement à cause de la
 „ misère que ces pauvres Créatures souff-
 „ rent, mais encore parce que les barba-
 „ res instrumens de cette misère sont si
 „ éloignés d'avoir cet esprit compatissant
 „ que la Religion Chrétienne recomman-
 „ de, qu'ils semblent presque avoir renon-
 „ cé à l'humanité même. ” L'Auteur au-
 roit pû confirmer sa reflexion par ce
 passage des *Proverbes XII. 10. Le juste,*
ou l'homme bienfaisant, a égard à la vie,
ou a pitié de la vie de sa bête, mais les com-
passions des méchans sont cruelles.

V. Dans le cinquième Sermon, Mr. *Fos-*
ter s'attache à prouver que la conduite de
 Dieu n'est point arbitraire, à l'occasion de
 ces paroles de St. *Paul, Mais ó homme qui*
es tu, toi qui contestes avec Dieu? Rom. IX.
 20. Pour éloigner les faux sens qu'on pour-
 roit donner à ce Texte, il commence par
 marquer deux ou trois choses qu'il n'em-
 porte nullement. 1. que Dieu est un Mai-
 tre arbitraire & despotique, qui ne connoit
 point d'autre règle de ses actions que sa
 volonté, car rien n'est plus injurieux à cet
 Etre suprême qu'une telle pensée. Quoi
 qu'il soit le Souverain Seigneur de l'Uni-
 vers, & qu'il n'ait à repondre à personne
 de sa conduite, il agit toujours selon les
 loix éternelles & immuables de la sagesse,

90 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de la justice, & de la bonté. Sa volonté n'est pas par elle même la règle & la mesure du Droit, mais il y a dans la nature des choses une différence essentielle & nécessaire entre le juste & l'injuste, la bonté & la cruauté, qui ne sauroit être altérée par l'autorité, ou la détermination de quelque Etre que ce soit. A la vérité ce que Dieu veut est toujours juste & convenable, & même tout bien considéré, le plus juste & le plus convenable; mais pourquoi? Est-ce uniquement parce qu'il le veut ainsi? Non, c'est parce qu'il est nécessairement sage, juste, & bon.

„ On ne sauroit, dit l'Auteur, faire de
„ reflexion plus injurieuse à Dieu, que de
„ supposer qu'il agit sans raison, unique-
„ ment par caprice, & par un bon-plaisir
„ arbitraire. C'est se le représenter com-
„ me un Tyran, & non pas comme un
„ Gouverneur sage & juste. C'est en fai-
„ re un objet d'aversion & d'horreur, &
„ détruire tous les fondemens raisonnables
„ de l'estime, de l'amour & de la confian-
„ ce dont nous devons être pénétrés à
„ son égard C'est le dépeindre
„ comme un Etre infiniment plus formida-
„ ble qu'aucun Tyran de la terre l'ait ja-
„ mais été, ou le puisse être, plus for-
„ midable que ceux-là mêmes qui ont été
„ les plus grands fleaux du genre humain,
„ parce qu'il est revêtu d'un pouvoir im-
„ mense auquel rien ne peut s'opposer: Et
„ la

„ la vuë d'un pouvoir immense qui n'est
 „ pas réglé par la sagesse & par la bonté,
 „ ne doit elle pas remplir l'ame détonne-
 „ ment & de terreur? Donnerons nous
 „ donc une idée si injurieuse & si détesta-
 „ ble du plus parfait & du plus aimable de
 „ tous les Etres? Represente-
 „ rons nous celui dont la sagesse infail-
 „ lible, la justice impartiale, & la bonté univer-
 „ selle & constante sont si propres à con-
 „ soler, & à rendre heureuses les Créatu-
 „ res raisonnables, comme un Etre que
 „ tout homme sage doit souhaiter qu'il
 „ n'existe point ”?

En second lieu, on ne peut pas inferer des paroles de *St. Paul*, qu'il n'est pas permis aux hommes de rechercher les raisons de la conduite de Dieu, ou qu'ils sont incapables dans tous les cas, de juger de l'équité des voies de sa Providence: Car Dieu lui même en appelle souvent, dans l'Écriture, à leur propre jugement. D'où il suit avec évidence qu'il ne veut pas que nous croïons implicitement qu'une chose est juste, parce qu'il la fait; mais au contraire, qu'il exige que nous ne l'approuvions qu'autant que nous pouvons la concilier avec les principes généraux de la justice, & de l'équité. Principes qui doivent être par conséquent les mêmes à l'égard de Dieu, & à l'égard de l'homme. Car s'ils étoient différens à l'égard de Dieu, & qu'ils consistassent en quelque chose

92 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
chose de mystérieux & d'incompréhensible pour nous, nous ne pourrions jamais juger si la conduite de cet être suprême est juste ou injuste, puis que nous ne saurions juger de ce dont nous n'avons point d'idée. Et de cette manière, il nous seroit impossible de démontrer une perfection essentielle à la Divinité, perfection qui est pourtant un principe fondamental de toute religion.

Il y a une phrase fort usitée parmi les Chrétiens, qui n'a peut-être pas peu contribué à induire en erreur plusieurs personnes sur ce sujet, c'est que *Dieu fait tout pour sa gloire*. Cette expression est sans doute susceptible d'un sens raisonnable, mais on en a grossièrement abusé, comme si elle emportoit quelque chose de distinct, & même d'incompatible avec l'exercice de la justice & de la bonté. Et certes il est naturel que les hommes l'expliquent conformément aux idées qu'ils se font de Dieu. S'ils croient, par exemple, que son principal attribut consiste à être sévère, & prompt à punir, sa gloire se manifeste avec plus d'éclat lorsqu'il est plus inflexible & plus inexorable. Mais si nous le regardons comme nécessairement sage, juste & bon, sa principale gloire doit être de tenir une conduite égale, mais bienfaisante envers toutes ses Créatures, & d'employer constamment les moïens les plus propres à procurer le bien général du monde. C'est dans ce dernier sens que la rai-
son

son nous dicte de prendre ce que l'on dit communément que Dieu fait tout pour sa gloire, parce que c'est de ce côté là qu'il nous paroît le plus excellent & le plus digne de nos hommages: Car certainement un défaut de connoissance ou de pouvoir ne fauroit jamais obscurcir sa gloire à beaucoup près autant que des actes de cruauté & d'injustice.

L'Auteur indique ensuite quelques cas dans lesquels les paroles du Texte ne fauroient fermer la bouche à un homme qui tireroit de ces cas des objections contre la Providence. „ En général, dit-il, une „ pareille réponse ne peut rien signifier dans „ toutes les choses qui repugnent évidem- „ ment à la justice & à la bonté. Ainsi, si „ nous supposons que Dieu a résolu d'une „ manière absoluë la misère éternelle d'une „ infinité de ses Créatures, ou qu'il les a „ tentées & portées au péché, qu'il a im- „ posé aux hommes des devoirs imprati- „ quables, & qu'il les punit pour n'avoir „ pas crû, ou pour n'avoir pas fait des „ choses impossibles; si, dis-je, nous sup- „ posons de pareilles extravagances, & „ que nous les missions sur le compte de „ l'Être suprême & tout parfait, *qui est „ juste dans toutes ses voies, & dont les com- „ passions sont par dessus toutes ses œuvres,* „ ce seroit la chose du monde la plus im- „ pertinente que de prétendre de satisfaire „ à toutes les objections qu'on pourroit en „ tirer,

„ tirer, en recourant à l'autorité souverai-
 „ ne de Dieu, & en difant, *Qui es tu, toi*
 „ *qui conteste avec Dieu ?* L'autorité sou-
 „ veraine de Dieu, & le droit qu'il a d'a-
 „ gir comme il lui plait dans les cas où la
 „ justice n'entre pour rien, n'est pas ce
 „ que l'on attaque ici, mais son équité &
 „ fa bonté, qu'on ne fauroit justifier qu'en
 „ prouvant ou que les actes dont on vient
 „ de parler ne font pas des marques évi-
 „ dentes d'une conduite arbitraire & cruel-
 „ le, ou qu'une manière d'agir arbitraire
 „ & cruelle qui est regardée comme quel-
 „ que chose d'énorme dans tous les autres
 „ Etres, n'est point un crime en Dieu. „

Enfin Mr. *Foster* recherche à quoi les pa-
 roles de son Texte peuvent proprement
 s'appliquer. Il montre par la liaison de
 ces paroles avec tout le reste du Chapitre
 d'où elles font prises, & qu'il explique
 verset après verset, à l'*Arminienne*, qu'il
 s'agit ici uniquement de la conduite de
 Dieu par rapport aux Nations entières, &
 non de ses decrets éternels touchant le sa-
 lut des particuliers. C'est-à-dire que le
 but de St. *Paul* est de faire voir que Dieu
 peut dispenser ses faveurs extraordinaires
 comme il lui plait, & par conséquent distin-
 guer éminemment un peuple de tous les au-
 tres, sans la moindre injustice; & que c'est
 une audace & une présomtion extrême
 que de censurer une pareille conduite dans
 celui qui est le Maître & le souverain Sei-
 gneur

gneur de toutes choses. Ainsi ces paroles, *Qui es tu, toi qui contestes avec Dieu?* peuvent très bien s'appliquer aux questions suivantes, ou autres semblables. Pourquoi Dieu révèle-t-il sa volonté à de certaines Nations plutôt qu'à d'autres? Pourquoi n'a-t-il pas renduë universelle la Révélation Evangelique? Pourquoi n'empêche-t-il pas le mal moral, & le mal physique? Pourquoi n'a-t-il pas élevé toutes les Créatures intelligentes à l'ordre le plus sublime, & pourquoi ne leur communique-t-il pas un égal degré de perfection & de honneur? On ne sauroit prouver que rien de tout cela soit contraire à la justice, parce que ce sont tout autant de faveurs extraordinaires auxquelles les hommes n'ont aucun droit de prétendre.

VI. Le sixième sermon roule sur l'abus de la liberté de penser. Le texte est pris de l'Épître aux *Galates*, V. 13. *Vous avez été appelés à la liberté, seulement prenez garde que cette liberté ne vous soit une occasion de vivre selon la chair.* L'Auteur remarque d'abord qu'il n'y a point de bien dans la vie plus précieux que la liberté, & que la liberté de conscience en particulier est le seul fondement d'une religion raisonnable. Mais comme les hommes ne sont que trop sujets à abuser des meilleures choses, il se propose d'examiner quelques uns des principaux abus de la liberté de penser, & d'en rechercher les causes. Et premièrement

96 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ment, cette liberté n'aboutit chez plu-
sieurs qu'à les plonger dans l'incrédulité,
& même à leur faire rejeter toute religion.
Jamais le Déisme ne fut plus répandu que
dans ce siècle éclairé où chacun se pique
de juger des choses par lui même. D'où
peut venir cela? Certainement ce n'est pas
d'un examen attentif & impartial, de lu-
mières supérieures, ou d'idées plus justes
& plus étendues; mais bien plutôt d'igno-
rance, de préjugés, d'un examen superfi-
ciel, & même d'une foi implicite contre
laquelle ces gens qui se croient seuls en
possession de la raison, & de la liberté de
penser, déclament avec tant de force.

En effet, il leur arrive fort souvent que
venant à découvrir avec le tems que de
certains dogmes qu'ils avoient jusques là
regardés comme très importans, & même
comme essentiels au Christianisme, sont ab-
surdes & déraisonnables, ils concluent
aussi-tôt que le Christianisme lui même est
faux, puisque ces dogmes qu'ils s'imagi-
nent à tort en faire partie, ne sauroient
être véritables. Un homme, par exemple,
est convaincu que Dieu n'agit point arbi-
trairement, & sans avoir égard à la nature
des choses, ou que ce n'est pas un être
malfaisant qui pour le seul plaisir de mani-
fester sa puissance infinie, & l'autorité sou-
veraine qu'il a sur les hommes, a résolu
absolument, & de toute éternité, d'en dan-
ner le plus grand nombre. Mais le contrai-

re passe chez plusieurs pour certain & pour essentiel à la religion Chrétienne, donc, selon lui, cette religion n'est qu'imposture. Se peut il de raisonnement plus pitoiable? Est il impossible que les Chrétiens représentent mal les dogmes de la Religion qu'ils professent? Ou est il juste de condamner une religion avant que de l'avoir examinée, & uniquement sur des oui dire? Apellera-t-on cela *liberté de penser*, & *examen raisonnable*? N'est ce pas plutôt préjugé tout pur qu'on couvre de ces beaux noms? Et un préjugé qui s'il avoit une fois le dessus, mettroit les hommes absolument hors d'état de distinguer la vraie religion des fausses. Car il n'y a opinion si extravagante qu'on ne puisse mettre sur le compte du système le plus parfait, tout aussi aisément que sur le compte du plus mauvais. D'ailleurs, conclurre que parce qu'une chose est fausse, une autre qui n'a aucun rapport ni aucune liaison avec elle, l'est aussi, n'est-ce pas la marque évidente d'un petit génie, & d'un esprit confus?

On en voit d'autres qui s'imaginent que parce qu'ils ont droit de rejeter tout principe de religion qui est contraire à la raison, ils peuvent faire la même chose à l'égard de ce qu'ils ne comprennent pas parfaitement, ou dont ils n'apperçoivent pas les motifs & les causes. Ils s'imaginent, par exemple, de n'être non plus obligés de croire une Providence, sous

prétexte que le cours visible des choses de ce monde est en apparence plein de desordre & d'injustice, qu'ils ne le sont de recevoir des dogmes qui representent Dieu comme un Maître rigoureux, sevére, & inexorable, qui prend plaisir à voir la misère de ses Créatures, &c. C'est là un abus qui n'est que trop commun, qui porte insensiblement les hommes à rejeter les premiers principes mêmes de la Religion naturelle, & qui indique un esprit fort borné. Tout examen libre & impartial suppose necessairement beaucoup de modestie en celui qui s'y applique, un vif sentiment de nos imperfections & de nos foiblesses; ce qui empêche qu'on ne juge décisivement des choses dont nous n'avons point d'idées, & qui passent maintenant la portée de nos esprits.

Enfin, il y a des gens qui semblent croire que la liberté de penser emporte le droit de contester, de chicaner sur tout, & même sur les principes de religion les plus généralement reçus. Leur grand plaisir est d'embarasser les disputes où ils s'engagent, & de faire des objections contre quelque partie de la revelation, non pour les soumettre à l'examen des personnes éclairées, ou pour en avoir la solution, mais uniquement par vanité, par un esprit de contradiction, ou par une sottise affectation de penser librement. Quels que soient, d'ailleurs, leurs sentimens par rapport au Christia-

tianisme, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang des Incrédulés, puisqu'ils parlent sans cesse contre la religion, & qu'ils ne se mettent jamais en devoir de la défendre. Supposé, même qu'ils n'aient d'abord aucun dessein de lui nuire par leurs contestations & leurs chicanes, à force d'y revenir ils contractent un tour d'esprit incompatible avec l'amour de la vérité, ils commencent à croire que leurs objections ont quelque force, ils les jugent de plus en plus importantes, & enfin ils se persuadent qu'elles sont capables de renverser les fondemens du Christianisme, & de faire voir à l'œil que la religion n'est qu'une Imposture. D'ailleurs, l'opposition que de telles gens rencontrent ordinairement ne manque guère de les rendre opiniâtres, de les affermir dans leurs idées, & de les porter à chercher & à mettre en œuvre les plus grands sophismes & les plus indignes subterfuges pour soutenir ce qu'ils ont une fois avancé. Et de cette manière, ce qui n'étoit d'abord que vanité, badinage, ou esprit de contradiction dégenère en incrédulité réelle.

Un second abus general de la liberté de penser est celui où tombent certaines personnes qui ne vont pas, à la vérité, jusqu'à rejeter absolument toute religion, mais qui se croient dispensés de l'observation des préceptes *positifs* du Christianisme; qui les méprisent ouvertement, ou qui en

100 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE ,
font très peu de cas. Parce que l'extravagance , & les suites funestes de la Superstition , & de l'Enthousiasme fautent aux yeux ; parce que la lecture de la parole de Dieu, la prière , la frequentation des Saintes Assemblées , &c. ne font utiles qu'autant que cela sert à porter les hommes à la vertu ; parce que les devoirs moraux sont infiniment préférables aux devoirs *positifs* & ceremoniels , les gens dont nous parlons en concluent aussi-tôt que ces derniers sont non seulement peu necessaires , mais même nuisibles , & que le Culte qu'on rend à Dieu interieurement suffit , sans qu'il soit besoin d'un Culte extérieur & public. Mais peut-on imaginer de conséquence plus mal tirée ? Si la Superstition , l'Enthousiasme , &c. sont des choses pernicieuses , s'ensuit-il qu'il n'y ait point de devotion raisonnable , ou qu'une devotion raisonnable ne soit pas d'un grand secours pour la pratique de la vertu ? Une constante expérience prouve le contraire , & fait voir que rien n'est plus propre à conserver dans le monde l'idée d'un Dieu , d'une Providence , & des grands devoirs de la religion , qu'un Culte public & solemnel. Faut-il entièrement negliger les préceptes *positifs* , sous prétexte que les préceptes moraux sont plus excellens , & d'une obligation antecedente ? Soutenir qu'on le doit , c'est dire en effet , qu'une chose ne fauroit être bonne , parce qu'une autre est meilleure , ou
qu'on

qu'on ne peut tirer aucune utilité d'un certain objet, parce qu'il y en a de plus utiles.

Le dernier abus de la liberté de penser, dont l'Auteur parle, c'est que cette liberté dégenère souvent en une certaine habitude de badiner sur les sujets les plus graves, & de tourner en ridicule les choses même les plus saintes. Pour des gens de ce caractère, la liberté n'est autre chose que la licence audacieuse avec laquelle ils font un jeu de la religion. Mais ils devroient favoir qu'il n'y a point d'esprit là où il n'y a point de raison; que se moquer de ce qui est en soi-même bon, utile, & respectable, c'est faire voir qu'on manque de jugement ou de probité; qu'il y a de l'extravagance, & de la fureur à se jouer des choses qui sont de la dernière importance; & enfin que c'est violer toutes les règles de la bienséance, & de l'honnêteté, que de railler d'une manière injurieuse de la religion de son pays, & de ce que tous ceux qui nous environnent regardent avec estime & avec vénération.

Mr. *Foster* tire de tout ce qu'il vient de dire dans ce Discours, une conséquence générale, fort naturelle. C'est qu'il n'y a rien de si excellent en lui même, dont on ne puisse abuser. Cela, dit-il, résulte nécessairement du principe de liberté, que Dieu a imprimé dans notre nature, & qui, en même tems qu'il suppose qu'il est au

102 BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,
pouvoir de l'homme de perfectionner ses facultés, & de mettre à profit les avantages dont il jouit, suppose aussi qu'il peut les obscurcir & les négliger. Mais comme cet abus de la liberté ne sauroit former d'objection valable contre la sagesse & la bonté du Créateur, aussi ne prouve-t-il rien contre l'excellence & l'utilité de la liberté même; non plus que de ce que les hommes emploient quelquefois leur raison à saper les fondemens de la religion & de la vertu, & à former des plans d'injustice, de fraude, & de tyrannie, on n'en peut pas conclure que la raison soit par elle-même mauvaise & pernicieuse. Qu'elles que soient nos idées, & notre conduite; cela ne change rien dans la nature des choses. Ainsi quoi qu'on ait, sur tout dans ce siècle, grossièrement & honteusement abusé de la liberté de penser en matière de religion, nous ne devons pas pour cela en avoir moins bonne opinion, puisque cette liberté est après tout la principale gloire de notre nature, & même essentielle à une foi raisonnable; car il ne peut non plus y avoir de vraie foi sans évidence, qu'il ne sauroit y en avoir sans idées. C'a été là de plus le but manifeste de Dieu en nous donnant la raison, car s'il eut voulu que nous nous soumissions *implicitement* aux opinions établies, que nous crussions sans examen & sans preuve, la raison seroit la chose du monde non seulement la plus

plus impertinente & la plus inutile, mais encore la plus absurde & la plus contradictoire. D'où il suit évidemment que la liberté de penser, d'examiner, & de juger pour nous mêmes, en fait de religion, est un droit des plus sacrés & des plus inaliénables, que nous devons estimer plus que tous les avantages de ce monde, & défendre de toutes nos forces.

Nous nous arrêterons ici, pour ne pas ennuyer nos Lecteurs par une longueur excessive. Peut-être trouveront-ils que nous nous sommes déjà trop étendus, & que nous eussions bien pû abrégé la matière. Mais nous les prions de considérer que ce sont ici des Traités, plutôt que des sermons, que les sujets en sont très intéressans, & que la manière de les expliquer est si singulière, & si différente de ce qu'on a coutume de voir en ce genre, sur tout delà la mer, que nous avons crû qu'il convenoit de donner un peu en détail le précis de chaque Discours. Cependant, comme nous ne saurions suivre la même méthode pour ceux qui restent, sans y revenir à plus d'une fois, nous avons dessein d'en choisir deux ou trois qui méritent le plus la curiosité du Public, pour en donner l'extrait dans le Volume suivant de ce Journal. Ceux qui roulent sur les *Mystères*, l'*Hérésie*, & le *Schisme*, sont de nature à réveiller l'attention des Théologiens de tous les partis.

ARTICLE VI.

Letters concerning the English Nation.

C'est-à-dire, *Lettres sur les Anglois* par Mr. DE VOLTAIRE. in 8. p. 253. sans la Préface de l'Editeur, la Table des Lettres, & l'Index. *Londres*, chez *Davis* & chez *Lyon*. 1733.

Nous avons donné dans ce même Volume une idée des sept premières Lettres : c'est-à-dire de celles qui intéressent directement la *Religion*.

* Le Titre de la huitième annonce que l'Auteur y traitera du *Parlement*. Nous n'y découvrons cependant que deux réflexions qui se rapportent exactement à ce titre. La *première*, c'est qu'il y a un *Senat* à Londres, qui comme celui de Rome, a eu des Membres accusez de vendre leurs suffrages, & voilà l'unique point de ressemblance entre ces deux Senats. La *seconde*, c'est que le pouvoir législatif est partagé, sous le Roi, entre les Seigneurs & les Communes : au lieu qu'à Rome, dit Mr. de Voltaire, les Patriciens gouvernoient seuls.

Mais

* *Lettre VIII.* sur le *Parlement* : ou plutôt sur la comparaison du Peuple Anglois avec le Peuple Romain.

Mais si cette difette de reflexions sur le fujet principal ne fatisfait pas les Lecteurs, ils pourront trouver un dédommagement, foit dans les reflexions incidentes, quoiqu'elles ne paroiffent pas toutes de la dernière jufteffe ; foit dans la Lettre neuvième, où il s'agit encore du Parlement, fous le titre plus général de *Gouvernement*.

* L'AUTEUR y fait voir qu'il s'en faut beaucoup que le Parlement ait toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Les anciens *Etats* ou Parlemens *Saxons*, qui limitoient le pouvoir des Rois, multiplicrent le nombre des Tirans : Et le Peuple fut d'autant moins libre, qu'à la tyrannie de fes Maîtres fe joignit celle des Eccléfiastiques, à laquelle on vit les Rois eux mêmes indignement aflujettis. Delà, entr'autres maux, le fameux tribut du *denier de St. Pierre*, qui n'étoit pourtant pas à beaucoup près auffi confiderable que Mr. de Voltaire le dit. C'étoit un denier sterling, ou autrement un fou courant d'Angleterre ; & non pas environ un Ecu de France. Mais c'est là apparemment une de ces inadvertances qu'il ne faut mettre que fur le compte de la Traduction, ou de la Copie fautive que le Traducteur avoit fous les yeux, & qu'il n'a pas crû devoir corriger.

Quoi-

* *Lettre IX.* fur le Gouvernement.

Quoiqu'il en soit, la liberté du Peuple ne gagna rien sous les *Normans*. Il fut obligé par *Guillaume le Conquérant*, sous peine de mort, à n'avoir ni feu ni lumière dans les maisons passé huit heures : Et tout le Monde convient que la Nation souffrit sous son nouveau Maître. Les Parlemens tenus depuis Guillaume ne difféèrent point des précédens : Ce fut toujours, selon Mr. de Voltaire, un composé de Tirans Ecclésiastiques, & de Brigands appelez *Barons*. On dira peut-être que ce dernier titre étoit inconnu en Angleterre avant les Normans. On trouvera peut-être encore que l'Auteur ne distingue pas assez ses idées, lorsqu'il comprend dans la Classe des *Vilains* ou des Payfans & des Esclaves, tout ce qui n'étoit ni Baron ni Evêque. Il y a toujours eu en Angleterre un ordre de gens qui avoient au moins le nom d'hommes libres. Mais il faut avouer que leur liberté fut longtems sujette à l'oppression, & que les Communes participèrent tard au Gouvernement. La *Grande-Charte* même en fournit des preuves à Mr. de Voltaire, bien qu'elle fasse entrer le Peuple pour quelque chose dans les prérogatives qu'elle accorde aux Seigneurs.

Nôtre Auteur enfin, pour trouver une origine sensible de l'autorité des Communes, croit devoir descendre jusqu'à *Henri VII.* ; parce que les *Vilains* acquirent insensiblement par leurs richesses les Terres des Seigneurs aliénées sous ce Prince, & par-

parvinrent ainsi à un degré de puissance d'autant plus redoutable que l'ancienne Noblesse s'éteignoit de jour en jour. Mr. de Voltaire n'a pas jugé à propos de parler, ni du Parlement assemblé en douze-cent-soixante-quatre par le Comte de *Leicester* sous *Henri trois* ; ni de celui qui régla les affaires de la succession de ce Monarque, & où les Députés des Provinces & des Citez eurent séance ; ni de la loi passée sous *Edouard premier* pour défendre de lever des taxes sans le consentement des Communes. Le reste de la Lettre consiste en quelques observations d'un autre genre, qui tendent à faire sentir la douceur du Gouvernement, tel qu'il est aujourd'hui en Angleterre.

Haute, moyenne, & basse Justice : droit de chasser sur les Terres d'un Particulier qui lui même n'aura pas le droit d'y tirer un coup : tout cela est inconnu chez la Noblesse de ce Royaume.

Personne n'est exempt de certaines Taxes parce qu'il est Gentilhomme ou Ecclésiastique. Elles sont proposées par la Chambre-Basse. La Haute les accepte ou les rejette purement & simplement. Quand elles ont passé, & que le Roi a signé, il faut que tout le monde paye : mais uniquement à raison de sa dépense & de ses Biens-fonds : & cela encore (par rapport aux Biens-fonds) suivant l'estimation fixe qui en fut faite sous *Guillaume trois* : De sorte
que

108 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
que si le revenu augmente, le Propriétaire jouit de son bonheur sans alarmes. Mr. de Voltaire dit bien d'abord que chacun est taxé à *proportion de son revenu*: mais c'est une simple inexactitude qui se corrige par la suite du discours. Nous voudrions pouvoir en dire autant de ce que l'Auteur ajoute, qu'il y a beaucoup de gens qui ne trouvent pas qu'il soit au dessous d'eux de labourer des terres qui leur rapportent deux-cens-mille francs de rente. S'il y en a quelques-uns, ils méritoient d'être nommez: La liste de leurs noms auroit été courte.

* DANS la dixième Lettre il s'agit du *Commerce*. Il a contribué par sa richesse à la Liberté: La Liberté à son tour le favorise. Et de là la grandeur de l'Etat: de là le pouvoir des Anglois sur Mer, admiré dans les trois Flottes qu'ils armèrent en dix-sept-cent-vingt-trois: delà ces avances d'argent par lesquelles quelques Marchands mirent le Prince *Eugène* en état de délivrer *Turin*, lorsque Louis quatorze, sur le point de prendre cette place, faisoit trembler toute l'Italie. Aussi le Commerce est il en honneur. Le Fils ou le Frere d'un Pair du Royaume n'aura point honte d'être Marchand. Cependant Mr. de Voltaire infinue que cette coutume commence à se perdre: Et sans dire positivement qu'on

* *Lettre X.* sur le Commerce.

qu'on a tort , il se moque agréablement des Allemans ou des François qui pourroient trouver la coutume indigne d'être conservée.

* LA Lettre onzième contient une Apologie historique de l'*Inoculation*. La *Circassie* est en possession de fournir des Beutez aux Serrails de Perse & de Turquie. Ce commerce qui est considerable risqueroit d'aller mal , si les Filles étoient exposées à avoir la petite vérole dans un âge avancé où elle gâte souvent le visage. L'inoculation à l'âge de six mois , prévient le danger autant qu'on peut le prévenir. Et ainsi la tendresse des Parens & l'interêt se réunissent en faveur de cette pratique.

Quelques uns prétendent que les *Circassiens* l'empruntèrent anciennement des *Arabes*. Mais Mr. de Voltaire laisse à quelque savant Bénédictin le soin de compiler là dessus plusieurs *in folio*.

Les *Turcs* ont imité les *Circassiens*. Ils donnent la petite vérole à leurs Enfans dès qu'ils les ont sevez. Et la coutume a passé de Turquie en *Angleterre* par *Milédi Montaignu* qui en avoit fait l'expérience à *Constantinople* sur l'Enfant qu'elle y eut pendant l'Ambassade de son Mari. A son retour elle en parla à la Princesse de Galles , aujourd'hui Reine d'Angleterre , qui après

* Lettre XI. sur l'Inoculation.

410 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
après avoir vérifié l'expérience sur des
Criminels condamnés à mort, la hazarda
avec succès sur ses propres Enfans.

On compte en général que la petite vé-
role tue ou défigure une cinquième partie
du Genre-humain, lorsqu'on l'a naturelle-
ment : au lieu qu'elle n'est, dit Mr. de
Voltaire, fatale à personne par l'inocula-
tion, à moins qu'on ne soit infirme ou
mourant par d'autres causes. On fait, sans
qu'il en avertisse, que cette règle a ses
exceptions.

Ajoutez ce qu'on raporte des *Chinois*,
qu'il prennent la petite vérole en poudre
comme du tabac : Et vous aurez en gros
ce que l'Auteur dit plus en détail dans un
narré orné de circonstances agréables, &
animé par des reflexions utiles.

Cette Lettre au reste ne pouvoit être
mieux placée qu'où elle se trouve : assez
politique pour accompagner les trois pré-
cédentes : assez philosophique pour prépa-
rer aux six suivantes, où Mr. de Voltaire
donne une idée de la Philosophie des An-
glois, en parlant de trois de leurs plus grands
Philosophes, *Bacon*, *Locke* & *Newton* ; sans
s'astreindre cependant à les considérer uni-
quement comme Philosophes.

* *BACON*, Vicomte de *Verulam*, &
Chancelier sous *Jaques premier*, trouva au
milieu des grandes affaires, le tems de de-
venir

* *Lettre XII. sur le Chancelier Bacon.*

venir bon Historien, grand Philosophe, Ecrivain élégant, quoique dans un tems où l'on ne connoissoit encore, ni l'art de bien écrire, ni la véritable Philosophie, & où l'on ne lui rendoit pas sur ses talens, du moins en Angleterre, la justice qu'on lui rendit après sa mort. Il osa mépriser dès sa jeunesse certain jargon Scolastique qui étoit devenu ridiculement vénérable. Il n'eut pourrant pas le tems de connoître la Nature comme on l'a connue depuis : mais il fournit aux autres les moyens de le surpasser : il fit plusieurs expériences, & il les indiqua presque toutes. On peut l'appeller le Père de la Philosophie expérimentale. Les plus belles découvertes faites avant lui, semblent se devoir moins à la sagacité des Philosophes qu'au hazard. On attribue à un grand Philosophe venu depuis, tout l'honneur du nouveau système de l'*Attraction* : Et Monsieur de Voltaire en fait voir l'idée en termes clairs dans le *Novum Scientiarum Organum*, ouvrage de Bacon.

Ses *Essais de Morale*, moins lus que ceux de *Montagne* ou que les *Maximes de la Rochefoucault*, parce qu'ils sont plutôt écrits pour instruire que pour divertir, ne laissent pas d'être très estimés de ceux qui les connoissent.

Son *Histoire de Henri VII.* passe pour un Chef-d'œuvre. Monsieur de Voltaire voudroit seulement qu'on n'allât pas jusqu'à la mettre au même rang que le grand ouvrage
de

112 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de *de Thou*; (a) & qu'elle ne fût pas déparée
par certains traits qui tiennent du faux mer-
veilleux, ou du faux sublime.

* LOCKE, peu versé dans les Maté-
matiques, étoit le premier de ces génies
heureux dont l'exemple prouve qu'il est
possible d'avoir l'esprit géomètre, sans s'é-
tre appliqué à la Géométrie. Plus sage &
plus éclairé que les anciens Philosophes
Grecs, que plusieurs Pères de l'Eglise, que
les Scolastiques, que *Des cartes* même & que
Mallebranche; son Livre *sur l'Entendement
humain* n'est rien moins qu'un fruit artifi-
ciel de l'imagination: ce n'est point un nou-
veau Roman: c'est une Histoire, & une
Histoire excellente: où l'Auteur rapporte a-
vec une fidélité exacte ce qu'il a senti en
lui même, ou vu dans les autres; & où il
donne pour douteux ce qui est douteux.

Mr. Locke n'osoit rien avancer sur la
préexistence des Ames. Il avouoit que la
sienne étoit une de ces Ames pésantes qui
ne pensent pas toujours, qui ne conçoivent
pas même pourquoi la pensée seroit plus
essentielle à l'ame que le mouvement au
corps: Et Monsieur de Voltaire de son côté,
se vante d'être aussi stupide que Mr.
Locke. Il fait-main-baslé avec lui sur les
idées innées. Il indique quelques chapitres
de

(a) On pourra conférer cela avec l'Extrait de
la *Lettre XXII.* vers la fin.

* *Lettre XIII.* sur Mr. Locke.

de son ouvrage : Et il s'arrête sur la dernière partie qui est destinée à considérer l'étendue, ou plutôt, dit-il, les bornes étroites de nos connoissances. Il extrait de cette partie une proposition qui a fait du bruit, & la défend par des reflexions qu'il annonce de ce ton modeste qui convient lorsqu'on dit des choses toutes nouvelles. Ce qu'il dit n'est pourtant pas tout-à-fait nouveau. Mais nous ne laisserons pas d'en faire l'analyse avec plaisir.

La proposition de Locke étoit : *Que nous ne serons peut-être jamais capables de connoître, si un Etre purement matériel pense, ou non* : Ce qui est bien éloigné, comme on voit, de cette Philosophie qui prétend démontrer que l'ame, parce qu'elle pense, est immatérielle ; & qui fait dépendre de l'immatérialité de l'ame, son immortalité. Or là-dessus Mr. de Voltaire observe en substance :

Que le dogme de l'Immortalité s'établit suffisamment par son utilité, jointe à l'autorité de la Foi :

Et qu'à l'égard de l'Immatérialité, elle ne résulte nullement, ainsi qu'on se l'imagine, de la faculté de penser, qui après la supposition de l'Immatérialité ne s'explique pas mieux qu'auparavant :

Qu'il est même plus aisé d'attribuer la pensée à la matière, qui est une substance toute connue, & à laquelle on ne sauroit nier que Dieu n'ait pu donner la faculté

214 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de penser : surtout si on fait attention aux Bêtes, dont les organes semblables aux nôtres auront été créés tels à pure perte, en cas qu'elles soient destituées de sensation ; & dont la sensation, qui sous le nom d'Instinct est au fonds peu différente de la Raison humaine, ne s'attribue pourtant point à une ame immatérielle :

Qu'une Philosophie enfin comme celle de Mr. Locke, bien loin de nuire à la Religion, pourroit servir en cas de besoin à en démontrer la vérité, (ou du moins la nécessité :) parce que la Philosophie la plus favorable à la Religion, est celle qui par l'aveu de ses doutes, nous oblige de recourir à Dieu dans l'examen des premiers principes. (a).

NEW-

(a) *In our examining of the first principles.* Mr. de Voltaire ne trouvera pas mauvais que nous disions un mot sur ce dernier article. Nous doutons fort qu'une Philosophie qui établit le besoin d'une révélation divine dans l'examen même des premiers principes, puisse jamais favoriser la Religion, dont la vérité ne se démontre qu'en vertu de certains principes préalables ; à moins qu'on ne suppose, ou qu'elle ne se démontre point du tout, ou qu'elle se démontre par un pur enthousiasme : Et nous sommes bien sûrs qu'une Philosophie si peu favorable à la Religion, n'a jamais été celle de Mr. Locke. Mr. de Voltaire auroit mis lui-même ses Lecteurs en état d'en juger, s'il leur avoit seulement donné une légère idée du Chapitre qui traite *des Limites de la Foi & de la Raison.*

Un abrégé de ce chapitre auroit eu plus d'un usage.

Pour

* NEWTON se trouve ici comparé avec *Des-cartes* , malgré certains Anglois qui

Pour prouver que les opinions philosophiques ont peu d'influence sur la Religion , Mr. de Voltaire dit que nos mystères sont toujours respectez par nos Philosophes Chrétiens , quoique nos démonstrations , ajoute-t-il , heurtent de front nos mystères : *Tho' our demonstrations clash directly with our mysteries.* Nous osons assurer que ces dernières expressions paroîtront trop fortes à ceux qui connoîtront les sentimens de Mr. Locke sur la Foi & sur la Raison. Peut-être encore seront ils un peu surpris de voir en quelle compagnie Mr. de Voltaire le met , lorsqu'il dit que ni *Montagne* , ni *Locke* , ni *Bayle* , ni *Spinoza* , ni *Hobbes* , ni *Milord Shaftsbury* , ni *Collins* , ni *Toland* , n'ont allumé le flambeau de la discorde. Mais ce qui arrive ici à Mr. Locke n'a rien en soi qui doive nous surprendre. Tel a été plus d'une fois le sort des grands hommes , lorsqu'ils ont poussé leur zèle pour la Foi jusqu'à soutenir nettement qu'elle n'enseigne rien de contraire à la Raison.

Au reste ce que nous venons de dire en faveur de Locke , nous rappelle ce que nous avons oublié de dire au sujet de *Clarke* dans notre Extrait précédent. Mr. de Voltaire , parlant des Traitez de ce Théologien sur l'existence de Dieu , & sur la vérité de la Religion Chrétienne , pose en fait que le premier Traité est plus estimé , mais très peu entendu ; & que le second est très intelligible , mais assez méprisé. Nous ne nions pas à Monsieur de Voltaire qu'il ne puisse citer des témoins & des garans du fait ; tout comme il pourroit citer de ces gens dont il parle ailleurs , qui sont capables de soutenir que *Marlborough* étoit un poltron , & que *Pope* est un sot. Mais la matière est délicate. Il y a des Lecteurs Libertins , & il y en a

* *Lettres* XIV.-XVII. Sur le Chevalier *Newton*.

qui n'aiment pas ces sortes de comparaisons. DES-CARTES avoit une imagination brillante , il étoit presque né Poète :

II

d'autres qui ne manquent pas d'esprit , mais qui l'ont foible ou soupçonneux. Ceux là s'imagineront qu'on a voulu leur plaire , ceux-ci qu'on a voulu les choquer , en insinuant qu'un Génie comme *Clarke* a échoué quand il a entrepris de prouver soit l'existence de Dieu , soit la vérité de la Religion Chrétienne ; & qu'inintelligible sur le premier chef , il n'est clair sur le second que pour montrer clairement qu'il est foible. Une critique qui pouvoit , *vû comme le Monde va* , donner lieu à de pareilles conséquences , ne devoit pas interrompre sans nécessité l'éloge du Docteur Anglois : au moins ne devoit elle pas être rapportée sans quelque petit correctif , supposé même qu'elle fût incontestable. Mais elle ne l'est pas. Le *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne* est moins entendu que Mr. de *Voltaire* ne pense : (Nous savons même que Mr. *Clarke* a eu occasion de s'en plaindre , & s'en est plaint avec raison :) Et peut-être que tous les Lecteurs qui parviendront à le bien entendre , l'estimeront encore plus que le *Traité de l'existence de Dieu* : sur-tout s'ils n'y cherchent que ce qu'on a droit d'y chercher en vertu du dessein de l'Auteur , qui n'a pas voulu y mettre tout ce que l'Histoire & la Critique fournissent pour une démonstration complète. Après avoir fait de son mieux pour disposer les esprits , par la considération des attributs de Dieu , à l'attente d'une Révélation divine ; son principal dessein , autant que nous pouvons nous en souvenir , est de déterminer en Philosophe , & d'exposer succinctement , la véritable méthode qu'il faut suivre pour parvenir à une démonstration telle qu'on la demande. Or il fait là-dessus des réflexions qui sont excellentes ; mais qui veulent être lues plus d'une fois.

Il fut Soldat : Il eut une Maitresse , & de cette Maitresse une Fille : Il fut obligé de chercher hors de sa Patrie un Azile où il pût philosopher librement , & rencontra des obstacles dans la Hollande même où il avoit choisi son azile : Rapellé dans sa Patrie par de belles promesses ; il vit bien-tôt qu'il en étoit la dupe ; & regagna sa solitude de Nert-Hollande , d'où il alla mourir en Suède à la fleur de son age , au milieu de quelques gens de Lettres qui étoient ses Ennemis. NEWTON a joui d'une vie plus égale : il n'éprouva point les foibleffes ordinaires à l'homme , & l'on assure ici qu'il ne connut jamais de femme : Il a vécu dans un País de liberté , & dans un tems où les anciens préjugez de l'Ecole n'étoient plus à craindre : Il n'est mort qu'à quatre-vingt cinq ans : Et ses Compatriotes , après l'avoir honoré jusqu'à la fin d'une si longue vie , l'ont enterré comme un Roi qui auroit fait le bonheur de ses sujets. Tout cela tend à persuader que le génie & les talens de *Des-cartes* , peuvent se comparer avec le génie & les talens de *Newton* , quoique la Philosophie de ce dernier soit très supérieure à celle du premier. Mr. de Voltaire , dans la même Lettre où il compare les deux Philosophes , ébauche le parallèle des deux Philosophies : Après quoi il entreprend de donner une idée plus particulière de celle du Philosophe Anglois.

Il rapporte d'abord quelques-uns des argu-

118 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mens par lesquels *Newton* a détruit les
Tourbillons de Des-Cartes. Il conte en-
suite comment *Newton*, qui désespéroit de
découvrir quelque chose de meilleur pour
expliquer le mouvement des Corps célestes
& la gravité, conçut inopinément en 1666.
le plan général de son Systême de l'*Attrac-
tion*, à l'occasion de quelques fruits qu'il
vit tomber d'un arbre en se promenant:
Comment il eut le courage d'abandonner
ses idées, parce qu'elles ne s'accordoient
pas avec la mesure de nôtre Globe, telle
qu'on l'avoit alors: Et comment il les re-
prit, lorsqu'il trouva qu'elles s'ajustoient
parfaitement avec cette mesure mieux con-
nuë depuis la fameuse Méridienne de l'Ob-
servatoire Royal de Paris. L'Auteur entre
ici dans un détail qui n'est pas trop long
pour son Livre, mais dont nous ne fau-
rions bien faire juger, sans fortir des bor-
nes que nous nous sommes prescrites. Nous
dirons seulement que Mr. de Voltaire allè-
gue diverses raisons pour justifier *Newton*
du reproche qu'on lui fait d'avoir substitué
sans nécessité le terme obscur d'*Attraction*
à celui d'*Impulsion* qui est si clair. Il re-
marque là-dessus: Que la force impulsive
n'est nullement plus facile à concevoir que
la force attractive: Que l'impulsion suppo-
se des tourbillons qui n'existent point:
Que par le mot d'*Attraction* on prétend sim-
plement désigner un phénomène incontestable
dont on laisse à d'autres l'honneur de trou-

trouver la cause : Que cependant une description détaillée & exacte de ce phénomène répand un grand jour dans la Physique ; & montre même dans ce phénomène l'unique cause du mouvement des Corps célestes, parce que leur *Attraction* mutuelle les meut avec une régularité constante qui cesseroit de l'être, selon M. de Voltaire, si elle étoit sujette à l'Action de quelque autre cause. Au moins est-il démontré que la cause imaginée par Des-cartes devoit interrompre l'ordre constant qu'on observe.

De l'*Attraction*, l'Auteur passe aux découvertes de *Newton* dans l'*Optique* ; & à sa doctrine des *Infiniment petits*. Il donne même une notion générale de son nouveau système de *Chronologie*. Ce qu'il dit sur ces différens sujets, joint à la manière dont il le dit, pourra mettre certains Lecteurs en goût de connoître *Newton* par ses propres ouvrages, ou par ceux de ses plus célèbres Partisans : Et les Lecteurs qui n'ont pas besoin d'être mis en goût, pourront s'amuser agréablement un quart-d'heure, à une lecture où ils verront les sublimes découvertes d'un si grand Philosophe étudiées & admirées par un grand Poëte. Si le Poëte ne s'exprime pas toujours avec la dernière justesse, ils le lui pardonneront sans doute aussi volontiers qu'il passeroit lui-même quelques fautes d'un autre genre à un profond Matématicien, qui en parlant de

120 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Poësie , relèveroit avec goût , & loueroit
avec Transport , les beautez de Corneille ou
de Milton.

* Nous voici parvenus aux Poëtes &
aux ouvrages d'esprit , qui font la matière
des sept dernières Lettres , si l'on excepte
quelques digressions , & ce qui concerne
les Belles-Lettres en général. Mr. de Vol-
taire ne parle point de MILTON : Mais
cette obmission ne fauroit choquer per-
sonne après ce qu'il en a dit dans son *Essai
sur le Poëme Epique*. Il commence ici par
ce qui regarde la *Tragédie Angloise*. Il y
trouve les plus grands défauts , & les plus
grandes beautez. Point de goût ni de rè-
gle dans l'usage du stile figuré : Point de
bienféance dans les caractères : point de
vraisemblance dans la disposition. Ce sont
là les défauts de SHAKESPEAR , qui ce-
pendant peut-être regardé comme le Cor-
neille d'Angleterre , comme le Pere du
Théâtre Anglois : Et ses défauts n'ont été
que trop imitez , malgré le ridicule que se
font donné par-là ses Imitateurs , qui se
flatoient à tort de faire admirer en eux ce
qu'on admiroit en lui avec une espèce de
vénération. OTWAY avoit gâté sa *Venise
préservée* , par une scène qui ne pouvoit di-
vertir que la Canaille : On l'a retranchée
dans les représentations ; mais on y conser-
ve celle du *Jules-César* de *Shakespeare* , où pa-

* Lettre XVIII. Sur la Tragédie.

paroissent avec *Brutus & Cassius* les Cordonniers & les Savetiers de Rome. Le célèbre DRYDEN n'avoit point le jugement nécessaire pour ménager la fécondité excessive de son génie. ADDISON, qui dans son *Caton* a représenté le plus grand Personnage qu'on ait jamais vu sur le Théâtre, a composé le premier une Tragédie régulière, & où l'élégance du stile & la beauté de la versification fussent soutenues. Encore sa pièce devient elle languissante par une intrigue amoureuse qu'il y a mise, pour s'accommoder à un goût qui sous le règne de Charles II. a passé de Paris à Londres avec nos rubans, dit Mr. de Voltaire, & avec nos perruques. Depuis Addison il a paru des pièces composées avec une grande régularité : mais Mr. de Voltaire les trouve en même tems plates & insipides, & donne hautement la préférence à d'autres pièces où le Génie, sans s'assujettir aux règles, a répandu des traits hardis qui saisissent & qui transportent.

Ce sont proprement ces traits particuliers qui font le mérite de la Tragédie Angloise. Mr. de Voltaire n'approuve jamais ce qu'ils ont de trop hardi : mais il les croit propres par leur grande hardiesse à élever l'imagination, l'esprit, & les sentimens; sans compter qu'il accorde quelque chose à la liberté de la langue. On voit ici, comme dans son *Essai sur le Poème Epique*, qu'il n'est point de ces Juges froids qui

122 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
n'ont que de l'esprit , & que le plaisir de
critiquer rend insensibles à celui d'admirer
& d'être touché. Il louë en homme , &
en homme de génie les beaux morceaux
dont il parle. Il va jusqu'à déclarer qu'il
est de l'opinion de ceux qui pensent qu'on
tire plus de profit de douze beaux vers
d'*Homère* que de toutes les critiques de ses
défauts : Et pour appliquer la maxime à
son sujet , il oppose à sa propre critique du
Téâtre Anglois une traduction en vers de
deux passages choisis ; l'un de *Shakespear* ,
l'autre de *Dryden*.

Nous ne voudrions pas dire avec nôtre
Auteur , en parlant du Stile de la Tragédie
Angloise , qu'il approche trop de celui
des Ecrivains Hébreux *qui sont si pleins du
Phébus ou du galimatias Asiatique* (a) Au
moins ces dernières expressions ne nous pa-
roissent elles pas assez respectueuses pour
des Ecrivains que nous regardons comme
inspirez ; & dont le stile toujours raison-
nable , quoiqu'éloigné des manières Françoises
& de la timidité de nôtre langue , n'a
jamais eu d'autre défaut , si c'en est un ,
que celui de négliger avec dignité , les dé-
licateses accessoires de l'Eloquence huma-
ne. Mais il n'en est pas moins vrai après-
tout qu'il y a dans le stile de la Tragédie,
& même de la Poësie Angloise en général ,
de-

(a) *Who abound so much with the Asiatic
Fustian.*

dequoi exercer le Traducteur le plus habile; quand il voudra, comme Mr. de Voltaire, exprimer les beautez de son original en beaux vers François. Les Lecteurs qui n'entendent pas l'Anglois, jugeront de la difficulté par une Traduction que nous allons leur donner en prose du passage de *Shakespear*, aussi littéralement que nous le pourrons sans être absolument barbares ou inintelligibles. Le Personnage qui parle, est seul, & roule dans son esprit le dessein de se tuer.

Etre, ou cesser d'être: voila dequoi il s'agit. Où y a-t-il le plus de grandeur d'ame: ou à souffrir tous les traits dont nous perce ou nous éguillone une Fortune outrageante: ou à s'armer contre un déluge de maux, & à les terminer en dépit de la Fortune; à mourir; à s'endormir, car voila tout; & à nous délivrer ainsi des ennuis & des agitations de notre cœur, à finir mille combats qui sont l'apanage perpétuel de cette misérable vie? La mort met fin à tout: on devroit la soubaiter avec ardeur! Etre mort! Dormir! Dormir? En dormant on songera peut-être! Ab! c'est-là l'obstacle! Ces songes qui viendront dans le sommeil de la mort: Ces songes qui suivront après que nous nous serons débarrassés du tumulte de cette vie mortelle: Voila ce qui doit nous arrêter! Voila ce qui éternise nos malheurs sur la terre! Eh! qui voudroit sans cela supporter les injures du Temps, les violences de l'Oppresseur, l'ignominie attachée à la Pauvreté, le désespoir

124 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
d'un amour méprisé, les longueurs des procès, l'insolence des gens en place, & les brutalitez que l'humble mérite effuye de la part de ses indignes Ennemis? Qui ne se déchargeroit d'une si déjôlante obligation, (a) si pour se mettre en repos un coup de poignard suffisoit? Qui voudroit se soumettre à tant de maux; gémir & juer sous le poids d'une vie pleine d'avertumes; Si la crainte de quelque chose après la mort, si l'idée confuse de ce País inconnu d'où perjonne ne revient, ne nous embarrassoit ne nous tenoit en suspens, & ne nous persuadoit de souffrir ces maux que nous connoissons, plutôt que d'aller en affronter d'autres qui nous sont inconnus? . . . C'est ainsi que la Religion fait de nous autant de poltrons! C'est ainsi que la pâle & froide Réflexion vient éteindre l'ardeur & la vivacité du Courage!

Voilà à-peu-près ce que dit *Shakespeare*:
 Voici ce que *Mr. de Voltaire* lui fait dire.

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant, 1
 De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
 Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage!
 Faut il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
 Supporter ou finir mon malheur & mon sort? 5
 Qui suis-je? Qui m'arrête! Et qu'est-ce que la mort?
 C'est la fin de mes maux, c'est mon unique azile:
 Après de longs transports c'est un sommeil tranquile:
 On s'endort, & tout meurt... Mais un affreux reveil.
 Doit succeder peut-être aux douceurs du sommeil? 10
 On

(a) Il a falu de toute nécessité parafraser cet endroit, & se contenter de rendre le sens.

On nous menace , on dit que cette courte vie
 De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse Eternité !
 Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté. (a)
 Eh ! qui pourroit sans toi supporter cette vie , 15
 De nos Prêtres menteurs bénir l'hipocrisie ,
 D'une indigne Maitresse encenser les erreurs ,
 Ramper sous un Ministre , adorer ses hauteurs ,
 Et montrer les langueurs de son ame abatus
 A des Amis ingrats qui détournent la vue ? 20
 La-Mort seroit trop douce en ces extrémitez :
 Mais le scrupule parle , & nous crie , Arrêtez !
 Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
 Et d'un Héros guerrier fait un Chrétien timide.

Si l'on trouve que Mr. de Voltaire auroit pu , sans se faire tort exprimer plus fidèlement son original , malgré la différence des deux langues ; l'Équité veut que nous rapportions ce qu'il a crû pouvoir alléguer pour repousser d'avance une critique qu'il a prévue. Ne vous imaginez pas , dit-il , que j'aye traduit servilement : Malheur à l'Écrivain qui pour rendre les paroles , énerve le sens : C'est ici qu'on peut dire que la lettre tuë , & que l'esprit vivifie.

* QUOIQUE Mr. de Voitaire soit charmé
 des

(a) Notez , pour bien entendre ce vers & le suivant , que c'est l'Eternité qui est apostrophée , & non la Mort , dont il est dit plus-bas qu'elle seroit trop douce en ces extrémitez. De sorte que le sans toi du vers 15. signifie , si tu ne nous retiens.

* Lettre XIX, Sur la Comédie,

126 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
des beaux traits répandus dans les Tragédies des Anglois, il paroît en général plus content de leurs Comédies. Mr. de Muralt qui en dit du mal, semble n'en avoir jugé que par les Pièces de SCHADWELL, Auteur assez méprisable, & assez méprisé, du moins quand on le lît : mais auquel on peut opposer un WYCHERLEY, un VANBRUGH, un CONGREVE.

Wycherley qui avoit passé sa vie parmi les gens de la première distinction, paroît avoir connu à fonds tout ce que cachent de laid & de petit, les noms imposans de beau-Monde & de grand-Monde. Si la Comédie du *Plain-dealer* a moins de délicatesse que le *Misanthrope* de Molière qu'il a imité, & si les bienséances y sont moins observées ; il y a mis en revanche plus de force, plus d'intrigue & plus d'intérêt. Sa *Country-Wife* ou *Campagnarde*, qui est une espèce d'*Ecole des Femmes*, est aussi fort vantée par Mr. de Voltaire. Il observe toutefois que l'*Ecole des Femmes* n'est point ici l'*Ecole des bonnes mœurs*. Il y a des choses qu'un homme de bien ne louë jamais sans restriction, quelque parfaites qu'elles soient à n'en parler que poëtiquement.

Vanbrugh, qui étoit en même tems Poète & Architecte, passe communément pour avoir autant de légèreté dans ses Ecrits que de pésanteur dans ses Batimens, dont on peut juger par le Chateau de *Blenheim*, & par une Epitafe badine où l'on dit à la Terre

re de bien péfer sur le corps d'un homme qui a mis sur elle maint péfant fardeau. Les piéces de *Wycherley* marquent plus de force & de génie : Celles de *Van-brugh* font plus gayer & plus plaifantes.

Congrève l'emporte pour l'esprit, pour la régularité, & pour la délicatelle. Ses piéces n'ont rien de bas, ni de groffier. Elles font en petit nombre, mais excellentes. Mr. de Voltaire le regarde comme le premier homme d'Angleterre pour la Comédie. Il l'appelle dans un autre endroit le Molière Anglois : & le loue ici de même que les deux précédens, de n'avoir jamais parlé défavantageusement de Molière. On croit cependant que *Van-brugh* ne méritoit pas tout-à-fait cet éloge. Il ajoute à cette occasion, que la gloire de Molière n'a été ataquée en ce País que par des Ecrivains méprisables : tout comme celle de *Lulli* n'est ataquée que par des Musiciens fans nom & fans habileté. Il auroit peut-être été a propos de modifier cette réflexion. Il y quelquefois des Poètes & des Musiciens très estimables par leur Poésie ou par leur Musique, qui n'ont pas le cœur assez bien placé pour juger fans partialité ; ou qui avec tous leurs beaux talens, n'ont pas celui d'un goût universel, ni même celui d'une critique sûre pour apprécier avec justesse les différentes choses qu'ils font capables de goûter.

*Tel excelle à rimer qui juge sottement :
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans [la Ville ,
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile. (a)*

Au reste , Wycherley , Van-brugh , & Congrève , ne font pas les seuls bons Ecrivains Comiques de l'Angleterre. Mr. de Voltaire en reconnoît d'autres : il nomme même le Chevalier *Richard STEELE* , (b) & Mr. *CIBBER* , qui est encore excellent Comédien , & de plus *Poete Laureat* : titre qu'on relève ici pour dire qu'il vaut , entr'autres avantages , une pension de *mille écus*. Il auroit été plus exact de mettre *cent livres sterling*. (c)

Les Lecteurs s'impatientent peut-être de savoir si Mr. de Voltaire qui a donné quelques échantillons de la Tragédie Angloise , n'en donne point de la Comédie. Mais il allegue de bonnes raisons pour s'en dispenser. On trouvera en recompense , dans les Lettres suivantes où il ne s'agit plus du Théâtre , la traduction de divers morceaux des meilleurs Poètes Anglois.

* APRES une courte , & trop courte réflexion

(a) Boileau , Art Poétique : Chant IV.

(b) Mr. de Voltaire parle de lui comme d'un homme qui vivoit encore quand cette Lettre fut écrite. Il est mort en 1729.

(c) Voy. *the present state of Great Britain* : anno 1731. dans les listés de la maison du Roi p. 154 & ensuite p. 56.

* Lettre XX. sur les gens de qualité qui cultivent les Belles Lettres,

flexion , sur le goût de la Noblesse d'Angleterre & du Peuple Anglois en général pour les Belles Lettres , Mr. de Voltaire traduit une petite description de l'Italie, de la façon d'un jeune Seigneur qui en revenoit , & qu'il croit pouvoir comparer pour la délicatesse aux meilleurs morceaux de *Surrazin* , de *Chapelle* & de l'Abé de *Chaulieu*. Elle finit par ces quatre vers :

Ces beaux lieux du Pape bénis.
 Semblent habitez par les Diables :
 Et les Habitans misérables
 Sont danez dans le Paradis. (a)

* LES noms du Comte de ROCHESTER
 &

(a) Mr. de Voltaire dit que l'Original de ces vers lui avoit été donné *depuis peu* par l'Auteur à Paris. C'est apparemment un *lapsus calami* : car si ces Lettres sont rangées selon leurs dates , commé ledit la Préface, Mr. de Voltaire devoit être hors de Paris depuis deux ans ou environ , lorsqu'il écrivit la vintième. S'il a fait des additions à son Ouvrage depuis son retour en France , il n'y avoit rien en cela dont on ne pût lui savoir gré : La Préface devoit en avertir..... Puisque nous avons fait cette petite remarque , nous en ferons encore une du même genre. C'est que Mr. de Voltaire qui est censé écrire à son Ami pour le mettre au fait , lui parle quelquefois comme à un homme qui seroit déjà versé dans la lecture des Poètes Anglois. C'est bien aujourdui le cas de Mr. *Thiriot* , quoiqu'il ait à peine été dix-huit mois en Angleterre : mais ce n'étoit pas encore son cas lorsqu'il recevoit les Lettres de Mr. de Voltaire à Paris conférez p. 220. avec 168 , 170 , & 190.

* Lettre XXI. sur le Comte de Rochester & sur Waller.

130 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
& de WALLER étoient trop connus pour n'avoir pas ici une place distinguée. Mr. de Voltaire admire dans le premier, cette imagination brillante, cette énergie, & ce feu, qui caractérisent le vrai Poëte. Le second avoit en Angleterre à-peu-près la même réputation que *Voiture* en France, & la méritoit mieux au jugement de notre Auteur. (a) Il ne la trouve pourtant pas sans défauts. Les graces qui respirent dans ses Ouvrages galans, y languissent à force d'être négligées, & sont souvent défigurées par un faux air d'esprit. M. de Voltaire est plus content de lui dans les ouvrages sérieux. Il y admire la force & la vigueur de ce même Poëte qui ailleurs est délicat jusqu'à la mollesse. Voici, selon la traduction libre de Mr. de Voltaire, comme
Waller

(a) Mr. de Voltaire fait ici en passant la critique des éloges donnez à *Voiture* par Boileau: & dans cette critique il observe entr'autres choses, que Boileau a vanté *Ségrais* qu'on ne lit plus, maltraité *Quinault* qu'on fait par cœur, & gardé un profond silence sur *la Fontaine*. Il nous semble à l'égard de ce dernier, que la Dissertation sur les deux *Jocondes* doit être comptée pour quelque chose. Il faut avouer cependant que la Fontaine méritoit une place honorable dans *l'Art Poétique*: & que Boileau auroit dû l'y proposer pour modèle: sinon pour les *Cortes*; que la bienséance lui auroit défendu de louer sans un grand correctif; au moins pour les *Fables*, qui seront toujours un modèle, si ce n'est peut-être parce qu'elles sont imitables.

Waller débute dans ses vers sur la mort de *Cromwell*. Notez que le jour de sa mort il y avoit eu un grand orage.

Il n'est plus: c'en est fait: soumettons nous au sort:
 Le Ciel a signalé ce jour par des tempêtes:
 Et la voix du tonnerre, éclatant sur nos têtes,
 Vient d'annoncer sa mort,
 Par ses derniers soupirs il ébranle cette Ile:
 Cette Ile que son bras fit trembler tant de fois,
 Quand dans le cours de ses exploits,
 Il brisoit la tête des Rois,
 Et soumettoit un Peuple à son joug seul docile.
 Mer! tu t'en est troublée! O Mer! tes flots émus
 Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages
 Que l'effroi de la Terre & ton Maître n'est plus.
 Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus:
 Tel il quita la Terre au milieu des orages:
 Tel d'un Peuple guerrier il reçut les hommages:
 Obéi dans sa vie, à sa mort adoré.
 Son Palais fut un Temple &c.

L'original dit: *Il faut se soumettre. Le Ciel redemande cette grande ame par des orages aussi éclatans que son immortelle renommée. Ses derniers soupirs ébranlent cette Ile: & les Arbres, sans être coupez, tombent pour son bucher: leurs racines sautent en l'air autour de son Palais. Ainsi mourut Romulus: Ce fut dans une semblable tempête que Rome naissante perdit son Roi, & passa des hommages de l'obéissance à ceux de l'adoration. Ainsi les Chênes & les Pins fracassés, étoient dispersés autour d'Hercule, étendu mort sur le sommet de l'Oéta. La Nature elle même s'est intéressée*

132 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
à sa mort: Elle en a soupiré: Et par ses sou-
pirs la Mer a été émue avec tant de violence
que ses flots en roulant ont été anoncer aux
rivages les plus éloignez, la fin prochaine de
son Maître, (a)

* POUR éviter la longueur, Mr. de
Voltaire se contente de nommer avec élo-
ge Mr. *Prior*, le Comte de *Roscommon*, &
celui de *Dorset*. Il avoit nommé de même
un peu plus haut, les deux Ducs de *Buc-*
kingham, & Milord *Halifax*.

Il auroit été tenté de traduire quelque
chose du Poëme intitulé *Hudibras*. Mais
c'est un Poëme dont les beautez sans nom-
bre consistent dans des allusions fines qui
veulent être saisies par sentiment, & qui
ne

(a) Mr. de Voltaire nous apprend que ce furent ces vers
Anglois qui donnerent lieu à un reproche de Charles
II. & à une repartie de *Waller* qu'on peut se souvenir
d'avoir lu dans le *Ménagiana* T. I. mais le *Ménagia-*
na dit qu'il s'agissoit de vers latins. Il y a aparence
qu'on s'y est trompé. Il faudroit voir si *Bayle* n'au-
roit pas fait la même faute. Mais nous n'avons pu
trouver l'endroit où il parle du bon mot de *Waller*.
Quoiqu'il en soit, Mr. de Voltaire à son tour semble
n'avoir pas été exact lorsqu'à l'occasion de la repartie
précédente il en cite une autre d'un Ambassadeur de
Hollande à Charles II. sur ce que celui-ci prétendoit
aux mêmes égards qu'on avoit eus pour *Cromwell*. On
prétend que l'Ambassadeur dit simplement: *Sire, Crom-*
well se faisoit redouter. Et le conte en vaut mieux.

* Lettre XXII. Sur Mr. *Pope* & quelques autres
Poëtes celebres.

ne peuvent l'être de la sorte que par ceux qui ont demeuré en Angleterre.

Mr. de Voltaire porte en général le même jugement sur les ouvrages du Docteur SWIFT, dont on a bien quelque chose de traduit en François, mais qui ne seront jamais aussi goûtés en France qu'en Angleterre. C'est un des Auteurs que Mr. de Voltaire aime le plus. Quelque mérite qu'il reconnoisse dans certains traits divertissans de *Rabalais*, il ne peut souffrir qu'on appelle Mr. *Swift* le Rabelais des Anglois. Il lui trouve trop de sens rassis, trop de politesse, trop de délicatesse, de justesse, de discernement & de goût, pour être comparé avec un homme qui parle comme s'il étoit ivre, qui fait le savantas, & qui dit de grosses sottises. La bonne plaisanterie semble être le talent particulier de Mr. *Swift*, soit dans sa prose, soit dans ses vers, qui sont remarquables de plus par un tour singulier & presque inimitable.

Le dernier Poëte dont M. de Voltaire fasse mention, c'est Mr. POPE, qu'il égale ailleurs à *Boileau*, & qui est connu en France par son *Essai sur la Critique* de la traduction de l'Abé *du Resnel*. Il a fait lui-même une excellente traduction d'*Homere* en vers Anglois, & divers autres ouvrages dignes de la belle réputation dont il jouit. Il est le Poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui le distingue sur tout, le plus harmonieux que l'Angleterre ait produit. Ses

134 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ouvrages avec cela font de nature à être
goûtez de toutes les Nations, on en verra
ici un morceau traduit, dont nous ne pou-
vons nous empêcher de transcrire les der-
niers vers. Le Poète après avoir dépeint
l'Envie, y dépeint ainsi l'Affectation.

*Sur un lit plein de fleurs négligemment parquée,
Une jeune Beauté non loin d'elle est couchée:
C'est l'Affectation, qui grassuje en parlant,
Ecoule sans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joye;
De cent maux différens prétend qu'elle est la proye;
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec mollesse, & se pâme avec art.*

Mr. de Voltaire étant entré dans le détail touchant les Poètes & les Philosophes, il faloit au moins qu'il dit un mot des Historiens. On a déjà vu, ou entrevu, son sentiment sur l'Histoire de *Henri VII.* par *Bacon.* Il déclare ici qu'il ne connoit pas un seul bon Historien en Angleterre. Il n'appelle point Histoire, les Mémoires qu'on a de divers règnes. Il juge même que le caractère des Anglois ne leur permet pas d'écrire une bonne Histoire de leur País. Il croit néanmoins que Mr. GORDON (le Traducteur de *Tacite*) auroit pu l'écrire, s'il n'avoit été prévenu par *Rapin.*

* APRES avoir ainsi parlé des gens de
let-

* *Lettre XXIII.* sur les égards qu'on doit aux gens de lettres: (& principalement sur ceux que le Clergé de France auroit dû avoir pour Mademoiselle le Comteur.)

lettres d'Angleterre, il parle des égards qu'on a pour eux dans leur Patrie : il prétend prouver par quelques exemples, sur le choix desquels il y auroit peut-être quelques réflexions à faire, qu'un Anglois qui a du mérite est toujours sûr de faire fortune : Et il oppose à ces exemples, ceux de Messieurs *Crébillon & Racine le Fils*, qui malgré leurs beaux talens n'ont pas été d'abord à leur aise. Mais tout cela n'est ici que l'exorde d'un petit Plaidoyer fort vif, pour Mademoiselle *le Couvreur*, contre le Clergé de France qui ne veut pas enterrer les Comédiens en Terre sainte, & sur tout contre le Père *le Brun* dont le Livre sur la Comédie est denoncé ici comme un *Libelle impertinent*.

Mr. de Voltaire s'est aquis le droit de témoigner publiquement une belle passion pour l'illustre Défunte dont il est l'Avocat. Mais il n'avoit exprimé ses regrets qu'en vers. La prose leur donne ici un air plus sincère. Nous en concluons avec plaisir qu'il faut que Mademoiselle *le Couvreur* ait eu quelque chose de bien enchanteur.

Pour le Clergé de France, il nous semble qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer, de n'avoir pas pu abroger une ancienne Constitution, ou du moins s'en écarter, en faveur de la Demoiselle en question.

Mais pour ce qui est du Père *le Brun*, il faut avouer que son Livre, considéré dans le principal point de vue, est au moins un

136 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mauvais ouvrage en comparaison du judi-
cieux Discours prononcé & publié depuis
par le Père *Porée* sur la question, *Si le Téa-
tre peut être, & s'il est l'Ecole des bonnes
mœurs.* Il faut avouer encore que Mr. de
Voltaire met les Rieurs de son côté, lors-
que contant avec véhémence l'histoire de
Prynne, il fait trofée du Livre brulé & des
oreilles coupées de ce pauvre Fou, qui s'é-
toit avisé d'écrire contre les spectacles,
pendant que ce bon Roi *Charles* qui eut lui
même la tête coupée dans la fuite, & sa
bonne Reine *Henriette-Marie de France*, a-
voient tous les soirs la Comédie dans leur
Palais.

* IL NE nous reste plus à rendre comp-
te que d'une Lettre. Le titre qu'elle por-
te fait croire d'abord, ou qu'il y a en An-
gleterre des Academies différentes de la
Société Royale, ou que l'Auteur parlera des
divers établissemens auxquels le nom gé-
néral d'Académie pourroit convenir. Il ne
parle cependant que de la Société Royale,
& d'un projet qui n'a point été exécuté
d'en établir une autre sur le modèle de l'A-
cadémie Françoisé. Mais l'idée de ce pro-
jet, telle qu'il nous la donne, & les réflexions
judicieuses qu'il fait, soit sur certains
défauts de la Société Royale, soit à l'occa-
sion du projet manqué, suffisent pour inté-
resser les Lecteurs.

Nous

* *Lettre XXIV.* sur la Société Royale & autres Ac-
demies.

Nous allons finir cet Extrait, lorsque nous nous sommes ressouvenus d'un endroit de la lettre XII. qui ne doit pas être passé sous silence. Mr. de Voltaire y promet de faire pour les *Guerriers* & pour les *Ministres d'Etat*, ce qu'on vient de voir qu'il a fait pour les *Beaux-Esprits* & pour les *Philosophes*. Il voudra bien qu'on se prévaille de cette promesse pour s'attendre à un second volume, & pour avertir les Lecteurs du droit qu'ils ont de s'y attendre.

ARTICLE VII.

A Reply to the Defence of the Dissertation or Inquiry concerning the Gospel according to St. Matthew. Wherein is shewn, That the Author has left the said Dissertation, or Inquiry, in many instances without Defence, and that He has effectually defended it in none &c. *By Leonard Twells Vicar of St. Mary's in Marlborough.* C'est-à-dire *Réponse à la Défense de la Dissertation sur l'Evangile de St. Matthieu; où l'on montre qu'en plusieurs articles l'Auteur a laissé cette Dissertation sans Défense, & qu'il ne l'a effectivement défendue en rien.* Par Leonard Twells Vicaire de l'Eglise de Sainte Ma-

1 5 rie

C'EST ici le dernier Ecrit qui a paru sur l'authenticité de l'Evangile *selon St. Matthieu*. La plupart de ceux qui ont traité ce sujet, ont de beaucoup précédé notre premier Journal. Nous avons cru pouvoir d'autant mieux en donner une idée générale, que la dispute, si échauffée d'abord, paroît tendre à sa fin: si on la continuë, on y pourra aisément revenir. Les *Lettres Pastorales* de Monsieur l'Evêque de Londres, qui y ont donné occasion, sont assez connues. Les Journalistes de delà la mer en ont parlé avantageusement, & la Traduction exacte que Mr. Le Moine en a donné au Public, les a répandues partout.

On fait aussi qu'elles ont été écrites pour l'usage d'un grand Diocèse où les Savans se voient en quantité, parmi d'autres qui pour n'être pas des Savans, sont généralement parlant plus capables d'attention que bien des gens du même ordre ne le sont ailleurs. Quoiqu'il en soit, on peut dire que Mr. l'Evêque de Londres a usé d'un sage temperament; & que sans rebuter les gens de Lettres, il s'est accommodé à la portée du Peuple, qu'il se proposoit particulièrement d'instruire.

Mais

Mais, ni le sujet de l'instruction, ni la manière de le traiter n'ont eu le bonheur de plaire à un Auteur qui se dit *du Troupeau* de cet Evêque. Il s'est même crû obligé de redresser son Pasteur; & c'est ce qu'il a fait avec un grand fond de suffisance dans une brochure qui parut l'année dernière, sous ce titre (a) *Dissertation, ou Recherche touchant l'autorité Canonique de l'Evangile selon Matthieu & les raisons pour lesquelles les anciens hérétiques l'ont rejeté; à l'occasion d'une brochure qui a pour titre Troisième Lettre Pastorale, où l'on prétend défendre le Canon du N. T. A Londres, chez Cox, 1732, 8, pp. 80.*

Si l'on en croit l'Auteur de cette *Dissertation*, le sujet dont il s'agit a occupé la plume & l'esprit des plus grands hommes, dans tous les âges, depuis la naissance du *Christianisme*. Ce n'est pas pour complimenter son Pasteur, qu'il lance ce trait dès sa première période: Mais l'on seroit bien aisé de savoir qui sont ces grands hommes, dès la naissance du *Christianisme*, qui ont attaqué ou sou-

(a) *A Dissertation or Inquiry concerning the Canonical Authority of the Gospel according to Matthew, and the reasons upon which it hath been Antiently rejected by Hereticks: occasioned by a late Pamphlet Intituled, A Third Pastoral Letter &c. &c.* On l'attribuë généralement à Mr. Tindal mort depuis peu, & Auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde, &c.*

140 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
soutenu l'Autorité divine du Canon du N. T. ; puis que l'Auteur dans une autre Brochure dont nous parlerons tout à l'heure prétend qu'il n'y a pas même eu de Canon des Evangiles, si ce n'est plusieurs siècles après qu'ils furent écrits. Depuis longtems cet Auteur s'est rendu célèbre par sa plume. Cependant un de ses Adversaires lui fait entendre, sans façon (a) que *tout son mérite au fond consiste à se donner de prodigieux airs de supériorité, & à jeter des regards du dernier mépris sur ses opposans ; pendant qu'après tout il ne fait que revenir en détail quelques lambeaux, qu'il a ramassés dans Sixte de Sienne, ie P. Simon, Daillé, Toland, les Lettres sur l'inspiration &c.* Un autre dit (b) que ce sont de vieux lieux-communs, avec peu de science & beaucoup de prévarication : des invectives triviales, & une perpétuelle chicane.

Mais comme nous voulons considérer en lui-même l'important sujet de cette dispute, afin d'en donner une idée suffisante, indépendamment des personalitez, nous dirons qu'en général le but de la *Dissertation* paroit être de persuader aux gens que nos Quatre Evangiles sont des pièces supposées, & nommément le premier qui est *Selon St. Matthieu* ; „ En forte (c) que ce dont à „ pré-

(a) Answer, p. 23.

(b) Twells, his Preface.

(c) Dissertation, p. 55.

, présent l'*Eglise Angloise* fait usage , sur
 , quoi elle batit sa foi ; & ce qu'elle appel-
 , le en particulier , à la tête de nôtre N.
 , T. , *une traduction sur l'original Grec* , n'est
 , en effet que ce qui est estimé générale-
 , lement , par nôtre savant Clergé d'au-
 , jourd'hui , *une traduction très fautive , d'u-*
 , *ne moderne edition Grecque , d'une méchante*
 , *traduction en Grec , faite sur la traduction*
 , *en Hébreu qui s'est perduë , & qui avoit été*
 , *faite sur un Original Grec qu'on n'a jamais*
 , *vu* ". Il est juste de voir d'où l'on a tiré cette admirable généalogie , & surquoi est fondée une attaque si cavalière. Mais nous ne ferons pas mal auparavant d'indiquer les Brochures qu'on a publiées pour & contre dans ce pais.

Mr. *Twells* est le premier qui s'est mis sur les rangs en qualité d'*Apologiste* de l'Evangéliste & de l'Evêque tout ensemble. (a). Un Archidiacre , à ce qu'on croit , a écrit dans les mêmes vuës à une Dame (b). L'Auteur de la *Dissertation* contre la lettre Pastorale s'est ou défendu lui-même , ou il s'est fait défendre contre ces Messieurs (c). L'Archidiacre a d'abord répri-

(a) *Vindication of the Gospel of St. Matthew &c.*

(b) *A Letter to a Lady &c.*

(c) *A Defence of the Dissertation &c.* Cette Brochure est aussi attribuée à Mr. *Tindal* quoi qu'il semble s'y cacher sous le nom d'un autre.

142 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 réprimé les airs de hauteur qu'on avoit affectez dans cette *Défense* (a); & Mr. *Twells* aiant pris plus de tems, comme il étoit aussi le plus vivement attaqué, vient de faire une juste replique (b). Cependant la publication, en a été précédée d'un *supplément* à sa premiere Brochure, dans lequel il defend les Sts. Pères contre les attaques de l'Auteur de la *Dissertation* (c). Enfin un Anonyme a refuté cette même *Dissertation* dans une *Apologie* de Mr. l'Evêque de Londres, où l'Evangile de St. Matthieu trouve aussi la sienne (d).

On ne s'attend pas sans doute que nous donnions des extraits étendus de tous ces ouvrages. Ce seroit s'exposer à redire vingt fois la même chose. Ce que nous ferons donc, en nous bornant à la question fondamentale, savoir *Si l'Evangile selon St. Matthieu est en effet de cet Apôtre?* sera de marquer les difficultez qu'on a fait là-dessus, les réponses aux objections, & les repliques. Néanmoins, comme on ne veut pas aussi trop se gêner, on pourra franchir les bornes que l'on se prescrit, lorsqu'il s'en présentera quelque occasion favorable.

Voi-

(a) *An Answer to the Defence &c.*

(b) *A Reply to the Defence &c.*

(c) *A Supplement to the vindication &c.*

(d) *A Vindication of the Bishop of London's third Pastoral Letter &c.*

Voici par où l'Auteur de la Dissertation contre la lettre Pastorale débute. Je trouve dit-il (a) un grand nombre de Chrétiens qui n'ont pas seulement mis en doute, mais encore rejeté absolument l'Évangile de Matthieu; & que ceux de la Classe primitive, les Nazaréens même, ou les premiers Profélytes du Christianisme, se servoient, à ce qu'on croit, d'un Évangile différent, ou interpolé & amplifié; Évangile qu'en opposition au nôtre ils affirmoient constamment être le seul véritable Évangile de St. Matthieu l'Apôtre. Ce début a tout l'air d'un enfant perdu: mais n'en déplaît à l'Auteur, il débute assez mal au fond; car il est bien vrai que (b) les Manichéens dans le IV. Siècle, & les Anabaptistes d'Allemagne au XVI. ont rejeté l'Évangile de St. Matthieu: mais ces gens-là, ne font pas nombre sur tous les Chrétiens durant XVII. Siècles. On sçait bien que S. Epiphane dit des Marcionites (Hæref. XLII.) qu'ils n'avoient que l'Évangile de S. Luc. Encore en retranchoient ils les deux premiers Chapitres qui ne leur paroissent pas conformes à leurs sentimens. Mais cela ne prouve ni n'insinuë pas même, le moins du monde, qu'ils aient nié que l'Évangile selon St. Matthieu fut de lui. Il est d'ailleurs très faux que les premiers Chrétiens aient rejeté cet Évangile; faux
que

(a) Pag. 3.

(b) Reply p. 41. 66.

144 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
que les *Nazaréens* du I. Siècle fussent les mêmes que ceux du IV. Siècle ; faux que ceux-ci aient affirmé constamment que leur *Evangile* , par opposition au nôtre , fut le véritable *Evangile* de *St. Matthieu*. Et que prétend après tout cet Auteur ? Prétend-il que les *Chrêtiens* du I. Siècle en corps aient rejeté l'*Evangile* de *St. Matthieu* ? Ou veut-il , qu'une Secte qui s'y forma ait dès-lors rejeté cet *Evangile* ? Si c'est le premier qu'il a voulu dire , on pourra l'accuser de se former des chimères pour avoir le plaisir de les combattre ; personne avant lui n'ayant attesté cette *réjection* de *St. Matthieu* par la société entière des *Chrêtiens* du premier Siècle. Mais ci c'est à des Sectaires qu'il en veut , outre qu'on lui soutient qu'alors il n'y en a point eu de tels que les *Nazaréens* dont il parle , il s'ensuivroit toujours que l'*Evangile* de *St. Matthieu* étoit reconnu par le gros des *Chrêtiens* dans ce tems-là : & que faut-il davantage pour prouver que l'*Evangile selon St. Matthieu* est en effet de cet Apôtre ? Mais voïons la suite.

On nous dit d'un ton d'affurance que (a) nôtre *Evangile* n'est pas de *Matthieu*, mais *selon Matthieu*. Mr. *Twells* (b) répond d'un grand sérieux , & avec beaucoup d'érudition , qu'au fond l'un revient à l'autre , si l'on s'en rapporte à la version *Syriaque* qui

(a) Dissertation p. 28.

(b) Vindication p. 38.

qui est très ancienne , au stile des Péres Latins & Grecs, & à celui de Platon même. On ajoute que quand il y auroit au titre l'*Evangile de St. Matthieu*, le titre ne prouve rien. A ce compte si l'on produit les *Commentaires de César*, ou l'*Iliade d'Homère*; ce seront des titres en l'air, sous ombre qu'ils ont été mal à propos contestez. En vain on insiste que ce titre n'est fondé que sur un *témoignage humain*. Est-ce donc qu'un tel témoignage ne fut jamais digne de créance ? Mais on objecte de plus, que *Matthieu* n'a parlé de lui-même qu'à la *troisième personne*. Fort bien : C'est comme *César* en a usé plus de deux mille fois dans ses *Commentaires* sans y avoir employé le *moi*. Parmi les modernes, c'est-là entr'autres le stile de *Clarendon*. L'adversaire oseroit-il dire de l'Historien Anglois comme de *Matthieu* „ ou qu'il a voulu se cacher à „ mauvaise intention, ou que c'étoit à lui de „ se nommer aiant à élever son *Héros* jusques aux nuës sur sa propre autorité ? Il ne sauroit le faire sans s'exposer à la risée publique (a).

Ce qui vient après paroît mériter un examen un peu plus appliqué. *St. Irénée* qui ne florissoit, que vers la fin du second Siècle fut selon la *Dissert. le premier* qui se bazarde

(a) Ubi Supra Dissert. & Vindic. Item Letter 49. Defence 37. 38. Reply 69--71.

146 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
zarda de citer Matthieu l'Apôtre par nom comme Auteur de cet Evangile (b). Cependant ailleurs (c) l'on observe, en y revenant même jusqu'à l'ennui, qu'*Irenée* a tout débité sur ce sujet d'après *Papias*. Or ce *Papias*, le plus ancien de tous les Pères, rare & savante découverte de nôtre Auteur, (d) a écrit 60. à 70. ans avant *Irenée*, l'an 110. & on fait qu'il nomme l'Apôtre Matthieu comme étant Auteur d'un Evangile. De plus on voit bien, si on le veut voir, dans *Justin Martyr* (a) que de son tems les Chrétiens non-seulement avoient les Evangiles, mais même qu'on les lisoit à haute voix dans l'Eglise les jours d'assemblée, avec les Oracles du vieux Testament. Au reste on en trouve par-tout, aussi bien que des autres livres sacrez, des citations dans ses ouvrages. *St. Polycarpe*, au commencement du II. Siècle, emploie aussi des passages de cet Evangile en particulier c'est dans l'Epître qu'il écrit aux Philippiens, où il en allegue quelques autres de la I. Ep. aux Corinthiens qu'on peut bien regarder comme la substance de cet Evangile. *Clément Romain* qu'on fait avoir été contemporain des Apôtres, & dont nous avons une lettre excellente à l'Eglise de Corinthe, écrite

(b) Pag. 30.

(c) Ibid. 38. 45. 46. &c.

(d) Ibid. p. 21.

(a) Apolog. II. ou à l'Empereur Antonin, &c.

te avant l'an 70. c'est-à-dire cent ans & plus avant Irenée, Clement dis-je allégué dans cette lettre divers passages soit des Epîtres, soit des Evangiles, & nommément de celui de St. *Matthieu*. Il est vrai qu'il ne le désigne que sous le nom général des *paroles de J. C.* (a); mais que ce soit cet Evangile qu'il cite, cela se voit par le tour particulier de l'expression qui ne se trouve que dans St. *Matthieu* (b).

On ne fait pas trop que faire de la *Défense* de la dissertation sur ce qu'elle objecte d'après coup contre Irenée (c) que l'on n'a plus ses ouvrages. Il est vrai nous ne les avons pas entiers en Grec: Cependant nous en avons une traduction Latine très ancienne, sur laquelle il seroit aisé de rétablir l'original, là où il manque; & du reste, ce que l'on en cite dans cette dispute est généralement pris du Grec qu'*Eusebe* à conservé (d). Mais, dit l'Auteur de cette *Défense* (e), on allégué aussi la II. Epître de *Clement* aux Corinthiens, qui est toute pleine d'hérésie; les actes de *Pilate*, four-
be

(a) Μνήσθητε τῶν λόγων Ἰησοῦ τοῦ Κυρίου ἡμῶν εἶπε γὰρ καὶ &c. Sect. XLVI.

(b) Reply 34. 35. Vindication of the Bishop 71.

(c) Pag. 18.

(d) Reply 36.

(e) Page 19.

148 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
be énorme; & je ne fai quels *fragmens* sous
le nom de *Polycarpe*. Mr. *Twells* (a) trou-
ve mauvais qu'on rejette ainsi d'un air dé-
daigneux cette lettre de Clément; après
que *Cotelier*, *Beveridge*, *Bull*, & Mr. le pré-
sent Archevêque de *Cantorbéry* s'en sont
rendus les patrons. Il est d'ailleurs fort
surpris qu'on la dise *pleine d'heresie*. Il est
vrai que *Photius* en a cru voir dans la pre-
miere Lettre, & c'est probablement ce qui
aura donné occasion à nôtre homme de
s'imaginer que la seconde devoit en être
remplie; mais ni *Photius*, ni aucun autre
Ecrivain n'a rien avancé de semblable.
Par rapport aux *actes de Pilate*, il faut sa-
voir à qui en veut l'adversaire? S'il entend
les vrais actes, auxquels *Justin* & *Tertullien*
en appellent; puisqu'on ne les a point au-
jourd'hui, quoiqu'il en dise (b), & qu'il
n'en reste même aucun fragment, on n'en
peut rien conclurre que par voie de Pré-
sompction: & quant à ceux qu'on débite en-
core sous ce nom, il est faux qu'on les ait al-
leguez de près ni de loin dans cette Dispu-
te. Enfin pour ce qui est des *fragmens de*
Polycarpe, Mr. l'Evêque n'en avoit parlé
qu'en doutant; *supposé*, avoit-il dit, que
ces fragmens soient de Polycarpe; & si cette
déclaration est venuë après la première
édition de la 3. Lettre Pastorale, elle n'a
pas

(a) Reply 38.

(b) Defense p. 13.

pas laissé de paroître encore à temps : on ne l'a point arrachée au Prélat ; & tout bien compté , c'est ce qui ne fait rien au fond de la cause.

Mais ce qui paroît y faire plus , c'est que l'on soutient que St. *Irenée* a été disciple de *Papias* , duquel il n'y a pas de grands éloges à faire. Les Apologuistes de l'Evêque ne le nient pas absolument ; mais ils prétendent qu'*Irenée* a été particulièrement disciple de *Polycarpe* , (*a*) qui fut toujours dans une estime générale. Après tout , que *Papias* ait été aussi pauvre esprit qu'on voudra , ce n'étoit pourtant pas un homme incapable de témoigner de ce qui passoit pour certain lorsqu'il vivoit , & pendant qu'il étoit en commerce avec des hommes Apostoliques. Sur sa déposition ne sera-t-il pas permis de croire que de son tems l'Evangile *selon St. Matthieu* étoit attribué à *St. Matthieu* ? D'ailleurs , St. *Jérôme* dit en propres termes (*b*) , qu'il est certain qu'*Irenée* étoit Disciple de *Polycarpe* : St. *Irenée* lui-même , qu'il semble que l'on en doit croire , l'affirme en termes équivalens ; comme Mr. *Twells* le fait voir dans une discussion fort exacte (*c*) : Et il y a lieu de s'étonner que l'Auteur de
la

(*a*) *Twells's* vindication 36.

(*b*) Constat--*Polycarpi--fuisse Discipulum*. *Catal. Script. Eccl.*

(*c*) *Reply* 52.

150 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE ,
 la *Défense* ait osé assurer d'un ton ferme ,
 qu'il n'y a pas le moindre prétexte dans toute
 l'Antiquité , & particulièrement dans St. Jé-
 rome , pour faire Irenée disciple de Polycar-
 pe (a). Il ne sert à rien de dire , que c'est
 là un fondement bien foible d'une tradi-
 tion , de laquelle dépend l'autenticité de
 l'Évangile de St. Matthieu. Cela seroit bon
 si l'on n'avoit que *Papias* à alleguer : mais
 on a tout ce que nous avons exposé ci-
 dessus ; & de plus encore , les Ecrivains
 Ecclésiastiques du 2. & du 3. Siècle qui
 en appellent hautement aux archives des
 Eglises Apostoliques (b). Au reste , selon
 Mr. *Twells* (c), si le Défenseur de la *Dis-*
fertation veut invalider efficacement tant de
 témoignages des Auteurs des trois premiers
 siècles , d'où résulte une tradition sûre ,
 dans le cas dont il s'agit , il faut qu'il sou-
 tienne que ces Auteurs-là étoient des *fri-*
pons fieffez , & qu'il en donne des preuves
 bien détaillées. Car qu'ils n'aient pas été
 infailibles , ou qu'on puisse leur imputer
 les erreurs que leur reprochent *Daille* ,
Huet , & *Pétau* ; c'est ce qui ne fait rien
 à la question ; ils n'en feront pas moins
 des

(a) *Defence* 28.

(b) Irenée ; Clément d'Alexandrie ; Tertullien.
Twells pag. 37. *Letter* pag. 60. &c. *Reply*
 54. 55.

(c) *Ibid.* p. 60.

des témoins fidèles d'un fait, dont la vérité ou la fausseté devoit être très connuë des Chrétiens d'alors. Encore une fois, pour rejeter ce témoignage, il faudroit pouvoir démontrer que tous les Pères ensemble étoient des Imposteurs indignes de toute créance. C'est-là précisément le nœud de l'affaire (a); Car du reste, on ne peut que mépriser le trait impertinent que l'Auteur de la *Défense* lâche contr'eux, savoir qu'ils étoient de vrais enthousiastes (b). C'est ce qu'il ne persuadera jamais à ceux qui ont lû leurs Ecrits, ou qui sont tant soit peu versés dans l'Antiquité Ecclésiastique (c).

On avance ensuite une chose étrange contre *notre Evangile présent*, comme on parle (d); „ ce sont les titres & noms „ différens qu'il a portez, même dans le „ I. Siècle. C'est, dit-on, le même que „ l'*Evangile des Hébreux*. Les Theologiens „ conviennent aussi que c'est le même qui „ fut attribué tantôt aux *douze Apôtres* en „ général, & tantôt à quelqu'un d'eux en „ par-

(a) Ibid.

(b) p. 37. coll. 34. & passim.

(c) Si on est curieux d'une Discussion exacte, à ce sujet, des Peres de l'Eglise, on peut voir le *Supplément de Mr. Twells*, ci-dessus annoncé.

(d) Dissert. p. 31.

152 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 „ particulier, à *Barthelemi* par exemple, à
 „ *Jaques*, à *Pierre*, & enfin à *Matthieu*;
 „ en d'autres temps à des hérétiques, tels
 „ que *Corinthe*, *Tatien* &c. & de plus à
 „ des Sectes entières, les *Nazaréens*, les
 „ *Ebionites*, les *Encratites* & tels autres”.
 Tout cela peut bien s'appeller un assem-
 blage de *contrarietes étonnantes*. L'Evangi-
 le que nous avons à présent, & qui, se-
 lon l'Auteur de la *Dissertation* (a), n'exis-
 ta probablement pas dans le I. Siècle, a
 cependant porté dans ce Siècle là-même des
 noms d'Evangile qui n'existèrent qu'un siè-
 cle après, tel qu'est celui des *Hébreux*, ou
 même qui n'existèrent jamais, comme ce-
 lui de *Tatien* (b), Quelque grossiere que
 soit la contradiction, on ne s'en est ap-
 perçu que dans la *Défense de la Disserta-
 tion* (c), où l'on a crû devoir substituer
 au *premier Siècle* en particulier l'Eglise pri-
 mitive, ou *ancienne*, en général. Mais
 on eut dû prendre garde qu'en changeant
 ainsi l'objection on l'énerve. Car à cause
 que du tems de *St. Epiphane* & de *St. Jérôme*,
 on donna quelqu'autre nom que ce-
 lui de *St. Matthieu* à ce que certaines gens
 croïoient être Son Evangile, quoique ce
 ne fut pas celui que nous avons; est-ce à
 dire

(a) Ibid. & passim.

(b) Twells's Vindication.

(c) Pag. 23. & 24.

dire que cela se soit fait auparavant & sur-tout dans le I. Siècle? Ou que cet Evangile n'ait pas eu ce titre seul pendant les premiers cinquante ans après sa publication, ni même cent cinquante ans après? On y vient trop tard d'alléguer ce qu'au bout de deux ou trois Siècles quelques Critiques du temps ont débité, en se livrant à des conjectures qui paroissent imaginaires (a). Dire que parmi les modernes, *Sandius* & *Jones* ne les ont pas trouvées telles (b), ce n'est pas là raisonner comme la discussion d'un fait veut qu'on raisonne; car par exemple, le titre premier en rang fut le véritable titre d'un Evangile différent de celui de *St. Matthieu*: mais, que cet Evangile là ait existé dans le I. Siècle, c'est ce qu'on ne fait point, & qu'on ne peut pas même savoir, puisque le premier Ecrivain, qui en ait fait mention, est *Hégésippe*, vers la fin du II. Siècle; & l'on dénie l'Auteur de la *Dissertation* d'alléguer même une ombre de preuve en faveur du contraire. Ce que son *Défenseur* fait là-dessus, on l'a déjà insinué, il prend le large: selon lui (c), *Irenée* faisant mention des *Ehionites* anciens, dit qu'ils se servoient de l'Evangile selon *St. Matthieu*: & *Eusèbe*, environ 150. ans après, parlant d'une

(a) Answer p. 20.

(b) Défence p. 26.

(c) Ibid. 24.

154 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 d'une autre sorte de gens, mais appelez
 du même nom, dit (a) que *les Ebionites se
 servoient uniquement de l'Évangile selon les Hé-
 breux*. C'étoit donc un même Évangile,
 conclut notre grand Logicien ; & voici ma-
 nifestement le fait, si nous en croions sa
 rare imaginative (b). De l'Évangile *selon
 les Hébreux*, quel qu'en soit l'Auteur, on a
 tiré, chacun à sa guise, un Évangile, qui
 d'un Apotre, qui d'un autre ; & de cette
 façon *Matthieu* en a eu sa part : Évangile
 qu'on a ensuite, refondu, comme d'a-
 bord on l'avoit composé de pure fantaisie,
 ou pour l'accommoder à ce qu'on préten-
 doit débiter comme la doctrine Chrétienne :
 & puis en retranchant son vieux titre, on le
 faisoit revaloir, de temps en temps, par
 un titre nouveau. C'est le précis du long
 Discours que l'Auteur de la *Dissertation* fi-
 nit en ces termes. *L'on est, dit-il (c) fâché
 qu'il faille ainsi parler franchement, sans rien
 cacher de la vérité : mais pourquoi nous l'arra-
 che-t-on ? Ne croiriez-vous pas que cet
 homme s'imagine d'avoir bien ajusté son Ro-
 man ? Mais il suffit de le proposer pour en
 faire sentir tout le ridicule.*

II

(a) ἄλλοι δὲ παρὰ τέτταρς τῆς αὐτῆς ὄντες προ-
 σηγορίας εὐαγγελίῳ μόνῳ τῷ Καθ' Ἑβραίων λεγο-
 μένῳ χρῶστές. H. E. III. 27.

(b) Ibid. 27.

(c) Ibid. 28

Il recherche ensuite quelle a été l'occasion de l'Évangile selon St. Matthieu (a); ce qui ne fait que peu ou point au sujet principal de la Dispute. Pour le temps où il fut écrit, c'est autre chose (b). Irénée a indiqué celui où St. Pierre & St. Paul étoient à Rome, c'est-à-dire en 64 & 30, ans après la crucifixion de N. S. A l'examen de cette question l'Auteur ajoute, on ne fait pourquoi (c) pendant 300 ans les Ennemis du Christianisme ne pouvoient lire les écrits sacrez qu'à la dérobee, ou après les avoir arrachez des mains des Chrétiens; Ce qu'il fonde sur les peines infligées aux *traditeurs* (d). Mais l'on fait assez que ce n'étoit pas pour lire les Évangiles que les Persécuteurs les demandoient aux Chrétiens. Si donc on refusoit de les livrer, ce n'est pas qu'on craignit de les produire au grand jour, ou qu'on ne fut disposé à les communiquer à tous ceux qui voudroient en faire un bon usage. C'est parce que le parti dominant ne cherchoit qu'à les profaner ou à les détruire, que l'Église prenoit soin de les cacher, & qu'elle censuroit ceux qui les livroient lâchement, ou par foiblesse aux Ennemis de la foi. Du reste, tout ceci regarde uniquement la per-

(a) Dissert. 32.

(b) Ibid. 34.

(c) Ibid. 38.

(d) La même dans la note.

156 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
persecution de *Dioclétien* dans le IV. Siècle, & n'a aucune liaison de près ni de loin avec ce qu'on suppose être arrivé aux livres Canoniques dans le premier, ou dans le second Siècle. Si l'on n'eut pas voulu que les Païens eussent connoissance de ces Livres, les auroit-on annoncez si hautement dans les fréquentes Apologies que les Chrétiens publioient? D'ailleurs, ceux qui écrivoient contre le Christianisme les *Celses*, les *Porphyres*, &c. devoient sans doute en avoir quelque exemplaire; & il ne paroît point qu'ils eussent eu de la peine à s'en procurer, ni que jamais on en ait refusé à qui en souhaitoit la lecture (a): C'est même cette lecture qui a dû être alors, ce qu'elle est encore aujourd'hui, le grand moien pour répandre l'Évangile (c). Aussi a-t-on eu soin de la procurer aux premières Eglises Chrétiennes à mesure que les Apotres étoient obligez de s'en éloigner pour en aller fonder d'autres par toute la terre, selon la commission expresse que le Seigneur leur avoit donnée, d'*instruire toutes les nations*, & de leur enseigner toutes les choses qu'il leur avoit commandées: Car cela emporte évidemment qu'ils devoient mettre par écrit, aussi bien qu'annoncer par la prédication, les vérités Évangéliques, selon

(a) Twells 70.

(b) Letter to a Lady p. 6. 7. 8.

lon les occasions qui leur en feroient offertes (a).

Ainsi l'on a suffisamment lieu de croire, d'après une *tradition constante*, que c'est St. Matthieu qui a le premier écrit un Evangile; & si l'on s'en raporte à *Eusebe*, cité par l'*Auteur même de la défense* (b), il est probable que cet Evangile fut écrit & publié dans l'année 41. c'est-à-dire 9. ans après l'ascension de J. C. D'autres néanmoins en comptent 15 (c). Au fond il importeroit peu que ce fut quelques années plutôt, ou plus tard; sans le bruit étrange que l'Adversaire de l'Evêque fait à ce sujet, pour faire valoir la conséquence qu'il en tire; c'est que dans un aussi long intervalle que celui de 30 ans, il auroit été impossible que St. Matthieu se fut ressouvenu de ce qu'il raporte, n'y aiant point de mémoire d'homme qui pût fournir à cela (d): mais y pense-t-on bien? Car selon nos principes, que nous avons toujours droit de poser dans la dispute, tant qu'on ne les a pas détruits, le St. Esprit assistoit les Evangélistes, comme les Apôtres: & d'ailleurs on n'a pas de peine à concevoir qu'après qu'un homme a eu

(a) Citat. ubi supra.

(b) page 34.

(c) *Nicéphore*, & l'*Auteur de la Chronique d'Alexandrie*.

(d) *Dissert.* p. 36. *Déf.* p. 47.

158 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
eu occasion, comme *St. Matthieu*, de rapporter de bouche, des faits importans, pendant une longue suite d'années, il les puisse coucher par écrit sans aucune variété essentielle (a).

La langue dans laquelle cet *Evangile* fut écrit, vient après: (b); ce qui est une discussion bien plus curieuse qu'utile. Selon les Anciens, *St. Matthieu* a écrit originaiement en Hébreu; selon les Savans modernes, c'est en Grec: qui empêche qu'il n'ait écrit dans l'une & dans l'autre langue? Mais peu importe; pourvu que nous aions le vrai *St. Matthieu* aujourd'hui, en Grec: C'est sur son *Evangile* dans cette langue que porte le fort de nos preuves, comme on l'a pu voir ci-dessus. Dire que les Apôtres n'entendoient nullement le Grec, & que *St. Paul* même le dit de lui, dans un passage de sa première *Epître aux Corinthiens*; c'est avancer un fait que l'on ne persuadera jamais à ceux qui ont la moindre connoissance de cette matière. En vain l'Adversaire prétend il se couvrir ici de l'autorité de *Mr. Le Clerc*, puisque ne n'est pas lui, mais *Noël Aubert de Versé* qui a débité cette folle imagination (c): *Mr. Le Clerc* a même dit

(a) Reply 69. & 96.

(b) Dissertat. 43. confer. Twells 74. 82. 86. Defence. Reply.

(c) Dans les sentimens des Théologiens de Hollande.

dit tout le contraire (a). Le seul qu'on sache qui ait appliqué le passage de St. Paul à la langue Grecque, c'est St. *Jerome*, qui en conclut que l'Apôtre n'étoit pas éloquent, dans cette langue (b). Est-ce à dire qu'il n'y entendoit rien? A ce compte on pourra mettre en question si l'Auteur de la *dissertation*, & son Défenseur entendent l'Anglois.

Passant ensuite, pour parler ainsi, du fait au droit, on demande si l'Évangile, de St. *Matthieu* a dû être reçu comme étant de cet Apôtre. Non, dit l'Auteur de cette *Dissertation* (c), & pour le prouver, je répéterai ce que je vous ai dit. Il tient parole à peu près; en offrant pourtant un objet nouveau; ce sont les *diverses leçons* (d). On sent bien qu'il y auroit ici matière à des volumes entiers: Cependant on peut expédier la question en un mot, qui est, que parmi cette foule de *variantes*, dont on fait un épouventail, on n'en trouvera pas dans St. *Matthieu* une seule essentielle, soit pour le fond de l'Histoire, soit pour la foi, ou les mœurs. L'omission de la *Doxologie* dans quelques manuscrits ne fait assurément pas

(a) Dans ses notes sur 1. Cor. 2. 4. Trad. du N. T.

(b) Letter to a Lady 7.

(c) Dissert. p. 48.

(d) Ibid. p. 57. conf. Twells 90.

160 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
à tout cela une juste exception. Et qu'im-
porte le reste ? pas plus que les fautes d'or-
tographe, ou un mot mis pour l'autre, sans
altérer le sens, dans une lettre d'ailleurs
bien écrite.

Mais *Matthieu*, à ce qu'on prétend (a)
auroit dû nous dire bien des choses qu'il
n'a point dites, lesquelles auroient pu lui
donner du crédit & du relief auprès de
ses Lecteurs. Si on veut en conclure que
Matthieu n'est pas l'auteur de l'Évangile qui
porte son nom, l'Adversaire raisonne très
mal. *Matthieu*, considéré précisément com-
me tel, étoit sujet à erreur : Et même un
*pauvre chétif Juif qui n'avoit ni sens ni sa-
voir, comme tout le monde l'avouë*, du moins
si vous en croiez ce qu'on lit dans la *défen-
se* (b) Qui empêcheroit donc qu'il ne fut
l'auteur d'un ouvrage où il n'auroit pas sù
assez se faire valoir ? Mais si on prétend,
qu'il n'étoit pas inspiré, lorsqu'il a écrit
l'Évangile que nous avons de lui, ce sera
une autre question, à laquelle il suffira ici
de répondre, qu'au fond l'un suit de l'au-
tre, ou que c'est assez de savoir, qu'un É-
vangile est d'un Apôtre, pour conclurre
que l'Auteur en étoit inspiré. *Oui, mais
du moins il devoit dire ; je suis témoin ocu-
laire de telle ou telle chose, & un tel m'a in-
formé*

(a) *Ibi* l. p. 60. & conf. Twells 41. & 66.

(b) p. 39.

formé de telle autre chose que je n'ai pas vuë; ou j'ai eu d'ailleurs des mémoires: Mais à quoi bon ? puisque la plupart de ses recits roulent sur des faits qui étoient de notoriété publique, & que pour les autres, en nommant les personnes qui y furent intéressées, & qui vivoient sur les lieux, l'historien marque assez de qui il les tenoit. Nous avons peut-être oublié de remarquer que St. *Matthieu* n'auroit pas dû dire, suivant l'Adversaire (a) qu'il avoit été *Publicain*. Mais devoit-il supprimer ce qui étoit vrai ? Et d'ailleurs de ce que cette Profession étoit odieuse parmi les *Juifs*, s'ensuit-il qu'ils dussent regarder de mauvais œil un homme qui l'avoit abandonnée ? pour ne pas dire que cela même faisoit honneur à son changement.

Pour ce qui est des contradictions, des déplacemens, des improprietez de langage, qu'on prétend trouver dans cet *Evangile* (b); cent Auteurs Anciens & Modernes ont donné sur tout cela des solutions suffisantes : & pour le dire en passant, il regne un défaut extreme dans cette attaque, c'est d'y produire, sans une juste discussion, des difficultez usées qui ne paroissent ici soutenuës que d'une nouvelle audace. Le monde savant n'ignore pas, par exem-

(a) Dissert. 30. conf. Twells 39.

(b) Dissert. 63. Twells 43. Defence 41.

162 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
exemple, que bien que le stile de cet E-
vangile n'ait point l'espece d'excellence
qu'on trouve dans les bons écrivains Grecs
ou Latins, il a son excellence propre qu'on
ne ne lui sauroit ravir ni contester. Ce n'est
pas tout; si des fautes de stile ôtoient à
un historien l'autorité d'historien, on pour-
roit douter si celle d'un *Thucydide*, d'un
Polybe, d'un *Tite-Live* se soutiendrait, &
s'ils seroient bien les auteurs des histoires
qu'on leur attribuë.

La *Genealogie* de J. C. dans *St. Matthieu*
aura, si l'on veut encore, des difficultez
considérables (a); mais l'Auteur de la *Dis-*
sertation seroit bien empêché à faire voir
qu'on ne les a pas suffisamment levées. Et
pour l'article de la *citation des oracles* dans
les Ecrits des Apotres (b) c'est une affaire
qui a été depuis peu si rebatuë, que nous
ne saurions nous résoudre d'y insister dans
un extrait qui est peut-être déjà trop
long.

Il en est à peu près de même du préten-
du *anachronisme* (c) de la naissance de *Jes-*
us-Christ, que *St. Matthieu* a placée sous
le regne d'*Herode*. S'il étoit bien avéré, cet
anachronisme, *St. Luc* n'en seroit au fond
pas moins coupable que *St. Matthieu*: &
c'est

(a) Diff. 66. Twells 46. Def. 42.

(b) Diff. 67. Twells 50. Def. 43.

(c) Diff. 71. Twells 62. Def. 43.

c'est celui-là toutefois qu'on veut qui l'ait découvert. On peut dire aussi, que c'est se moquer des gens que d'appeler à son secours tous les Théologiens Chronologues au sujet du *Dénombrement des Juifs*. Les difficultez qui peuvent naître ici des traductions sont hors de propos; & l'Original, bien entendu, n'en a point: ce seroit à l'Adversaire de s'en instruire.

Qu'elle pauvre réponse que celle qu'il fait touchant l'étoile qui conduisit les mages à *Betlehem* (a)! On lui avoit dit que c'étoit un *corps lumineux*, & que c'est ce que le mot grec signifie souvent. "Fort bien, „ répond-il; si St. Matthieu avoit dit *un* „ *corps lumineux*, tout iroit à merveilles; „ mais aiant dit *une étoile*, son histoire est „ de nul crédit". Peut on faire l'homme d'esprit d'une manière plus pitoiable.

Quant au massacre de *Betlehem*, nul autre historien, selon lui, n'en a parlé (b): mais la question est de savoir quel autre que lui a pu en parler à propos? Car pour *Joséphe* il n'a pas fait la vie d'*Hérode*, ni son histoire proprement parlant; moins encore a-t-il fait celle de *Jésus-Christ*: c'est celle des *Juifs*, où cet événement particulier a pu ne pas entrer suivant son plan. Du reste on fait que *Macrobe* en a parlé

(a) Diff. 70. Twells 57. Def. 45.

(b) Diff. 63. Twells 57. &c.

164 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
à propos d'une réflexion d'*Auguste* au sujet
de ce massacre : Il importe peu de déter-
miner si le fils d'*Hérode* n'avoit alors que
deux ans ; ce n'est pas de son age qu'il
s'agit ici, c'est uniquement de celui des en-
fans du territoire de *Betbléem*.

Dernière Objection, dit l'Auteur de la *dé-
fense* (a) Et à la bonne heure ! Il est tems
de prendre haleine : qu'entendrons nous ?
c'est que l'*Evangile selon St. Matthieu* a été
corrompu par les *Nazaréens* & les *Ebionites*
premiers *Profelytes du Christianisme*. Ces pré-
tendus premiers *Profelytes* lui tiennent au
cœur. Par eux il a commencé sa *Differ-
tation* ; & par eux il finit sa *Défense*. Mais
ce qu'il affirme ici, *Mr. Twells* le nie. Là
dessus on entend l'autre s'écrier, qu'il n'a
jamais cru qu'on le lui nieroit. D'où fort
donc cet homme ? quoi se fera-t-il figuré
qu'on lui passeroit que les *Nazaréens* dont
il est question, ne furent pas de tout au-
tres gens que ceux à qui on a pu donner
ce nom d'abord ? *Mais*, dit-il, je voudrois
demander si les premiers *Chrétiens* ne furent
pas appellez *Nazaréens* ? soit : Donc il y avoit
une secte particulière de ce nom entre les
Chrétiens du I. siècle ; cette conséquence
est-elle claire, certaine ? Elle n'a pas mê-
me la moindre apparence de justesse : &
qu'avec de pareilles chicanes on prétende
pouvoir ruiner la Religion Chrétienne,
c'est

(a) Page 50.

c'est ce qui nous étonne! Mais point d'étonnement. On nous va répondre que les *Juifs* anathématisoient les *Nazaréens*. Fort bien, mais étoit-ce des Sectaires en particulier? Ou n'étoit-ce point les Chrétiens en general? C'est le dernier sans doute.

On renvoie le reste aux Originaux, pour qui voudra se donner le soin de les lire. Nous croions en avoir assez dit pour mettre nos lecteurs au fait de cette controverse. Tout ce qui s'écartoit de la question principale, nous nous sommes crus autorisés à l'écartier de nôtre extrait. Qu'il nous soit permis seulement d'ajouter quelques reflexions generales qu'on trouve répandues ça & là dans ces diverses Brochures.

Les *Chrétiens Sceptiques*, comme ils s'appellent eux mêmes, nous apprennent que ce n'est que sous le regne de *Trajan* que les *Evangiles* ont vû le jour (a) selon *Dodwell*. Mais ils abusent des expressions de ce Savant, comme l'Apologiste del'Evêque l'a fait voir (b). *Dodwell* parle du *Recueil authentique des Evangiles*; il s'agissoit selon lui, tout évidemment, d'en établir le Canon (c); mais nous passerons cela, de même

(a) Diff. p. 16.

(b) Vindication of the Bishop p. 55. Voyez aussi pp. 3. & 4.

(c) *Consignatus Evangelistarum canonicorum codex.*

166 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
me que ce qu'ils ajoutent, fans en alléguer
ni autorité ni preuve, que les Evangiles
aiant été écrits fort tard, ont été aussitôt
cachez qu'écrits; & que même après leur
publication, les Ecclésiastiques qui les gar-
doient, ne les ont laissé voir aux Paiens
que dans le III. ou IV. Siécle (a). A la
bonne heure! Ce fut l'an 98. de J. C. que
Trajan commença son regne; & voici que
sous ce regne les Evangiles étoient entre
les mains du Clergé, pour l'usage des Lai-
ques, comme il semble qu'on nous permet
de le croire, ou du moins sous celui de
son successeur *Adrien*. En tout cas, nous
trouvons au même tems une succession
d'Eglises répandues dans le vaste Empire
Romain, qui toutes étoient sur le fonde-
ment de la resurrection de J. C. & qui
pour le dogme, pour la pratique, pour le
culte, pour la discipline, pour les mœurs,
s'en tenoient à tout ce qui s'y raporte es-
sentiellement dans ces Evangiles. En re-
montant par le moien de cette succession
aux tems qui précédèrent, nous arriverons,
si vous voulez, jusqu'à la ruine de *Jerusa-
lem*; & de cette Epoque, suivant la même
trace d'année en année, nous tomberons
dans l'heure même du jour de la Pentecôte,
où tous les Apôtres disent hautement
aux *Juifs* qui y étoient rassemblez de tou-
tes parts, *Jesus-Christ est ressuscité*, ce même

(a) Diff. p. 15. 16.

me *Jésus* qui avoit été crucifié quelques semaines auparavant à *Jérusalem*, où l'on favoit qu'il avoit prêché, & fait des miracles, aussi bien qu'ailleurs dans toute l'étendue de la Palestine. Sur cela trois mille hommes à la fois se soumettent à lui comme à leur maître, & sont initiez dans sa religion.

Voilà par où commence la propagation rapide du Christianisme, laquelle l'Adversaire même semble reconnoître (a). Ce n'est pas seulement à Jérusalem & dans la Judée qu'on entend la prédication de l'Evangile, c'est dans tout l'Empire qui comprenoit alors la plus considérable partie du monde; sous un regne des plus connus, celui de *Néron*; 25. à 30, ans après la Resurrection du Seigneur, vous voyez des Chrétiens, dans l'Orient, en Occident, vers le midi; à Rome même l'on y en voit un très grand nombre, selon Tacite Auteur païen & contemporain (b): selon lui encore, ils tiroient leur nom de *Christ* que *Ponce Pilate Procureur de la Judée* avoit fait exécuter sous *Tibère* (c): Vous diriez que l'historien

(a) Def. p. 37.

(b) Per urbem - multitudo ingens. Tac. Anal. XV. 44.

(c) Auctor nominis ejus *Christus* qui, *Tiberio* imperitante, per *Procuratorem Pontium Pilatum* supplicio affectus erat. Ibid.

168 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
torien recite un article du Symbole. Tout
ce qu'on croit pouvoir datter de ce tems-
là, étoit-il donc forgé, ou faux? en sorte
qu'il n'y eut alors ni Chrétiens, ni Chris-
tianisme; ni d'Eglises, ni d'Apôtres, ni de
Résurrection de J. C. ni de *Jésus* même,
comme l'Auteur ou les Auteurs de la *Differ-*
tation & de la *Défense* osent l'insinuer (a).
Nous le supposerons pour un moment, en
bons Sceptiques du siècle: Mais enfin, com-
ment s'est-il formé des Eglises sous *Tra-*
jan? car voilà l'époque qu'il semble qu'on
avoit marqué pour faire sortir les Evangi-
les des Cavernes ténébreuses où on les a-
voit enfanz. Et à quel dessein l'a-t-on fait?
qu'a-t-on pu s'y proposer d'utile pour le
tems présent, ou pour l'avenir? C'est sur quoi
nous voudrions bien qu'il plut à Messieurs les
Déistes de nous donner des éclaircissemens
capables de lever toutes les difficultés.

” Vous êtes bons, diront-ils peut-être,
” & de quoi vous embarrassez-vous, pau-
” vres gens! Toute cette antiquité Ecclé-
” siastique n'a pas la moindre ombre de
” certitude. Ce que *Justin Irenée*, *Tertul-*
” *lien*, *Origène*, *Eusébe*, ces vieux rado-
” teurs, rapportent, ce sont des contes en
” l'air; Jamais on n'en croira un seul mot
” si on est sage (b). Et après tout, com-
” ment

(a) *Dissert.* p. 12. 13. &c. *Defence*, 11. 12.
19. &c.

(b) Voyez *Vindication of the Bishop.* p. 39.

„ ment pourroit-on donner des raisons va-
 „ lables de ce qui s'est fait fans raison?
 „ C'est l'enthousiasme qui a faisi alors une
 „ foule de gens par tout le monde ”.
 C'est-à-dire qu'ils sont devenus Chrétiens
 n'ayant à y gagner le plus souvent que
 d'être brulez vifs , ou jettez aux bêtes.
 Dans cette vuë si ravissante ils ont crut tout
 ce que certains fourbes voulurent leur faire
 croire ; & ces fourbes eux-mêmes , au-
 tant & plus enthousiastes que ceux qu'ils
 trompent , se mettent en tête de s'exposer
 à des tourmens affreux en publiant des é-
 crits controuvez , sous des noms qui ne fu-
 rent jamais , & dont le sujet est pour l'or-
 dinaire fort au dessous des plus mauvais de
 nos Romains. Chose admirable & bien sin-
 gulière , que ce fanatisme general sans
 aucune cause apparente ! *Pline le jeune* ,
 dans une de ses Lettres à *Trajan* , parle
 des Chrétiens comme de gens de tout age,
 de toute condition , de tout sexe , qui
 remplissent les villes , les bourgs , les cam-
 pagnes ; & dont toute l'erreur consistoit à
 s'assembler , de grand matin , pour chan-
 ter un hymne à *Jésus-Christ* comme Dieu ,
 & à s'obliger solennellement de ne com-
 mettre aucun crime (a). Ces insensez ,
 d'un caractère si pàrticulier , sous *Trajan* ,
 sont les Successeurs de ceux qu'on nous a
 montrez sous *Néron* ; & à ceux-là il s'en
 est

(a) Plin. Epist. Lib. X. p. 632.

170 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
est joint d'autres en foule, par toute la terre. Ainsi s'est propagé le Christianisme pendant trois ou quatre siècles, jusqu'à ce qu'enfin, à force de vexations de la part de ses persécuteurs, & de souffrances de la part de ceux qui en faisoient profession, il est devenu la folie, ou la Religion dominante. Certainement pour croire tout cela, il faut avoir un fond inépuisable de crédulité.

Messieurs nos Déistes qui n'osant encore se montrer tout-à-fait à découvert, affectent par tout dans leurs Ecrits de s'envelopper d'un voile de Christianisme, se flattent que l'esprit dont ils paroissent animés prévaudra dans ce *Royaume glorieux de lumière, & de liberté* (b). Mais il n'y a pas apparence que la chose arrive de longtems, ou plutôt nous espérons qu'elle n'arrivera jamais. Nous sommes fort trompés si ces prétendus *Esprits forts* ne font pas plus de bruit que d'effet. Il y a bon nombre d'honnêtes-gens par toute l'Isle qui malgré leurs attaques redoublées, seront fort aises de continuer à se voir dans la Compagnie de ces *Insensés* de la primitive Eglise, dont il ne faudroit qu'observer les préceptes, & suivre les exemples, pour mener la vie la plus heureuse, & former la plus agréable société du monde; sans parler des espérances tout au moins flatteuses

(a) Diff. p. 76.

OCTOB. NOVEMB. ET DECEMB. 1733. 171
fes d'une félicité à venir. Mais arrêtons
nous là , de peur qu'on ne nous accu-
se d'entreprendre sur les fonctions des
Prédicateurs.

A R T I C L E V I I I .

REVELATION EXAMINED WITH
CANDOUR. Or, A fair Inquiry into
the Sense and Use of the several Re-
velations exprefly declared, or suffi-
ciently implied to be given to Mankind
from the Creation, as they are found
in the Bible. By a professed Friend to
an honest Freedom of Thoughts in Re-
ligious Inquiries Part. 1. Containing
differtations upon several Revelations
from the Creation to the Flood in-
clusive. C'est-à-dire EXAMEN DES-
INTERRESSÉ DE LA R'EVELA-
TION. *Ou Recherches impartiales sur
le Sens & l'Usage des diverses Révela-
tions, qui ont été données au Genre-hu-
main, depuis la Création du monde, se-
lon qu'on les trouve dans la Bible, soit
exprefément, soit par des Conséquences
légitimes. Par un Partisan d'une boné-
te liberté de penser en matière de Reli-
gion.*

Par-

Partie I. Qui contient des dissertations sur plusieurs Révelations depuis la Création du Monde, jusqu'au Déluge inclusive-ment. A Londres chez Revington, 1732. 8. pp. 31. pour la Dédicace & la Préface, & 272. pour ce premier Volume.

MR. DELAUNY Doyen en Irlande est l'auteur de cet ouvrage, qu'il a dédié au Roi. Après avoir déploré le malheur de ce siècle, où règne l'esprit d'incrédulité & de libertinage, il déclare à Sa Majesté, que si elle veut vivre en sûreté, & régner glorieusement, il faut qu'elle fasse en sorte, que l'ignorance, source de l'incrédulité, soit méprisée, le vice détesté, la profanation découragée, & les railleries grossières sur les choses les plus saintes & les plus respectables, entièrement supprimées; si non par des PUNITIONS SEVERES, qu'un zèle imprudent pourroit souhaiter, au moins par ce juste mépris & cette indignation, que la Religion, la prudence, & l'intérêt de l'Etat exigent. On voit par là, que quelque zélé que Mr. Delauny soit pour la Religion, son zèle est un zèle Chrétien, ennemi de la persécution. Cet aimable caractère doit engager les incrédules à lire son livre avec attention, persuadez qu'ils trouveront en lui un adversaire, qui loin
d'a-

d'avoir recours, comme quelques uns de ses confrères, au bras seculier, pour les exterminer, veut les convaincre par de bonnes raisons, ou du moins, qui lui paroissent telles. Il est si persuadé que ses argumens sont sans replique, qu'il ne fait pas difficulté de déclarer dans sa préface „ que la nécessité „ d'une Revelation, la vérité de l'histoire „ de Moyse, & l'absurdité des objections, „ qu'on fait contre elles, sont prouvées „ aussi clairement dans ses Dissertations, „ qu'aucune Proposition d'Euclide, par des „ Axiomes aussi evidens, des Propositions „ aussi claires, des Consequences aussi justes, „ que celles des Mathematiciens. „ Nous allons tacher de mettre le lecteur en état de juger, si c'est à tort que Mr. Delaunay parle sur un ton si positif.

Son premier Volume contient quinze Dissertations, nous allons donner le précis de celles, qui nous paroîtront le mériter, nous contentant de faire connoître en deux mots le sujet des autres.

I. La premiere Dissertation traite *du fruit défendu* (a). Notre auteur dit d'abord, qu'il étoit de la Sageffe & de la Bonté de Dieu de fournir à toutes les créatures, qu'il avoit formées, des alimens, qui leur convinsent. Mais comme il y avoit une très grande diversité parmi les créatures, ce qui convenoit aux unes, pouvoit être très pernicieux aux

au-

(a) Gen. II. 16. 17.

174 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
autres ; & Adam auroit été très embarrassé
sur le choix de sa nourriture, si Dieu ne
lui eut pas fait connoître celle, qui lui étoit
propre. La voye de l'expérience auroit été
non seulement trop longue, mais même
dangereuse. La Sageffe & la Bonté de Dieu
doivent donc l'avoir nécessairement engagé
à faire connoître à Adam de quoi il devoit
se nourrir, & à l'avertir de ne point tou-
cher aux choses, qui pouvoient alterer sa
santé ou lui causer la mort.

On dira peut-être, que ses sens étoient
suffisans pour lui faire distinguer les alimens
salutaires de ceux qui étoient pernicieux ;
mais alors, dit Mr. Delauny, il faut avouer,
que le premier homme a été créé dans un
état de perfection, bien différent de celui où
se trouvent ses descendans ; ce qui est ad-
mettre la Revelation au moins par rapport
à ce point particulier. Et si on n'accorde
pas que le premier homme ait été créé
dans cet état de perfection, il faut avouer
qu'il avoit besoin d'une Révelation pour se
déterminer sur le choix de ses alimens ; Re-
velation, que la Sageffe & la Bonté de Dieu
ne lui permettoit pas de refuser à sa créature.

C'est sur ce raisonnement que notre au-
teur fonde l'explication qu'il nous donne
de ces paroles de la Genèse, *Dès le jour
que tu en mangeras*, (de l'Arbre de la Scien-
ce du bien & du mal) *tu mourras de mort* (a).

11

(a) Gen. II. 17.

Il y a dans l'Original, *en mourrant tu mourras*, c'est à dire, selon Mr. Delauny, *tu contracteras une infirmité mortelle*; & puisqu'un homme, qui a une infirmité mortelle, est véritablement dans l'état d'un mourant, on peut dire à la rigueur, qu'il meurt dès le moment, qu'il contracte cette infirmité. Je ne fai si tout le monde trouvera dans cette explication la clarté & l'evidence des propositions d'Euclide.

Mr. Delauny met ensuite cette question dans la bouche des incrédules. „ Comment „ est il possible, que la simple action de „ manger du fruit d'un arbre ait entière- „ ment détruit la perfection d'Adam, l'ait „ rendu aveugle & miserable, &, ce qui „ paroît plus absurde encore, ait envelop- „ pé sa posterité la plus reculée dans le „ crime & dans la misère? ”

Mais dit l'auteur, puisque le crime de nos premiers parens consistoit à satisfaire un appetit deréglé dans la vûe d'augmenter leur connoissances, étoit il incompatible avec la sagesse & la bonté de Dieu, de punir l'abus de la raison par l'affoiblissement de la raison même? Ou de punir la facilité, avec laquelle Adam & Eve s'abandonnèrent à leur appetit deréglé en les livrant pour le reste de leur vie à leur propre deréglement? En ce cas il étoit naturel qu'ils devinssent vicieux & miserables, & que par une conséquence nécessaire ils enveloppassent toute leur postérité dans la misère & dans
le

176 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
le crime. L'Auteur prétend donc que la misère & les crimes du genre-humain sont des suites naturelles & nécessaires du péché d'Adam, suites que Dieu pourroit permettre sans agir contre sa sagesse ou sa bonté. Comme Mr. Delauny ne définit point ce qu'il entend par la sagesse & la bonté de Dieu, on peut accorder ou nier sa thèse, selon les différentes idées qu'on se forme de ces attributs de la Divinité. Il est certain que Mr. Bayle n'auroit point passé à notre auteur ce qu'il avance, & qu'il auroit soutenu, qu'un Etre infini en puissance ou en bonté doit empêcher, que le mal moral & physique n'arrive, à moins qu'il ne soit contradictoire de le prévenir, ce dont Mr. Delauny ne conviendra pas.

Il tâche ensuite de faire voir, que le fruit défendu a pû affoiblir naturellement les facultez de l'ame d'Adam, & par conséquent sa raison; affoiblissement, qui s'est ensuite communiqué à ses descendans; ce qu'il croit pouvoir confirmer par l'expérience. On nous apprend, dit-il, que les Indiens connoissent un certain jus, qui rend idiots en un instant ceux qui en boivent. Or n'est il pas possible, qu'un jus, qui produit à présent cet effet sur le cerveau, ait affecté le cerveau d'Adam jusqu'à réduire sa raison au point d'imperfection & de foiblesse, où est celle de ses descendans? Et si cela est possible, on peut rendre raison par-là de l'ignorance & de la
cor-

corruption du genre-humain , qui se fera communiquée de père en fils , comme les maladies & les infirmités des parens passent à leurs enfans. Mais dans ce Systeme il semble , que la corruption originelle ne regarde que le corps ; car on ne conçoit pas comment la foiblesse de l'ame d'un Pere peut se communiquer à l'ame de son fils , à moins qu'on ne veuille dire , que la perfection de l'ame dépend de l'état du cerveau.

II. La seconde Dissertation traite de la *Connoissance du Monde brute communiquée à Adam*. Notre premier père , dit l'Auteur , avoit besoin d'une Revelation divine , 1. Pour connoître la nature des Etres formez pour son usage. 2. Pour savoir que Dieu lui avoit donné *domination* sur tous ces Etres. Mr. Delauny raisonne encore ici sur la sagesse & la bonté de Dieu. Autant qu'il est certain , dit-il , que Dieu est infiniment sage & bon , autant est il certain , qu'ayant placé l'homme nud & sans défense en ce monde , il doit l'avoir assuré , qu'il pouvoit employer les créatures à son usage , & lui avoir fait connoître leur nature & les moyens de s'en servir : Sans cela l'homme placé au milieu des Etres , qu'il n'auroit point connu , qu'il auroit pu craindre , contre lesquels il n'auroit seu comment se défendre , auroit préféré l'aneantissement à une vie si malheureuse. Mais si Adam & Eve ont été par-

178 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
faitement instruits de la nature des Etres
créés, comment est il arrivé, que le Ser-
pent ait pû tromper la Femme, qui le sur-
passoit en connoissance? L'Auteur employe
la plus grande partie de cette dissertation
à répondre à cette question; & il a trou-
vé moyen de se tirer d'embaras, sans fai-
re intervenir ici le Démon; mais il n'est
pas long-temps sans en avoir besoin, com-
me on le verra dans la cinquieme Dissert-
ation.

Il dit donc ici, qu'Eve savoit très bien,
que le serpent, quelque subtil qu'il fut,
n'avoit pas été doué de l'usage de la rai-
son, ni de la parole; de sorte que lorf-
qu'elle le vit orné de ces deux facultez,
& qu'elle l'entendit assurer, qu'il en étoit
redevable à la vertu admirable du fruit dé-
fendu, il lui fut aisé de conclure, que si
ce fruit étoit capable de rendre le serpent
raisonnable, il y avoit lieu de se persuader
que ce fruit l'éleveroit elle-même, de l'E-
tat d'une créature raisonnable, à un état
divin; ce qui étoit, ajoute l'Auteur, une
tentation, à quoy il n'étoit pas aisé de
résister.

Il est vray que l'Histoire de la Tenta-
tion est rapportée fort en abrégé, & d'une
manière, qui nous paroît maintenant un
peu obscure. Mais il faut remarquer, que
dans l'état d'innocence l'homme avoit un
genie si vaste, qu'un mot, un geste, un
signe suffisoit pour exprimer, ce que nous
ne

ne pouvons maintenant exprimer, que par de longs discours; de sorte que le peu de mots, que le Serpent dit à Eve, suffit pour lui faire conclure, ce qu'on vient de voir: Bien plus, si le Serpent en eut dit davantage, il auroit gaté tout, en faisant connoître à Eve par un plus long discours, qu'il n'étoit pas si habile, qu'elle le croioit; & cet animal rusé, qui connoissoit sa propre ignorance, n'eut garde de la découvrir par un babil hors de saison; il eut assez de prudence pour ne prononcer précisément qu'autant de mots qu'il en falloit pour tromper Eve; & Moyse en Historien exact & fidèle, a rapporté tout le Dialogue des deux interlocuteurs, sans y ajouter ni en retrancher un seul mot.

Mr. Delauny fait ensuite l'office d'interprète, & explique au long le sens, qui est renfermé dans le Stile laconique, mais infiniment expressif d'Eve & du Serpent; & il fait voir, qu'il n'a rien attribué à Eve, que ce qu'elle devoit naturellement conclure du discours du Serpent: pour cet effet il établit certaines règles pour penetrer dans la pensée du Serpent & d'Eve, mais nous croyons que le Lecteur nous dispensera aisément de tout ce detail.

III. La troisieme Dissertation roule sur la connoissance du mariage donnée à Adam. Dès la première fois qu'il apperçoit Eve, il parle de la Femme entant que telle, de Pere, de Mere, d'Enfans, & de leurs de-

180 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
voirs : Il n'y avoit encore eu rien de tel dans le monde , & Adam n'en pouvoit avoir naturellement aucune idée , sur tout , si les idées nous viennent des sens , comme c'est maintenant une opinion assez commune. Il faut donc qu'Adam ait reçu ces Idées par revelation. Ajoutez à cela , que Jesus-Christ attribue (a) à Dieu le Discours , que Moyse fait tenir à Adam. C'est donc Dieu lui-même , qui a fait connoître au premier homme , par une Revelation immédiate , ce que c'est qu'être Pere , Mere , &c.

IV. Dans la quatrième Dissertation l'Auteur s'attache à faire voir , qu'Adam reçut de Dieu *par infusion* l'usage du langage. Sa preuve revient à ceci. Tous les animaux sont doués d'une faculté naturelle d'exprimer leurs besoins par certains sons , qui sont entendus de tous les animaux de la même espèce. Mais parmi les hommes les mots de quelque langue que ce soit ne signifient certaines choses que par institution , & non pas naturellement. Si Dieu content d'avoir donné à l'homme des organes propres à former des sons articulés , lui eût laissé le soin de composer une langue par des progrès , qui eussent été extrêmement lents , l'homme auroit été très dans l'impuissance de faire connoître ses besoins , & par conséquent sa condition eût été pire ,
que

(a) Matt. XIX. 4. 5.

que celle des animaux ; d'où il faut conclure que Dieu donna à Adam un langage *infus*.

Mr. Delauny s'adresse ensuite aux incrédules, qui prétendent, que l'homme peut parvenir à répondre à sa destination par lui-même sans aucune Revelation de la part de Dieu. Notre Auteur soutient, qu'il a fait voir, que même dans l'état d'innocence & de perfection, où l'homme fut créé, il eut besoin de cinq Révélations différentes ; 1. pour connoître les alimens, qui lui convenoient ; 2. pour découvrir la nature des Etres créés ; 3. pour savoir qu'il a domination sur eux ; 4. pour connoître ce que c'est, que le mariage & les relations qui en naissent ; 5. pour apprendre une langue. D'où il suit que la Révélation est nécessaire à l'homme ; & par conséquent, que les incrédules ont tort de la nier.

V. Dans la cinquième Dissertation Mr. Delauny traite des Révélations, qui suivirent immédiatement la chute de l'homme. On trouve les premières dans le III. Chap. de la Genèse, vers. 14-19. Notre Auteur fait ici une vive peinture des maux terribles que Dieu denonce à Adam & à Eve, qui n'étant pas accoutumés à souffrir, devoient être bien plus vivement frappés d'une telle sentence, que nous ne le serions nous, qui sommes pour ainsi dire familiarisés avec la misère, & avec la mort. Et si jamais l'homme eut besoin d'une assuran-

182 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ce de grace & de pardon, ce fut dans ce
triste & affreux moment, où il se vit, non
seulement déchu de son innocence, &
du bonheur dont il jouissoit, mais encore
plongé dans le crime, & dans la misère,
& sans doute qu'il fut bientôt tombé dans
une entière destruction, s'il n'eut été sou-
tenu par quelque rayon d'esperance.

Mais dans tout le discours rapporté par
Moyse, & indiqué ci-dessus, on ne trouve
rien, qui fut capable de relever les espe-
rances d'Adam & d'Eve, si ce n'est la sen-
tence prononcée contre le Serpent. Et si
cette sentence n'a point d'autre sens, que
celui que les termes pris à la lettre offrent
à l'esprit, elle ne renferme rien, qui pût
fournir à nos premiers parens un juste su-
jet de confiance & de consolation. Quelle
triste consolation pour Adam, que de fa-
voir, que sa posterité haïroit les Serpens,
& en feroit haïe; que les Serpens les blef-
seroient au talon, & en feroient aussi quel-
quefois écrasés! Il est donc clair, dit no-
tre Auteur, que quoique cette explication
soit véritable, Adam doit pourtant avoir
fondé ses esperances sur un autre sens,
qu'il donnoit à la sentence prononcée
contre le Serpent: Car si elle ne marquoit
autre chose, que la vengeance que les des-
cendans d'Adam devoient prendre du Ser-
pent, qu'est-ce qui empêchoit Adam de la
prendre sur le champ? Si la vengeance est
douce, il est sur, que plus elle est prom-
te,

te, & plus elle a de quoi plaire. D'ailleurs, quelle raison Adam avoit il de croire, que ses descendans seroient mieux en état de se venger que lui? Et où auroient ils pu trouver le même Serpent, qui avoit séduit leur pere? Il est donc évident, qu'Adam comprit très bien, que la punition du Serpent étoit réservée à quelcun de ses descendans, qui seroit mis en état d'exécuter cette sentence d'une autre manière, qu'il ne pouvoit le faire lui-même. Si les termes de la sentence n'avoient pas donné lieu d'esperer cela, il est certain, que jamais Dieu ne se seroit exprimé, comme il fit; & un historien aussi habile que Moyse n'auroit pas pris tant de soin de transmettre à la posterité une sentence inintelligible & vuide de sens. Quand ce ne seroit donc, que pour faire honneur à Moyse, Auteur profond autant que qui que ce soit, nous devons tacher de trouver le sens le plus noble, qui sans doute est caché sous le voile des expressions dont il s'est servi.

Notre Auteur tache ensuite d'expliquer comment Adam & Eve ont pu savoir, que la sentence prononcée contre le Serpent devoit avoir un sens plus relevé que celui qui s'offre d'abord à l'esprit. Dans les premiers ages du monde, dit il, on se communiquoit ses pensées par des allusions, & des métaphores tirées des choses sensibles; or Adam & Eve, qui avoient beau-

coup d'Esprit, ont dû comprendre clairement, que la sentence prononcée contre le Serpent avoit un sens plus relevé & plus noble, que celui que les expressions sembloient marquer; & il est fort probable, que pour les aider à en pénétrer le sens, Dieu infligea en leur présence une punition visible au Serpent, qui fut comme un emblème de cette destruction finale, qu'il devoit un jour souffrir de la part de *la semence de la femme.*

Mais en quoi consistoit la punition du Serpent? Quoique notre Auteur ne le determine pas positivement, il semble pourtant croire, qu'autrefois les Serpens ne rampoient pas: Car après avoir cité Pline, Herodote, Blunt, Esaïe, & le Livre des Nombres, qui font mention de Serpens volans, Mr. Delauny dit, qu'il est probable, que Dieu a permis que ces animaux conservassent encor un petit reste de leur ancienne beauté, afin de nous donner quelque Idée de l'état glorieux, où ils avoient été créés, & duquel ils sont déçeus par la malédiction dont Dieu les a frapés. On décrit ici avec beaucoup de vivacité le malheur de la condition présente des Serpens, réduits à la figure & à l'imperfection des embryons. Il y a quelque lieu de douter, que les naturalistes conviennent, que la condition des Serpens soit plus malheureuse, & leur corps plus imparfait que ceux des autres animaux.

L'Au.

L'Auteur demande ensuite , quelle utilité Adam & Eve pouvoient retirer de la punition du Serpent. Il répond, 1. Que le serpent s'étoit vanté à Eve d'avoir acquis un nouveau degré d'excellence & de perfection en mangeant du fruit défendu, & qu'il avoit insinué assez clairement, que c'étoit-là un effet naturel de ce fruit, qui ne dépendoit pas de la volonté de Dieu, & que ce fruit produiroit un effet semblable sur Eve: *Dieu sait*, avoit-il dit, *qu'au jour que vous en mangerez vous serez comme des Dieux.* Or rien n'étoit plus propre à confondre la vanité du Serpent, que de montrer à Adam & à Eve, qu'une suite naturelle de sa défobéissance & de sa tromperie étoit la perte de toutes les perfections dont il jouissoit auparavant. 2. Sans cette punition éclatante du Serpent Adam & Eve auroient pû s'imaginer, que Dieu ne les puniroit pas pour une offense aussi légère, que l'étoit l'action de manger une pomme. 3. C'étoit une consolation pour Adam, de voir ce superbe instrument du crime privé de toute sa gloire, & anticipant, pour ainsi dire, par sa punition l'affreuse défaite de l'ennemi du genre-humain, qui devoit être puni, peut-être sous cette même forme, lorsque *la semence de la femme* viendroit *briser la tête* du Serpent.

Jusqu'ici le Serpent seul a paru sur la scène; c'est lui qui séduit Eve par un discours

186 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
artificieux mais laconique, de peur de découvrir sa *bêtise* en parlant trop; c'est lui; qui est puni avec toute son espèce; Eve le voyant parler & raisonner le prend pour un véritable Serpent, mais qui est parvenu à l'usage de la raison & de la parole en mangeant du fruit défendu. Dans tout cela pas un seul mot du Diable; il étoit temps, qu'il parut; ce n'est pourtant que d'une manière indirecte & par voye d'objection que notre auteur le fait intervenir ici; il l'auroit apparemment laissé à l'écart, s'il ne s'étoit pas souvenu, que ce que Moïse attribue au Serpent, sans faire la moindre mention du Diable, le Nouveau Testament l'attribue à Satan. Mr. Delauny dit là-dessus, qu'Adam & Eve après leur chute n'ont pas pu ignorer, que le Serpent n'étoit qu'un instrument, dont un mauvais esprit, l'ennemi de Dieu & le leur, s'étoit servi pour les tromper: une triste expérience leur fit bientôt connoître, que le fruit défendu, loin d'avoir la qualité de perfectionner la nature de ceux, qui en mangeoient, avoit des qualitez toutes contraires: Ils savoient, que le Serpent n'avoit naturellement ni l'usage de la raison, ni celui de la parole; d'où il étoit aisé de conclure, que l'illusion, qui leur avoit été faite, étoit l'ouvrage de quelque Etre supérieur non seulement au Serpent, mais aussi à eux mêmes, de quelque Esprit, qui avoit pris possession du corps du Serpent, & s'étoit servi
des

des organes de cet animal pour les tromper. Mais si cela est, que deviendra cette jolie pensée de notre Auteur, que le Serpent ne voulut pas parler trop, de peur qu'un trop long discours ne decouvrit sa bêtise? Car il est certain, que le Diable ne pouvoit pas avoir cette crainte.

Quoiqu'il en soit, Mr. Delauny nous dit, qu'un Esprit *se revêtant* (a) du corps du Serpent & agissant par ce corps, peut très bien être appelé *un Serpent*, de même que le Fils de Dieu se revêtant d'un corps humain est appelé homme.

Notre Auteur explique ensuite comment Adam & Eve ont pû acquerir l'idée des Esprits. C'étoit non seulement en réfléchissant sur leur propre ame, mais aussi en entendant les *Hallelujab*, que les *Fils de Dieu*, c'est-à-dire, les Anges, chantèrent apparemment, lorsque l'ouvrage de la création fut achevé par la formation de l'homme. D'ailleurs, qui oseroit nier, qu'Adam & Eve dans l'état d'innocence aient été des sujets propres pour la compagnie des Intelligences celestes les plus sublimes; Et combien de choses ne pouvoient ils pas apprendre dans leur conversation? Je m'étonne, que notre Auteur
n'ait

(a) Il y a dans l'Anglois *assuming*; c'est le mot, qu'on employe en parlant de l'*incarnation* de Jesus-Christ.

188 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
n'ait pas cité ici le *Paradis perdu* de Milton.

Dès qu'Adam eut compris, que le Serpent n'étoit qu'un instrument, dont un Esprit malin s'étoit fervi, il lui fut aisé de conclure, que la Sentence prononcée contre l'animal devoit se rapporter à ce mauvais Esprit. Et s'il lui restoit encore quelques doutes sur ce sujet; la sentence même contre le Serpent devoit les faire entièrement évanouir, puisque cette sentence regarde un Etre intelligent, un agent libre, qui avoit commis un crime, dont un animal privé de raison est incapable. Et suivant toujours le fil des conséquences, Adam dût bientôt comprendre que *la Semence de la femme* (c'est-à-dire, un de ses descendans) devoit être l'ennemi de ce malin Esprit, & le détruire à la fin. L'inimitié suppose nécessairement une contrariété d'inclination & d'intérêt; par conséquent l'ennemi du mal doit être l'ami du bien; ce qui devoit nécessairement faire concevoir à Adam quelques esperances, que la rectitude de sa volonté, qu'il avoit perdue par le péché, seroit un jour rétablie. C'est ainsi qu'Adam pouvoit découvrir au moins en gros le plan de la Rédemption.

Mr. Delauny employe le reste de cette Dissertation à répondre aux objections; que Mr. Middleton a faites à Mr. Waterland au sujet de la Tentation d'Adam;

HOUS

nous ne nous y arrêterons pas ici, parce que nous parlons ailleurs de cette dispute (a).

VI. La même raison nous oblige à passer toute la sixième Dissertation de notre Auteur, où il examine les difficultez qu'on peut faire contre l'histoire de la chute de l'homme; ces difficultez au moins pour la plûpart, sont celles que Mr. Middleton a faites, dans la lettre que nous venons d'indiquer.

VII. Dans la septième Dissertation Mr. Delauny continue à lever quelques difficultez, qu'on peut faire sur le même sujet. Ensuite il explique la sentence prononcée contre Eve: Après avoir décrit fort élégamment les incommoditez de la grossesse, & la difficulté, les douleurs, & le danger de l'enfantement, il nous dit dans une note marginale, que cette difficulté d'accoucher est d'autant plus étonnante dans la femme, que la conformation de ses parties sembloit lui promettre une délivrance plus aisée, qu'à quelque animal que ce soit. Je ne sai si les habiles Anatomistes conviendront de ce fait.

Une partie de la punition de la femme étoit que son mari domineroit sur elle: Pour prouver l'exécution de cette sentence notre Auteur en appelle au témoignage de toutes les femmes; & il dit qu'il ne dou-

(a) Tom. I. 2. Part. p. 320. &c.

190 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
doute pas, qu'elles n'avouent, que jufqu'à
ce jour elles éprouvent par toute la terre
les terribles effets de cette fentence. Il
femble que Mr. Delauny auroit dû au
moins excepter les femmes d'Angleterre,
s'il eft vrai, comme on le dit, que l'An-
gleterre foit le Paradis des femmes.

L'Auteur vient enfin à la fentence pro-
noncée contre Adam, mais comme il ne
dit rien de fort particulier fur ce fujet, nous
ne nous y arrêterons pas.

VIII. La huitième differtation traite des
facrifices; on prouve ici qu'ils font d'infti-
tution divine, à peu près comme les Catho-
liques Romains prouvent, que la Trans-
fubftantiation a toujours été crüe dans
l'Eglife; je veux dire en faifant voir, qu'on
ne fäuroit montrer en quel temps ni com-
ment ils fe font établis; & puisqu'ils ne
font point dictez par la droite raifon; puis-
qu'au contraire la raifon dégagée de pré-
jugés nous apprend, que les facrifices loin
d'être agréables à Dieu, doivent lui dé-
plaître, il faut de toute neceffité qu'ils aient
été établis par Dieu lui-même; ce qu'on
confirme enfuite par l'Ecriture fäinte.

Après cela on explique les raifons pour
lefquelles les Sacrifices ont été établis. Par-
mi ces raifons, dont la plûpart n'ont rien
de nouveau, il y en a une à laquelle je
doute que beaucoup de gens aient penfé:
C'eft, qu'une fentence de mort ayant été
prononcée contre Adam & Eve, il étoit

re-

nécessaire, qu'ils connussent ce que c'est que souffrir, & qu'ils vissent la mort dans toute la difformité & toute l'horreur qui l'accompagnent ordinairement, afin qu'ils comprissent par là quelle étoit l'énormité de leur crime: Et qu'y avoit-il de plus propre à leur donner l'idée la plus affreuse de la mort, que les soupirs, les gémissemens, les violentes convulsions d'une créature innocente, dont ils répendoient eux mêmes le sang? Cette Reflexion plait si fort à notre Auteur, qu'il employe tous les traits de son éloquence pour la représenter vivement. Une autre idée, sur laquelle il insiste beaucoup, c'est que les Sacrifices étoient une espèce de punition infligée aux hommes; puisque les animaux, qu'ils sacrifioient, étoient, une perte réelle pour eux, lors même qu'on ne mangeoit point encore de chair, car ils ne pouvoient plus se servir de la laine ni de la peau des bêtes, qu'ils avoient offertes en holocauste.

IX. X. XI. La neuvième Dissertation roule sur la corruption du genre-humain, qui obligea Dieu à punir les hommes par le Déluge. Après avoir remarqué, que Dieu avoit employé tous les moyens possibles pour porter les hommes à la vertu, sans oublier la *marque* mise sur Caïn, qui prouvoit évidemment, que la vengeance divine poursuit le crime, on examine 1. par quel moyen le genre-humain a pu

si

si fort se corrompre dans un si court espace de tems, c'est-à-dire, durant un si petit nombre de generations, puisqu'il n'y en a que deux depuis Adam jusqu'au Déluge ; Lemec, qui mourut l'année même du Déluge, ayant trente ans lorsqu'Adam mourut. 2. Par quels moyens Dieu fit venir le Déluge sur la Terre. 3. Quelles veues il se propoisoit en cela. L'Auteur se borne au premier de ces Artcles dans cette Dissertation, & traite les deux autres dans les deux suivantes. Ce qu'il dit sur ces sujets mérite d'être lu, mais nous ne saurions nous y arrêter sans passer les bornes d'un extrait. Nous dirons seulement que Mr. Delauny prétend, avec quelques autres Savans, que la malédiction dont Dieu avoit frappé la Terre, a fini par le Déluge.

XII. Dans la douzième Dissertation Mr. Delauny examine quelques difficultez, qu'on peut faire contre l'Histoire du Déluge, telle que Moïse la rapporte. La première de ces difficultez tombe proprement sur l'opinion de nôtre Auteur, puisqu'il l'exprime de cette maniere. On objecte, que „ l'homme mange encore son „ pain à la sueur de son visage, & que la „ terre est encore maudite, puisqu'elle „ produit encore des ronces & des épi- „ nes „. Mr. Delauny répond à cela, que le travail d'un seul homme suffit à présent pour en entretenir un grand nombre ;
de

de forte que *la plus grande partie du genre humain* (a) est exempte de la nécessité de labourer la terre, & est par conséquent en liberté de s'employer à l'acquisition des connoissances, des commoditez, & des agrémens, qui seuls peuvent rendre la vie désirable à une créature douée de raison. Ne croiroit-on pas, à entendre ainsi raisonner nôtre Auteur, que la plûpart des hommes ont de bons bénéfices, qui leur fournissent abondamment de quoi vivre, & leur permettent de choisir les occupations, qui leur plaisent le plus? Doit on s'attendre à persuader ses lecteurs, lors qu'on ôse ainsi choquer de front l'expérience de tous les hommes?

La seconde difficulté, qu'on examine dans cette Dissertation regarde l'Arc-en-ciel, que *Dieu mit dans la nuée, pour signe de l'Alliance entre lui & la Terre* (b). On fait que l'Arc-en-ciel est un phénomène naturel, formé par les rayons du Soleil rompus & réfléchis par les gouttes de pluie. Comment donc ce phénomène, qui selon les apparences, subsistoit avant le Déluge, pouvoit il être un signe, qu'il n'y auroit plus de Déluge universel? La Réponse de nôtre Auteur paroît assez ingénieuse; Il remarque, que lorsque l'Arc-en-ciel paroît, c'est

(a) A great majority of mankind.

(b) Gen. IX. 13.

194 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
c'est une preuve que la pluie n'est pas universelle ; or il n'y a qu'une pluie universelle , qui puisse causer un Déluge ; d'où il suit , que l'Arc-en-ciel étant une preuve , qu'il ne pleut pas par-tout , il peut par cela même être un signe , qu'il n'y aura point de Déluge universel , principalement s'il parut pour la première fois après le Déluge , comme il y a lieu de le conclure du narré de Moïse , & puisqu'il est d'ailleurs très probable , selon nôtre Auteur , qu'il ne tomba jamais de pluie dans le premier monde.

XIII. XIV. Les deux Dissertations suivantes ne contiennent rien de nouveau , l'Auteur y rapporte les témoignages de l'Antiquité , qui confirment la narration de Moïse touchant le Déluge.

XV. Dans la dernière Dissertation Mr. Delauney tache de répondre à quelques Difficultez sur l'Arche de Noé. Pour ce qui regarde la capacité de l'Arche , il nous renvoye à Buteo , au Chevalier Raleigh , à l'Evêque Wilkins , & aux autres Savans , qui ont traité ce sujet. Cependant il ne laisse pas de nous communiquer aussi ses propres Réflexions. Par exemple , il dit , que quelques Savans se sont donné beaucoup de peine inutilement , pour fournir des vivres aux animaux carnaciers , qui étoient dans l'Arche , puisqu'il est certain , que leur estomac peut très bien digérer des fruits & de l'herbe , & que cette nourriture ,

re, outre qu'elle est plus saine pour eux, excitoit moins la soif, & par conséquent épargnoit une grande quantité d'eau, dont on auroit été obligé de pourvoir l'Arche.

En voilà assez pour donner à nos lecteurs une Idée du livre de Mr. Delauny; c'est au public à juger s'il a tenu la promesse qu'il fait dans sa préface, de nous donner des Démonstrations aussi évidentes, que celle des Mathématiques. Nous dirons seulement, que nous avons évité avec soin de rapporter dans nôtre extrait les termes trop forts, & quelquefois emportez, qui échappent à nôtre Auteur contre ceux qu'il combat : ses raisonnemens n'en seroient pas moins concluans, quand il se seroit abstenu de dire des injures aux incrédules. Que ceux qui ont une mauvaise cause à défendre tachent à se soutenir, en rendant leurs adversaires odieux, on peut le leur pardonner; mais la vérité n'a pas besoin d'emprunter les armes de l'erreur; ses propres forces doivent lui suffire.

On donnera dans le Journal suivant l'Extrait du second Volume de cet ouvrage.

A R T I C L E I X.

Suite de l'Extrait de la Dispute du Dr. *Midleton* avec le Dr. *Pearce*, & quelques autres, au sujet de la réponse du Dr. *Waterland*, à l'Auteur

196 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
du Livre qui a pour titre, *Le Christianisme aussi ancien que le Monde, &c.*
(On a vû le commencement de cet
Extrait dans la II. Partie du Tome
I. de cette Bibliotheque, Article III.)

A DEFENCE of the Letter to Dr.
Waterland, &c. C'est-à-dire, *Dé-
fense de la Lettre adressée au Dr. Wa-
terland contre les fausses & vaines chi-
canes de l'Auteur de la Réponse à
cette Lettre.*

- - - - - Fragili quærens illi-
dere dentem

Offendet solido - - - - -

Horat.

A Londres, chez J. Peele, à la tête de
Locke dans Amen - Corner, 1732. 8.
pp. 94.

A REPLY to the Defence of the Let-
ter to Dr. *Waterland*, &c. C'est-à-
dire, *Replique à la Défense de la Let-
tre adressée au Dr. Waterland. Par
l'Auteur de la Reponse à cette Lettre.*

- - - - - quantò ille magis
formas se vertit in omnes.

Tantò, nate, magis contende te-
nacia vincla. Virg. Georg.
IV. 411.

A

OCTOB. NOVEMB. ET DECEMB. 1733. 197
A Londres, chez J. Watts, 1732. 8.
pp. 84.

REFLECTIONS on the Letter to Dr.
Waterland, and the Defence of it.
C'est-à-dire. *Reflexions sur la Lettre*
adressée au Dr. Waterland, & sur la
Défense de cette Lettre. Aliud est in-
telligere velle quod clausum est; a-
liud nolle credere quod apertum est.
S. Augustin. in Job. A Londres, chez
Watts, 1732. 8. pp. 34.

SOME REMARKS ON a Reply to the
Defence of the Letter to Dr. *Water-*
land, &c. C'est-à-dire, *Remarques*
sur la Replique à la Défense de la Let-
tre adressée au Dr. Waterland. Où
l'on explique clairement & à fonds,
comme on l'avoit promis, les *sentimens*
de l'Auteur sur les principaux points de
cette Dispute. A Londres, chez J.
Peele, 1732. 8. pp. 80.

MR. *Midleton* vivement attaqué, ou
plûtôt fort maltraité dans la *Répon-*
se à sa Lettre adressée au Dr. *Waterland*,
comme on l'a vû, rend avec usure la pa-
reille à son Antagoniste dans la *Défense* de
cette Lettre que nous annonçons. Il l'ac-
cuse hautement de partialité, de mauvaise
N 3 foi,

198 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
foi, & de zèle aveugle pour une Ortho-
doxie ridicule & pédantesque. Son ressentiment ne se borne pas même là ; il retombe sur tous ceux qui suivent les mêmes principes & qui sont animés du même esprit. „ Je n'ai dessein, dit-il (a), de
„ renverser ou d'affoiblir quoi que ce soit,
„ que ces systêmes absurdes que certains
„ Théologiens rigides & de mauvaise hu-
„ meur voudroient faire entrer dans la re-
„ ligion, comme s'ils étoient absolument
„ nécessaires pour la soutenir. Car dans
„ ce siècle de Pyrrhonisme où le Christia-
„ nisme est si vivement attaqué, & com-
„ me assiégré de près, le vrai moien de le
„ défendre n'est pas d'agrandir ses fortifi-
„ cations, & de faire en sorte que pour le
„ mettre à couvert des insultes des Assié-
„ geans, on ait besoin de plus de secours
„ qu'il n'en peut aisément fournir, mais
„ plutôt comme d'habiles Ingenieurs, de
„ démolir ses foibles dehors qui ne ser-
„ vent qu'à couvrir & à loger l'Ennemi
„ qui peut de là le battre en ruine avec
„ plus de succès, & de se renfermer dans
„ ses retranchemens naturels & solides qui
„ se trouveront à la fin imprenables „.
Un peu plus bas il s'exprime ainsi (b),
„ Dans toutes les Disputes de religion,
„ rien ne choque plus les personnes sen-
„ sées

(a) Def. p. 2, 3.

(b) Ibid. p. 5.

„ fées que de voir une troupe de Théolo-
 „ giens téméraires & décisifs , dont l'es-
 „ prit prévenu de certains systêmes , &
 „ obscurci par les préjugés ne sçauroit ja-
 „ mais percer le nuage dont leurs nourri-
 „ ces & leurs mères ont couvert leurs
 „ yeux, se donner pour les seuls Guides
 „ & les seuls Maîtres de toute la Nation
 „ en matière de foy, exiger que la scien-
 „ ce & la raison de tout le monde se sou-
 „ mettent à leurs décisions arbitraires, &
 „ flétrir du nom de Pyrrhonien ou d'In-
 „ crédule tous ceux qui ne peuvent ad-
 „ mettre leur manière de déterminer &
 „ d'expliquer les conditions du Christianis-
 „ me. Des Théologiens de cette trempe
 „ sont si éloignés d'agir conformément au
 „ titre qu'ils s'arrogent de *Medecins de l'a-*
 „ *me*, en prenant quelque soin de dorer
 „ les pillules qu'ils prescrivent , & d'ac-
 „ commodier leurs remèdes à l'état des
 „ Patients, qu'ils s'imaginent de pouvoir
 „ traiter des Créatures raisonnables, com-
 „ me les Maréchaux font les chevaux,
 „ leur mettre des morailles, & leur faire
 „ avaler par force toutes les medecines
 „ qu'ils jugent à propos de leur donner.
 „ Ce sont là les gens que je ne cesserai ja-
 „ mais de harceler, comme des Tyrans
 „ & des Oppresseurs de la raison & de la
 „ conscience, & par consequent comme
 „ des Ennemis de la paix & du bonheur
 „ du genre humain „.

On peut juger par cet échantillon de la manière dont Mr. *Midleton* repousse les injures vraies ou prétendues de son Adversaire. Celui-ci revient à la charge, d'autres le secondent, & à mesure que la Dispute s'échauffe, les recriminations se multiplient avec une aigreur qui n'est rien moins qu'édifiante. Nous n'avons garde de suivre les Auteurs dans ces demêlés personnels ; & pour éviter les répétitions, nous rapporterons ce qui s'est dit d'essentiel dans chacune des Brochures que nous venons d'annoncer, sur ces quatre Articles, savoir l'histoire de la chute de nos premiers Pères, celle de la Confusion des langues à la tour de *Babel*, l'origine de la Circoncision, & l'autorité de *Moïse* entant que Législateur. Quoi que ce dernier Article ne soit entré qu'incidemment dans la Dispute, c'est cependant celui sur lequel on a le plus vivement attaqué le Dr. *Midleton*, & auquel on s'est le plus arrêté, à cause de son importance.

Cet Auteur avoit allegué quelques passages de *Cicéron* (a), pour faire voir que ce Philosophe n'auroit ajouté aucune foi à l'histoire que *Moïse* nous a laissée de la tentation de nos premiers Pères, prise à la lettre. Mr. *Pearce* a soutenu, que ces passages n'expriment point les vrais sentimens de *Cicéron*, puisque ce sont simplement des ob-

(a) De Natura Deor.

objections qu'il met dans la bouche d'un des Interlocuteurs de ses Dialogues. Mais Mr. *Midleton* replique que cet Interlocuteur, qui est *Cotta*, fait le personnage d'un *Academicien*, & que *Ciceron* étant lui même de cette Secte, on ne sçauroit douter que ce que *Cotta* dit dans cet endroit ne soit l'opinion de *Ciceron*; d'autant plus que dans son second Livre de la *Divination*, où il parle en sa propre personne, il suit les mêmes principes, & se sert des mêmes argumens qu'il avoit mis dans la bouche de *Cotta*. Il est vrai qu'à la fin du Dialogue d'où sont tirés les passages en question, il avoue que l'argument de *Balbus*, ou du *Stoïcien*, lui paroïssoit plus probable; mais ce n'est là qu'un compliment qu'il fait à *Brutus* à qui il dédie son Livre, & qui étoit de la secte des *Stoïciens*, comme il lui dit dans une autre occasion (a) que sa Philosophie étoit la meilleure, quoique lui *Ciceron* en suivit une toute opposée. Il est vrai encore que *Cotta* en finissant la Dispute, déclare que ce qu'il avoit dit n'étoit fondé sur aucun jugement certain, & qu'il ne l'avoit proposé que pour le plaisir de disputer; mais en cela même il ne faisoit que suivre ses propres principes qui étoient de douter de tout, de ne décider de rien, & de s'en tenir simplement au probable, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne

re-

(a) De fin. l. 3. init.

202 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
regardât le sentiment qu'il avoit soutenu,
comme le plus vraisemblable de tous.

A tout cela Mr. *Pearce* répond qu'il ne faut point chercher les vrais sentimens de *Ciceron* dans ses *Dialogues*, mais dans ses *Offices*, dans ses *Tusculanes*, & autres Ouvrages où il dogmatise, & dit nettement ce qu'il pense; que le compliment qu'on lui fait faire à *Brutus* est indigne de sa candeur, supposé qu'il eut été de l'opinion qu'on lui attribue; que sans renoncer à ses principes sceptiques, il pouvoit fort bien trouver le sentiment des *Stoïciens* sur la nature des Dieux plus probable que celui des *Academiciens*, n'étant assujetti à aucun système ou à aucune secte en particulier; qu'en effet on voit qu'il a adopté plusieurs de leurs idées, surtout dans ses *Offices*, & ses *Paradoxes*; & enfin que *Cotta* en finissant la Dispute ne dit pas simplement que l'opinion des *Stoïciens* lui paroïsoit la plus probable, mais qu'il *savoit certainement*, ou qu'il *étoit persuadé* que *Balbus* qui soutenoit le parti de cette secte, *pouvoit aisément le refuter* (a), preuve manifeste que *Ciceron* étoit à cet égard du sentiment des *Stoïciens*. Mr. *Middleton*, loin de se rendre à ces raisons, soutient de nouveau, que ce Philosophe étant de la secte des *Academiciens*, de l'aveu de tout le monde, l'on doit naturellement regarder comme son opinion

(a) Facile me à te vinci posse, certò scio.

particulière ce qu'il met dans la bouche de *Cotta*. Où la faut il chercher, dit-il, plutôt que là, ou dans les endroits où il traite la même question directement & à fond, comme dans son Livre de *la divination*, où il déclare en propres termes que *le principal but de cette Dispute étoit de combattre la superstition, comme ç'avoit été aussi celui de son autre livre de la nature des Dieux*, (a) ce qui n'est applicable qu'au personnage que fait *Cotta* dans ce livre. A l'égard des paroles de ce dernier qu'on a alleguées, *facile me à te vinci posse certò scio*, Mr. *Middleton* persiste à croire que ce n'est là qu'un compliment, & se moque de la reflexion de Mr. *Pearce*, qui prétend qu'on ne peut entrer dans cette pensée sans accuser *Cicéron* d'une dissimulation dont il étoit incapable. „ Je voudrois bien savoir, lui dit-il, „ pour qui vous prenés *Cicéron* : Pour „ quelque Bigot qui se fit conscience de „ ne rien relâcher de la rigidité de ses „ principes en matière de religion ; ou „ pour quelque Pedant qui crût que ce „ seroit déroger à sa science que de ne pas „ soutenir en toute rencontre la supériorité & l'autorité de son propre jugement. ” C'étoit un homme d'un caractère tout opposé : Naturellement poli & complaisant, il savoit, sans blesser la candeur, donner quelque chose aux sentimens de ses Amis, quel-

(a) De Div. l. 2. cap. ult.

204 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
quelque différens qu'ils fussent des siens. Et
c'est ce que fait *Cotta* quand il dit à *Bal-*
bus qu'il *sait très bien qu'il lui est facile de le*
refuter ; car quelque forte que paroisse cet-
te expression, elle ne sauroit emporter une
entière certitude dans la bouche d'un *Ac-*
ademicien, dont le caractère distinctif est de
ne savoir rien certainement, ainsi on ne
peut l'envisager que comme un compli-
ment.

Qu'il nous soit permis de dire librement
notre pensée sur tout cet article. Mr. *Mid-*
leton auroit fort bien pû se passer d'alleguer
Ciceron contre l'histoire litterale de la ten-
tation de nos premiers Pères ; 1. parce que
son autorité ne peut-être d'aucun poids
qu'en supposant que c'étoit un homme in-
capable de dissimulation, & qui faisoit un
parfait usage de sa raison ; mais c'est ce
que ses plus outrés partisans ne diront ja-
mais ; 2. parce qu'après tout, on ne peut
nier que quelques-uns des passages en ques-
tion ne soient en effet de simples objections
que ce *Philosophe* met dans la bouche
d'un de ses Interlocuteurs, pour donner
lieu d'éclaircir à fond la matière qu'il trai-
toit, sans qu'on puisse en conclurre que c'é-
toit là son opinion particuliere : D'ailleurs,
c'est une chose incontestable que quoi que
Ciceron fût de la secte des *Academiciens*, il
n'a pas laissé de suivre l'opinion des *Stoi-*
ciens en bien des choses, comme Mr. *Pear-*
ce l'a fait voir. Mais d'un autre côté, Mr.
Pearce

Pearce lui même n'a-t-il pas eu tort de soutenir que cet Orateur n'exprime jamais ses vrais sentimens dans ses Dialogues? Et en outrant l'éloge qu'il en fait, & le représentant en particulier comme un homme d'une candeur & d'une probité irréprochables, n'a-t-il pas fortifié la preuve que son Antagoniste a prétendu tirer de son jugement? C'est lui faire trop d'honneur que d'en parler sur ce ton: l'histoire de sa vie justifie de reste que c'étoit un parfait Courtisan qui savoit très bien dissimuler, & s'accommoder aux tems & aux personnes. Il aimoit les louanges & la gloire à la fureur, & il s'en accuse lui-même quelque part (a). Il conseilla à *Milon* le meurtre de *Clodius*; du moins l'on entrevoit assez clairement dans une de ses lettres à *Atticus* (b), qu'il en étoit complice. Et pour ce qui est de la superiorité de sa raison à laquelle il semble qu'on en appelle de part & d'autre, comme à un Juge competent, n'y a-t-il pas dans ses Ouvrages des erreurs, des fausses maximes, des sophismes, & même des contradictions grossières, comme divers Savans l'ont fait voir en détail? On a donc tort d'alleguer ici son autorité, & d'en faire tant de cas.

Mais revenons à Mr. *Middleton*. Il demande à son Antagoniste ce que c'est, après

(a) Liv. IX. lett. 14.

(b) Liv. IV. lett. 3.

206 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 près tout, que nous devons croire de la
 tentation du Serpent. Faut-il l'expliquer
 allegoriquement ? Non, car c'est pour l'a-
 voir fait qu'on l'a accusé de vouloir affoi-
 blir l'autorité de *Moïse*. Faut-il la pren-
 dre toute à la lettre ? Ce n'est pas cela
 non plus, car on prétend qu'elle renferme
 de grands mystères. Que faut il donc faire ?
 Suivant l'opinion commune, il faut en ex-
 pliquer une partie litteralement, & le reste
 allegoriquement. Par exemple, ces paro-
 les, *Le Serpent étoit plus rusé qu'aucune bête
 des champs*, (a) doivent s'entendre à la let-
 tre : Mais quand il est dit que cet animal
 accosta *Eve*, & lui parla ; ce n'est plus de
 lui qu'il s'agit, mais du Diable qui est ap-
 pellé dans un sens figuré le *Serpent ancien*,
 le *Tentateur*. De même, la peine que Dieu
 infligea au Serpent, *Tu ramperas sur ton ven-
 tre, & tu mangeras la poussière tous les jours
 de ta vie*, cette peine doit être prise à la
 lettre : Mais ce qui suit immédiatement, *je
 mettrai inimitié entre toi & la femme, & en-
 tre ta semence & la semence de la femme ; cette
 semence te brisera la tête & tu lui briseras le
 talon* (b) cela, dis je, est tout allegori-
 que, & renferme de grands mystères. “ Ne
 ,, seroit-il pas plus raisonnable ajoute Mr.
 ,, *Midleton*, de suivre dans l'explication de
 ,, ce fait une seule & même methode ; au
 ,, lieu

(a) Genes. III. 1.

(b) Ibid. V. 14. 15.

„ lieu de passer ainsi à tout moment , &
 „ d'une manière si arbitraire , de la Lettre
 „ à l'Allegorie , & de l'Allegorie à la Lettre ?
 „ Et si le sens littéral paroît en effet con-
 „ traire à la raison , & à l'idée que nous a-
 „ vons de Dieu , que nous reste-t-il à faire ,
 „ sinon de recourir à l'Allegorie. ”

Mr. *Pearce* répond à cela , que de ce que les Interpretes donnent un sens allegorique , ou mystique à certaines parties de cette histoire , il ne s'ensuit point qu'elle ne soit pas vraie pour le fond , prise à la lettre. Le Serpent qui aborda *Eve* , étoit un vrai Serpent , quoiqu'il fut animé par un Esprit malin ; Et la peine que Dieu lui infligea , quoi qu'elle doive être entendue principalement dans un sens figuré , n'en fut pas moins réellement prononcée , &c. Et pour convaincre Mr. *Middleton* qu'il n'y a rien en cela de contraire à la raison , & aux idées que nous avons de Dieu , comme il semble l'insinuer , on le renvoie d'abord à l'*Histoire Universelle* qu'on publie ici depuis quelque tems par Cahiers , & dont on a déjà imprimé en *Hollande* un vol. in 4. traduit en François. Les Auteurs de cette Histoire ont défendu par de bonnes raisons le sens littéral du recit de *Moïse* , & fait voir clairement qu'il n'y a dans ce recit ainsi entendu , aucune circonstance qui contredise en aucune manière nos notions naturelles (a). On lui fait remarquer ensuite ,
 que

(a) Pag. 98. & suiv. de la Traduction Française.

208 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
que le Démon ne pouvoit tenter *Eve* que sous une forme visible, n'étant pas possible à de purs Esprits, bons ou mauvais, de converser autrement avec les hommes : Mais il ne pouvoit pas prendre une forme humaine avec la moindre apparence de succès, puisqu'il n'y avoit encore dans le monde qu'un homme & qu'une femme, ce qu'*Eve* n'ignoroit pas sans doute. Et pourquoi le Serpent n'auroit-il pas été aussi propre qu'aucun autre animal à lui servir d'instrument pour séduire nos premiers Pères ? Ou pourquoi *Eve* n'auroit elle pas pu s'imaginer que le Serpent avoit aquis la raison & la parole en mangeant du fruit défendu, & que c'étoit sur sa propre expérience qu'il lui en recommandoit l'usage ? La raison dont il se sert pour l'y engager, semble l'insinuer, *Dieu fait*, dit-il, *qu'au jours que vous en mangerés, vos yeux seront ouverts*, c'est-à-dire les facultés de votre esprit deviendront aussi-tôt incomparablement plus étenduës, & plus parfaites qu'elles ne le sont à présent, *Et vous serés comme des Dieux, sachant le bien & le mal* (a). On ajoute que si le recit de *Moïse* n'eut pas été conforme à la vérité, il auroit été facile de le convaincre d'imposture ; car quoi qu'il ait écrit plusieurs siècles après la Chûte, ce fait ne pouvoit avoir été oublié, ou être inconnu de son tems, puisqu'il ne falloit que

(a) Genes. III. 5.

que la vie d'un petit nombre de personnes pour le transmettre à la generation d'alors.

„ *Methuselah*, dit un savant Auteur Anglois
 „ (a) qu'on cite à cette occasion, avoit
 „ vû *Adam*, *Sem* avoit vû *Methuselah*, *Isaac*
 „ *Sem*, & *Amram*, pere de *Moïse*, les fils
 „ de *Jacob*: Ainsi l'histoire de la Création,
 „ & des Revelations par lesquelles Dieu a-
 „ voit jugé à propos de se manifester à leurs
 „ Peres, ne pouvoient pas être inconnuës
 „ à ceux qui vivoient dans ce tems-là. . . .
 „ S'il est absurde de supposer que tout cela
 „ soit réellement arrivé au commencement
 „ du monde, n'auroit il pas été également
 „ absurde de le représenter comme tel à
 „ ceux qui vivoient dans les premiers âges
 „ du monde? Il n'est pas croiable que l'e-
 „ venement le plus interessant pour le gen-
 „ re humain qui soit jamais arrivé, excep-
 „ té notre Redemption par *Jesus-Christ*, se
 „ soit passé de manière qu'on n'ait pû en
 „ instruire la posterité que par voie d'alle-
 „ gorie. Les Enfans d'*Israël* savoient ils
 „ l'histoire de la chute, telle qu'elle étoit
 „ réellement arrivée, ou ne la savoient-ils
 „ pas? S'ils la savoient, pourquoi *Moïse*
 „ l'auroit-il cachée sous le voile d'une alle-
 „ gorie?

(a) Jenkins. Vol. I. Part. II. Ch. 1. & Vol. II. Ch. 13. de son Livre qui a pour titre, *The Reasonableness of Christianity, &c.* c'est-à-dire, Conformité du Christianisme avec les lumières de la raison.

„ gorie ? Et s'ils ne la favoient pas , com-
 „ ment avoit elle pû tomber dans l'oubli
 „ durant un si petit nombre de generations,
 „ supposé qu'elle ait jamais été connue à
 „ la posterité d'*Adam*, ce qu'on ne sauroit
 „ revoquer en doute , &c. ”

Mr. *Pearce* allègue deux autres preuves en faveur de son sentiment , qui lui paroissent des plus concluantes. La première est que si jamais histoire eut l'apparence d'un recit simple & naturel, c'est celle de la *Genese*. Toutes les autres parties de ce Livre contiennent une narration naïve & sans figure. Pourquoi donc abandonner la lettre dans ce seul article de la tentation de nos premiers peres, tandis qu'on la conserve partout ailleurs ? Et de quel usage pouvoit être une histoire allegorique, plutôt qu'une relation litterale ? N'étoit-il pas naturel de penser que celle-ci seroit tout aussi bien reçue, qu'on s'en souviendroit aussi long-tems, & qu'on l'entendroit beaucoup mieux ? N'y avoit-il pas même lieu de craindre qu'une pareille fiction ne tendit à diminuer le credit de son Auteur par rapport aux autres parties de son Histoire ?

La seconde preuve directe que Mr. *Pearce* avance pour établir le sens litteral de l'histoire de la chute, est tirée de quelques passages du N. Testament, où il en est parlé comme d'un fait arrivé de la manière que *Moïse* le rapporte , par exemple

Jeans

Jean VIII. 44. 2. *Cor.* XI. 3. 1. *Tim.* II. 14. Passages qui lui paroissent d'autant plus forts, que *St. Paul*, & *Jésus-Christ* lui-même fondent sur cette histoire la vérité de certaines choses qui étoient en question, ce qu'ils n'auroient jamais fait, & qu'il eut été même absurde de faire, si elle n'avoit pas dû être entenduë à la lettre. Mais ne pourroit-on pas dire qu'ils raisonnoient ici suivant les idées des Juifs, & en s'attachant aux termes plutôt qu'au sens de la Narration de *Moïse*, de sorte que c'étoient là des argumens *ad hominem*, & non des preuves absoluës ?

On s'imaginera aisément que *Mr. Middleton* n'a pas manqué d'alleguer pour confirmer son opinion, l'autorité de *Philon* Juif, & de quelques anciens Pères de l'Eglise, grands Allegoristes, comme *Clement d'Alexandrie*, *Eusebe*, *Origine*, &c. Il en cite au long des passages par lesquels il paroît qu'ils ont entendu dans un sens figuré l'histoire de la Création & de la tentation de nos premiers Parens, & que bien loin que la méthode d'allegoriser donnât quelque scandale aux Chrétiens des premiers siècles, on regardoit au contraire comme une chose de dangereuse conséquence, & comme une herésie même de la mépriser, parce qu'on croioit que c'étoit, en bien des cas, le seul moyen de lever les difficultés qui se rencontrent dans l'explication de l'Écriture Ste. Mais *Mr. Pearce* replique

que quoique ces divers Auteurs aient interprété allegoriquement l'histoire de la Chute, il ne s'en suit pas qu'ils la rejettassent dans le sens litteral. Il examine l'un après l'autre tous les passages qu'on en a cités, & il tâche de leur donner un autre sens, mais nous ne saurions dissimuler qu'il n'y reussit pas toujours. Il en allègue d'autres par lesquels il paroît que ces Auteurs ont admis en general le sens litteral de l'Histoire de la Bible, & il renvoie son Antagoniste à ce qu'en a dit Mr. le Docteur *Smalbroke* à présent Evêque de *Litchfield* dans l'Ouvrage qu'il a publié, il n'y a pas long-tems contre *Woolston* (a). Cependant Mr. *Middleton* est revenu à la charge, & pour confirmer ce qu'il avoit avancé sur ce sujet, il rapporte le témoignage de St. *Ferome* qui assure qu'*Origene* allegorisoit tellement l'histoire du Paradis terrestre, qu'il en détruisoit entièrement la verité litterale (b). Il cite St. *Augustin* même, qui disputant contre les *Manichéens*, soutient qu'on ne sauroit expliquer l'histoire de la chute de l'homme d'une manière pieuse & digne de Dieu, qu'en la prenant dans un sens allegorique (c). Il ajoute qu'il n'a jamais prétendu nier que

Pbilon,

(a) Vindication of the Miracles of our Saviour, &c. Vol. I. Chap. 2. & 3.

(b) Hieron. Op. T. IV. Part. II. p. 310. Edit Benedict.

(c) De Genes. cont. Manich. L. II. C. 3.

Pbilon, & les anciens Peres de l'Eglise dont nous avons parlé, n'admissent en general le sens litteral de l'Ecriture, mais qu'il ne s'ensuit point qu'ils n'allegorifassent pas de certains passages, ou de certains traits de l'histoire Ste. en particulier, tel que celui de la tentation de nos premiers Peres. Il s'appuie encore sur l'autorité de *Pbotius*, de *Sixte de sienne*, & de *Rivet*, qui disent que *Pbilon*, & à son exemple quelques Peres Grecs & Latins donnoient à la Narration de *Moïse* un sens allegorique exclusif du litteral. Enfin il déclare qu'il croit que l'allegorie est *jusques à un certain point necessaire* pour expliquer l'histoire de la Création & de la chute de l'homme, de manière que cela ne fasse aucun tort à la verité du Christianisme. Il suffit, selon lui, d'admettre le fond de cette histoire, savoir que Dieu a créé l'homme dans un Etat de perfection & de bonheur, & que l'homme est déchu de cet Etat par sa pure faute: Du reste, il importe peu de savoir comment tout cela s'est fait, & *Moïse* n'a point eu dessein de satisfaire là-dessus notre curiosité. On trouve ici une citation du P. *Calmet* qui dit dans ses *Commentaires sur la Bible*, qu'il est extrêmement difficile d'expliquer les premiers chapitres de la *Genese*, sur tout ce qui regarde la chute de l'homme, & l'histoire du Serpent; & que les *Juifs* ne permettent point à leurs jeunes gens, au dessous de 25. ou 30. ans, de les lire.

Le second fait general sur lequel roule cette fameuse dispute , c'est l'histoire de la Confusion des langues à la tour de *Babel*. Et ici le Dr. *Pearce* a tout l'avantage, ou peu s'en faut, sur le Dr. *Middleton*. Celui-ci avoit soutenu qu'il n'étoit pas nécessaire de rapporter à cet événement l'origine de la diversité des langues qui ont eu cours dans le monde , parce qu'on pouvoit en rendre raison par des causes purement naturelles; concluant de là que Mr. *Tindal* avoit eu quelque sujet de soupçonner que *Moïse*, faute de faire attention à ces causes naturelles, avoit jugé à propos de recourir au miracle, & cela pour donner plus de poids à son histoire. Mais Mr. *Pearce* lui a si bien fait sentir les mauvaises conséquences de ce raisonnement, qu'il se retracte en quelque manière dans sa *Défense* (a); car il proteste qu'il n'a jamais eu dessein d'attaquer la vérité du recit de *Moïse*, & que tout ce qu'il a prétendu faire voir, c'est qu'on pouvoit avec quelque apparence de raison & de probabilité, attribuer l'origine de la diversité des langues à la dispersion du genre humain, qui lui semble avoir dû arriver naturellement. Il developpe ensuite sa pensée sur ce dernier article: "

„ Qu'on considère, dit-il, le genre hu-
 „ main dans son enfance, & ne faisant
 „ qu'une seule famille, on comprendra
 „ bien-

(a) Pag. 89.

„ bien-tôt qu'à mesure que cette famille
 „ s'est agrandie, ceux qui la composoient
 „ ont dû nécessairement se séparer, & for-
 „ mer des Colonies, pour aller chercher
 „ ailleurs des Etablissmens. C'est ainsi
 „ que s'est faite la dispersion du genre hu-
 „ main, dont il est parlé Gen. X. 32. &
 „ qui doit être arrivée avant la contruc-
 „ tion de la Tour de *Babel*. Or comme
 „ les hommes étoient encore grossiers &
 „ ignorans, sans connoissance des Arts &
 „ des Sciences, à mesure que les Arts &
 „ les Sciences naquirent & se perfectionné-
 „ rent, il dut nécessairement se former
 „ dans chaque Nation, ou chaque Colo-
 „ nie particulière, un nouveau langage
 „ inconnu, en grande partie, à tout le
 „ reste des habitans du monde. Car les noms
 „ n'étant généralement que des signes ar-
 „ bitraires, formés par fantaisie, ou par
 „ accident, & établis par l'usage, & non
 „ pris de la nature & des qualités des cho-
 „ ses mêmes, tout objet nouveau doit de
 „ nécessité donner lieu à un mot, non seu-
 „ lement nouveau, mais encore différent de
 „ celui qu'on donneroit au même objet,
 „ s'il étoit connu, chez un autre Peuple.
 „ Dès qu'une fois une différence de lan-
 „ gage s'est ainsi introduite dans chaque
 „ Colonie, le mélange & la composition
 „ de plusieurs de ces langages qui a dû se
 „ faire insensiblement à la faveur des con-
 „ quêtes & du commerce reciproque des

„ différentes Nations, est devenu la source de leur multiplication prodigieuse ;
 „ tout comme le mélange des différens sons des cloches produit une infinie variété de tons. ”

Tout cela est ingénieux, mais ne va point au fait, à moins que Mr. *Midleton* ne prétende que la diversité des langues pouvant avoir été produite par des causes purement naturelles, l'histoire que *Moïse* nous a laissée de ce qui arriva à la Tour de *Babel*, ne sauroit être vraie. Mais il a trop d'esprit pour tirer une pareille conséquence, & il s'en défend même expressément. Cependant il n'y a point de milieu, il faut qu'il l'admette, ou qu'il convienne que son hypothèse n'aboutit à rien : Car il n'est pas question ici de ce qui a pû arriver par des causes naturelles, mais de ce que *Moïse* dit être arrivé. Il s'agit de savoir si la confusion des langues à la tour de *Babel* est un fait véritable, ou feint, & s'il y a quelque absurdité à supposer, que Dieu intervint pour produire cette confusion. Voilà à quoi Mr. *Midleton* devoit s'attacher & il est étonnant que son Antagoniste ne se soit point avisé de le relever là-dessus. A la vérité il ne lui convenoit guère de le faire, après avoir soutenu qu'il est impossible de rendre raison de cette prodigieuse diversité de langues qui ont eu cours dans le monde, qu'en supposant une confusion miraculeuse pareille à celle qui arriva

riva à la Tour de *Babel* ; car dès-là, Mr. *Midleton* a été en quelque façon autorisé à prouver le contraire. C'est ainsi que par une proposition outrée & absolument hors d'œuvre, Mr. *Pearce* a perdu tout l'avantage qu'il avoit naturellement sur lui dans ce point : Et c'est ce qui arrive dans toutes les disputes où l'on s'échauffe , & où la passion fait avancer des choses qui font plus de tort qu'on ne pense à la vérité qu'on soutient.

Mais il y a un autre Article relatif à celui-ci, sur lequel Mr. *Pearce* a eu tout le succès qu'il pouvoit désirer : c'est sur le tems de la dispersion des Enfans de *Noé*. Mr. *Midleton* prétend que cette dispersion commença avant la confusion des langues à la tour de *Babel* ; & la seule preuve ; qu'il en allégué, outre celle que nous avons déjà rapportée dans notre Journal précédent, c'est qu'il est dit sur la fin du Chap. X. que *les Nations furent divisées sur la terre, après le Déluge, par le fils de Noé* ; comme si parce qu'il en est fait mention auparavant, il s'ensuivoit que cela fut arrivé auparavant. Mais, dit Mr. *Pearce*, qu'y a-t-il de plus naturel que de supposer que l'Historien sacré parle d'abord de la dispersion du genre humain en general, & qu'il nous apprend ensuite comment elle est arrivée, & quelles en ont été les causes ? Après tout, il ne faut que lire le vers. 9. du Chap. XI. pour se convaincre que cette dispersion ne

se fit qu'après la confusion des langues. *L'Eternel*, dit *Moïse*, *confondit à Babel le langage de TOUTE LA TERRE, & de là il les dispersa sur TOUTE LA TERRE.* Se peut il rien de plus formel? Mr. *Middleton* ne peut croire que par cette expression *toute la terre*, on doive entendre absolument tous les hommes, parce que ce seroit supposer que *Noé* & ses fils entrèrent dans les vuës criminelles de ceux qui construisirent la tour de *Babel*, ce qui ne lui paroît point vraisemblable. Mais la réponse à cette difficulté est très aisée, quoique Mr. *Pearce* n'ait pas jugé à propos de la faire, peut être pour cette raison là même. Il n'est pas vraisemblable, je l'avouë, que *Noé* & ses fils se soient rendus complices d'un dessein aussi opposé aux vuës de Dieu, & aussi extravagant tout ensemble; mais est-ce une chose impossible? Cependant il n'y a qu'une telle impossibilité qui puisse autoriser à prendre ces mots *toute la terre*, dans un autre sens que celui qu'ils présentent naturellement, sur tout si l'on considère que c'est la même expression qui est employée dans le premier verset de ce chapitre, *Alors toute la terre avoit un même langage & une même parole*; ce que les Interpretes entendent unanimement de tout le genre humain. D'ailleurs, il y avoit déjà quelques années, selon les meilleurs Chronologistes que *Noé* étoit mort, au tems de la construction de la tour de *Babel*. Et ne pourroit on pas
sup-

supposer que ceux de ses descendans qui avoient le plus de pieté tâcherent de détourner les autres de leur entreprise, mais en vain parce qu'ils faisoient le plus petit nombre? On peut voir la-dessus l'*Histoire Universelle*, traduite de l'Anglois, dont nous avons déjà parlé, & où tout ce qui a rapport à cet événement est traité à fond (a).

Passons au troisieme fait en dispute, savoir l'origine de la Circoncision. Mr. *Middleton* qui la fait venir des *Egyptiens*, tâche de justifier les citations qu'il avoit produites dans sa Lettre au Dr. *Waterland*, pour le prouver: Mais malgré toute la subtilité de son esprit, il s'en faut beaucoup qu'il n'y réussisse. Il paroît que souvent il a cité de mémoire ou sur la foi d'autrui sans recourir aux Originaux, que d'autrefois il s'est contenté d'exprimer le sens des Auteurs à sa manière, & que quelquefois même il l'a mal représenté pour favoriser son opinion, comme Mr. *Pearce* le lui reproche vivement. Il est vrai que dans sa Duplique il tâche de s'excuser en disant que si la précipitation ou la chaleur de la dispute lui a fait donner à de certains passages un sens plus fort & plus étendu que les termes ne pouvoient le souffrir, ce n'a été que lorsqu'il a confirmé le même fait dont il s'agissoit par d'autres autorités claires &

COR-

(a) Liv. I. Chap. 2. pag. 255, & suiv.

220 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
convaincantes, ou lorsqu'il étoit incontes-
table, qu'on pouvoit le faire. Mais de
pareilles libertés ne doivent point être per-
mises, elles feroient de dangereuse conse-
quence; & puis, c'est donner prise à un
Adverfaire, & fournir matière à des soup-
çons defavantageux. Au reste, ce repro-
che ne tombe pas sur toutes les citations
de Mr. *Middleton*; il y en a quelques-unes
qui sont fort exactes, & auxquelles son
Antagoniste n'a rien eu à répliquer. Té-
moin l'aveu qu'il fait en quelque endroit
qu'il n'importe pas beaucoup de savoir si
tous les *Egyptiens* en general se faisoient
circoncire, (a) & qu'il abandonne desor-
mais ce point; car cela suppose que les
autorités que Mr. *Middleton* a alleguées pour
le prouver sont justes. En effet il paroît
clairement par les passages d'*Heredote*, de
Diodore de Sicile, & de *Strabon*, qu'il a pro-
duits à ce sujet, que la circoncision étoit
une coutume à tous les *Egyptiens*, & non
particulière aux Prêtres, comme l'a pré-
tendu Mr. *Pearce*. Il y en joint un d'*A-*
gatharcide cité par *Photius* (b), lequel dit
exprellément que *tous les Egyptiens étoient*
circoncis. Et il assure sur de bons témoi-
gna-

(a) Reply to the Defence of the Letter, &c.
pag. 16.

(b) Photii Biblioth. p. 1358. ex Agatharcide,
c. 30.

gnages (a) que comme les Juifs ne permettoient à personne de manger la Pâque qui ne fut circoncis, aussi les Egyptiens n'admettoient ils à leurs mystères que ceux qui avoient observé cette cérémonie; jusques là que *Pbythagore* fut obligé de se faire circoncire pour pouvoir être initié aux secrets de leur religion, & à leur science symbolique. Il remarque que quand même la circoncision auroit été particulière aux Prêtres d'Égypte, son Antagoniste n'y gagneroit rien, parce que *Moyse* auroit pu également emprunter d'eux cette cérémonie, avec cette seule différence qu'il l'auroit renduë plus commune en l'imposant à tous les Juifs sans distinction.

Pour donner plus de vraisemblance à son opinion, Mr. *Midleton* avoit tâché de faire voir par quelques passages d'*Herodote*, que les Juifs avoient tiré plusieurs de leurs coutumes religieuses des Egyptiens. Mais Mr. *Pearce* lui ayant soutenu, non sans quelque raison, que ces passages ne prouvent rien de semblable, ou ne le prouvent que très imparfaitement, il déploie toute la subtilité de son esprit pour justifier le sens qu'il leur a donné & la conséquence qu'il en tire. Nous n'oserions assurer qu'il l'ait fait d'une manière satisfaisante; aussi s'est-il enfin retranché à dire qu'il n'a prétendu

con-

(c) Clem. Alex. Strom. L. I. p. 354. c. 15. Edit. Potter. Vid. it. Cotelerii Not. in Barnab. Epist. c. 9.

conclurre autre chose de diverses citations, sinon que plusieurs coutumes des Juifs, aiant *quelque ressemblance* avec celle des Egyptiens, elles peuvent très bien avoir été empruntées de ces derniers : Il n'est pas nécessaire pour cela qu'elles soient en tout les mêmes, parce que *Moïse* en les introduisant dans sa nouvelle République a pu y faire quelque changement, les resserrer ou les étendre, suivant que cela lui paroïssoit convenable pour son but.

A l'égard des passages de *Spencer*, & de *Lightfoot* que Mr. *Middleton* avoit allégués pour faire voir que la circoncision étoit une chose également douloureuse & dangereuse, Mr. *Pearce* l'a si bien convaincu dans sa Replique qu'il ne pouvoit en tirer aucun avantage, qu'il les a enfin abandonnés. *Spencer* cite *Maimonides* d'après *Buxtorf* qui en a tout à fait mal rendu le sens, & il y ajoute de son chef des mots qui ne sont point dans *Buxtorf*, & Mr *Middleton* ne traduit pas même exactement la citation de *Spencer*. Une preuve que *Maimonides* n'a jamais eu la pensée que ces Auteurs lui attribuent, c'est qu'il dit dans un endroit qu'on allègue dans cette occasion (a), *qu'il est permis de circoncire avec quelque instrument que ce soit, fut ce même avec un caillou tranchant, ou un morceau de terre, ou quelque chose qui coupe, parce qu'il*
n'y

(a) Maim. de circumcis. c. 1.

n'y a point de danger. A l'égard du passage de *Lightfoot*, on fait voir que cet Auteur ne parle point de *morts fréquentes causées par la circoncision*, ni de *Loi qui porte qu'une personne qui auroit perdu trois enfans successivement, par l'opération, seroit dispensée de circoncire les autres.* Il y a plus, ce que *Lightfoot* dit à cette occasion, est tiré, encore très mal, d'un mauvais conte qu'on trouve dans le *Talmud de Jerusalem* (a), & qui prouve même tout le contraire de ce que prétend *Mr. Middleton*; Car quoi qu'il y soit parlé de trois enfans morts l'un après l'autre par une suite de leur circoncision, il est dit expressément que le quatrième fut, malgré cela, circoncis, après avoir seulement différé la cérémonie quelque tems au de là des huit jours marqués par la Loi, & qu'il vécut. Qu'on s'informe des Juifs eux mêmes, ils diront tous qu'il n'y a pas d'exemples d'Enfans qui soient morts par cette opération, si l'on en excepte celui dont nous venons de parler, & qui a tout l'air d'une fable. On a vû des hommes de soixante ans, & au dessus, se faire circoncire, sans en mourir, & sans en recevoir même d'autre mal qu'une légère incommodité pendant quelques jours.

Mr. Middleton avoit remarqué qu'il étoit beaucoup plus probable que les Juifs eussent emprunté cette coutume des Egyptiens,

(b) p. 7. col. 4. Tract. Jahamoth.

tiens, qu'il ne l'étoit que les Egyptiens l'eussent prise des Juifs; & pour le prouver il avoit opposé l'état florissant des premiers à la condition foible & méprisable des derniers. Mr. *Pearce*, dans sa Réponse, a soutenu au contraire, que les Juifs ne le cedoient en rien aux Egyptiens, du tems de *Moïse*, & même qu'ils auroient pû, avec autant & plus de probabilité, emprunter leurs cérémonies de tout autre peuple. Mais Mr. *Middleton* réplique qu'il est surpris que son Antagoniste puisse avancer des faits qui se trouvent si clairement contredits & par l'histoire de *Josèphe*, & par celle là même de la Bible. Il est certain que les Juifs furent presque constamment esclaves en Egypte, renfermés dans un petit coin du royaume, méprisés, maltraités des Egyptiens, sans autorité & sans pouvoir. La formidable armée avec laquelle *Pharaon* les poursuivit au travers de la mer rouge, prouve assez leur foiblesse, & la force supérieure de leurs Ennemis. Et il n'est pas moins certain qu'ils avoient pour ainsi dire, succé avec le lait plusieurs coutumes Egyptiennes, & qu'ils s'étoient abandonnés à l'Idolatrie qui régnoit en Egypte. Après même en être sortis, ils conservèrent toujours un extrême penchant pour les cérémonies & le culte des Egyptiens, & ils s'y replongerent aussi souvent qu'ils en eurent l'occasion, & plus souvent que dans aucune autre espèce d'I-

do-

dolatrie : C'étoit , en quelque maniere , leur superstition favorite. Ainsi l'on ne peut nier qu'il ne soit beaucoup plus probable que les Juifs aient tiré la circoncision des Egyptiens , qu'il ne l'est que les Egyptiens l'aient prise des Juifs.

Mais quoique Mr. *Pearce* ait eu tort de soutenir le contraire , Mr. *Midleton* n'en est au fond pas plus avancé ; car il n'est pas question de ce qui est probable , mais de ce qui est en effet. La circoncision vient-elle des Egyptiens , ou est-elle d'institution divine ? Voilà de quoi il s'agit. Mr. *Pearce* prétend , avec le commun des Théologiens , qu'elle est d'institution divine , & les preuves qu'il en allégué nous paroissent sans réplique. *Abraham* est le premier des Hebreux , suivant l'histoire sainte , qui ait pratiqué cette cérémonie ; mais ce fut ensuite d'un ordre exprès de Dieu , lequel ne se bornoit pas même à lui , mais s'étendoit à toute sa postérité après lui (a). D'ailleurs , il ne falloit rien moins qu'un tel ordre pour engager ce Patriarche à établir dans sa famille une coutume naturellement si rebutante , & à s'y soumettre lui même dans un âge si avancé. Quelques Auteurs ont prétendu à la vérité , qu'il l'avoit prise en *Egypte* pendant le séjour qu'il y avoit fait. Mais si cela est , d'où vient qu'il ne se fit circoncire que

23. ans

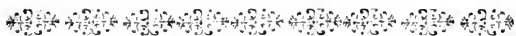
(a) Genes. XVII. 10, & suiv.

23. ans après son retour d'*Egypte* ? Et d'où vient que son frere *Lot* qui avoit été avec lui dans ce País, ne pratiqua point la même cérémonie, & ne l'introduisit point dans sa famille ? *Moïse* en nous apprenant ces deux circonstances, prévient tous les soupçons qu'on pourroit former contre l'origine divine de la circoncision, telle qu'il la rapporte. Seroit-ce donc que cet Auteur devoit être moins crû qu'*Herodote*, *Diodore de Sicile*, & quelques autres, qui sont venus long-tems après, & qui paroissent n'avoir eu qu'une connoissance très imparfaite de ce qui regardoit les Hébreux ? Mais peut on seulement en avoir la pensée, sans une partialité extrême & indigne d'un homme raisonnable, à n'envisager même *Moïse* que comme un simple historien ? Enfin Mr. *Pearce* produit en témoignage les anciens Pères de l'Eglise, & entre autres *Justin Martyr*, & *Irenée*, qui ont soutenu que la circoncision étoit d'institution divine. Mais ce qui est d'un tout autre poids, il allégué ce que *Jesus Christ* lui même dit aux Juifs, *Moïse vous a donné la circoncision, quoi qu'elle ne vienne pas de Moïse, mais des Patriarches* (a), c'est-à-dire, quoi qu'il ne faille pas en rapporter l'origine à *Moïse*, mais aux Patriarches, & en particulier à *Abraham* qui en reçut
l'or-

(a) Jean VII. 22.

l'ordre de Dieu , comme *Moïse* le rapporte.

Nous renvoions au Journal suivant le reste de cet Extrait , qui roulera sur l'autorité divine de *Moïse* entant que Legislateur , & par reflexion sur l'inspiration des Ecrivains sacrés en general. Comme la matiere est très interessante , & qu'elle a été traitée par nos Auteurs avec assez d'exahtitude , nous avons cru qu'elle méritoit bien un Article à part. D'ailleurs , il nous reste à dire deux mots de quelques autres Brochures qui ont suivi celles que nous avons déjà annoncées , & qui ont mis fin à toute cette Dispute.



NOUVELLES LITTERAIRES.

D' E D I M B O U R G.

Mr. *Archibald Campbell* Professeur en Théologie , & Professeur Roial en Histoire Ecclésiastique , dans l'Université de *St. André* , vient de publier un Ouvrage sous ce titre , *An Enquiry into the Original of Moral Virtue, &c.* c'est-à-dire , Recherches sur l'origine de la Vertu morale ; où l'on prouve contre l'Auteur de *la Fable des Abeilles* , &c. que la vertu est fondée dans la nature des choses , qu'elle est immuable , éternelle , & le grand moien de procurer le bonheur des Particuliers & des Sociétés entières. On y a ajou-

228 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
té quelques reflexions sur un Livre intitulé, *Recherches sur l'origine de nos idées touchant la Beauté, & la Vertu.* 8°. Se vend chez J. Oswald & J. Gray à Londres.

Le même Auteur a fait imprimer *Oratio de vanitate luminis natura, habita* 2. April. 1733. in communi Universitatis Andreapolitanae auditorio: *Quum Rectoris dignitatem annuam deponeret Auctor Archibaldus Campbell S. T. P.* Se vend chez J. Gray à Londres.

Mr. Anderson, Ministre, a publié un Sermon sur *Luc XIX. 13.* qui a pour titre, *L'Usage & l'Abus des Divertissemens, avec un Supplément où l'on montre que ceux du Theatre, en particulier, sont contraires au Christianisme.* Et comme un Anonyme a vivement attaqué ce Sermon, l'Auteur y a joint un *Appendix* où il justifie son sentiment & où il allègue de nouvelles raisons pour soutenir ce qu'il avoit avancé contre le Théâtre. A Edimbourg, & se vend à Londres, chez J. Pemberton.

D ' O X F O R D .

On a imprimé depuis peu les deux Brochures suivantes qui sont du même Auteur, *Remarks on the Plea, and the Defence of the Plea for human Reason, &c.* c'est-à-dire, *Remarques sur l'Apologie de la Raison humaine, & la Défense de cette Apologie:* Où l'on examine les principes établis dans ces deux Livres, & où l'on prouve que les argumens qu'on y emploie en faveur de la suffisance de la Raison en matière de Religion, sont frivoles & peu justes.

Observations on Mr. Chubb's Discourse concerning Reason, &c. c'est-à-dire, *Remarques sur le Discours*

COURS

cours de Mr. *Chubb* touchant la Raison : Où l'on examine ce qu'il allégué pour prouver qu'elle est, ou qu'elle doit être un guide suffisant en matière de religion ; & où l'on montre que ses argumens ne sont point concluans. Par *Antoine Bliff* Docteur en Théologie. A *Oxford* chez *S. Wilmot*, Et se vendent chez les Libraires de *Londres*.

Mr. *Thomas Cockman* Docteur en Théologie, & Maître du Collège de l'Université, a fait imprimer, à la requisition du Vice-Chancelier & des Chefs des Collèges, un Sermon qu'il prononça devant l'Université dans le tems du dernier *Acte public*. Ce sermon a pour titre *L'obligation où sont les Chrétiens de ne pas se conformer au présent Siècle*, sur Rom. XII. 2.

On a aussi donné une quatrième Edition de deux Sermons du même Auteur, prononcés devant l'Université, sous ce titre, *Salvation by Jesus Christ alone, asserted and vindicated, &c.* c. à d. Discours où l'on soutient & l'on justifie cette proposition, que le Salut ne peut s'aquerir que par *Jesus Christ*; & où l'on examine & l'on refute avec soin les objections alléguées contre ce principe par quelques Incrédules modernes, & en particulier par l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*, &c. On trouve ces divers Sermons à *Londres* chez *J. Roberts*, & *S. Austen*.

DE CAMBRIDGE.

On a imprimé ici une troisième Edition plus correcte, & plus ample du Traité de *Cicéron* de la nature des Dieux, de feu Mr. *Davis*. On la trouve chez la plupart des Libraires de *Londres*.

The Insufficiency of Reason, and necessity of Re-

230 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
velation, &c. l'Insuffisance de la Raison, & la
nécessité de la Revelation pour assurer les hom-
mes du pardon de leurs pechés, prouvées dans
un Sermon prononcé dans l'Eglise de *Melton*
Mowbray à la Visite triennale de Mr. l'Evêque de
Lincoln, le 2. Aout 1733. Par *Christophe Clark-*
son Docteur en Théologie, & ci-devant Membre
aggrégé du College de *St. Pierre* à *Cambridge*. Et
se vend chez *J. Crownfield* à *Londres*.

Il vient de paroître une nouvelle Edition de
l'Histoire de la Rebellion par *Clarendon*, plus belle
& plus correcte que les précédentes; avec près de
cent tailles-douces qui représentent les têtes des
personnes les plus considérables dont il y est fait
mention, comme aussi des Plans de plusieurs ba-
tailles, & des Cartes. On y a joint une Apolo-
gie de cette histoire contre les reflexions injurieu-
ses de Mr. *Oldmixon*, & de quelques autres. *in 8.*
On a aussi imprimé quelques Exemplaires *in fol.*
qu'on donne pour le même prix. Ce Livre se
trouve chez tous les Libraires de *Londres*.

Mr. *T. Sanderson* Bachelier aux Arts, & Mem-
bre du College d'*Emanuel*, a publié tout re-
cemment trois Odes. La première dédiée au Roi,
a pour titre *Le Heros Roial*: La seconde, à la
Reine, est intitulée *les Noces Royales*: Et la troi-
sième, au Prince de Galles, *le triomphe de la Re-*
ligion & de la liberté. Se trouvent chez *J. Wil-*
ford à *Londres*.

DE LONDRES.

On a imprimé depuis peu, *The Close of the*
Defence of the Religion of Nature, &c. C'est-à-di-
re, Conclusion de la Défense de la Religion na-
turelle

turelle & de la Religion Chrétienne, pour servir de réponse au Livre qui a pour titre *le Christianisme aussi ancien que le monde*, &c. Par feu Mr. *Simon Brown* Ministre de l'Evangile. in 8. chez *R. Ford*. Ce n'est ici qu'une petite Brochure qui contient une Exhortation aux Ecclesiastiques de tous les partis, & aux Chrétiens en general, de montrer l'excellence de leur religion, par leur bonne vie. On avoit d'abord resolu de la joindre à l'Ouvrage auquel elle sert de *Conclusion*; mais comme elle auroit extrêmement grossi le Volume qui étoit déjà de 512. pages, on jugea plus à propos de l'imprimer séparément. L'Auteur, mort peu de mois avant qu'elle ait paru, étoit un Ministre Presbyterien si distingué parmi ceux de son Parti, ses Ouvrages ont été si bien reçus du Public, & sa vie a été traversée d'un accident si extraordinaire, que nous ne saurions nous dispenser de rapporter ici en peu de mots ce que nous avons pu recueillir, sur son sujet d'un Sermon prononcé à ses funeraillles par un de ses Confreres, & nouvellement imprimé.

Mr. *Brown* commença à prêcher dès l'age de vingt ans; & malgré sa grande jeunesse, il se fit si fort admirer, qu'il fut appelé bientôt après à l'Eglise Non-Conformiste de *Portsmouth*, & de là, à celle qui s'assemble dans *Old Jewry* à *Londres*, & qui passe pour la plus considerable de la ville. Il y exerça son Ministère avec un très grand succès pendant plusieurs années, au bout desquelles il eut le malheur de perdre tout à la fois une Epouse qu'il aimoit tendrement, & un fils unique qui ne lui étoit pas moins cher. Cette perte lui fut si sensible qu'elle lui aliena l'esprit; mais peu à peu son dérangement diminua, & se changea enfin en une melancholie des plus extraordinaires dont

on ait jamais ouï parler. Tout à coup il s'imagina que Dieu avoit anéanti en lui, par degrés, la substance pensante, & l'avoit dépouillé de tout sentiment interieur; enforte que quoiqu'il conservât encore la figure humaine & la faculté de parler d'une manière qui paroïssoit aux autres raisonnable, il n'avoit cependant pas plus d'idée de ce qu'il disoit qu'un Perroquet: Et par une conséquence naturelle, il ne se regarda plus, dès lors, comme un Agent libre, soumis a des Loix, & susceptible de récompense ou de punition. Quelque chose qu'on fit, on ne put jamais le faire revenir de cette étrange imagination; & rien ne le chagrinoit davantage que de voir qu'il ne pouvoit pas en persuader les autres, parce qu'il pensoit qu'on doutoit de sa sincérité. Il alloit même quelquefois jusques a se figurer que l'incrédulité de ceux qui l'approchoient étoit une suite du jugement de Dieu qui ne vouloit pas permettre que les gens de bien, touchés de son état, intercedassent en sa faveur, parce que ce seroit une chose inutile. Aussi s'obstina-t-il pendant long tems à ne pas vouloir qu'on priât pour lui, ni en particulier, ni en public, persuadé qu'il n'y avoit que la foy aux miracles qui pût autoriser de telles prières.

Cependant il jouïssoit d'une assez grande tranquillité d'esprit, parce qu'il se regardoit comme un homme qui n'ayant pas grand chose à espérer, n'avoit pas aussi beaucoup à craindre; & pourvu que la conversation ne roula pas sur lui même, il étoit d'une humeur fort agréable. Ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est qu'à la réserve de la bizarre pensée qui l'obsédoit, son imagination étoit plus vive, & son jugement même plus pénétrant & plus sur que durant sa santé, comme l'ont avoué tous ceux qui l'ont vû avant & depuis son affliction.

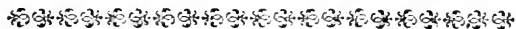
Mais

Mais quoique Mr. *Brown* se regardât comme une espèce d'automate, il ne faut pas s'imaginer qu'il renonçât entièrement à l'étude, il l'aimoit trop, & il y étoit trop accoutumé pour passer son tems dans l'inaction. On a trouve parmi ses papiers plusieurs morceaux des anciens Poëtes Grecs & Latins, traduits en vers Anglois; plusieurs excellentes Remarques critiques sur des passages difficiles des Epîtres de *St. Paul*; plusieurs petites Pièces pour l'usage de la Jeunesse, une Grammaire Angloise avec des règles pour l'ortographe, un Abrege de l'Histoire Sainte, & un Recueil de fables, tous deux en vers. Il avoit aussi rassemblé avec une peine infinie en deux petits volumes toutes les racines des Langues Grecque & Latine, & compilé un Dictionnaire pour chacun de ces Volumes, afin de faciliter & d'abreger l'étude de ces deux langues. Tout cela est encore en Manuscrit. Les deux dernières années de sa vie, il se mit à travailler sur les grandes disputes du tems, qui avoient pour objet la verité du christianisme, & l'on obtint heureusement de lui la permission de faire imprimer ce qu'il avoit composé la dessus. Son premier Ouvrage fut destiné à défendre les miracles de *Jesus Christ* contre les attaques de *Woolston*, & il s'en acquitta parfaitement bien au jugement des Connoisseurs. Ensuite il donna sa Réponse au Livre de Mr. *Tindal*, dont nous avons parlé, laquelle ne le cède en rien à aucune de celles qui ont paru sur le même sujet. Il est étonnant que Mr. *Brown* ait pû tant écrire, & écrire avec tant de succès, malgré le dérangement de son esprit, qui a duré pres de dix ans: Mais ce qu'il y a de plus admirable, & qui prouve bien qu'il falloit qu'il eut des talens distingués, & qu'il en eut fait un bon usage, c'est qu'il a composé tous

234 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ces Ouvrages de pure méditation & sans le secours des Livres, ni des gens de lettres. S'il eut vécu plus long-tems, il se propofoit d'éclaircir & de justifier l'idée que l'Écriture nous donne du sacrifice de *Jesus Christ*. Mais sa mort, causée par une complication de maux, a prévenu son dessein, & terminé toutes ses peines, à l'âge de 52. ans. Les qualités de son cœur égaloient les talens de son esprit : Aussi le représente-t-on comme un homme savant sans pédanterie, devout sans fanatisme, charitable sans ostentation, & zélé sans bigoterie.

Le fameux Mr. *Tindal* l'a suivi de près. Il mourut au mois d'*Avout* dernier, âgé d'environ quatre vingt ans. Il étoit Docteur en Droit, & Membre aggregé du College d'*All-souls* à *Oxford*. Sous le règne de *Jacques II.* il embrassa la Religion Romaine, & en fit profession publique jusques à l'arrivée du Roi *Guillaume*, qu'il jugea à propos de changer de nouveau, sans cependant faire abjuration du Papisme. Comme il ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir en ce qui regardoit sa Profession, il fut souvent consulté sur des affaires épineuses qui survinrent dans le tems de la Revolution. Ce fut lui qui déclara qu'on devoit regarder comme des Pyrates tous ceux qui aiant des commissions du Roi *Jacques*, agissoient sur mer en son nom & pour ses interêts. Son avis fut suivi, & la Cour s'en trouva si bien qu'elle lui fit une pension de deux cens Livres sterling, qui lui a été payée jusqu'à sa mort. Il a légué par son Testament deux mille Livres à Mr. *Budgell*, l'un des Auteurs du *Spectateur*, & son Ami particulier, à condition qu'il se chargeat de faire imprimer la seconde Partie de son *Christianisme aussi ancien que le monde*, qu'on dit être aussi actuellement sortie de la presse.

se. Outre cet ouvrage qui est assez connu de là la mer, de meme que les *Droits de l'Eglise* chrétienne, Mr. *Tindal* publia en 1694 deux *Essais in 4°.* qui firent beaucoup de bruit, l'un *sur l'obéissance qui est due aux Souverains*, & *sur le devoir des Sujets dans toutes les Revolutions*, avec quelques *Considérations touchant la conjoncture présente des Affaires.* L'autre roule sur les *Loix des Nations & les Droits des Souverains*, &c. C'est aussi lui qui fit imprimer en 1728 deux *Lettres aux Habitans de Londres & de Westminster*, où il avoit pris a tâche de décrier les *Lettres Pastorales de Mr. l'Evêque de Londres*, & d'insulter même ce Prélat de la manière la plus audacieuse. Au reste, on a si bien fait connoître quels ont été ses principes & ses vuës, qu'il est inutile que nous en parlions: Nous dirons seulement que la manière dont il est mort n'a que trop confirmé le Public dans la mauvaise idée qu'on s'étoit faite de lui depuis long-tems.



PIERRE DE HONDT, Libraire à la Haye,
a imprimé

Histoire Metallique des XVII Provinces des
Païs-Bas, depuis l'abdication de l'Empereur
Charles Quint, jusques à la Paix de Bade, avec
3000 Medailles, par Mr. G. VAN LOON. 3 vol. fol.
- - - Tom. 4. & 5. sous presse.

Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne,
par Mr. de Crousaz; fol. Cet Ouvrage est im-
primé sur le même format que le Dictionnaire &
les Oeuvres de Bayle.

Jo. HARDUINI, e Societate Jesu, Opera varia.
fol. Ce Volume contient 1°. XI Athées moder-
nes,

236 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 nes, qui sont Corn. Janssenius, Ambrosius Victor
 ou André Martin, L. Thomassin, F. Mallebranche,
 P. Quesnel, A. Arnaud, P. Nicolle, B. Pascal,
 R. Descartes, A. le Grand, & S. Regis.
 2°. Reflexions importantes sur les Athées. 3°. Pla-
 ton expliqué, ou Censure d'un Ecrit de M. l'Ab-
 bé Fraguier. 4°. Pseudo Virgilius sive observa-
 tiones in Æneidem. 5°. Pseudo Horatius, sive ani-
 madversiones criticæ in Horatii Opera. 6°. Nu-
 mismata Sæculi Theodosiani. 7°. Numismata Sæ-
 culi Justiniani. 8°. Antiqua Numismata Regum
 Francorum.

H. CANNEGIETZERI Dissertatio de Brittenburgo,
 Matribus Brittis, Britannica Herba, Brittia Pro-
 copio memorata, Britannorumque antiquissimis
 per Galliam & Germaniam Sedibus; Ejusdem no-
 tæ atque observationes ad Abr. Muntingii Dissert-
 ationem Historico Medicam de vera Antiquorum
 Herba Britannica: ad Gerardum van Loon His-
 toricum eximium. 4°.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. Go-
 mez. 2 vol. 12.

- - - Tom. 3. & 4. sous presse.

F I N.



BIBLIOTHEQUE
BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE
DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

Pour les Mois

DE JANVIER, FEVRIER ET MARS.

M. DCC. XXXIV.

TOME SECONDE,

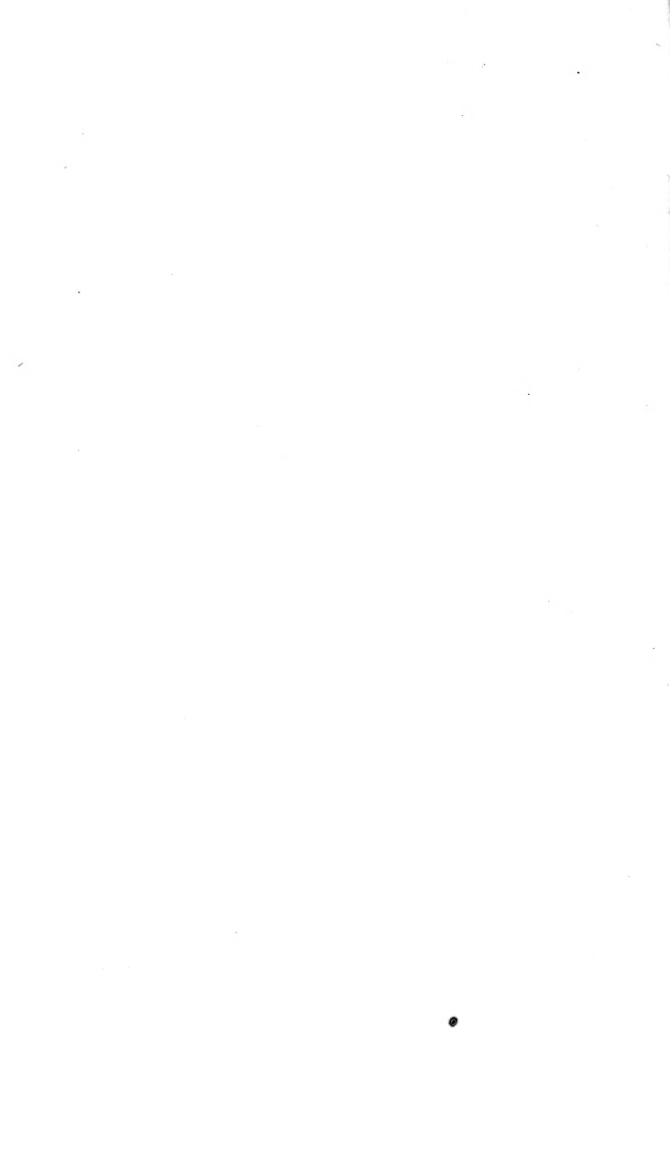
SECONDE PARTIE.



A LA HATE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. XXXIV.



T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- A R T. I. *Mr. LE MOTTEUX; Suite de ses Remarques sur Rabelais.* pag. 237
- II. *Mr. ETIENNE HALES; Recueil d'Expériences Statiques sur la Sève des Végétaux &c. Second Extrait.* 272
- III. *Défense de la Discipline, de la Doctrine & du Culte de l'Eglise Anglicane établie sous la Reine Elizabeth.* 293
- IV. *Mr. WATERLAND; Importance du Dogme de la Sainte Trinité maintenue.* 313
- V. *Mélange, ou Recueil d'Oeuvres diverses en Prose & en Vers: Troisième Volume.* 353
- VI. *Essais & Observations de Mé-*
* 2 *de-*

TABLE DES ARTICLES.

*decine, revûs & publiés par
une Societé d'Edimbourg.*

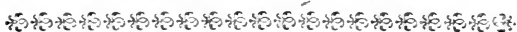
- | | | |
|-----------|---|-----|
| | | 392 |
| ART. VII. | <i>Etat présent du Papisme en Angleterre.</i> | 409 |
| VIII. | <i>Mémoires Philosophiques, pour les mois de Janvier, Février & Mars 1728.</i> | 420 |
| IX. | <i>Mr. GEORGE CHEYNE; La Maladie Angloise, ou Traité des Maladies des Nerfs, de toute espece.</i> | 434 |
| X. | <i>Mr. CHRISTOPHLE ROBINSON Essai sur l'utilité de la Révélation, nonobstant l'excellence de la Raison humaine.</i> | 451 |
| XI. | <i>Mr. J. J. DILLENIIUS; Hortus Eithamensis; Jardin d'Eitham, ou Description & figures des Plantes les plus rares du Jardin de M. JAQUES SHERARD.</i> | 459 |
| XII. | <i>Nouvelles Littéraires.</i> | 461 |

BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE
BRITANNIQUE,
OU
HISTOIRE DES OUVRAGES
DES SAVANS DE LA
GRANDE BRETAGNE.

POUR LES MOIS DE JANVIER, FEVRIER
ET MARS. MDCCXXXIV.



ARTICLE PREMIER.

SUITE DES REMARQUES SUR RABELAIS : TRADUITES DE L'ANGLAIS
DE MR. LE MOTTEUX :

OU

*Continuation de l'Article VII. de la première
Partie du premier Tome de ce Journal.*

* **P**ASSONS maintenant à *Frère JEAN*
DES ENTOMEURES : & tâchons de
découvrir qui est ce brave *Moine* qui au Chap.
XXVII.

* *Suite des Remarques sur le Liv. 1.*

Tome II. Part. II. Q

238 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
XXVII. *desconfit si vaillamment* ceux qui en-
levoient les *raisins du Clos*. S'il en faut croi-
re la prétenduë clef dont nous avons par-
lé, Rabelais a voulu désigner le Cardinal de
Lorraine, Frère du Duc de *Guise*; mais cet-
te conjecture est très mal fondée; car quoi-
que les Princes de la Maison de *Lorraine*
eussent beaucoup de bravoure, cependant
ce Cardinal n'affecta jamais de se distinguer
par des Exploits militaires, & on ne l'a ja-
mais vu combattre pour le parti qui lui
étoit le plus cher: D'ailleurs s'il eût com-
battu pour quelcun, c'eût été pour *Pi-
crochole*. Il seroit plus raisonnable de croire
que Frère JEAN est *Odet de COLIGNY*
Cardinal de *CHATILLON*, Archevêque
de *Toulouse*, Evêque & Comte de *Beauvais*,
Abbé de *St. Bénigne de Dijon*, de *Fleury*,
de *Ferrières*, & de *Vaux-de-Cernay*: Car ce
Prélat étoit un homme de tête, qui ne le
cèdoit en rien à ses Cadets, l'Admiral &
d'*Andelot*. Outre cela, il étoit Ennemi de
l'*Espagne*, & ami de la *Navarre*: il étoit Pro-
testant, & rendoit de grands services à ceux
de son Parti. Il épousa *Elizabeth de Haute-
ville*, Dame de *Thoré*. Le Pape *Pie IV.*
l'interdit dans un Consistoire privé, parce-
qu'il s'atachoit, aux Réformez; mais il ne
se soucia ni du Pape, ni de ses censures;
il mourut en Angleterre en 1571. & fut
inhumé dans la Cathedrale de *Cantorbery*.
Il avoit été fait *Cardinal* par *Clement VII.*
à l'entrevue de ce Pontife & de François
I. en

I. en 1533. J'avoue que ce qu'il fit pour la cause des Protestans se passa principalement après la mort de *Rabelais*, & que quelques-uns l'ont représenté comme un homme qui ne cherchoit que l'aïse & le repos: Mais *Rabelais*, dont il étoit le meilleur ami, connoissoit ses inclinations, lors même qu'il composa cet Ouvrage: ce qui fit qu'il lui en dédia la Quatrième Partie: Et c'est principalement à ce Prélat que nous sommes redevables de ce Livre, & de la fin de cette Histoire mystérieuse, puisque sans la protection du Roi, qu'il obtint pour *Rabelais*, celui-ci avoit résolu de ne plus écrire, comme il le déclare dans l'Épître dédicatoire. Quant à ce que Frère *Jean* étoit addonné à ses plaisirs, cela répond exactement au nom de son Abbaye de *Tbéleme*, dont les Membres font ce qu'il leur plaît, selon leur unique Règle *Fai ce que voudras*: (a) & qui est appelée *Tbéleme* du mot Grec THELEMA, *Volonté*. Peut-être aussi que *Rabelais* songeoit à THALAMOS qui se prend souvent pour une chambre nuptiale; afin de donner à entendre que notre brave Moine étoit marié. Ainsi la description de l'Abbaye offre le modèle d'une Société Religieuse, exemte de tous les Vœux des autres, mais beaucoup plus estimable par la vertu volontaire de ses membres: Et c'est pourquoi l'inscription en excluait tous les

Ca-

(a) L. I. c. 57.

240 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Cagots, Mendians, & Ecclésiastiques hypocrites, en y invitant tous ceux qui le *saint Evangile* annoncent en sens agile, quoiqu'on gronde. (a) A la verité il fait beaucoup jurer son *Moine*: mais c'étoit pour exposer l'énormité de ce Vice, qui comme beaucoup d'autres, regnoit parmi les Ecclésiastiques de son tems. De plus, le Cardinal avoit été homme de guerre; & les gens de cette profession n'étoient sans doute pas plus retenus dans ce tems-là, qu'ils le sont à présent. J'en donnerai un exemple qui s'offre naturellement, & qui vient d'autant plus à propos que c'est l'exemple d'un homme qui étoit aussi *Cardinal*, *Evêque*, *Seigneur*, *Abbé*, marié, Soldat, Ami de la Maison de *Navarre*, engagé dans ses guerres, & qui pourroit bien avoir part au caractère de Frère *Jean*: je veux dire *César Borgia*, fils du Pape *Alexandre V I.*, qui s'étant échappé de la prison de *Médina del Campo*, s'en vint en 1506. auprès de son Beau-frère *Jean d'Albret* Roi de *Navarre*. Etant Evêque de *Pampelune*, Capitale de ce Royaume, il résigna cette Prélature, aussi-bien que son Chapeau de Cardinal & divers bénéfices, pour se faire homme d'Epée: Et après plusieurs Expéditions où il se trouva dans d'autres Païs, il fut tué, lorsqu'il accompagnoit le Roi *Jean*, (b) au siège du Chateau de *Viane* qui tenoit pour
Louis

(a) Liv. I. c. 54.

(b) Hist. de Navarre.

Louis de Beaumont, Comte de *Lévis*, Connétable de *Navarre*, revolté contre le Roi *Jean*. Ce Comte ayant jetté un Convoy dans le Chateau, *César Borgia*, qui avoit envie de se battre avec lui à la tête de ses Troupes, crioit: Où est, où est ce Comtereau? Je jure D'eu qu'aujourd'hui je le ferai mourir, ou le prendrai prisonnier: Je ne cesserai jusqu'à ce qu'il soit entièrement détruit, & ne pardonnerai ni sauverai la vie à aucun des siens. Tout passera par l'Epée, jusques aux Chiens & aux Chats. On ne sauroit prétendre que Rabelais ait voulu représenter cet homme par son Frère *Jean*: mais il peut avoir eu dessein de le mettre en passant sur la Scène, en donnant quelques-unes de ses qualitez au Moine; car il ne faut pas douter qu'il n'ait fait ses caractères doubles, autant qu'il l'a pu, réunissant pour ainsi dire, plusieurs personnes en une, comme ce *Pantomime* de *Lucien*, qui représentoit plusieurs choses à la fois, & duquel on disoit qu'il avoit cinq ames différentes dans un seul corps. De même, si *Picrochole*, outre les caractères de *Ferdinand d'Arragon* & de *Charle-quin*, renferme celui de Mr. de *Sainte-Marthe*, Médecin de *Fontevrault*, comme ses Petits-fils le disoient à *Ménage*: (a) Frère JEAN pourroit aussi être quelque Moine de l'Abbaye où Rabelais avoit vécu.

J'ose dire plus: (quoique je ne le donne,
aussi-

(a) *Menagiana*.

242 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
aussi-bien que tout ce que j'ai déjà remar-
qué, que pour de simples conjectures :)
Pourquoi ne supposerions nous pas que no-
tre Auteur a dessein de nous donner à sa
manière, une ébauche de LUTHER? Il
avoit été *Moine*, & même assez gaillard.
Le *Clos*, & par conséquent le vin qui est
jauvé, c'est le Calice qui après avoir été
retranché, fut rendu par son moyen aux
Protestans d'Allemagne, en dépit de *Charle-*
quint qui étoit Roi d'*Espagne*, & en dépit de
ses Soldats. Le *Prieur* qui appelle Frère Jean
Yrègne, parce qu'il *troublait le service divin*,
pourroit être le Pape & les Ecclesiastiques
du premier rang. Frère Jean *mettant bas*
son grand habit de Moine, & *se saisissant du*
baston de la Croix, a un rapport manifeste
avec *Luther* qui quitte son Couvent, & qui
met toute son assurance aux mérites de Jé-
sus-Christ crucifié. La Victoire remportée
sur ceux qui *sans ordre parmy le Clos vandan-*
geoient; c'est l'avantage qu'il remporta par
ses argumens sur ses Adversaires: Et le des-
ordre où ils étoient, signifie leur ignoran-
ce. Les *Moynetons* qui offrent leurs servi-
ces à Frère Jean, & qui *laissant leurs gran-*
des Cappes sus une treille achevèrent ceux qu'a-
voit déjà meurtris; ce sont ces *Moines* &
ces Ecclesiastiques qui après avoir reconnu
Luther pour leur Chef, peuvent être re-
gardez comme ses subalternes, & qui écri-
virent contre des Adversaires qu'il avoit
déjà, pour ainsi dire, entièrement con-
fondus.

Il faut avouer cependant que Rabelais, dans les Chap. XLI. XLII. XLIII. semble avoir eu en vue sous le nom de FRERE JEAN, un homme qui bien loin d'avoir entièrement quitté le froc, comme Luther, *ne vouloit aultres armes (défensives) que son froc devant son Estomat.* Ce fut contre son vouloir qu'il fut armé de pied en cap: Il protesta de trahison lorsque par la faute de son beaulme, il demoura pendant au Noyer: Et il se deffit bien vite de tout son barnois, dès qu'il se retrouva sur ses pieds. De même, quand le Capitaine Tiravant fut envoyé par Picrochole avec seize-cents chevaliers, tous bien aspergez d'eau béniste, & qui pour se distinguer de leurs Ennemis portoient une estole en escharpe, nous voyons que Frère Jean leur ayant donné l'épouvante à tous, excepté au seul Tiravant; ce Brave ne put, avec toute la force qu'il avoit, percer de sa lance le froc de notre Moine. Mais ces circonstances confirment ce que j'ai observé; Que toute cette guerre n'est principalement qu'une dispute de Religion; & qu'il s'agit vraisemblablement du Cardinal de Châtillon, qui étoit en sûreté dans son habit Ecclésiastique comme Frère Jean dans son habit Monachal. Il y a, pour le dire encore une fois, des caractères doubles dans notre Auteur: Et c'est ainsi que les *beaulx propous* du Moine à la table de *Gargantua*, ne caractérisent pas si particulièrement le Cardinal de Châtillon, qu'on ne puisse aussi y recon-

244 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
notre MONLUC, Evêque de *Valence*, qui
toute-fois ne paroît proprement sur la scène
que dans le second Acte, sous le nom de
Panurge.

Notre Moine ayant été prié d'ôter son
froc, *Layffe le moi*, dit-il à Gymnaste, . . .
*je n'en boy que mieulx. Il me faict le corps tout
joyeux. Si je le layffe. . . . Je n'auray nul
appetit.* On dira peut-être qu'on le pria seule-
ment de se décharger de son froc pendant
qu'il seroit à table: mais s'il n'y avoit eu
que cela, Rabelais ne le lui auroit pas fait
refuser. Il savoit que quelques-uns des
plus huppez du Clerge avoient de son tems
pris de plus grandes libertez à la Cour de
France, & même en la présence du Roi:
Car il y eut un Bal du tems de *Louis XII.*
auquel deux Cardinaux danferent devant ce
Monarque; & dans un autre que donna
Jean Jacques Trivulce, plusieurs Princes &
Grands Seigneurs danferent en Habit de
Moines.

Frère *Jean* * parle fort librement à la
table de *Gargantua*, & jure qu'étant à Pa-
ris il tint plus de six mois pour ung temps mai-
son ouverte à tous venans. Ensuite il parle
d'un Religieux qui ne fait rien qu'estudier:
mais il avoue que de sa part il n'étudie point
de peur des *Auripeaulx*: Et c'est à cette oc-
casion qu'il dit, *Magis magnos Clericos, non
sunt magis magnos Sapientes.* Tout-à-coup
il

* Chap. XXXIX.

il change de propos & se jette sur la Chasse. Il saute ainsi d'un sujet à un autre, & imite admirablement bien les manières des Abbez de Cour. Or il y a de l'apparence que le Cardinal, qui ne se donnoit pas pour un Savant de profession, parce qu'il étoit de grande qualité, prenoit quelques libertez, & faisoit de la Chasse une de ses recreations. Il faut convenir enfin qu'il est bien caractérisé au Chapitre suivant dans l'éloge qui s'y trouve de *Frere JEAN*. *Il n'est point Bigot, il n'est point desiré, il est bonnesté joyeux, délibéré, bon compaignon &c.* Chap. XL.

Au reste, ce que *Grandgousier* dit aux Pèlerins *François*, fait voir qu'il n'étoit pas bigot non plus, & qu'il n'étoit pas Roi de France: Car après leur avoir parlé de quelques Prédicateurs superstitieux, dont il y en avoit un qui l'avoit appelé Hérétique; *Et m'esbabis*, ajoute-t-il, *si vostre Roy les laisse prescher par son Royaulme tels scandales*. Il leur dit encore: *Doresnavant ne soyez faciles à ces otieux & inutiles voyaiges. Entretenez vos familles, travaillez chascun en sa vacation, instruez vos Enfans, & vivez comme vous enseigne le bon Apostre S. Paul. Ce faisans vous aurez la garde de Dieu, des Anges & des Saincts avecq vous: & n'y aura peste ny mal qui vous porte nuisance*. Ch. XLV.

Ce que je viens de remarquer, prouve indubitablement que notre Auteur avec toutes ses railleries parloit au fond sérieu-

246 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
sement lorsqu'il annonçoit dans son *Prologue* qu'il *révéleroit très-haultz Sacremens & mystères horrifiques. . . en ce que concerne nostre Religion*. Je sai qu'immédiatement après, il tourne en raillerie ce qu'il venoit de dire sérieusement : mais c'est un trait admirable de prudence : Et quiconque examinera bien ses *Ecrits*, trouvera qu'il ne s'y distingue pas moins par cette vertu que par son esprit ; de sorte que ses *Ennemis* n'ont jamais pu avoir aucune prise sur lui.

Je pourrois faire un plus long commentaire sur son *premier Livre*. Mais je m'arrête ici, afin de laisser aux *Savans* le plaisir de déchiffrer le reste eux-mêmes. J'ajouterai seulement que la manière dont-il le finit est un chef d'œuvre qui surpasse l'ingénieuse défaite dont-il s'est servi dans le *Prologue*. C'est une *Enigme en profétie* qui renferme certainement quelque chose de mystérieux. *Gargantua* le sent. Mais par l'explication badine que l'Auteur met dans la bouche du *Moyne*, il insinuc adroitement que tout le reste de son *Livre*, qu'il n'a pas expliqué, ne contient que des bagatelles : Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il découvre les vérités qu'il avoit céléées, par les mêmes passages de l'*Enigme* dont il fait semblant de se servir pour prouver que c'est une simple fiction ; si bien qu'il aveugle par trop de clarté, ces *Ennemis* de la vérité qui dans le siècle de *Persecution* où il vivoit, n'auroient pas manqué de le

le faire bruler tous vif, s'il eût eu moins d'esprit & de prudence que ceux-là n'avoient d'ignorance & de malice.

* IL N'EST pas besoin que je m'étende beaucoup sur les autres Livres, à cause des découvertes qu'on a faites dans le premier & qui ont du raport avec les suivans. Le premier Chapitre du SECOND contient la Généalogie de *Pantagruel*, & le fait descendre des Géants.

Si le mot Hébreu que les Interprètes de la Bible ont rendu par celui de *Géant*, ne signifie réellement que *Prince*, comme un Savant l'a prétendu, le terme de *Géant* aura un double sens dans nos Versions. Peut-être que Rabelais connoissoit cette équivoque, & qu'il s'en est prévalu pour faire de ses Princes des Géants. Mais son principal dessein étoit, comme je l'ai déjà dit, (a) de censurer facilement *Jean d'Albret*, & tels autres qui se glorifient de quelque nom incertain & chimérique, témoin celui qui avoit pris pour devise, *Antequam Abraham esset, sum*. La description de l'origine des Géants, & l'Histoire d'*Hurtaly*, qui ne pouvant entrer dans l'arche de Noë, estoit dessus, à cheval, jambe deçà, jambe de là, font une imitation satirique de celles qu'on lit dans le *Tbalmud*
&

* Remarques sur le Livre II.

(a) Voyez le premier Volume de ce *Journal*; p. 151.

248 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 & autres Légendes des *Rabbins*: (a) Car l'Auteur y parle de choses arrivées une certaine année en laquelle les *Kalendes* furent trouvées par les *bréviaires des Grecs*: & tout le monde fait qu'*ad Kalendas Grecis* vaut autant à dire que *jamais*, parceque les Grecs ne comptoient jamais par *Kalendes*. Cependant ce qu'il nous dit touchant les *Messes* dont la *Terre* abondoit après qu'elle eut été *embuë du sang du juste*, peut être allégorique: Et ceux qui en se nourrissant de ces *grosses messes*, belles à l'*œil* & délicieuses au *goust*, étoient devenus monstrueux par une *enfleure très-horrible*; ce sont peut-être les nouveaux Convertis que les Catholiques regardoient comme des Monstres. Le sang des Martyrs qu'on répandoit alors avec profusion, a de tout tems passé pour *prolifique*, jusques là que c'est une espèce de proverbe de dire que le sang des Martyrs est la semence de l'Eglise. (b) De plus, le mot de *Mêle* a une autre signification, comme dans cette phrase, *Il se mêle de nos affaires*. Les *Mêles* peuvent être ceux qui se mêloient le plus de la Réformation.

La

(a) On ne peut douter qu'il ne leur en ait voulu dans l'Histoire de son *Hurtaly*; puisqu'il y dit, *je vous allégueray l'authovité des Massoretz*. . . *beaux Cornemuseurs Hébraïques*.

(b) Cela regarde ce que dit Rabelais de la fertilité de la terre *embuë du sang du juste*.

La grande sécheresse à la naissance de *Pantagruel* *, c'est ce cri presque universel des Laïques pour la restitution du calice, lorsqu'*Antoine de Bourbon*, Duc de *Vendôme*, épousa l'Héritière de *Navarre*; ce qui arriva en *Octobre* 1548. durant le Concile de *Trente*. Car c'est de ce tems-là qu'il faut marquer sa naissance, puisque c'est par ce mariage qu'il acquit dans la suite le titre de Roi, sans compter le *Béarn*, le Duché d'*Albret*, &c. Sa naissance prise en ce sens ne seroit pas mal représentée par celle de *Pantagruel* qui vint au monde aussi grand que l'herbe *Pantagruelion*, qui signifie indubitablement du chancre, & dont *Rabelais* nous dit que la hauteur est ordinairement de cinq à six pieds.

(a) La mort de la Reine *Marguerite* sa Belle-Mère, qui arriva peu de tems après, aura fait dire à nôtre Auteur, que lorsque la Mere de *Pantagruel* accoucha de lui, elle mourut du mal d'enfant. Il se peut aussi que cela fasse allusion à la naissance du Roi *Edouard VI.* qui couta la vie à sa Mere *Jeanne Seymour*. On dit qu'avant qu'elle mourût, *Henri VIII.* ayant été averti du danger où étoit la Mere, à moins qu'il ne voulût perdre l'Enfant, il répondit, qu'il pouvoit trouver une autre femme, mais qu'il n'étoit pas sûr d'avoir un autre
 fils.

* Chap. I I.

(*) Livre I I I. Chap. 48. & 49.

250 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
fils. *Gargantua* de son côté, quoiqu'il *ploraft comme une vafche* en fongeant à fa femme morte, *foubdain rioit comme ung veau* quand *Pantagruel* lui venoit en mémoire : puis difoit : *Ma femme eft morte, & bien : . . . elle eft bienheureufe. . . . Dieu gard le demourant, il me faut penfer d'en trouver une aultre allez à l'enterrement d'elle, & cependant je berceray ici mon fils.*
Chap. III.

Dans le *fixième* Chapitre nous voyons *Pantagruel* discourant avec ung *Limoufin* qui *contrefaifoit le language François*. Dans le Chapitre précédent *Rabelais* avoit raillé plufieurs perfonnes, & touché en paffant certains abus des *Univerfitez* de France. Dans celui-ci il drappe quelques *Ecrivains* de fon fiécle, qui pour paroître favans, rempliffoient leurs ouvrages de mots *Latins*, auxquels ils fe contentoient de donner une terminafon *Françoife*. Mais aucun n'affecta tant ce jargon pédantefque qu'un nommé *Hélifaine* de *Limoges* qui comme *Boileau* dit de *Ronsard*, *en François parlant Grec & Latin*, croyoit avoir bien embelli fa langue maternelle. Auffi *Rabelais*, pour empêcher cette contagion de fe répandre, ne s'eft pas contenté de jouer ici l'Auteur *Limoufin* : il a fait de plus en fon nom & dans fon ftyle, une Lettre en vers, imprimé à la fin de fa *Pronoftication Pantagruellienne*. Il faut transcrire ici ce que dit *Pafquier*, Auteur contemporain, dans

dans son second Livre de *Lettres* p. 53. . .
 . . . pour l'ornement de nostre langue, &
 nous aider mesmes du Grec & du Latin, non
 pour les escorcher ineptement comme fit sur nos-
 tre jeune age, Hélistaine, dont nostre gentil
 Rabelais s'est mocqué en la personne de l'Eco-
 lier Limosin qu'il introduit parlant à Panta-
 gruel en un langage escorche-latin.

Le septième Chapitre, où Rabelais don-
 ne un Catalogue des Livres de la Biblio-
 thèque de *St. Victor*, est admirable; &
 demanderoit d'être amplement commenté,
 d'autant que c'est une Satire sur quantité
 d'Ecrivains, & d'affaires de son tems, aussi
 bien que sur ceux qui font un amas de
 méchans Livres, ou qui n'en cherchent
 point d'autres dans les Bibliothèques: Mais
 je n'ai pas le loisir de feuilleter un grand
 nombre d'Auteurs qu'il faudroit consulter
 pour cela.

La Cause plaidée devant Pantagruel au
Chap. XII. par les Seigneurs *Baise-cul* &
Humevesne, paroît une raillerie du fameux
 plaidoyé au sujet de deux Duchez, quatre
 Comtez, deux Vicomtez, & plusieurs Ba-
 ronies & Seigneuries, que *Loïse de Savoye*,
 Mere de *François I.* demandoit. *Charles de*
Bourbon, Connétable de France en étoit
 en possession. Mais parce qu'il avoit refu-
 sé d'épouser cette Princesse, elle se servit
 de quelques prétentions qu'elle y avoit,
 afin de le chagriner: Et quoiqu'elle ne pût
 pas, avec toute la faveur du Roi son fils,
 l'em-

252 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 l'emporter sur le Connétable, les Biens furent mis en séquestre entre les mains du Roi, & la Sentence définitive fut suspendue. *Pasquier* dans ses *Recherches*, remarque que lorsque *Guillaume Poyat*, qui devint ensuite Chancelier, & *François de Montbelon*, qui fut depuis Garde-des-Sceaux, les deux plus fameux Avocats du siècle, plaidèrent cette cause; le premier pour la Demanderesse & l'autre pour le Défendeur; ils s'armèrent d'une *Jurispudence pédantesque*, empruntée d'un tas d'*Escholiers Italiens* que quelques-uns appellent *Docteurs en Droit*, mais de véritables *escorceurs du Barreau*: (telle estoit la *Rhétorique* de ce temps-là) Et de mesme, ajoute-t-il, qu'il est aisé de s'égarer dans un Bois, de mesme par un amas confus de diverses citations mal-à-propos, au lieu d'esclaircir une Cause, ils ne faisoient que l'embarasser d'avantage & la remplir d'obscuritez. Sur ceci, par la voix commune du Peuple, on demeura d'accord, que le nom de la Demanderesse renfermoit la vérité du fait: c'est-à-dire *Loi se desavoie*. Cette anagramme de *Loïse de S. voye*, est peut-être la plus heureuse qui fut jamais: car elle est faite sans changer l'ordre des lettres, en séparant seulement les syllabes du premier mot du nom, & unissant les suivantes pour en faire des mots différens.

Les Chapitres XVIII. XIX. & XX. parlent d'un Savant homme d'*Angleterre*, qui vint pour disputer par signes avec Pan-

tagruel; mais qui fut terrassé par Panurge. Je ne fai pas bien à qui donner le caractère de THAUMASTE, qui est ce Savant. S'il est vraisemblable d'un côté, que son nom ne signifie pas simplement un homme admirable; il n'est guère probable, de l'autre, que *Thaumaste* soit une allusion à *Thomiste*, pour désigner quelque fameux Partisan de la doctrine de *Thomas d'Aquin*; ni que personne eût voulu venir d'Angleterre pour s'entretenir de *Géomancie*, de *Philosophie*, & de *Cabale*, avec *Antoine de Bourbon*. A la vérité *Thomas Morus* fut Ambassadeur auprès de François I. Et *Erasme*, qui passa quelque tems en Angleterre, vint aussi à Paris: Mais ni l'un ni l'autre, selon moi, ne sauroient guère passer pour le *Thaumaste* de Rabelais. Peut-être qu'il en a fait un *Anglois*, purement à dessein de déguiser l'histoire. J'aurois bien pensé à *Henri Corneille Agrippa*, qui vint en France, & y mourut: Mais on verra qu'il est mis sur les rangs dans le troisiéme Livre, sous un autre nom. Je m'arrêteroie plutôt à *Jérôme CARDAN* de *Milan*. Il florissoit dans le même tems: & il étoit aussi bien qu'*Agrippa* un de ces Ecrivains mystérieux qui ont traité de la Cabale. Si *Agrippa* dans sa *Philosophie occulte*, L. 1. c. 6. parle d'un secret magique de communiquer ses pensées, & prétend nous en apprendre la méthode dans son Livre de la vanité des Sciences: *CARDAN* a écrit sur de sembla-

Tome II. Part. II. R bles

254 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
bles fujets dans son Ouvrage de *Subtilitate*
L. 17. & dans celui de *Variet. Rerum*, L.
12. Mais les différentes voyes d'exprimer
nos penfées par des geftes, vont prefque à
l'infini : Surquoi on peut voir le *Livre* du
vénéral BEDE, de *loquela per geftum di-*
gitorum, five de indigitatione. Il n'y a pas
aparence que Rabelais ait voulu le cenfu-
rer. Cependant comme il étoit Anglois,
& d'ailleurs le plus ancien Auteur qui eût
écrit fur la matière ; peut-être que Rabelais
l'avoit en vue, lorsqu'il a donné l'Angle-
terre pour Patrie à fon *Tbaumafte* qui fe pi-
quoit de parler fi bien par fignes. J'ai lû
quelque part qu'il y avoit eu à Genève
une Difpute publique, peu différente de
celle de *Tbaumafte* & de *Panurge*. L'Ag-
greffeur commença par élever un bras ;
joignit trois de fes doigts avec le pouce ;
& du doit qui reftoit, pointa vers fon
homme ; qui lui en fit autant avec deux
doits. La réponfe à ce figne, fut de
montrer deux doigts & le pouce ; & la re-
plique fut une menace du poing, fuivie de
l'offre d'une pomme. Surquoi le Tenant tira
de fa poche un morceau de pain, & le fit
voir d'une maniere dédaigneufe à l'Affail-
lant, qui fe rendit alors & fe confeffa
vaincu. On pria le vainqueur d'expliquer
le fens de tous ces fignes. *Mon Oppofant*,
dit-il, *a commencé par me menacer de me*
crever un œil : & moi je lui ai fait compren-
dre que je lui créverois les deux fiens. Il m'a
me-

menacé de m'arracher les miens, & de m'emporter le nez: Et je lui ai montré le poing pour lui donner à entendre que je lui casserois la tête. S'apercevant que j'étois en colère, il m'a offert une pomme pour m'appaiser comme un Enfant: Et je lui ai fait voir que je méprisois son présent, en lui montrant du pain qui est plus propre pour un homme. Peut-être enfin que *Montluc*, qui est notre *Panurge*, avoit eu quelque Dispute de Religion, qui avoit du rapport avec une conversation par signes, parce qu'elle rouloit sur les *signes* ou marques de la véritable Eglise, où sur les Sacremens qui sont des *signes* proprement ainsi nommez. L'Histoire ne dit pourtant rien, que je sache, d'une pareille conversation.

Les *Dipsodes* du Ch. XXIII. qui avoient assiégé la ville des *Amaurotes*, sont les FLAMANDS & les autres Sujets de l'Empereur *Charlequint*, qui firent des courses dans la *Picardie* & dans les Provinces voisines, dont *Antoine de Bourbon* étoit Gouverneur, & où il possédoit même des Terres considérables. Les *Flamands* ont de tout tems été de bons Biberons: c'est pour cela qu'ils sont appellez *Dipsodes* du grec *DIPSAÛ*, j'ai soif, d'où est fait *DIPSODÉS*, altéré: Et la *Picardie* est appelée le País des *Amaurotes* du mot *AMAÛROS* obscur ou effacé; peut-être parce qu'ils sont au Nord de la France, ou parce que cette

partie de leur Pais étoit entre les mains de l'Ennemi. Le terme grec , entant qu'il signifie *cépéri* ou *réduit à rien* auroit fort bien pu, par exemple, s'appliquer depuis à *Térouenne*, détruite de fonds en comble par *Charlequint*. *Sandoval* nous conte que les Espagnols y voloient par dessus les murailles comme des Oiseaux. Cependant, comme il dit aussi qu'ils y montèrent par des échelles, il faut avouer que c'étoit là une assez plaisante manière de voler?

En mille cinq cens quarante trois, quelques années avant que cette belle ville fût ruinée, (a) *Antoine de Bourbon*, Duc de *Vendôme*, ayant appris qu'elle manquoit de provisions, il y marcha à la tête de son armée avec *François de Lorraine*, Duc d'*Aumale*, & divers autres Seigneurs; & en dépit de l'Ennemi, pourvut la Place de toutes fortes de munitions. Pendant cet intervalle, plusieurs des Seigneurs & des Officiers de son armée, alloient faire le coup de pistolet. Un jour, après qu'ils eurent long-tems cherché à attirer les Flamands hors de leurs Ouvrages, ceux-ci les attaquèrent à la fin: Et quoi qu'ils fussent en plus grand nombre, les *François* eurent l'avantage, & en tuèrent beaucoup. C'est-là peut-être la *Victoire* que les *Compagnons de Pantagruel* remportent, au

Chap.

(a) Mémoires de *Guil: du Bellay*.

Chap. XXV. *sur six cents soixante chevaliers : en mémoire de laquelle proesse Pantagruel dressa un Trophée au Chap. XXVII.*

Le premier exploit après celui-là, est celui du Chap. XXIX. où Pantagruel défait les trois-cens Géants armés de pierres de taille, & Loupgarou leur Capitaine. La mort de Loupgarou en présence de ses Géants, pourroit se rapporter à la prise de *Liliers*, ville située entre *Bapaume* & *Aire*. Elle incommodoit extrêmement le País qui appartenoit aux *François*. Le Duc de Vendôme l'assiégea : Il y fit une grande brèche, & se préparoit à l'assaut. Les Assiégés demandèrent à capituler : Et après plusieurs conférences, ils rendirent la place sous des conditions deshonorables. Il arriva par accident que les munitions des Assiégeans prirent feu : il y eut même quelques affuts de l'Artillerie de brûlez : ce qui a peut-être donné lieu à notre Auteur de dire dans le Chapitre précédent, que *Carpalim vint au lieu où étoit l'Artillerie de l'Ennemi, & mit le feu en leurs munitions, & que le feu fut si soudain qu'il cuida embraser le pauvre Carpalim*. On pourroit croire cependant que cela fait toujours allusion au Duc de Vendôme, sur ce qu'après avoir pris *Liliers*, il y mit le feu, & la détruisit entièrement : Car notre Auteur n'écrit pas en Historien, mais en Poëte, à qui il faudroit passer cet anachronisme, comme on passe à *Virgile* celui qu'il a fait au sujet d'*Enée* & de *Didon*.

258 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Quoiqu'il en soit, il est certain, que le secours de *Térouenne* & la prise de *Liliers*, furent les deux premiers exploits d'*Antoine de Bourbon*, & que l'un suivit l'autre d'assez près. Pour ce qui est des *trois-cents Géants armez de pierres de taille* que *Pantagruel* abbattoit comme un maçon fait des coup-peaulx, ou comme un fauscheur de sa faulx abat l'herbe d'ung pré; ce seront quantité de châteaux aux environs de *Liliers*, *Térouenne*, *St. Omer*, *Aire* & *Béthune*, lesquels *Antoine de Bourbon* raza immédiatement après la prise de *Liliers*, d'où il alla passer par *Térouenne* qui est la Ville des *Amaurotes*, au secours de laquelle on l'a déjà vu venir, & dont les Habitans reçoivent *Pantagruel* si honorablement au Chap. XXXI.

Nous pouvons aussi supposer que par le Roi *Anarche*, dont il s'agit dans le même Chapitre, *Rabelais* entend les Païsans mutins, qui ne faisoient que piller, qui s'étoient retirez dans ces Châteaux, & qui furent ensuite réduits à vendre des herbes. Ce sont là autant d'*Anarches* ou Ennemis de la Discipline, qui ressemblent assez bien à *Anarche* devenu *Crieur de saulce verte*, en pourpoint de toile.

Le Duc de Vendôme après cela marcha sans aucune résistance au travers du Haut *Artois*, & prit *Bapaume* en chemin. C'est là sans doute où sont les *ALMIRODES*, ainsi nommez du grec *ALMURÔDES*, (*Saluginosus*, ou Peuple Salé) qui voulurent te
nir

nir contre Pantagruel , & firent cependant entendre qu'ils se rendroient , pourvu que ce fût à bonnes enseignes. Chap. XXXII. Il me semble que cela regarde le Chateau de cette Ville , qui ne résista au Duc que dans la vuë d'obtenir de bonnes conditions. Tous les Habitans s'étoient retirez dans cette petite Place , où il n'y avoit qu'un Puits dont l'eau fut toute épuisée en deux jours. Et c'est peut-être à cette circonstance que se rapporte ce qui est dit plus haut , (a) du sel dont Pantagruel remplit tout le goufier de ses Ennemis. Le Chateau de Bapaumé ne fut point pris , parce que le Duc pressé par les ordres du Roi d'aller le joindre à Chateau-Cambrésis , fut obligé de lever le siège. (b) Aussi Rabelais ne parle-t-il point de la reddition des *Almirodes* : il représente au contraire les Affiégeans saisis d'une grosse bousée de pluye : *A quoi commencent se tremousser , & se ferrer l'ung l'autre.* Ce fut alors que *Pantagruel tira sa langue . . . & les en couvrit comme une géline faiçt ses poullets*, après leur avoir fait dire par les Capitaines que ce n'estoit rien , mais à toutes fins qu'ils se missent en ordre. Or je trouve que le Duc , après avoir été long-tems fort embarrassé avec une Armée que le Roi dif-féroit de payer & qui étoit en mauvais équipage , ne consola ou n'appaisa ses soldats

(a) Liv. II. c. 28.

(b) Mémoires de Guil: du Bellay.

260 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
dats que lors qu'il put *parler* lui même au Roi pour leur faire avoir leurs arrérages & des habits. Rabelais pouvoit appeller cela *couvrir une Armée de sa langue*. Quant à ce qui suit, il semble que ce soit une Imitation de la Baleine de *Lucien* dans son *Histoire véritable* : Et la nouvelle qu'*Epistémon* (a) avoit apportée de l'Enfer, paroît copiée du même Auteur. Ce que le notre dit avoir vu dans la bouche de Pantagruel, n'est que pour déguiser le reste.

La maladie de Pantagruel au Chap. XXXIII. c'est le chagrin qu'eut le Duc d'avoir échoué à *Bapaume*, ou bien quelque maladie réelle qui le prit.

L'Auteur finit là son second Livre, qui parut peu de tems après le premier, comme on peut en juger par ce qu'il nous dit des Moines & de leur Duppes bigottes, qui avoient déjà tâché d'y trouver quelque chose qui leur donnât prise sur lui : ce qui le rendit un peu plus réservé en matière de *Religion* dans ce second Livre & dans le suivant, qu'il ne le fut ensuite dans le quatrième & dans le dernier. Cependant nous lisons au Chapitre XXIX. une Prière qui fait voir que son Pantagruel, *Antoine de Bourbon*, tenoit pour la Religion Protestante, mais qu'il n'en fit pas profession ouverte. Les Historiens avouent pareillement qu'il

(a) Liv. II. c. 30.

qu'il étoit *Calviniste*, même long-tems avant que Rabelais mourût : s'il crut dans la fuite qu'il étoit de son intérêt d'entrer dans le Parti de la Cour contre celui des Protestans, il reconnut son erreur lorsqu'il se vit dangereusement blessé au siège de *Roan* ; il commanda à un de ses Domestiques, qui étoit Protestant, de lui aller querir un Ministre ; Et son Domestique n'ayant pu s'acquiescer de la commission dans ce tems de persécution, il lui ordonna de faire lui-même la prière à la manière des Reformez ; ce qui fut exécuté au contentement de cet infortuné Roi, en présence du Cardinal de Bourbon son Frère.

* PANURGE est le principal Acteur du TROISIEME Acte- Nous l'y voyons extrêmement embarrassé ; flotant entre le désir de se marier, & la crainte de s'en repentir ; & consultant sur ses doutes plusieurs personnes, toutes fameuses par quelque art particulier. Notre savant & habile Censeur déploie ici sa science, & fait bien voir la beauté de son génie, comme l'a remarqué le savant *Van-Dale* dans son Livre de *Oraculis*.

Mais avant cela, voyons dans le Chap. I. *Pantagruel* qui transplante une Colonie d'*Utopiens* en *Dipsodie*. Rabelais en donne de bonnes raisons, & fait voir par-là son habileté en matière de *Politique* aussi bien qu'en
d'au-

* *Remarques sur le Livre III.*

262 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
d'autres choses. Pour entendre ce passage, il faut sçavoir que le Duc de *Vendôme* tira des Troupes de *Picardie* pour les envoyer en garnison dans quelques-uns des Places qui avoient été prises en *Artois*, & y établit aussi quelques-uns de ses Vasseaux & Tenanciers qui se trouvoient en assez grand nombre là autour ; & que comme il étoit né parmi eux, sçavoir à *la Fère* (en 1518.) il avoit pour eux une amitié toute particulière.

Dans le Chap. II. *Panurge* est fait *Chastelain de Salmigondin en Dipjodie, & mange son bled en herbe*. Je ne saurois appliquer ceci qu'au don, ou a quelque Bénéfice, que *MONTLUC* reçut du Duc de *Vendôme*, ou de la Reine de *Navarre* qui fut ensuite sa Belle-Mère. Ce Bénéfice n'étant pas capable de fournir à ses dépenses extravagantes, on lui accorda quelque chose de plus considérable : ce qui l'ayant mis à son aise, lui donna occasion de faire réflexion sur sa conduite passée, & de devenir meilleur ménager ; si bien que dans la suite il songea à se marier, & il y a apparence qu'il le fit lorsque *Rabelais* écrivoit son Livre.

Parmi ceux que *Panurge* consulte, la *SIBYLLE DE PANZOUST* (Chap. XVI--XVIII.) est la première dont le véritable nom soit difficile à découvrir. La prétendue Clef que nous avons en fait une *Dame de Cour* : mais il semble que celui qui a fabriqué cette Clef, n'ait jamais lu *Rabelais*, ou ne l'ait jamais en-

entendu, si l'on en juge par les noms qu'il a mis en dépit de la raison à l'opposite de ceux du Roman. L'*Alphabet de l'Auteur François*, entre quatre ou cinq brièves explications d'un pareil nombre de passages, nous dit au mot *S bylle de Panzoust*, que *c'étoit une Dame de Panzoust prole Coïnon, qui ne fut point mariée & ne vouloit point l'être, laquelle néanmoins estoit conviée de le faire par ses amis pendant qu'elle fut en aage de cela.* Mais comme Rabelais introduit *Panurge* ne consultant que des gens fameux, je ne saurois croire qu'il eût voulu commencer par une Femme entièrement inconnue aux Savans. Si néanmoins il savoit qu'il y eût à *Panzoust* une vieille sempiternelle comme celle-là, il pourroit avoir choisi le nom de ce lieu pour doubler le caractère. J'ai tâché de découvrir qui étoit cette *Sibylle*; mais je n'oserois fixer positivement mes vues sur personne. *STE. THERÈSE*, Religieuse *Espagnolle*, qui vivoit alors, pourroit avoir part au caractère. Elle composa plusieurs Livres, & étoit déjà fameuse du tems de Rabelais: Elle avoit des opinions très-bizarres, & fit peut-être voir autant de folie que de Sainteté. Je trouve une autre *Bigotte-timbrée*, qui étoit déjà vieille alors & qui demuroit à *Venise* C'est celle qui est fameuse sous le nom de *VIRGO VENETA*; que *Guillaume Postel* appelle *Mère Jeanne*; & qu'il représente comme une Rédemptrice envoyée du Ciel pour le salut de son sexe;

si

264 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
si toutefois il faut prendre ce qu'il en dit,
au pied de la lettre, & non pour de sim-
ples hyperboles où il se seroit jetté par un
excès de reconnoissance, comme l'a pré-
tendu *Florimond de Ræmond*. Il y en a en-
core une pour qui je croirois assurément
que le caractère de la *Sibylle* a été fait, si
j'étois sûr que notre Auteur & elle fussent
contemporains : C'est *Magdelène de la Croix* :
Religieuse qui s'étoit mise en si grande odeur
de Sainteté, que les plus grands Rois & Prin-
ces de l'Europe la consultoient comme on eût
fait une *Sibylle*; & qui fut enfin brulée com-
me forcière. *Henri Morus* en a fait mention,
si je ne me trompe : & j'en ai lu l'Histoire
dans un Livre intitulé *Histoires Tragiques*.
Mais je suis réduit à citer de mémoire.

Dans le Chap. XXI. *Panurge* consulte
avec RAMINAGROBIS, *ung vieulx Poète*
François qui estoit en l'article & dernier moment
de son décès. C'étoit *Gauillaume CRÉTIN*,
jamais homme ne fut plus célébré par les
Auteurs de son tems. *Jean le Maire* lui dé-
dia ses trois Livres *des Embellissemens de la*
France, & il en parle comme d'un homme
à qui il étoit rédevable de tout. *Geoffroi*
Toré dans son *Champ fleuri*, dit que *Crétin*
dans ses *Chroniques de France* avoit surpassé
Homère & Virgile : Et *Marot* même lui dédia
ses Epigrammes. Mais il y a apparence
que *Marot* ne le respectoit qu'en considéra-
tion de son grand âge. Jamais homme ne
perdit plutôt après sa mort la réputation
qu'il

qu'il avoit eue pendant sa vie. Voici un échantillon de ses Vers, dont Marot voulut bien imiter le tour dans ceux qu'il lui adresse.

*Par ces vins verds Atropos a trop os
Des Corps humains ruez envers en vers
Dont un quidam aspre aux pots à propos
A fort blajmé ses tours pervers par vers &c.*

Cela est suivi de 122. Vers de la même sorte. Je n'ai jamais vu tant de Rime avec si peu de Raïson. C'est pourquoi Rabelais, qui (comme dit Pasquier) *avoit plus de jugement & de science que tous ceux qui escrivoient en François de son temps*, a tourné ce vieux Rimailleur en ridicule: Et afin de ne nous pas laisser lieu d'en douter, le Rondeau que *Raminagrobis* donne à Panurge, (*Prenez la, ne la prenez pas, &c.*) est pris de CRÉTIN, qui l'avoit adressé à *Guillaume de Refuge*, dans un cas semblable à celui de *Panurge*. Néanmoins Rabelais le fait mourir en bon Protestant; & ensuite il racomme adroitement ce que l'autre avoit dit contre le Clergé Catholique, qui ne le vouloit pas laisser mourir en paix: mais pour faire voir encore plus clairement que c'est de *Crétin* qu'il parle, il dit au Chapitre XXIV. *Laiïsons là Villaumère*: allusion assez manifeste à *Guillaume*, le nom de ce Poëte.

Il ne faut pas obmettre ici une remarque qui a été imprimée dans la dernière Edition

Fla-

166 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Flamande de ce Livre, au fujet de ce que
Panurge dit de *Crétin* dans le Chap. XXIII.
*Il est par là vertu Beuf hérétique. Je dy hérétique
que formé, hérétique clavelé, hérétique bruslé-
ble: comme une belle petite horologe. Sa asne
s'en va à trente-mille charretées de Diables.*
Rebelais en veut dans cet endroit à la sen-
tence de mort qu'avoit subi, pour cause
de Religion, un *Horloger* de la Rochelle,
Zélé Protestant, qui se nommoit CLAVE-
LE, & qui avoit fait avec assez d'art uné
Horloge de bois que les Juges condamnè-
rent au feu dans la sentence portée contre
l'Ouvrier.

Dans le Chap. XXIV. Panurge consulte
EPISTEMON, qui pourroit être *Guillaume
RUFFI*, Evêque d'Oleron, un des Ministres de
la Reine *Marguerite*, lequel avoit été quelque
tems en prison pour avoir prêché la Reforme:
Il fut ensuite fait Evêque dans les Etats
du Roi de *Navarre*, ayant sans doute diffi-
mulé comme beaucoup d'autres. Ainsi sa
descente en Enfer, au second Livre pour-
roit se rapporter à son emprisonnement.
J'avoue qu'il va à la guerre avec *Pantagruel*;
Mais Panurge y va aussi; & c'est ainsi que
les caractères sont déguisez. Je suis d'au-
tant plus porté à le croire d'Eglise qu'il
entend très-bien l'Hébreu, chose assez rare
parmi les Laïques, & qui ne se retrouve ici
dans aucun autre personnage que dans Panur-
ge, qu'il appelle aussi son cher Compère. Ou-
tre cela, son nom donne à entendre que
c'est

c'est un homme spéculatif & prudent. Ajoutez que comme *Épistémon* avoit été Précepteur de *Pantagruel*; de même il y a apparence que l'Évêque d'Oleron avoit instruit ou initié le Duc dans la Doctrine des Réformateurs. ENGUERRANT qu'Épistémon accuse en passant d'avoir fait sur certain sujet, un *tant long, curieux, & fascheux compte, oubliant l'art & manière d'écrire Histoires*, est incontestablement ENGUERRANT de *Monstrelet*, qui a écrit la *Chronique & Annales de France*. Dans le même Chapitre Panurge parle des *Isles Ogygies*, qui ne sont loing du Port *Sammalo*. Il semble qu'il veuille désigner *Jersey, Guernesey, Sark & Alderney*. Comme la Reine *Marguerite* vécut pendant quelque tems, & mourut en *Bretagne*; il est probable que nos Acteurs rodoient quelquefois de ces côtes là. Le nom donné aux Isles voisines du séjour de cette Princesse, sera une allusion à l'Isle d'Ogygie qui étoit le séjour de *Calypso*.

Pour HER-TRIPPA, dont il s'agit au Chap. XX V. je ne doute point que ce ne soit *Henri Corneille AGRIPPA*: HER aura été mis pour *Herricus*, ou par allusion à *Herr*, parce qu'il étoit Allemand: Et *Trippa* pour *Agrippa* fait un jeu de mots avec *tripe*. Mais il suffit de voir le Livre d'*Agrippa* sur la *Philosophie occulte*, L. I. c. 7. Nous y trouvons tous ces mots de *Pyromancie*, *Aëromancie*, *Hydromancie*, &c. dont se sert le *Her-Trippa* de Rabelais: sans compter qu'A-

268 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
qu'*Agrippa* vint auprès de *François I.* que
notre Auteur appelle le grand *Roi* pour le
distinguer de celui de *Navarre*. *Bien sçay*,
dit *Panurge* au sujet de *Her-trippa*, que lui
un jour parlant au grand *Roy*, &c.

Frère *Jean des Entommeures*, dans les Chap.
XXVI. & XXVII. conseille à *Panurge* de
se marier : Et soit que par ce brave Reli-
gieux nous entendions le Cardinal de *Châ-
tillon*, ou *Luther*, cela répond toujours au
caractère ; puisque tous les deux furent ma-
riez ; & que le dernier n'étoit pas tout-à-
fait dépourvu du talent que Frère *Jean*
avoit de jurer. On remarque même qu'il dit
un jour à ceux qui l'en reprochoient, *Condo-
nate mihi hoc, qui fui Monachus*. La Tra-
duction Angloise a rendu le mot *Entomme-
ures*, comme s'il avoit été mis pour *enton-
noirs*. Mais il vient véritablement du Grec
E N T O M E , T E M N E I N , couper , faire
incision : ce qui convient à *Luther*, qu'on
nous dépeint comme un grand Mangeur, qui
devoit fort se plaire à avoir des morceaux
à trancher ou à découper.

Dans les Chapitres suivans, *Panurge* con-
sulte un *Théologien*, un *Médecin*, un *Avocat*
& un *Philosophe*.

HIPPOTHADEE, le *Théologien*, pour-
roit être MELANCTHON. Car il parle
trop en Protestant pour être le Confesseur
du Roi. D'ailleurs on ne sauroit s'imagi-
ner que *Mantluc* eût voulu des conseils de
ce dernier.

RON-

RONDIBILIS, le Médecin, est sans contredit, *Guillaume RONDELET*. Mr. de *Tbou* remarque, dans le 38. Livre de son Histoire, que *Guillaume Rondelet de Montpellier*, mourut en 1566. & que bienqu'il fut un grand Médecin, Rabelais n'avoit pas laissé de le tourner en ridicule. Il ajoute qu'à la vérité les œuvres de *Rondelet* ne répondent pas à l'opinion qu'on avoit conçue de lui, ni à la réputation qu'il s'étoit acquise. Son Traité des Poissons, le meilleur ouvrage qu'on lui attribue, est proprement de *Guillaume Pélissier*, Evêque de *Montpellier*, qui fut mis en prison parce qu'il étoit Protestant. Rabelais néanmoins fait étaler beaucoup de science à son *Rondibilis*.

Je ne suis pas si assuré de l'homme qu'il représente sous le nom de *TROUILLOGAN*. Il l'appelle un *Philosophe Ephétique & Pyrrbonien*. Je trouve que *Pierre Ramus* ou de la *Ramée*, qui fut dans la suite massacré à *Paris*, avoit fait un Livre contre *Aristote*. Nous avons aussi une Logique de lui. Mais comme dans le Prologue du Livre IV. Jupiter fait mention de lui sous le nom de *Rameau*, parlant même de son nom de *Pierre* & de sa dispute avec *Pierre Galand*; je douterois qu'il fût question de lui sous un autre nom dès le Livre III. *Molière* au reste a imité la scène de *Trouillogan* & de *Panurge*: Et la *Fontaine*, l'histoire de *Hans Carvel*, aussi-bien que celle du *Diable de l'Isle de Papefique*.

Il y avoit dans ce tems-là en France un Bouffon nommé *Triboulet*. Mais je croi que le *Triboulet* dont notre Auteur fait le Portrait dans le Chap. XXXV. est quelque homme plus considérable, quoique moins fameux. Je ne saurois deviner pourquoi il a entassé tant d'adjectifs sur le nom de ce Fou: à moins que ce ne soit pour montrer l'excès de sa folie, & pour se railler de quelques Ecrivains d'alors, qui mettoient souvent à la queue d'un substantif, une foule d'adjectifs inutiles. Je soupçonnerois qu'il en veut à *Marot* qui étoit assez bouffon, & qui comme Poëte pouvoit être appelé Fou en vertu du proverbe, sans compter le rapport de *Marot* à *Marotte*. Mais ces considérations ne sont pas assez fortes pour me faire croire que Rabelais eût voulu traiter si rudement le meilleur Poëte de son tems, qui étoit mort depuis peu exilé pour la Religion, & qui avoit fait une mention avantageuse de lui dans ses Ouvrages.

Le Juge Bridoye lequel sentent'oit les procès au sort des dez, (Chap. XXXVI.) & qui fut accusé de prévarication par devant le Parlement de *Myrelingois*, ressemble fort à un certain Juge de *Mont-martre* qui, à ce qu'on dit, ne savoit ni lire, ni écrire; & qui cependant avoit été Juge plusieurs années. Un jour ayant été cité par devant une Cour supérieure sur quelques plaintes portées contre lui, il avoua son ignorance

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 271
en fait de lecture & d'écriture, mais il soutint qu'il entendoit le droit. Et ayant prié qu'on examinât le procès qu'on l'accusoit d'avoir mal jugé, on trouva qu'il avoit rendu justice : sa sentence & son autorité furent confirmées. Rabelais à l'occasion de son *Bridoye*, parle d'une autre *Histoire parallèle* que l'on compte d'un *Prevost de Montlbery*. Chap. XLI. Mais quoiqu'il se puisse qu'il y fasse allusion, & à celui du *Bailly de Mont-martre*, qui est peut-être le même: je croi que son *Bridoye* est un homme de plus grande importance. Si on considère comment Pantagruel lui même plaide en faveur de ce Juge, & quels sont les autres personnages de cette Scène, on ne fera peut-être pas éloigné de penser qu'il s'agit de *Guillaume POYET*, qui par la faveur de *Loÿse de Savoie*, Mère du Roi, dont il avoit été l'Avocat, devint Grand Chancelier de France, & le fut jusqu'en 1545. qu'il perdit son Emploi.

A R T I C L E I I.

Statical Essays containing Vegetable Staticks &c. C'est-à-dire; *Recueil d'Expériences Statiques sur la Seve des Vegetaux, pour servir de commencement à une Histoire naturelle de la Vegetation &c. par Mr. Hales, &c.* A

272 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Londres, 1733. Vol. I. (On a vû
le commencement de cet Extrait dans
la 2. Part. du Tom. I. de cette *Biblio-*
theque Britannique, Article V. p. 380.)

CETTE seconde Partie de l'ouvrage de Mr. Hales est une relation de la manière dont il a travaillé à faire l'Analyse de l'Air, & du succès de ses expériences; desquelles il tire plusieurs conclusions que l'exaëtitude du raisonnement, & la certitude incontestable des faits sur lesquels elles sont fondées, doivent faire admettre comme autant de vérités Physiques, à l'abri de ces revolutions qui sont si souvent fatales à la plûpart des Hypotheses modernes. C'est avec raison qu'on donne le nom d'Analyse à cette suite d'expériences sur l'Air, puisque de même que les Chymistes cherchent & découvrent leurs principes par l'Analyse ou la décomposition des Mixtes, nôtre Auteur par la même voye trouve un nouveau Principe Chymique, inconnu jusques à present, ou du moins dont on n'a tenu aucun compte dans les Analyses les plus exactes. Il nous fait voir en quelle proportion ce principe fugitif entre dans la composition de la substance des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux, & avec quelle facilité il reprend son ancienne élasticité, lorsque par la décomposition de ces Mixtes il s'en peut dégager. Mr.
Boy-

Boyle par ses expériences sur l'Air dans la machine avoit trouvé du vuide, que les Vegetaux en produisent beaucoup: c'est ce qui a donné occasion d'examiner avec plus d'exaëtitude quelle quantité on pouvoit extirer de chaque substance, & quelle étoit la nature de ce vuide, du moins ce que l'Analyse chymique peut en apprendre. Mais outre cette méthode, l'Auteur a encore employé pour augmenter ses lumières à ce sujet, les dissolutions, la fermentation, & les mélanges de diverses matieres, comme nous le verrons dans la suite.

Pour connoître avec précision la quantité d'air qui sortoit de chaque corps par la distillation ou la fusion, Mr. Hales mettoit la matiere qu'il vouloit examiner dans une petite Retorte, dont il luttoit exactement le col à un grand Recipient de verre percé par son fonds, ensuite il plongeoit le Recipient dans un grand vaisseau rempli d'eau; à mesure qu'elle y entroit, l'air en sortoit par le moyen d'un Syphon, dont une des branches entroit dans le Recipient par le trou qu'il avoit à son fonds, & montoit jusque dans le col de la Retorte: lorsque l'eau étoit montée jusques où il vouloit, il bouchoit avec le doigt l'autre branche du Syphon & le retiroit en même tems du Recipient, & par ce moyen l'eau restoit à la même hauteur qu'elle étoit montée auparavant: après cela il mettoit sous le recipient un vaisseau moins haut que le pre-

274 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mier, & retiroit du grand vaisseau tout
l'appareil; & après avoir marqué l'endroit
où étoit l'eau du Recipient, il approchoit
la Retorte du feu avec la précaution néces-
saire, ayant soin d'empêcher que le Reci-
pient ne fût échauffé par le feu qui ser-
voit à l'opération. L'affaiffement de l'eau dans
le Recipient marquoit l'expansion de l'air de
la Retorte, & de celui de la matiere qui
étoit en distillation; l'air seul de la Retor-
te, lorsque son fonds commençoit à rougir,
se rarefioit de maniere qu'il occupoit le
double de l'espace dans lequel il étoit con-
tenu auparavant, & dans la plus grande
chaleur un peu plus du triple; ainsi les plus
petites Retortes sont les plus propres pour
ces expériences. Lorsque l'opération étoit
finie on laissoit lentement refroidir tout
l'appareil, & quelques jours après par la
hauteur de l'eau dans le Recipient, on me-
suroit la quantité d'air qui avoit été pro-
duite ou absorbée, c'est-à-dire, qui avoit
passé d'un état fixe à l'élasticité, ou qui
avoit perdu son élasticité & avoit été ré-
duit dans un état fixe par la forte attrac-
tion des autres particules, ce qu'on appel-
le être absorbé. L'Auteur mesure par pou-
ces cubiques l'air produit ou absorbé, &
les matieres employées dans ses experien-
ces. Mais comme cet appareil a ses incon-
veniens, le lut étant sujet à manquer, &
une partie de l'air, que la force du feu sé-
pare de plusieurs corps, perdant en peu de
de

de tems son élasticité, étant absorbé par es vapeurs acides & sulphureuses qui s'élevent en même tems, comme on verra dans la suite, l'Auteur imagina de faire ses distillations d'une autre maniere, que nous croyons qu'il est aussi nécessaire de décrire. Il mit les matieres à distiller dans une Retorte faite d'un bout de canon de mousquet, & ayant attaché un Syphon de plomb au bout de cette Retorte, il plaça l'autre extrémité du Syphon dans un vaisseau plein d'eau, & suspendit au dessus de cette branche ouverte du Syphon un grand Recipient, aussi rempli d'eau, & renversé; en sorte que l'air qui s'élevoit par la distillation, passoit au travers de l'eau pour aller occuper le haut du Recipient, & par ce moyen la plupart des fumées acides & sulphureuses étoient interceptées & retenues dans l'eau, ce qui fut cause que cet air nouveau ne perdit point de son élasticité, ou très peu.

Nous allons à present rendre compte des expériences faites suivant ces deux manieres. Elles concourent toutes à prouver ce que Mr. Newton avoit avancé dans la 31. Question de son Optique; savoir, „ que „ le véritable air permanent s'éleve par „ la chaleur ou la Fermentation des corps, „ que les Chymistes appellent fixes, dont „ les particules sont unies par une forte „ attraction, ce qui fait qu'elles ne peuvent être rarefiées ni séparées sans le secours de la Fermentation, ou d'un feu

„ violent ; car les particules qui dans le
 „ contact font le plus fortement attachées
 „ ensemble, étant une fois séparées, s'é-
 „ loignent les unes des autres avec le plus
 „ de force, & font le plus difficilement
 „ réunies : Et Question 30. Les corps
 „ denses font rarefiés par la fermenta-
 „ tion en différentes fortes d'air, & cet
 „ air par la fermentation, reprend son pre-
 „ mier être. „

L'Auteur commence ses expériences par différentes parties d'animaux, tant solides que fluides ; elles donnent toutes une très grande quantité d'air dans la distillation, les solides plus que les fluides : Il est inutile d'en rapporter les différentes proportions ; il suffira de remarquer que cet air ne commençoit à se détacher des corps en expérience que lors que les fumées blanches paroissent dans le Recipient, c'est-à-dire, dans le tems que le sel volatil s'élevoit : Mais ce sel bien loin de produire cet air élastique, absorbe au contraire celui dans lequel il passe, ce qui s'éprouve par la distillation du sel Ammoniac. La Corne de Dain & l'écaille d'huitre font des substances distillées dans cette classe, celles qui produisent le plus d'air ; celle-là en donne un septième de son poids & celle-ci un sixième.

Les Vegetaux en produisent encore davantage ; les Pois par exemple en donnent un tiers de leur poids, ce qui fait

396. fois leur volume. Cet air est si chargé de vapeurs sulphureuses, que si on y introduit une chandelle allumée, il s'enflame tout d'un coup, & si l'on éteint aussi-tôt la flamme, on peut la rallumer de la même manière huit ou dix fois de suite. La même chose arrive à l'air que donnent dans la distillation, l'écaille d'huitre, la Cire, & l'Ambre. Il est assez singulier que le Camphre ne produit ni n'absorbe aucun air par la distillation, non plus que lors qu'il est brulé dans le vuide, comme Mr. Boyle l'avoit remarqué. Les huiles en produisent en abondance, mais moins que les substances mêmes dont elles ont été pressées ou distillées. L'eau de vie n'en a presque pas: 54. pouces cubiques d'eau de puits n'en produisent qu'un; mais l'eau de Piermont & les autres eaux minerales en donnent le double; ce qui selon nôtre Auteur contribue à leur activité, puisque lorsque ces eaux ont perdu cette matière subtile & élastique qui est impregnée d'un esprit vitriolique & sulphureux, elles perdent leur vertu minerale, & ne produisent plus les effets qui en dépendent. Pour confirmer cette opinion l'Auteur rapporte dans l'Appendix les expériences qu'il a faites sur les eaux de Spa, & la plupart des eaux minerales d'Angleterre qui sont en grand nombre, dont la réussite a été la même que sur celles de Piermont.

Ce principe se développe aussi par l'Ana-

278 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
lyse des Mineraux ; mais il n'est pas si facile d'en déterminer la quantité à cause des vapeurs acides & sulphureuses qui s'y mêlent & qui en absorbent une partie, & quelquesfois plus qu'il n'en est produit. Cet air ne differe point de l'air ordinaire, ni par sa pesanteur ni par son élasticité. Nous passons plusieurs circonstances curieuses des diverses expériences rapportées par nôtre Auteur, pour abreger & nous attacher plus particulièrement au but principal de cet ouvrage. Cependant nous ne pouvons nous dispenser de rapporter en détail les curieuses observations de Mr. Hales sur le Calcul humain, d'autant plus qu'elles ont un rapport nécessaire avec le traité de nôtre Auteur sur la même matière, qui se trouve dans le second volume, & dont nous devons rendre compte dans la suite.

Le Calcul humain donne dans la distillation 645. fois son volume de véritable air élastique, aucune substance de quelque genre que ce soit n'en donne à beaucoup près autant ; le Tartre en approche plus qu'aucune autre, & ce qui leur est commun, c'est que l'air produit par l'un & l'autre de ces mixtes, perd son élasticité & est absorbé en peu de jours dans une plus grande proportion, qu'aucun de ceux qui se détachent des autres corps. Cette propriété est un puissant motif pour nous faire croire que le Calcul est
un

un vrai Tartre animal, si l'on y joint cette observation que l'Analyse de l'un & de l'autre donne beaucoup moins d'huile que les autres parties des Animaux ou des Vegetaux. Les Pierres de la Vescicule du fiel produisent la même quantité d'air, mais plus d'huile, ce que l'Auteur attribue au fiel même qui y étoit attaché & s'étoit seché sur les pierres. Une de ces pierres grosse comme un pois fut dissoute en sept jours dans une dissolution de sel de Tartre, mais le Calcul y demeura entier. 115. grains de Calcul sur lesquels on versa un pouce cubique d'esprit de nitre, furent dissous en deux ou trois heures: la dissolution se couvrit de beaucoup d'écume & produisit 48. pouces d'air élastique permanent; mais la même quantité de Tartre quoique dissoute de la même maniere ne produisit aucun air.

La quantité d'air qu'on trouve par ces expériences dans le Tartre humain nous donne des lumieres sur sa nature, qui devoient nous encourager à chercher le dissolvant de la Pierre de la Vessie. Nous verrons dans la suite les tentatives que l'Auteur a faites sur ce sujet, & le succès qu'elles ont eû.

Le Mercure distillé ne produit aucun air: Quelques-uns, entr'autres Mr. Boyle, ont cru qu'on en tiroit de l'eau par la distillation, mais Mr. Hales fait voir que cette eau ne venoit que du lut ou des vais-

280 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
vaisseaux mêmes qu'on employoit pour cette expérience; il en rapporte deux de ce genre, dont la première faite avec plusieurs Aludals luttés l'un à l'autre & un grand Recipient, confirment le sentiment de Boyle, car on trouva dans le Recipient quelques cuillerées d'eau, au lieu que dans la seconde, où l'on avoit évité avec soin & beaucoup d'adresse tout ce qui pouvoit fournir de l'humidité, il n'en parut pas le moindre vestige.

Nous avons vû clairement par les expériences rapportées ci-dessus, combien la force du feu peut tirer d'air des corps tant solides que Fluides. Suivons à présent l'Auteur dans ce qu'il nous apprend des effets de la fermentation par rapport à la production & à la fixation de l'air. Il semble que cette maniere de fixer & de produire l'air par la fermentation que produit le mélange de differens corps, approche plus de ce que fait la Nature elle même, que l'autre méthode qui se sert de la violence du feu. Nous devons remarquer que Mr. Hales prend le terme de fermentation dans un sens très étendu, & donne ce nom à tout mouvement intestin des liquides soit dissolution, fermentation, effervescence ou putrefaction.

Le sang de mouton mêlé d'eau & mis en digestion, le sel Ammoniac, le sel de Tartre mêlés avec l'esprit de Vin, produisirent tous beaucoup d'air élastique; mais un de-
mi

mi pouce cubique de sel Ammoniac & le double d'huile de Vitriol en absorberent quinze pouces cubiques, & continuerent longtems à en absorber de nouveau ; l'esprit de Terebentine & l'huile de Vitriol eurent à peu près le même effet. L'ecaille d'huitre mêlée avec le Vinaigre, l'huile de Vitriol, le jus de Citron &c. tantôt produisoit de l'air, & tantôt en absorboit au delà de ce que ce mélange en avoit produit. L'esprit de corne de Cerf mêlé avec le jus de Citron absorba d'abord de l'air, dont il laissa ensuite échapper une partie qu'il reprit en se refroidissant.

La fermentation proprement dite dégage des Vegetaux sur lesquels elle agit, une grande quantité d'Air, qui acquiert par là une élasticité constante, ce qui le distingue des vapeurs aqueuses qui se condensent bientôt en se refroidissent ; au lieu que cet air non seulement se dilate & se condense par le chaud & le froid, mais aussi est compressible comme l'air commun à proportion des poids dont on le charge. L'Auteur démontre les deux parties de cette assertion par des expériences qui ne laissent aucun doute sur leur certitude, & auxquelles nous sommes obligés de renvoyer le Lecteur. Nous ne dirons rien non plus d'une invention très ingénieuse pour sonder à la plus grande profondeur avec facilité, dont il est ici parlé par occasion, & qu'on trouve détaillée & décrite très

ex-

282 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
exactement dans le supplément : on peut en
voir un Essai dans les Transactions Philo-
sophiques N^o. 405.

On ne peut pas dire que l'air qui sort
des Vegetaux par la fermentation, y soit,
dans l'état d'élasticité où il se trouve lors-
qu'il en est dégagé ; car par exemple l'air qui
sort des Pommes tandis qu'elles fermentent,
occupe 48. fois l'espace que les Pommes
occupoient elles mêmes, quoique compri-
mé par une atmosphère qui soutient une co-
lonne de Mercure de 30. pouces : cet air
feroit donc 48. fois au moins plus dense
dans les Pommes que lorsqu'il en est déga-
ge, & la force qui le comprime égale à 48.
atmosphères ; mais cet air feroit un effort
égal pour se mettre en liberté, & il est aisé
de voir qu'il romproit sa prison avec vio-
lence, sur tout lorsque son activité seroit en-
core augmentée par l'ardeur du soleil : il
en est de même des corps dont l'air se dé-
gage par la violence du feu. On peut donc
conclure suivant le sentiment de Mr. New-
ton, que le plus grand nombre des parti-
cules de l'air produit par le feu ou la fer-
mentation, étoient dans un état fixe &
inélastique dans les corps d'où il est sorti,
& qu'elles reprennent cette force repulsi-
ve, ou leur élasticité, aussi-tôt qu'elles s'éloi-
gnent du corps, dont l'attraction les rete-
noit, & qui cesse d'agir sur elles à une cer-
taine distance.

Le supplément fournit quelques nouvel-
les

les expériences sur le même sujet , & plusieurs réflexions très sensées sur celles qui ont précédé. L'Auteur y explique pourquoi plusieurs des mélanges qu'il a employés pour ses expériences, semblent tantôt absorber & tantôt produire de l'air ? ce qui n'est causé que par le plus ou le moins de vapeurs sulphureuses qui en sortent pendant la fermentation, lesquelles quelquefois absorbent plus d'air que la fermentation n'en produit, & alors il semble qu'elle n'en produit point, ou bien ces vapeurs absorbent moins d'air qu'il ne s'en dégage du mélange, & alors on ne peut connoître s'il s'en absorbe du tout. Mr. Hales a su démêler cette incertitude, & est parvenu à connoître même avec précision l'effet de ces deux forces contraires, & qui agissent presque toujours en même temps.

L'article suivant contient une suite d'expériences, par lesquelles on examine ce que produit sur l'air la fermentation des substances minérales. On entend assez que par cette fermentation l'Auteur ne veut dire autre chose que le mouvement que produit le mélange des minéraux avec leurs dissolvans. De ces dissolutions les unes absorbent, les autres produisent de l'air. Nous ne pouvons entrer dans le détail, qu'il faut chercher dans le livre même; mais nous ne saurions passer sous silence une expérience qui a donné lieu à la découverte d'un nouveau Phénomene; c'est dans le supplément qu'on

284 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
en trouve la relation. La pluspart des dissolutions minerales dont l'Auteur parle dans cet article, jettent des vapeurs sulphureuses en quantité; ces vapeurs après avoir détruit l'élasticité d'une partie de l'air dans lequel elles sont reçues, demeurent suspendues dans le reste sans en diminuer la transparence; mais si l'on retient dans un vase l'air chargé de ces vapeurs, aussitôt qu'on y introduit de l'air extérieur, il devient fort rouge & trouble, absorbe une partie de l'air nouveau, & puis redevient transparent; ce changement arrive plusieurs fois de suite, & ne cesse que lorsque l'air du vase ne peut plus absorber d'air extérieur, les expériences font voir qu'il en absorbe un volume à peu près égal au sien. Mr. Hales se sert de ce Phenomene pour expliquer la formation des éclairs & du tonnerre, & rendre raison de leurs effets. Mais quelque curieuse que soit cette matiere nous nous contentons de l'indiquer comme une digression qui nous éloigneroit trop du sujet principal. Nous passerons aussi ce que l'Auteur a ramassé dans le supplément des expériences sur l'Air que Mr. Muschenbroek a publiées dans ses additions aux expériences de l'Academie *del Cimento*, dont il a donné la traduction.

Les expériences suivantes font voir l'influence que les corps enflammés & la respiration des Animaux ont sur l'Air. Le nitre enflammé avec un verre ardent sous un
Re-

Recipient produit d'abord beaucoup d'air, mais qui perd bientôt son élasticité & se réduit à un $\frac{1}{5}$ de ce qu'il étoit d'abord ; le soufre au contraire absorbe beaucoup d'air, plus le Recipient est grand, plus le soufre absorbe d'air, parce qu'il y brûle plus longs - temps , quoique dans un petit vaisseau il en absorbe plus à proportion que dans un grand. Parties égales de soufre en poudre & de limaille de fer qu'on laisse tomber sur un fer rouge, absorbent beaucoup d'air en brûlant , ce qui donne lieu de conjecturer que les Volcans absorbent l'air bien loin d'en produire. On doit remarquer que l'air produit dans toutes ces expériences perd très souvent une partie de son Elasticité, & quelquefois rentre en entier dans les mélanges dont il étoit sorti , mais que celui qui est absorbé ne se dégage jamais , du moins n'en est-il point fait mention dans toutes les observations de cet ouvrage.

Une chandelle allumée sous un Recipient, malgré la chaleur qu'elle communique à l'air dont elle est environnée, détruit l'élasticité d'un $\frac{1}{5}$ de cet air , ce qui ne se fait que peu à peu , & les fumées ne cessent d'agir sur l'air que plus de 30. heures après que le Recipient est refroidi. On ne peut plus rallumer la même chandelle dans cet air inpregné de vapeurs ; mais si après l'avoir allumée au dehors on la remet dans ce même air , quoiqu'elle n'y

286 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
brule que $\frac{1}{3}$ partie du tems qu'elle avoit
brulé la premiere fois dans le même vais-
seau, elle absorbe cependant la même quan-
tité d'air que lorsqu'on l'avoit mise dans un
air pur.

On connoit assez combien l'air est ne-
cessaire à la vie des animaux, mais on ne
convient ni de ce qu'il y contribüe, ni de
la maniere dont il agit même dans les Poul-
mons. Les expériences de notre Auteur
pourront donner beaucoup de lumieres sur
cette matiere: Il commence par examiner
comme le plus facile, quelle influence la
respiration a sur l'air. Pour cet effet il a
renfermé dans des Recipients de verre, dont
la capacité lui étoit connuë, des animaux
vivans, ce qui a donné lieu à plusieurs ob-
servations. D'abord la chaleur du corps
de l'animal rarefioit un peu l'air, mais bien-
tôt son volumè diminueoit, & continuoit
toujours jusques à la mort de l'animal. Un
Rat vecût ainsi pendant 14. heures dans
2024. pouces cubiques d'air, dont il ab-
sorba 73. pouces, à peu près autant qu'u-
ne chandelle allumée en avoit absorbé dans
le même vaisseau. L'élasticité de l'air est
pareillement détruite dans les Poulmons
des hommes. Mr. Hales en respirant l'air
contenu dans une Vessie pendant une mi-
nute (& il eut bien de la peine à soute-
nir l'expérience si long-tems) absorba 20.
pouces cubiques de cet air, qui avec ce
qui étoit contenu dans les Poulmons mon-
toit

toit à 240. pouces cubiques , c'est-à-dire 74. pour la Vessie & 166. pour les Vescicules & la Canne du Poulmon avec ses ramifications. La maniere exacte & ingénieuse avec laquelle il a mesuré la capacité du Poulmon méritoit d'être ici entièrement traduite : il nous suffira de rapporter simplement le resultat de ses recherches pour ne pas passer les bornes d'un Extrait. Il n'a pas eu la commodité de faire ses expériences sur le Poulmon d'un homme ; il n'a employé que celui d'un Veau : mais en comparant ses observations avec celles des Drs. Keill & Jurin , il juge que la surface intérieure du Poulmon est de 289. pieds quarrés , ce qui est dix fois plus que la superficie du corps d'un homme : En supposant que nous attirons à chaque inspiration ordinaire 40. pouces cubiques d'air , cela montera à 48. mille pouces cubiques dans une heure , dont une partie est absorbée ou détruite, comme il paroît par les expériences dont on a fait mention ; Mais il n'est pas aisé de déterminer en quelle quantité ; l'Auteur a fait plusieurs tentatives pour y réussir qui n'ont pas eu le succès qu'il en attendoit faute d'instrumens assez grands : il ne laisse pas d'en conclure , quoique d'une maniere problématique , qu'en 24. heures un homme détruit par sa respiration l'élasticité d'une once & demie d'air. C'est de cette quantité d'air qu'il conjecture que le sang attire une partie , mais qui est chan-

288 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
gée quant à son élasticité; la grande surface par laquelle le sang est exposé à l'air dans le Poulmon, & la finesse extrême des membranes qui les separent, facilitent beaucoup ce mélange que produit la force attractive des parties du sang & de celles de l'air fixé par les vapeurs sulphureuses.

Cette propriété qu'ont les Poulmons de détruire l'élasticité de l'air, à cause des vapeurs qui s'élevent continuellement des liqueurs qu'ils contiennent, fait voir pourquoi un animal ne peut vivre dans un air qui n'est pas souvent renouvelé. On attribuoit cet effet au défaut de l'esprit vivifiant de l'air, qui n'étoit qu'un nom dont on tâchoit de couvrir l'ignorance de la véritable cause, un air chargé de ces vapeurs grossieres perd plus vite son élasticité qu'un autre, & les vapeurs elles mêmes s'attirant avec facilité, forment des masses capables de boucher les orifices des vesicules, ce qui rend la respiration difficile & est capable de l'empêcher entierement. Mais aussi elles sont très utiles pour dissiper l'air qui entre dans la cavité du Thorax & diminuer l'obstacle qu'il feroit à la respiration en le reduisant peu à peu à cet état fixe par lequel il est absorbé. Car il est prouvé par des expériences incontestables que l'air passe au travers des Poulmons avec assez de facilité pour ne pas douter qu'il n'entre dans la cavité du Thorax, si ce n'est constamment, du moins lorsque l'animal

mal fait un exercice violent qui l'oblige à inspirer plus fortement qu'à l'ordinaire. C'est à la destruction de l'élasticité de l'air par de vapeurs sulphureuses qu'il faut attribuer les pernicioeux effets d'un air chargé de ces vapeurs, & ceux des éclairs, & des l'explosion de la poudre à canon qui tuent quelquefois subitement en détruisant tout d'un coup l'élasticité de l'air, la circulation est arrêtée alors par l'affaissement total des Vesicules du Poulmon. Le meilleur moyen de corriger les funestes effets d'un air chargé de vapeurs, est de le faire passer avant d'entrer dans les Poulmons, au travers de plusieurs linges les uns sur les autres trempés dans une forte dissolution de sel marin ou de sel de Tartre dans du Venaigre, parce que les sels attirent avec beaucoup de force ces vapeurs sulphureuses; ce que l'Auteur prouve par des expériences aussi curieuses que convaincantes, mais dont le detail nous mèneroit trop loin. La suite de ses recherches le conduit à examiner la quantité d'humidité que transpirent les Poulmons: il trouve qu'en 24. heures elle se monte a 9792. grains, & par consequent leur superficie interieure transpire dans ce temps là $\frac{1}{74}$ d'un pouce de haut.

Ensuite l'Auteur examine quelle est l'action de l'air sur le feu; & après plusieurs observations connues d'ailleurs, & quelques expériences nouvelles sur la viteſ-

250 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
se avec laquelle l'air se porte vers le feu,
& la force avec laquelle il frappe les ma-
tieres enflammées, il tire les conséquences
suivantes. Le feu est principalement aug-
menté & animé par l'Action & la réaction
des particules acides & sulphureuses des
corps brulans, & les particules élastiques
qui entrent dans le feu de l'air qui l'en-
vironne, ou qui sortent en abondance
des matieres qui brulent, celles là seules
peuvent servir de nourriture au feu qui
contiennent plus ou moins de soufre, &
lorsqu'elles l'ont perdu, le reste peut bien
s'échauffer, mais jamais entretenir le feu,
mais le soufre même sans air ne sauroit
bruler. Le sentiment de ceux qui croient
que le feu est un corps distinct retenu dans
le soufre, tombe par les expériences de
Mr. Hales; car si cela étoit lorsque les
corps sulphureux seroient enflammés, ils di-
lateroient tout l'air qui les environne, au
lieu qu'ils ont un effet tout contraire, preu-
ve que la chaleur du feu consiste principa-
lement dans les vibrations promptes & for-
tes, l'action & la réaction entre l'air éla-
stique qui repousse le soufre, & le sou-
fre acide qui attire l'air. Ajoutez que
l'air & le soufre sont mis en mouvement
par ce milieu éthéré, comme le suppose
Mr. Newton, qui rompt & réfléchit la lu-
miere, & par les vibrations duquel la lumiere
échauffe les corps, & est mise dans des accès
de facile réflexion, & de facile transmission.

Les

Les vibrations de ce milieu ne contribuent-elles pas à la véhémence & à la durée de leur chaleur ? Et les corps chauds ne communiquent-ils pas leur chaleur aux corps froids contigus, par les vibrations de ce milieu, continuées des corps chauds dans les corps froids ? Ce milieu n'est il pas excessivement plus rare, & plus subtil que l'air, & excessivement plus élastique & plus actif ? Ne penetre-t-il pas par sa force tous les corps ? Optique Qu. 18. . . la force élastique de ce milieu doit être à proportion de sa densité plus de 490¹⁰. fois plus grande que n'est la force élastique de l'air à proportion de sa densité. *ibid.* Qu. 21.

La chaleur ne fait pas toujours sortir des corps ces particules sulphureuses & élastiques, qui sont proprement l'aliment du feu ; quelques fois elles les fixent dans certains corps & augmentent par là leur poids, ce qui est manifeste dans le Minium. Sa distillation a fait voir qu'il contient bien plus de particules élastiques que le plomb, & la couleur rouge qu'il acquiert dans le feu, est un fort indice des particules sulphureuses qu'il y a aussi acquises.

La maniere dont l'Auteur explique la fermentation, & la putrefaction ne sera peut-être pas approuvée de tous les Chymistes : il les attribue l'une & l'autre à la même cause & pretend que la putrefaction n'est qu'une fermentation plus grande, & qui n'étant point retenue par un liquide aqueux, cause une plus grande chaleur,

292 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
& une dissolution plus entiere. Mais les effets en font si differens, qu'il est bien difficile de passer cette conjecture à l'Auteur.

Ce traité finit par une recapitulation de ce qui y est prouvé, & dont nous avons tâché de donner une idée, très imparfaite à la verité. Un ouvrage de ce genre n'est gueres susceptible d'extrait, comme nous l'avons insinué dès le commencement. Nous avons cru cependant qu'on nous feroit gré d'en avoir donné quelque connoissance au public, si ce n'est pour instruire, du moins pour rendre quelque justice au mérite de Mr. Hales en le faisant connoître aux étrangers qui ne sont pas à portée de lire ses ouvrages.

A R T I C L E III. .

A Vindication of the Government, Doctrines, and Worship of the Church of ENGLAND, established in the Reign of Queen Elizabeth against the injurious Reflections of Mr. Neal in his late History of the Puritans: alteram partem audi. London, Printed and Sold by A Bettesworth and C. Hitch at the Red Lion in Pater-Noster-Row; and T. Ashley at the Rose; and S. Austen at the Angel in S. Pauls Church-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 293
Churchyard 1733. C'est-à-dire, *De-
fense de la Discipline, de la Doctrine,
& du Culte de l'Eglise Anglicane, éta-
blie sous le regne de la Reine Elisabeth,
contre les Remarques injurieuses de Mr.
Neal dans l'histoire des Puritains, qu'il
vient de publier.* A Londres, chez
A. Bettefworth, & C. Hitch, T. Ash-
ley, & S. Austen. 1733. *in octavo,*
pagg. 362.

L'AUTEUR anonyme de cet ouvrage se déclare dans la Préface Partisan zélé de la *Tolerance* ; Il remarque qu'une union sincere des Protestans seroit le moyen le plus efficace d'avancer les interêts de leur Religion, qu'à la vérité on ne doit pas s'attendre, que tous ceux qui se sont séparés de l'Eglise Romaine soient dans les mêmes sentimens, ou pratiquent les mêmes cérémonies dans leur culte, mais que leur devoir, aussi-bien que leur interêt, devoit les obliger à la tolerance, & à une charité fraternelle : Il blame fortement la conduite de ceux, qui dans un tems où le Papisme gagne tous les jours sur le parti Protestant, & sçait profiter adroitement des divisions qui y regnent, excitent des disputes parmi ceux qui font profession d'une même *Foi*, ou font revivre celles, qui dès le commencement de la Réformation en

294 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 ont arrêté les progrès : *Pourquoi*, dit-il, *les*
Protestans s'entredéchireroient - ils les uns les
autres? Pourquoi se chargeroient-ils réciproque-
ment de calomnies & de reproches? Pourquoi
travailleroient-ils à noircir la reputation de
ceux qui étoient les Auteurs & les Promoteurs
de la Réformation? l'Ennemi commun le fait
assez; & faut-il que nous lui prêtions des ar-
mes? Il prend occasion de-là, de censurer
Mr. Neal, qui dans son histoire des Puri-
tains tache de prouver que les differens
partis des Protestans se sont autant maltrai-
tés les uns les autres que les Papistes les
ont maltraité tous; s'il y a eu de la faute
des deux côtés, on doit les pardonner &
oublier. Iliacos intra muros peccatur & ex-
tra. Les Loix contre les Puritains étoient
trop sévères, soit, mais ceux-ci lorsqu'ils
ont eu le pouvoir en main s'en sont vengés
avec usure: Nôtre Auteur conclut en ces
 termes „ Ces choses sont passées, si à l'a-
 „ venir nous ne pouvons pas être assez
 „ heureux pour être parfaitement d'ac-
 „ cord, entant que Chrétiens, & entant
 „ que Protestans unissons nos efforts pour
 „ avancer la cause importante du Christia-
 „ nisme, de la Religion Protestante & de
 „ la Vertu; lorsque nos efforts unis au-
 „ ront terrassé l'infidélité & les vices de
 „ nôtre siècle, nous serons assez à tems
 „ ou plutôt il ne fera jamais de saison,
 „ de disputer sur des choses si peu impor-
 „ tantes, que des *orgues*, un *surplis*, un
 „ *bon-*

„ *bonnet*, une *bague*; des contestations de
 „ cette Nature produisent, outre plusieurs
 „ autres maux, une indifférence & un mé-
 „ pris ouvert pour les devoirs nécessaires
 „ de la Pieté, & de la Vertu, & les hom-
 „ mes ne sont que trop portés à substi-
 „ tuer un zèle indiscret pour, ou contre
 „ les Cérémonies extérieures de la Reli-
 „ gion à la place d'une véritable dévotion,
 „ & d'une Pieté solide.

Après ces remarques générales nôtre Auteur donne le plan de son ouvrage, & il se propose de prouver, 1. que la Reine Elisabeth étoit sincérement attachée à la Religion Protestante, & que dans les mesures qu'elle a prises, pour établir la Réformation, elle n'a agi ni contre les regles de la prudence, ni contre celles de la charité. 2. Que les Puritains de ce tems-là ne cherchoient pas à être tolérés eux-mêmes, ni ne se propofoient de tolerer les autres, mais que leur unique vûe étoit d'établir leur propre Discipline en persécutant les autres Protestans. 3. Que cependant ils ont été traités avec beaucoup de douceur, & qu'ils ont jouï de plusieurs postes considérables dans l'Eglise. 4. Qu'enfin leur conduite irrégulière & leurs mutineries continuelles obligerent le Gouvernement à les traiter avec plus de rigueur.

Dans le premier Chapitre nôtre Auteur justifie la Reine Elisabeth. Pour prouver qu'elle étoit sincérement attachée à la Religion

296 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ligion Protestante, il allégué premièrement
ce que les Papistes pensoient d'elle au su-
jet de la Religion. 2. L'état dans lequel
elle trouva le Royaume à son avènement à
la Couronne. 3. Les offres avantageuses
qu'on lui faisoit de la part des Papistes.
4. Les dangers auxquels elle s'exposoit
en favorisant les Protestans. 5. La Con-
duite qu'elle tenoit pour établir la Reli-
gion Protestante. Personne n'ignore que
sous le regne de *Marie*, la vie d'Elisabeth
ne fut continuellement en danger, parce
qu'on la regardoit comme le chef des
Protestans : Lors qu'après la mort de *Ma-
rie* on délibéra dans la Chambre haute du
Parlement s'il falloit faire proclamer Elisa-
beth Reine, quelcun fit naître cette diffi-
culté, *que tout le Royaume faisoit profession
de la Religion Catholique Romaine, & qu'on
ne pouvoit douter qu'Elizabeth ne fut Protec-
tante dans le cœur.* De tous les Evêques
il n'y avoit que celui de *Carlile* qui voulut
la couronner. Le Pape l'excommunia com-
me une hérétique, & tous les Princes Ca-
tholiques Romains se liguèrent contre elle.
L'état dans lequel elle trouva le Royau-
me à son avènement à la Couronne étoit
des plus tristes : la feue Reine avoit con-
tracté des debtes immenses, l'Echiquier
étoit épuisé, le Royaume engagé dans une
guerre facheuse avec la *France* & l'*Ecosse*, la
ville de *Berwick* sur les frontieres de l'*Ecosse*,
& les Ports de mer *Dover*, *Portsmouth*
&

& l'Isle de Wight dépourvues de munition & d'hommes; Marie Reine d'Ecosse disputoit à Elifabeth son titre à la Couronne, elle faisoit profession de la même Religion, que les sujets de sa Rivale, étoit actuellement en possession d'une partie de la Grande Bretagne, & avec cela alliée étroitement à la France; Henri II. Roy de France son beau Père lui avoit fait prendre le Titre & les armes d'Angleterre, les *Guises* ses Oncles sollicitoient le Pape, de déclarer le titre d'Elifabeth nul; Tous les Conseillers, les Ministres d'Etat, les Juges à paix, & ceux qui étoient dans les Emplois, étoient Catholiques zélés; les Evêques & le Clergé s'opposoient fortement au rétablissement de la Réformation; la Convocation présenta à Elifabeth une Requête, dans laquelle elle soutenoit hautement les Dogmes de l'Eglise Romaine: *Cox* * dans une de ses lettres dit: *le Papisme s'est accru si fort sous le Regne cruel de Marie, pendant cinq ans seulement, qu'on ne sçauroit croire, combien les cœurs des Papistes sont endurcis; & Jewel écrivit à Bullinger: Nos Universités sont tellement gitées & perdues, qu'à peine y trouve-t-on deux personnes qui soient dans nos sentimens. Vous ne sçauriez croire qu'une si grande désolation eut pû arriver en si peu de tems.* Le Secretaire *Cecil* remarque, que la France résolue de profiter de l'Etat fâcheux

* Strypt's Annal. vol. 1.

298 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
cheux des Affaires en Angleterre , avoit
formé le Projet d'en faire la Conquête,
que l'armée étoit prête , les Capitaines
nommés , les Vaisseaux équipés , qu'elle
comptoit de se rendre maitre de l'Ecosse en
moins d'un mois , & de pénétrer par là en
Angleterre ; Pour se débarasser de ses dif-
ficultés Elifabeth n'avoit qu'à conserver le
Papisme ; les Grands du Royaume , & plu-
sieurs Princes étrangers la sollicitoient for-
tement à cela , le Pape lui offrit de con-
firmer en ce cas là son titre à la Couron-
ne , & de la mettre à couvert par ce
moyen tant des prétensions de la Reine
d'Ecosse sa Rivale , que des complots de
ses propres sujets. En refusant ces offres,
elle s'exposoit à de grands dangers , cepen-
dant son zèle pour la Religion Protestante
ne lui permit pas de les accepter ; le jour
même de son couronnement , elle reçut
avec des marques de respect une Bible en
Anglois qu'on lui présenta dans *Cheapside* ,
elle fit élargir ensuite tous ceux qui avoient
été mis en prison pour cause de Religion ,
elle publia une Proclamation par laquelle
elle permettoit de faire le Service Divin
en langue Vulgaire , & de lire l'Ecriture
Sainte ; elle rétablit la Religion Protec-
tante sur le même pied où elle avoit été
sous le regne de son frere Edouïard ; pen-
dant tout son Regne elle profita de toutes
les occasions de soutenir les Protestans en
France & dans les Païs-Bas ; & lorsque
Hen-

Henri IV. Roi de France changea de Religion, elle ne put s'empêcher de lui marquer son chagrin par une lettre écrite dans les termes les plus forts, & signée, *Vôtre bonne sœur à la vieille mode, je n'ai que faire de la nouvelle, Elisabeth.* Quand on pese bien toutes ces circonstances on a de la peine à croire avec Mr. Neal, qu'Elisabeth favorisât en secret les Papistes, & que si elle rétablit la Réformation, ce ne fut que par des vûes d'intérêt & de Politique.

Nôtre Auteur après avoir justifié la Reine Elisabeth par rapport à son attachement à la Religion Protestante, tache de faire voir, que dans les mesures qu'elle a prises pour rétablir la Réformation, elle a suivi les règles de la charité & de la prudence. Les Protestans de ce tems là n'étoient pas tous dans les mêmes sentimens : Les Luthériens formoient un parti considerable, ils travailloient avec chaleur à faire recevoir la Confession d'Augsbourg, & ils alleguoient pour raison que cela cimenteroit l'union avec les Protestans d'Allemagne, & frayeroit le chemin à une ligue avec les Princes de ce parti. Ceux qui sous le regne de Marie s'étoient réfugiés à Genève & en Suisse, vouloient qu'on adoptât les sentimens de Calvin & qu'on se conformât au Culte & à la Discipline de Genève; un troisiéme parti insistoit qu'on rétablît les choses sur le même pied, où elles avoient été sous le Roy Edouïard :

300 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Enfin le nombre des Papistes étoit encore fort grand, & il étoit de la charité aussi bien que de la prudence, pour pourvoir à la seureté de la Reine, & pour contribuer au succès de la Réformation, d'établir un culte sans idolatrie, auquel les Papistes pussent cependant assister, afin d'avoir l'occasion d'être instruits dans les Principes de la véritable Religion. Pour contenter ces differens partis & pour les retenir tous dans le sein de l'Eglise, on ne pouvoit mieux faire que de suivre la Réformation d'Edouard. Bullinger qui étoit alors le chef des Calvinistes à Zurich, avoit déclaré, *satisfacit piis Eduardi Reformatio*, la Réformation d'Edouard contente les personnes pieuses : les Luthériens avoient tout lieu d'être satisfaits. Ceux qui sous Edouard avoient dressé la Confession de foi, & composé la Liturgie, avoient suivi après l'Ecriture Sainte & les Peres, la Confession d'Augsbourg, les Ecrits de Melancton, les œuvres d'Erasme, & l'Instruction d'un Chrétien publiée sous Henri VIII. On n'avoit pas avancé, dans l'article de la Prédestination, que Dieu n'avoit eu aucun égard à la foi & aux bonnes œuvres. Cramer, Latimer, & Hooper, croyoient que Jesus Christ étoit mort pour tous les hommes, & ils avoient eu soin d'insérer ce Dogme tant dans la Confession de foi, que dans plusieurs collectes de la Liturgie. Ajoutons à cela qu'il étoit facile de réta-
blir

blir la Réformation d'Edouard, le Parlement l'avoit autorisée, le peuple y étoit accoutumé, les Protestans moderés des païs étrangers la regardoient comme un sage milieu entre les Luthériens & les Calvinistes, plusieurs de ceux qui y avoient travaillé l'avoient scellée de leur sang, & le respect qu'on conservoit pour la mémoire de ces illustres Martyrs, avoit prévenu le peuple en faveur de cette Réformation; au lieu que si on avoit voulu composer une Liturgie, & établir une Discipline nouvelle; les differens partis se seroient animés, les disputes se seroient échauffées, il auroit fallu du tems, pour examiner; pour convenir, & pour se déterminer; pendant tout cet intervalle le culte de l'Eglise Romaine auroit été continué, & la Réformation si non empêchée, du moins suspendue: Enfin la charité aussi bien que la prudence vouloit qu'on suivit un plan, qui ne retranchoit aucun des partis Protestans de la Communion de l'Eglise & qui au contraire pouvoit servir de moyen à réunir les Protestans des païs étrangers & à retenir les Papistes mêmes dans l'Eglise, & à se faire instruire, pour embrasser avec le tems la Réformation.

Notre Auteur repond ensuite aux objections de Mr. Neal contre la Reformation d'Edouard, retablie par la Reine Elisabeth: Elle roulent sur les habits des Ecclesiastiques, sur la Liturgie, sur l'Episcopat, &

302 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
sur la Discipline de l'Eglise Mr. Neal infi-
nue qu'il n'y avoit que ceux qui sous Hen-
ri VIII. avoient caché leurs véritables senti-
mens, (& par conséquent trahi leur con-
science) qui souhaitoient qu'on continuât
l'usage des habits Sacerdotaux ; il rapporte
qu'ils alleguoient pour raison que le Clergé
étoit trop pauvre pour acheter de nouveaux
habits ; il assure que Hooper, après avoir
refusé pendant long-tems d'être consacré
avec les habits Pontificaux, y consentit en-
fin, à condition, qu'il ne les porteroit
qu'une seule fois à la Cour ; il range Bu-
cer, Pierre Martyr, & les Theologiens
Suisses au nombre de ceux qui condam-
noient les habits ; il assure que l'Arche-
vêque Cramer, Latimer & Taylor, lorsqu'on
les dégrada, protesterent qu'ils avoient re-
gardé depuis long-tems cet appareil comme
superstitieux & ridicule, que l'Archevêque
Parker se felicitoit d'avoir été consacré
sans les habits *Aaroniques*, que Horn Evê-
que de Winchester, Jewel Evêque de Sa-
lisbury, Pilkington Evêque de Durham,
& Grindal Evêque de Londres furent long-
tems en suspens s'ils devoient accepter les
Evêchés qu'on leur offroit, parce qu'il fal-
loit se faire consacrer avec les habits Pon-
tificaux ; il pretend qu'on ne pouvoit enjoin-
dre l'usage de ces habits sans blesser la cha-
rité, & que ceux qui s'obstinerent à les con-
server, avoient uniquement en vûe de con-
firmer le peuple dans l'opinion ridicule,
que

que la validité du ministère des Prêtres & l'efficace du service Divin dependoit de l'usage de ces habits ; & de laisser une porte ouverte pour ramener plus facilement le Papisme. Notre Auteur accuse Mr. Neal de mauvaise foi sur tous ses articles, & tache de faire voir qu'il a déguisé les sentimens des Reformateurs , supprimé des circonstances essentielles , & changé entierement les faits. L'Evêque Burnet dans son Histoire de la Reformation * dit, le Clergé étoit alors si pauvre qu'il pouvoit à peine se procurer des habits decens ; mais il ajoute : Le commun peuple jusqu'alors trop soumis au Clergé , se jettoit dans l'autre extrémité & méprisoit les fonctions sacrées aussi-bien que ceux qui les exerçoient ; s'ils avoient célébré le service Divin dans leurs mauvais habits il étoit à craindre que la majesté du service ne fut avilie. On résolut donc de conserver les anciens vetemens ; s'il avoit fallu les supprimer parce qu'ils avoient été consacrés & employés à des usages superstitieux , il auroit fallu par la même règle abatre les Eglises & fondre les cloches , que S. Paul dit que toute Creature de Dieu est bonne , & qu'il est permis même de manger de la viande sacrifiée aux Idoles , enfin qu'il seroit ridicule , sous prétexte de quelques abus précédans que l'on eut corrigés de défendre des habits que tous les siècles ont

* Vol. 2. p. 75.

304 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ont reveré , & qui font si decens. Mr.
Neal à supprimé tout cela. Il assure que
Hooper consentoit à être consacré avec les
habits Pontificaux à condition qu'il ne les
porteroit qu'une seule fois à la Cour : mais
la verité est , qu'il promit de les porter lors-
qu'il seroit consacré , & toutes les fois qu'il
precheroit ou devant le Roy , ou dans sa
Cathedrale , ou à quelque ceremonie pu-
blique , & que sous cette condition on le
dispensa de les porter en d'autres rencon-
tres : Mr. Neal ajoute que Bucer & Pierre
Martyr aussi-bien que les Theologiens Suif-
ses s'étoient declarés hautement contre les
habits. Nous avons déjà fait voir dans l'ex-
trait que nous avons donné de l'Histoire
de Mr. Neal qu'il s'étoit trompé à l'égard
des Théologiens Suiffes. Notre Auteur
ne lui fait pas plus de grace sur Bucer , qui
loin de condamner les habits , dit dans
une lettre à Cramer datée du 8. de De-
cembre 1550. qu'il estimoit que toutes les
Creatures de Dieu sont bonnes , & que
dans quelque degré que les hommes en
abusent , on les peut reduire à leur usage
legitime ; qu'il jugeoit même à propos de
retenir les vetemens , parce que les an-
ciens Peres s'en étoient servi avant la cor-
ruption de l'Eglise , que par-là on conserve-
roit la dignité du Ministère Evangelique ,
qu'on en tireroit deux autres usages , d'un
côté chacun verroit que l'Eglise Anglicane ne
changeoit pas legerement les coutumes an-
cien-

ciennes, de l'autre ces vetemens continuoient à être l'emblemé de la purété, & de la sincerité qui doivent briller dans les Pasteurs, & qu'à son avis on offenoit Dieu si l'on refusoit d'obeir aux Magistrats dans cette rencontre. Ce que Cramer & Latimer dirent à leur degradation regardoit l'équipage ridicule de l'Eglise Romaine, dont on les dépoüilloit piece à piece, & non les Vetemens de l'Eglise Anglicane. Enfin tant s'en faut, selon nôtre Auteur, qu'on blessa la charité en autorisant l'usage de ces habits, que ce fut plutôt par un principe de charité qu'on les conserva. Il étoit de la bienveillance que les Ecclesiastiques fussent distingués du commun peuple par des habits decens & particuliers; les Puritains eux mêmes en convenoient: le Roy Edouard dans la dernière année de son regne avoit ordonné que ces habits seroient une Robe, un bonnet quarré, une écharpe, & pendant le service Divin un surplis. C'étoient-là des habits Academiques, & non pas, comme il plait à Mr. Neal de les appeller, *Papistiques*: on ne les consacroit pas, comme dans l'Eglise Romaine par des prieres, par le signe de la Croix, & avec de l'eau benite; la Reine Elisabeth déclara, qu'on ne pretendoit nullement attribuer à ces habits quelque sainteté particulière, mais seulement comme dit S. Paul que toutes choses se fassent dans l'Eglise honnêtement, & avec ordre; le peuple étoit

306 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
accoutumé à ces habits, les Lutheriens les approuvoient, plusieurs des Calvinistes modérés s'y conformoient; si quelques superstitieux faisoient dependre de l'usage de ces habits la validité du Ministère, & l'efficace du Service Divin, il étoit d'autant plus nécessaire de les conserver, puis qu'autrement ils se feroient absentes entièrement des Eglises, & se feroient jettés dans le parti Papiste. C'étoit donc une condescendance Chrétienne, de s'accommoder dans des choses indifférentes aux circonstances du tems, d'avoir égard à la foiblesse de tant de personnes, & *de ne donner aucun achopement, ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'Eglise de Dieu.* Mais où est la charité de Mr. Neal d'attribuer à ceux qui vouloient conserver les habits des vûes cirminelles, & d'insinuer qu'ils vouloient tenir une porte ouverte pour ramener plus facilement le Papisme.

Mr. Neal censure la Liturgie de l'Eglise Anglicane, sur ce qu'elle prescrit de certains formulaires de prieres, que la plupart de ces prieres ont été tirées des Missels, & qu'elle ordonne de recevoir le Sacrement de l'Eucharistie à genoux. Nôtre Auteur répond à cela; 1. que la question n'étoit pas alors s'il falloit avoir un Corps de Liturgie qui réglât la maniere & les expressions pour toutes les parties du Service Divin, ou si l'on devoit s'en reposer sur les mouvemens subits &
non

non préméditez des Ministres qui officient. Cette dernière pensée dit l'Evêque Burnet *ne vint jamais aux Réformateurs, & ils ne craignoient pas en établissant une forme de service d'empiéter sur la charge de Jesus Christ notre Roi.* Les Eglises de Geneve, d'Allemagne, & d'Ecosse, avoient leurs Liturgies : Calvin dans sa lettre au Protecteur lui avoit recommandé d'établir un formulaire de prieres & de rites fixe, d'où il ne fut pas permis aux Ministres de s'écarter, tant pour subvenir à l'ignorance & à la simplicité de quelques-uns, que pour témoigner le consentement unanime de l'Eglise ; enfin pour s'opposer à l'inconstance & à la legereté de plusieurs, qui cherchoient continuellement des Innovations. Comme une des principales fins de la Réformation étoit de dépouiller les gens d'Eglise de cette autorité tyrannique qu'ils usurpoient sur les Consciences, on n'avoit garde de leur laisser le pouvoir de prescrire de droit absolu au peuple, ce qu'il doit demander à Dieu. Il y avoit parmi le Clergé des Luthériens, des Calvinistes, de ceux qui favorisoient la Réformation d'Edouard & des Papistes déguifés ; si chacun avoit eu la liberté de composer des prieres pour son Eglise il y auroit fait entrer le dogme de son parti, les disputes auroient continué & le Papisme auroit enfin triomphé. Enfin Mr. Neal convient lui-même que l'Eglise étoit dans un état déplorable

308 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
& qu'il y avoit parmi les Ministres un grand nombre de Prêtres Papistes déguifés & de gens fans lettres : il étoit donc d'une néceffité abfolüe d'établir un Corps de Liturgie. 2. Mr. Burnet nous apprend que les Réformateurs fe propofoient pour regle generale, qu'il ne falloit faire aucun changement dans la fimple vûe de donner un nouvel air à la Religion, ni par la fimple penfée de ne point recevoir ce qui étoit pratiqué dans le tems de la fuperftition, que l'on devoit retenir les cérémonies, dont l'ancienne Eglife avoit ufé & en retrancher les corruptions des derniers, que Jéfus Chrift lui-même non-feulement observa les cérémonies des Juifs, mais qu'il forma fur leurs prieres, celle que nous avons de lui. Si l'on avoit inferé dans la Liturgie des prieres adreffées aux Saints, ou conçûes dans une langue inconnüe, les Puritains auroient eu raifon de s'y oppofer ; mais fi parce que les Papistes s'étoient fervi de certaines prieres, excellentes en elles-mêmes, de certains Pfeaumes & de certaines hymnes, il en avoit fallu abolir l'ufage, on auroit dû retrancher par la même raifon, l'Oraifon Dominicale, le Symbole des Apôtres, les leçons de l'Évangile, l'ufage des Cloches, & celui de l'eau dans le bapême. 3. Si la Liturgie ordonne de recevoir la communion à genoux, c'étoit parce qu'on regardoit la genuflexion comme la pofture la plus humble & la plus refpectueufe. Les Réformateurs du tems d'Edouard dé-

déclarèrent dans une Rubrique particulière qu'ils ne prétendoient par là déferer aucune adoration au pain & au vin, ni établir la présence réelle du Corps & du Sang de Jesus-Christ. Il est vrai qu'on effaça sous le regne d'Elisabeth cette déclaration du Service de la Communion, parce que plusieurs étant imbus du dogme de la présence réelle, on trouva à propos de le laisser indécis, afin de ne pas les empêcher d'entrer dans la communion de l'Eglise Anglicane; mais on n'obligea personne à croire ce dogme; Calvin, dit l'Auteur, n'avoit pas plus de raison d'ordonner qu'on reçut l'Eucharistie assis à table que les Réformateurs d'Angleterre de vouloir qu'on la reçut à genoux. Enfin on ne doit pas confondre cette pratique de l'Eglise Anglicane avec l'adoration de l'hostie dans l'Eglise Romaine, parce que ce n'est pas à une certaine partie du service, ou lors qu'on élève le Sacrement, qu'on est à genoux, mais durant toute la cérémonie.

Nous n'entrerons pas dans le détail des disputes sur l'Episcopat. Mr. Neal dans son histoire pag. 82. avance que les premiers Réformateurs croyoient unanimement qu'il n'y avoit que deux ordres dans l'Eglise Chrétienne, celui des Evêques & des Diacres; & pag. 62. que le formulaire d'Ordination étoit le même pour les Evêques, & les Prêtres; Nôtre Auteur fait voir que Mr. Neal a été mal informé, ou qu'il dé-

310 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
guise volontairement la vérité. Dans la
préface du nouvel office du Roy Edouard
pour les Ordinations, il est dit positive-
ment. *Ceux qui lisent diligemment les Ecritu-
res saintes, & les Auteurs anciens, peuvent
voir clairement que depuis le tems des Apotres
il y a eu trois ordres de Ministres dans l'E-
glise Chrétienne, les Evêques, les Prêtres &
les Diacres : & dans le Ceremoniel des
Ordinations, on trouve deux formulaires di-
stincts, dont l'un a pour titre : Formulaire
de la consécration d'un Archevêque ou E-
vêque ; & l'autre Formulaire de l'Ordination
des Prêtres : Dans le 1. Il est dit que l'Evêque
fera consacrer par l'Archevêque, & les Evê-
ques ; que l'Archevêque, & les Evêques qui
se trouveront présens, lui imposeront les
mains, & que l'Archevêque lui dira, *Reçois le
Saint Esprit, & souviens toi d'exciter la grace
de Dieu qui est en toi par l'imposition des mains,
car Dieu ne nous a point donné l'Esprit de
crainte, mais de force, de charité, & de tem-
perance.* Dans l'autre il est prescrit, qu'un
Prêtre sera ordonné par l'Evêque & les
Prêtres ; que l'Evêque & les Prêtres qui
se trouveront présens lui imposeront les
mains, & que l'Evêque lui dira, *Reçois le
Saint Esprit, à qui tu pardonneras les pechés
ils lui seront pardonnés, & à qui tu retiendras
les pechés, ils lui seront retenus, & sois un
dispensateur fidele de la parole de Dieu & de
ses Saints Sacremens, au nom du Pere du Fils
& du S. Esprit : Comment donc Mr. Neal
a-t-il**

a-t-il osé affirmer que du tems du Roy Edouard le formulaire d'Ordination étoit le même pour les Evêques & les Prêtres ? La dernière objection de Mr. Neal est contre la Discipline Ecclesiastique. Il dit que les Puritains se plaignoient hautement qu'il n'y avoit point de Discipline dans l'Eglise Anglicane, & que voyant que toutes leurs plaintes étoient inutiles, ils composèrent eux mêmes un livre de Discipline, qui portoit qu'on établiroit dans chaque Eglise un Presbytere composé des Ministres, des Anciens, & des Diacres; qu'on suspendroit de la communion ceux qui étoient en scandale, & qu'on tiendrait des Synodes Provinciaux & Nationaux. Notre Auteur avouë qu'il n'y a pas dans l'Eglise Anglicane une discipline aussi severe qu'il seroit à souhaiter, mais il prétend prouver que la discipline proposée par les Puritains, & dont ils parloient avec tant d'éloge, l'appellant, la Sainte Discipline, le Gouvernement Divin, &c. avoit des inconveniens très grands. 1. Elle établissoit dans chaque Paroisse un Consistoire independant, revetu de la même autorité que la haute Cour de Commission, contre laquelle Mr. Neal se recrie tant, & qu'on a aboli avec raison. 2. Elle annulloit les anciennes loix, constitutions & Canons Ecclesiastiques, sans leur en substituer d'autres, & sans déterminer quelles loix, maximes ou regles il falloit suivre dans les Pro-

ce-

312 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
cedures. 3. Elle donnoit aux Anciens d'un
Consistoire le pouvoir d'être en même tems
Accusateurs, & Juges, car ils devoient veil-
ler sur la conduite de chaque membre de
l'Eglise, le denoncer au Consistoire & ju-
ger sans appel des choses qui regardoient
la doctrine ou les mœurs d'un chacun. 4.
Elle faisoit dependre la decision de toutes
les affaires de la pluralité des voix, sans
prescrire à ceux qui composoient le Con-
sistoire aucune regle fixe. 5. Elle étoit in-
compatible avec un Gouvernement Monar-
chique, puisqu'elle érigeoit *regnum in regno*.
Une Societé revetuë d'un pouvoir absolu
de faire des loix sans le consentement du
Magistrat, & d'obliger celui-ci à les execu-
ter & à punir ceux qui les violoient. 6.
On demandoit pour ces Anciens de cha-
que Paroisse un salaire suffisant, pour les
faire subsister avec leurs familles; ce qu'on
n'auroit pû leur accorder sans imposer des
taxes enormes sur tout le peuple. 7. Ces
Anciens devoient se censurer & se juger les
uns les autres; mais n'est il pas probable
qu'ils auroient eu des menagemens recipro-
ques? 8. Chaque Consistoire devoit être
souverain & independant: comme donc les
uns étoient dans les principes des Luthe-
riens, les autres dans ceux des Calvinistes,
il seroit arrivé, qu'un homme auroit passé
pour hérétique dans une Paroisse, & pour
très Orthodoxe dans une autre, ce qui au-
roit donné occasion à des Disputes sans fin.

Nous

Nous infererons dans notre journal prochain ce que notre Auteur dit des vûes des Puritains , & de la maniere dont on les trata, auffi-bien que les faits qu'il allegue dans fon supplement.

A R T I C L E I V.

The importance of the doctrine of the holy Trinity asserted, in reply to some late pamphlets, by Daniel Waterland, D. D. Chaplain in ordinary to his Majesty. — C'est-à-dire, *L'importance du dogme de la Sainte Trinité maintenue, pour servir de replique à quelques brochures qui ont paru depuis peu ; par Mr. Waterland, &c. A Londres, chez Innys & Manby, 1734. in 8. pages 518.*

SI on doit regarder la *vérité* du Dogme en question, auffi bien que la *manière* de le concevoir, comme des sujets qui ont été à peu près épuisez depuis longtems ; son *importance* demandoit peut-être encore d'être approfondie. Un *Auteur Anonyme* fit imprimer, il n'y a pas long-tems, une brochure sous le titre de *Recherche modeste & pacifique touchant l'importance au dogme de la Tri-*

314 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Trinité (a). Il entreprend d'y faire voir
 „ que les Partisans des differens Systèmes
 „ devroient se supporter charitablement,
 „ & même ne former ensemble qu'une
 „ seule communion Ecclésiastique,,. Quoi-
 que *Mr. Waterland* paroisse avoir beaucoup
 d'estime pour cet Auteur, il n'a pas les
 mêmes égards pour son hypothese. Il ne
 croit pourtant point qu'il faille ranger
 dans la même classe tous ceux qui adop-
 tent une hypothese si dangereuse. Les *Ar-
 riens* & les *Sociniens* l'ont fait valoir pour
 fraier le chemin à leur erreur, persuadez,
 qu'on n'auroit guères de peine à abandon-
 ner une doctrine qui ne paroîtroit pas im-
 portante. Les *Déistes* eux-mêmes en ont
 tiré avantage, comprenant bien que si on
 regardoit le dogme de la Trinité comme
 indifferant, il y en a d'autres dont on ju-
 geroit de même; ce qui meneroit droit au
 Déisme, ou à rejeter la Révélation. Mais
 il faut l'avouer, il y a des gens qu'on ne
 peut taxer tout au plus que d'être *Scepti-
 ques* sur le Dogme. Comme c'est en fa-
 veur de ces *derniers* qu'il semble que plaide
 l'Auteur, à qui en veut d'abord *Mr. Water-
 land*, celui-ci croit devoir les satisfaire. Mais
 il se propose surtout de bien développer son
 sujet par rapport aux *disciples d'Episcopus*
 qui

(a) A sober & charitable disquisition concern-
 ing the importance of the doctrine of the Tri-
 nity. Lond. Gray 732.

qui pour favoriser le Socinianisme ont imaginé, d'après leur grand maître, que c'étoit assez de recevoir le Dogme comme véritable: mais qu'il ne falloit pas le donner comme quelque chose d'important. Par là il se trouveroit que l'Arrianisme n'est qu'une erreur légère, & que le Socinianisme même est fort supportable. Mais cette conséquence a toujours fait beaucoup de peine aux zélez défenseurs de la vérité. Ils ont crû qu'Episcopus l'avoit *trabie*. M. *Buddé* parmi les Luthériens, & *Witfius* parmi les Réformez, s'en sont plaints amèrement. Dans ce Royaume les plus célèbres Théologiens ont *condamné hautement* cette hypothèse d'Episcopus. C'est ce qu'à fait *Bull* en particulier. Nichols en a même parlé comme d'une *impiété odieuse que l'Eglise Anglicane déteste* (a). Enfin les Nonconformistes ne l'ont guères plus épargnée. On le voit par le témoignage des plus grands hommes de ce parti, *Baxter*, *Manlon*, *Bates*, & *Owen*. Mr. *Waterland* les approuve fort en cela, & il en donne plusieurs raisons. Cependant il ne veut pas empêcher que dans une Société religieuse on n'use d'une tolérance mutuelle sur des points de moindre importance, pourvu qu'on fasse tout avec ordre. *In necessariis unitas, in non necessariis libertas, in omnibus pru-*

(a) Defence of the Church of England, Part. I. ch. 9.

316 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
prudencia & charitas. Après cette *Introduction*, comme l'Auteur l'appelle, il entre en matière, & nous le suivrons pas à pas autant que les bornes d'un *Extrait* le permettent.

I. Notre Auteur entame son sujet, par une difficulté que plusieurs ont faite, sur ce que le *défaut de clarté* dans le dogme de la Trinité ne paroît pas compatible avec ce qu'on dit de son *importance*. C'est, dit-on, un *mystère*; & on s'imagine que cela suffit pour le rejeter. Mais il ne faudra donc plus rien croire de Dieu? ou il importera peu ce qu'on en croira, si tout mystère est proscrit d'une saine Théologie? La *Divinité* n'est-elle pas, de soi, *incompréhensible*? & en niera-t-on pour cela seul l'existence? ou sera-t-il indifférent d'être Déiste, ou *Athée*? Il y a plus: comprenons nous ce que nous-mêmes nous appellons *notre Ame*? On dira que nous en avons une connoissance generale, qu'on peut appeller distincte. Si on veut se borner à une semblable connoissance de la Trinité, ce dogme sera aussi intelligible que la nature de notre ame. Mais renfermons nous dans l'idée seule de l'Etre suprême. L'homme le plus simple qui concevra qu'il y a un Etre éternel, un Esprit infini & tout parfait, concevra également ce que la Sainte Ecriture dit d'une *Trinité en Unité*. Si on veut l'embarasser sur le *mystère*, on y réussira, peut-être,
ai-

aifément : mais on ne l'embarraffera pas avec moins de facilité , par rapport à l'idée qu'il a de l'Être Suprême. Ceci donne occasion à M. *Waterland* de se plaindre des Adverfaires. Selon lui, ils ramaffent de toutes parts ce qu'il peut y avoir d'obfcur dans ce dogme , & ils répandent eux-mêmes fur tout cela les ténèbres les plus épaiffes. Puis ils vous demandent , avec un air de triomphe , fi le commun des Chrétiens peut percer à travers de telles obfcuritez. Non , fans doute : & il ne doit pas même s'en mettre en peine. Qu'il fe retranche dans le dogme révelé , & qu'il laiffe la difpute à d'autres ! Il ne s'agit pas de philofopher , pour être Chrétien. C'est fe moquer des gens de leur faire entendre , que nous attachons le Salut d'un *Laboureur* ou d'un artifan à l'intelligence de certains termes , ou que nous exigeons de lui qu'il définiffe exactement ce qu'on appelle *nature* , *perfonne* , *effence* , *subftance* , *subfiftence* , &c. Ce font là des *termes d'art* qui peuvent bien fervir à s'exprimer avec précision dans les Ecoles , mais dont on n'a pas prétendu que le dogme dût dépendre. *Je crois en Dieu ; Père , Fils , & Saint Esprit* , dit le fidèle. Il n'y fépare point la Trinité de l'Unité : mais il les joint dans l'idée d'une union intime qui laiffe fubfifter une diftinction. Cela eft general , dira-t-on , cela eft vague. Mais voila un reproche qu'on peut faire à tout ce qu'il y a de plus

318 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
incontestablement essentiel au Christianisme. N'est-il pas vrai que la substance de toute la Loi, & l'ame de l'obéissance Evangelique, c'est la grande leçon & la règle si parfaite de nôtre Maître; de *ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait*? Tillotson a fait un discours fort travaillé là-dessus (a). Et il étoit l'homme du monde le moins propre à embarrasser un sujet. Toutesfois, voulant développer celui-ci, dans quel embarras n'a-t'il point jetté le gros de ses Lecteurs, j'entens ceux qui ne sont pas *casuistes* de profession? Mais qu'on applique à cette règle de l'Evangile une *droiture de conscience*, il n'y aura là ni épines ni obscurité. Il en est à peu près de même du dogme dont il s'agit. Un Chrétien qui cherche de bonne foi à faire son salut, ne pense qu'à croire ce que Dieu enseigne dans sa parole; C'est là le moien de saisir le vrai sens de la révélation.

L'honnête homme, que Mr. *Waterland* tâche de redresser, pourroit donc se dispenser des inquiétudes qu'il se donne à l'occasion de tant de Chrétiens qui ne lui paroissent *pas capables d'unir les deux Natures en Jésus Christ sans les confondre* (b). S'il daigne y réfléchir, il verra bien qu'il ne doit

(a) Sermon sur Matth. VII. 12. publié séparément en 1709.

(b) Recherche modeste, page 22.

doit pas leur être beaucoup plus difficile de concevoir l'*union des deux Natures* en Jesus Christ, que celle de *l'ame & du corps dans l'homme*. C'est prodiguer l'érudition, que de ramener ici les *Nestorius*, & les *Eutyches*; noms célèbres par leurs erreurs sur ce sujet. Ils en ont voulu sçavoir plus que le fidèle n'en veut sçavoir. Le fidèle se borne à l'Écriture (a) où il voit que celui-là même *qui est Dieu sur toutes choses, bénit éternellement, a été livré pour nos offenses*. Si c'est là ne sçavoir les choses qu'à demi, parce que parmi une grande lumière, on y voit comme un mélange de ténèbres; on pourroit dire qu'on n'en sçait pas plus sur l'existence même de Dieu, parce qu'on ne sçauroit répondre aux questions subtiles qu'un Philosophe feroit là-dessus, ou repousser les attaques d'un athée exercé dans la dispute.

Mais, dit-on, la persuasion d'un Chrétien doit être fondée sur de *bonnes preuves*? Elle le sera en effet, si on lui permet de les emprunter de l'*Écriture*. Car pour la *Métaphysique*, peu lui importe quand il n'en sçauroit rien. Au reste, il ne s'agit point dans cet ouvrage de faire voir que l'Écriture établit le Dogme. C'est ce qu'on a droit de supposer lors qu'il ne s'agit que de son *importance*. *Episcopi*us & ses adhérens font profession d'en croire la *vérité*:

Et

(a) Conferez Rom. IX. 5. avec IV. 25.

320 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Et pour ceux qui ne la croient pas, il faut nécessairement les renvoyer à tant d'excellens Traitez qui ont été composez sur cette matière. On se contentera d'indiquer une observation qu'on a fait valoir avec éclat, plus d'une fois, & à quoi les *Adversaires* n'ont jamais fait de reponse qui satisfasse; c'est „ qu'en éludant les preuves tirées de l'Écriture pour la *Divinité du Fils*, ils ne s'y en réservent presque aucune autre qui puisse établir la *Divinité du Père* même „. Voilà en gros ce que contient le premier chapitre.

I I. Le second tend à montrer qu'on a tort de ne faire envisager le dogme, que comme *une pure Spéculation* qui n'a aucune influence *sur la pratique*, nulle liaison avec *la Vie chrétienne*. Selon Mr. *Waterland* c'est précisément le contraire, puisque le culte Chrétien dépend de là. „ Si ce dogme est *vrai*, c'est sacrilège, c'est impiété de ne pas rendre l'honneur suprême à Dieu; Pere, Fils, & Saint Esprit. „ S'il étoit faux, il s'agiroit de pouvoir disculper notre Religion de *Polythéisme* & d'*Idolatrie*. Par cela seul il est aisé de prononcer sur l'importance du Dogme „.

L'Auteur de la brochure que Mr. *Waterland* a entrepris particulièrement d'examiner, confesse que les Arriens ne rendent à Jesus Christ, qu'un culte *inférieur* à celui que l'on doit à Dieu; Et que rendre à Dieu un culte pareil, ce seroit le *dégrader*
lui-

lui-même (a). Comment donc ces Arriens s'uniront-ils , dans un même culte , avec ceux qui rendent l'honneur suprême au Fils , comme au Père ? Mais qu'importe dira-t-on ? Chacun pensera à sa mode , & adorera à sa mode. Voilà un admirable lien d'union ! Et tous ces Protestans mitigez font de grands fous de ne pas aller à la Messe. Non , ce n'est pas de quoi il s'agit. Mais pourquoi les Protestans s'échaufferoient-ils entre eux , comme ils font ? On avoue qu'il peut y avoir de l'excès dans le zèle : mais il ne faut pas néanmoins que la tiédeur lui soit substituée : on ne peut pas agir , ni parler , avec indifférence , sur ce qui est important de soi. En toute autre affaire que celle de la Religion , c'est ce qui ne se conteste point. L'Auteur de la Recherche (b) n'a pas raison d'insinuer qu'avec toutes nos prétentions sur la pureté du culte dans la *théorie* , il n'en est au fond ni plus ni moins dans la *pratique*. Il soupçonne qu'il y a bien des gens , peut-être , parmi nous , qui ne pensent à Jesus Christ que par rapport à sa *médiation*. Supposons que cela soit ; Il ne seroit pourtant pas juste de les

con-

(a) Mr. Waterland dans sa première, seconde & troisième défense. Conferez Abbadie Divin. de Jesus Christ.

(b) Pages 21 - 23.

322 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
confondie avec ceux qui prétendent faire
d'un homme l'objet du culte religieux. On
peut chicaner sur ce *culte* pour en faire
disparoître ce qu'il y a de plus choquant,
lorsqu'on se rapporte à la *créature*. Mais
l'Écriture a réservé si expressément ce cul-
te à *Dieu seul*, qu'on ne comprend abso-
lument point, comment il seroit dû à *ce
cui n'est pas Dieu*? En s'exprimant ainsi on
parle le langage de la révélation; on en-
tend l'*Etre Suprême*.

D'ailleurs, on laisse à penser s'il n'est
rien, dans le Christianisme, de plus tou-
chant que l'amour que Dieu nous porte en
Jésus Christ? *Dieu a tellement aimé le mon-
de, qu'il a donné son Fils unique: & en cela
est manifestée la charité, &c. (a)*. Les So-
cinienens doivent être tout de glace sur de
pareils textes de l'Écriture. Car elle y re-
hausse *l'amour de Dieu*, par la considéra-
tion de la *dignité infinie* du Redempteur.
Et il est vrai que dans ce seul point de vie,
voilà un amour transcendant! Il en est de
même de celui de Jésus Christ envers nous,
& de l'expiation qu'il a fait de nos péchez.
*Dieu a racheté l'Eglise par son sang: Les
Juifs ont crucifié le Seigneur de gloire (b)* ces
expressions saintes & tant d'autres qui sont
fréquentes, relèvent précisément ce que
Je-

(a) Evang. selon S. Jean III. 16. & 1. Ep.
IV. 9.

(b) Actes XX. 29. & 1. Cor. II. 8.

Jesus Christ a fait pour nous, par la consideration de sa *Nature Divine*. On demande, s'il n'y avoit *que Dieu* qui pût satisfaire? La question nous paroît hors d'œuvre, quoique Mr. *Waterland* se donne la peine d'y répondre. Les Adversaires prétendent aussi, qu'une Personne composée de la Divinité & de l'humanité *doit être inférieure en dignité à une personne qui est entièrement & uniquement divine*. Ils entassent (a) de pareilles difficultez, sur lesquelles on ne s'arrêtera pas. Si la doctrine est *véritable*, comme on le suppose dans la recherche de son *importance*, toutes ces subtilitez n'excusent pas plus ceux à qui on les fournit, que ceux qui les fournissent. Avec moins d'esprit & de logique, on a entrepris d'autoriser des *crimes atroces*: Et on a paru y réussir. On dit que pour être bon Socinien, on n'en fera pas moins bon ami, ni moins fidèle dans le commerce, ni moins charitable envers les pauvres. C'est ce qui se peut. Mais si ce qu'on appelle *Hérésie* ne fait pas tort à la pratique de la seconde Table du Décalogue, n'est ce point assez qu'elle mette la première en pièces?

III. Dans le troisième *chapitre*, Mr. *Waterland* attaque les *Remontrans de Hollande*, & s'attache nommément à deux fameux Ecrivains, *Episcopius*, & *Limborch*.
Le

(a) Recherche p. 30. 35.

324 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Le premier prétend que le Dogme est *véri-*
table : mais qu'il n'est pas *important* (a). On
l'a déjà insinué en général : mais ici on in-
siste en particulier sur une observation
d'*Episcopus*, qu'il auroit bien pû se passer
de faire ; c'est qu'après tout on n'a point
de preuve formelle que ceux qui ne croient
pas la Trinité seront *dammés* (b). Comme
si on *dannoit* tous ceux dont on croit de-
voir se séparer, ou qu'on retranche d'une
société Ecclésiastique. Mr. *Waterland* est
un peu vif là-dessus. Il reproche au *Théo-*
logien Remontrant, d'avoir manqué en cela
de *bonne foi*, & il s'étend fort au long à
justifier ce reproche. Nous ne pouvons
point entrer dans ce détail. Mais au fond
il paroît étrange qu'on regarde le dogme
de la Trinité, comme un dogme d'une vé-
rité indubitable, & qu'en même tems on
puisse ne pas trouver mauvais que les So-
ciniens le combattent de toutes leurs for-
ces. Nôtre Auteur, qui fait profession
d'être *Arminien* sur les matieres de la gra-
ce, ne fauroit pourtant souffrir que le Co-
ryphée de l'*Arminianisme* ait fait main ba-
ssé sur les *Calvinistes*, pendant qu'il mon-
tre par tout un si grand tendre pour les
Sociniens. Comment a-t-il pû, dit on, se
per-

(a) Conferez ses *Institutions*, Liv. 4. p. 269,
& 333. avec p. 338.

(b) Reponse aux calomnies, page 295. & ail-
leurs.

persuader que l'erreur des derniers fut tolérable, & que celle des premiers ne le fut pas. Il est clair qu'une passion aveugle l'a emporté, à moins qu'il n'eut quelque penchant pour la plus affreuse des hérésies. *Limborch* est moins à blâmer que son maître, selon *Mr. Waterland*; mais il n'est pourtant pas excusable, puisqu'il réduit tout le Christianisme à cette seule proposition, *Jesus est le Messie*. Encore la limite-t-il aux charges de Jesus Christ sans égard à sa personne. Ce système ne se soutient pas. On veut croire que le Seigneur est réellement une personne divine: Et tout à la fois que c'est une chose indifférente de s'imaginer qu'il n'y a rien que d'humain dans sa personne sacrée. L'Auteur qui fait remarquer ces contradictions étonnantes dans les deux plus considérables disciples d'*Arminius*, se met en même tems dans l'esprit qu'ils n'y sont tombez, que parce qu'ils n'ont pas sçû que l'*Eglise ancienne* regardoit la foi de la Trinité, comme nécessaire, & qu'elle condamnoit l'erreur opposée, comme une hérésie. Il se peut que ces Messieurs n'aient pas été des plus savans dans l'antiquité Ecclésiastique: mais si on les connoit bien, ils avoient moins d'égard pour elle, que *Mr. Waterland* ne se l'est voulu persuader.

IV. Dans le quatrième *Chapitre*, l'Auteur se propose de faire voir „ que l'on

„ ne doit point entretenir de communion
 „ avec des gens qui rejettent ouvertement
 „ les doctrines fondamentales du Christia-
 „ nisme, & qui persistent à les rejeter „.
 Pour prouver ce qu'il avance, on lui voit
 d'abord employer l'autorité de l'*Ecriture*
Sainte. Les passages qu'il en allégué sont
 en grand nombre, & plusieurs paroissent
 d'une grande force pour établir sa thèse.
 On pourroit toutesfois en excepter celui
 de l'*Epître aux Galates* (a) où S. Paul dit
 qu'il *souhaiteroit que ceux qui les troublent*
fussent retranchez. Mr. *Waterland* cite *Elf-*
ner, *Buddé*, & *Wolfius*, qui ne veulent
 pas voir l'*excommunication* dans ce passage.
 Ils disent qu'il n'y a là qu'un *souhait*. Et
 en pareil cas, un souhait n'est point l'affai-
 re du Juge; c'est à lui d'agir, ou d'ordon-
 ner. Répondre avec nôtre Auteur, que
 l'Apôtre avoit tourné son *ordre* en *vœu*,
 pour y préparer les Galates; c'est ce qui
 ne satisfera apparemment point. Dire en-
 core, qu'il faut aller bride en main dans
 cette sorte de jugemens, & ne jamais se
 précipiter à lancer les foudres de l'excom-
 munication; c'est ce que personne ne lui
 contestera: mais on doute que cela serve
 beaucoup à éclaircir ce passage. Ne se-
 roit-il peut-être point plus à propos de
 supposer, d'après les *Pères Grecs & La-*
tins

(a) Ch. 4. v. 12. σφαιεν και αποκοψονται.

tins (a) que des gens qui avoient tant d'en-
vie de *couper*, auroient mérité qu'on eut
fait sur eux-mêmes une *opération physique*.
Cette opération paroît naturellement ex-
primée par un mot, employé depuis à un
usage moral; & c'est le mouvement d'une
juste indignation qui arrache ce terme à
l'Apôtre.

Mr. *Waterland* relève, en passant, le
gros des partisans de l'excommunication,
sur ce qu'ils se font expliquer là-dessus
d'une manière à faire penser que cet acte
de la discipline de l'Eglise porte *sur l'Ame*,
par voye de *châtiment* ou de *punition*.
L'Auteur veut bien qu'on voie là une *peine*
spirituelle, entant qu'elle ne tombe point
sur le corps d'un excommunié, & qu'elle
est infligée par une *autorité*, qu'on peut
appeller *spirituelle*, savoir la *jurisdiction Ec-*
clésiastique: mais comme le dessein de l'ex-
communication est un dessein salutaire,
l'Auteur veut aussi qu'elle soit plutôt un *re-*
mède, qu'une *peine*. Avouons que sur ce
piéd là, il y auroit encore bien à réfor-
mer dans l'*excommunication*, comme on la
pratique en certains lieux.

Mais nous ne devons pas supprimer un
passage qui semble d'abord aller droit au
fait;

(a) S. Chrysostome & S. Jerome. Celui-ci don-
ne un tour assez singulier à la chose. *Si enim*,
dit-il, *exspoliatio membrum proficit, multò magis a-*
bolitio. Hier. in Loc.

328 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
fait; C'est celui où S. Paul ordonne à Ti-
te de rejeter l'homme hérétique, après la pre-
mière & seconde admonition (a). Selon nô-
tre Auteur, c'est là un homme qui embras-
se ouvertement une erreur fondamentale. Apres
une ample refutation des idées de *Whitby* (b)
qui faisoit entrer dans la définition d'un
hérétique, le dépit, l'envie, l'orgueil, & mé-
me une opposition formelle aux lumières de
la conscience; *Mr. Waterland* a crû appuyer
assez son opposition propre, en citant au
bas de la page, 1. *Cor.* XI. 19. *Gal.* V. 20.
2. *Pierre* II. 1. Ne diroit-on pas que ces
Textes portent leur démonstration avec
eux, sur le sujet dont il s'agit? Cepen-
dant la Traduction Angloise, qui a gardé
le terme d'hérésies, met à la marge celui
de *Seâtes*, pour le premier passage où il
semble qu'on a très-bien exprimé le sens
du grec, par le mot de *partialités*, en fran-
çois. Dans le second l'une & l'autre des
Versions a gardé *hérésies*, qui se voient ain-
si rangées parmi les *œuvres de la chair*, sans
l'aveu, peut-être, de S. Paul. Et dans le
troisième les *hérésies damnables*, selon la
première, seroient, selon la seconde, des
Seâtes de perdition; ce qui semble venir beau-
coup mieux à ce passage de S. Pierre. En
tout cas, celui de l'Épître à Tite est le
seul où le mot traduit *hérétique* se trouve.

II

(a) Epître à Tite III. 10.

(b) Dans son *Annotation* sur ce passage.

Il s'agit du sens qu'il y faut donner. Le caractère qu'il exprime n'a rien de si étranger, & qui ne s'offre sans peine. Si *hérésie* veut dire *partialité*, comme on l'a vû, *hérétique* sera le synonyme, peu s'en faut, de celui qui se plaît à contester (a), & à qui toute la réponse que fait S. Paul, c'est nous n'avons point une telle coutume ni les Eglises de Dieu. Ailleurs (b) il parle d'un homme qui a la maladie de n'aimer que des questions inutiles & des disputes de mots. Il faut s'en tenir éloigné, & le fuir même. Voilà, comme il semble, quel est l'Hérétique, selon la notion où le terme est employé par l'Apôtre. Et tel à peu près, l'Éristique, dans Stobée (c), qui devoit à Zénon, si la vertu étoit utile? Le Philosophe se contenta de faire un signe de tête, sans vouloir entrer en lice avec lui. Mais il semble qu'en pareil cas l'Apôtre voudroit qu'on se donnât la peine de faire au moins quelques admonitions : Et si le disputeur acariâtre ne veut point en profiter, S. Paul ordonne de rompre la conférence. C'est ce que le mot *éviter*, dans l'ancienne Version de Calvin, rétablie ici par la nouvelle de Genève, marquoit mieux que ne fait *rejeter*, selon la traduction commune. En un mot, ce passage

(a) Voyez 1. Cor. XI. 16.

(b) 1. Tim. VI. 4. 5. Conf. 2. Tim. III. 5.

(c) Discours XXXVI. p. 218.

330 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
sage renferme un conseil de prudence pour avoir la paix avec un ami de l'altercation, en s'imposant à soi-même un silence généreux qui étouffe la querelle dès sa naissance. Ce qui vient après immédiatement, de même que ce qui précède, fait voir qu'on ne s'éloigne pas du vrai sens. Mais ce n'est pas celui que Mr. *Waterland* a crû devoir suivre. Après avoir donné la définition d'un *hérétique*, comme on l'a vû, il n'a pû guères penser à le *rejeter* qu'en l'*excommuniant*. Et ce fut ainsi que *Sylvestre Prieras* ayant l'idée d'un *hérétique*, comme d'un homme *justiciable*, & trouvant dans la Vulgate *devita*, pour dire rejette; il séparoit le mot en deux, & suppléoit *tolle*; ce qui diroit ôte la vie à l'hérétique, fais le mourir. C'est l'*interprétation du Pape*, à coup sûr, comme *Prieras* le prétend. Et nous autres *hérétiques* l'avons éprouvé de reste. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

M. *Waterland* voulant discuter le sujet en question, le raporte à 3. chefs, la piété envers Dieu, l'amour envers le prochain, & la justice envers nous mêmes. Selon lui, tout cela oblige à excommunier les hérétiques.

1. *La piété envers Dieu*: Et sur cet Article l'Auteur met en comparaison Dieu & le Magistrat, eu égard à ce que celui-ci ne souffrira point impunément qu'on donne la torture à ses edits. Mais n'oseroit on dire d'a-

d'après Pascal. (a) *La plaisante comparaison des choses du monde avec celles de la conscience!* Mr. *Waterland* ajoute une nouvelle considération, qui depuis peu n'a pas été mal développée par l'Auteur d'une *Lettre* (b) dont la *Bibliothèque raisonnée* a donné un long extrait. C'est sur la confusion étrange qu'introduit l'Hypothèse d'une tolérance outrée dans l'Eglise; telle que Mr. *Chandler* l'admet, en y plaçant pêle mêle, s'il faut ainsi dire, tout ce qui porte en gros le nom Chrétien; *Anabatistes, Sociniens, Calvinistes, Indépendans, Arriens, &c.* Mr. *Waterland* présente un objet pareil, qui lui déplaît fort, dans l'amas des *Corinthiens, Ebionites, Marcionites, Valentiniens, Manichéens*. Tout cela uni dans une même Société religieuse avec ceux que l'on nomme *Orthodoxes*, paroit en effet quelque chose d'assez choquant. A la vûe d'une pareille bigarure, on ne sauroit que penser du Christianisme. Et un semblable desordre seroit le moien d'en effacer bientôt jusqu'aux moindres traces.

2. *L'amour du prochain*, selon Mr. *Waterland* autorise cette intolérance qu'on reproche à l'orthodoxie. Mais pour établir ce paradoxe, il faut plus que ce qu'on nous dit,
Qu'en

(a) Cinquième lettre Provinciale, p. 58.

(b) a Letter to a Friend occasioned by Mr. Chandler's History of Persecution. Lond. 1733.

Qu'en excommuniant les hérétiques , on les couvre de confusion , & on les amène à la repentance ; qu'à la vérité cela n'arrive pas toujours : mais l'excommunication même n'en est pas moins charitable dans l'intention : Et sa sévérité n'en est pas moins salutaire ce sont *les playes d'un ami*, &c. (a) Ensuite l'Auteur emprunte une comparaison de la Médecine. „ Les rémedes *pal-*
 „ *liatifs* , dit il , seroient cruels & barba-
 „ res , lorsque les *corrosifs* sont les seuls
 „ moiens pour rétablir un malade. „

Enfin, la *justice que nous nous devons à nous mêmes*, c'est sur quoi Mr. *Waterland* s'explique en si peu de mots, qu'il vaut mieux les traduire que de les abréger: „ Je remar-
 „ que , dit il , que *la justice*, que nous de-
 „ vons à nos propres ames , exige de nous
 „ que nous fassions tous les efforts legiti-
 „ mes qui nous sont dictez par la pruden-
 „ ce pour arrêter le cours de *l'hérésie*, en
 „ refusant la communion à ceux qui la fa-
 „ vorisent , ou qui la defendent ouverte-
 „ ment. Sans cela *nous participons à leurs*
 „ *mechantes actions* , comme dit *S. Jean*.
 „ Les regarder comme membres de la mê-
 „ me Société Chrétienne dont nous faisons
 „ partie , c'est vouloir partager leur crime ,
 „ si ce n'est pas même en commettre un
 „ plus grand ; Je dis *plus grand* ; Car
 „ quoi-

(a) Proverbes XXVII. 6.

„ quoique nous supposions qu'ils agissent
 „ avec droiture selon leurs lumieres, ce-
 „ pendant tant que nous serons d'opinion
 „ contraire à la leur, notre conduite ne
 „ peut qu'être très *criminelle*, si nous étou-
 „ fons le sentiment de notre conscience,
 „ ou si nous refusons de porter temoigna-
 „ ge, de la maniere que Jesus-Christ l'a
 „ ordonné, contre toutes les corruptions
 „ manifestes dans la *foi*, dans le *culte*, ou
 „ dans la *morale*.

V. Ces Principes ainsi posez sur la base de l'Écriture & du raisonnement, Mr. *Waterland* destine le V. *Chapitre* „ à lever les *difficul-*
 „ *tés* qui se présentent, & à rectifier cer-
 „ tains *préjugés* vulgaires. „ On dit par
 exemple, que c'est se jeter dans des *ex-*
tremités facheuses, que de ne pas vouloir
 entretenir une correspondance fraternelle
 avec des hérétiques. Mais ceux qui font
 cette objection ne tombent ils pas eux mê-
 mes dans une autre *extrémité*? En effet une
indulgence extreme ne vaut peut-être pas
 mieux qu'une *severité* extreme. Ainsi la
 question subsiste toujours: Il s'agit de sça-
 voir si c'est ne pas garder un juste milieu
 que d'insister sur *l'importance* du dogme, &
 consequemment de ne pas vouloir s'unir en
 corps d'Église avec les Sociniens & les Ar-
 riens. Le penchant si spécieux au suport
 mutuel à quoi a-t-il servi la plus part du
 tems qu'à faire tomber dans l'indifference
 des religions? *Episcopus* avoit affecté d'é-

334 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 tre neutre. Fort bien, dira t'on. Mais qu'est
 il arrivé ? La neutralité de ce grand hom-
 me a été funeste à plus d'un de ses Secta-
 teurs ; les aiant menez à l'Arrianisme, ou
 abimez dans le Socinianisme. Et qui sçait
 combien il en a pu naitre de Deistes, pour
 ne pas dire d'Athées. *Socin* parlant de ceux
 de ses adversaires qui combatoient l'adora-
 tion de *Jésus-Christ*, dit en avoir vu ou connu
 qui étoient tombez dans l'*Athéisme* : Et
 qu'en effet c'en étoit là le plus court che-
 min. (a) Il y a plaisir à voir tant de zèle
 dans ce grand *Hérésiarque*.

Mr. *Waterland* a observé quelque chose d'a-
 prochant dans ce País. Sur la fin du siecle
 passé on y publia un ouvrage qui avoit
 pour titre le *Christianisme sans Mysteres*. (b)
 Dans moins de 25. ans cela a été suivi
 d'une production rare, que Mr. de la Cha-
 pelle (c) crut devoir livrer à la risée publi-
 que, où *Toland* vouloit nous mener à reco-
 noitre l'*Univers* pour la seule *Divinité*. (d)
 Le Dr. *Tindal* avoit débuté par les *Droits*
de l'Eglise Chrétienne, (e) où, selon notre
 avis, il y a beaucoup de bon, & même de
 choses excellentes : mais où *Tindal* pretend
 que

(a) Disput. inter F. S. &c. p. 773.

(b) Christianity not mysterious 1696.

(c) Bibliothéque Angloise Tome 8. p. 285.

(d) Pantheisticon, 1720.

(e) Rights of the Christian Church. 1706.

que le Concile de Nicée a *corrompu* le Christianisme. Et qu'a t'on vu sortir depuis de cette plume hardie ? un ouvrage (a) où il rejette le Christianisme comme *inutile*, & toute la revelation comme *un vrai fatras*. *Qu'on ne parle donc plus*, si on veut faire plaisir à Mr. *Waterland*, de la rigueur des *Orthodoxes* : mais qu'on louë plutôt leur constance !

Certains gens s'étonnent que l'on se montre si zélé contre l'*Hérésie*. C'est le vice qu'il faudroit poursuivre, disent ils. (b) Qui en doute ? Mais ne leur en déplaît ; Un homme qui *enseigne* & *repand* par tout, autant qu'il depend de lui, que la *fornication* n'est point un péché, doit être regardé comme beaucoup plus criminel qu'un autre qui aura eu le malheur de s'abandonner à ce crime. Si on parle d'un *hérétique*, qui n'affecte point de dogmatiser, on n'ira pas lui chercher querelle, sans doute. Mais franchement s'il veut prêcher-là où il ne lui appartient pas, on ne fauroit s'en taire. D'ailleurs, un hérétique peut n'être pas un *si malbonête homme*, qu'un homme vicieux. On sçait cela : Mais il est plus *dangereux* de beaucoup cet hérétique. Et voila ce qui doit exciter le zèle des *Orthodoxes* pour s'opposer au mal que l'on a lieu de craindre de

(a) Christianity as old as the creation, 1730.

(b) Voyez Defence of Scripture, as the only Standard of Faith, p. 40.

336 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de son hérésie. Ici Mr. *Waterland* déploie toute son éloquence pour faire sentir ce qu'il affirme. Mais comme s'il se défioit de ses forces, il appelle à son secours *un mort*, qui en riroit bien, s'il vivoit; C'est *Bayle* dans le *Supplement à son Commentaire Philo-
sophique*.

Voici ce que notre Auteur pense d'une certaine *sincérité* qu'on a de nos jours tant vantée. Ce *souverain preservatif*, comme il l'appelle, veut être éprouvé avant qu'on s'y fie. Si par la *sincérité*, qui sauve tout, on entend que les Docteurs de mensonge ne sont pas des hypocrites, ou qu'ils sont réellement persuadés de ce qu'ils débitent sur le pied de la vérité; c'est le cas de la *conscience errante*, dont il n'est pas nécessaire de charger notre Journal, qui se propose sur tout le Public de-là la Mer. Mais si c'est ce qu'on appelle un *jugement impartial*, lorsqu'une ame est vuide de préjugés; on demandera à ces adulateurs d'eux mêmes, qui n'ont que leur *sincérité* à la bouche, comment ils prétendent pouvoir prouver, on ne dit pas à d'autres, mais à eux mêmes, que rien absolument qu'une raison saine ne les détermine. Non sans doute, diront ils, ce n'est autre chose. La *raison* est toute de notre côté. Mais c'est-là précisément la question. Et puis, quel *cercle*! Nous avons raison, donc nous sommes sincères: Et parce que nous sommes sincères, nous avons raison. Que le monde aujourd'hui

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 337
hui est éclairé ! Et que ce font de rares découvertes que celles des dogmatiseurs modernes !

Apliquons ceci à un autre cas. Figurons nous que quelqu'un, prevenu d'un crime, dit à ses Juges ; il est vrai Messieurs, j'ai commis le larcin dont on m'accuse devant votre tribunal : mais je l'ai fait en bonne & saine conscience, après un mur examen de l'action en elle-même ; je m'y suis déterminé indépendamment de tous les préjugés, ou plutôt parce que je n'en ai suivi aucun, mais la raison pure. En un mot, je suis sincere ; Et un homme sincere ne peut pecher, il n'est point *coupable*. Pense t'on que ce Plaidoyer des plus romanesques seroit bien reçu ? Mr. *Waterland* rapporte sur cela la maxime si connue, *Ignorantia juris non excusat delictum*. Sçavoir si on est coupable à cet égard devant Dieu, ou non ; & si on l'est, à quel degré on l'est : voila ce que nous laissons à Dieu. Appeller cela *damner les gens*, c'est un horrible abus du langage. Nous ne damnons personne : à Dieu ne plaise. Mais nous déchargeons notre conscience, & nous tâchons, en travaillant au salut d'autrui, de nous assurer le notre ; c'est surquoi l'Auteur a rapporté un très beau passage de *Salvian*, (a) mais trop long pour être inféré-ici. *Les adversaires,*

(a) De Gubernatione Dei, p. 100,

338 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
à qui un voile de *charité* peut faire illusion,
ne sont pas amis, à beaucoup près, de l'*esprit persécuteur*. Ils le condamnent dans
un grand Apôtre, avant sa conversion au
Christianisme. Qui est-ce toutes fois qui
voudroit refuser à *Saul* le fond des qualitez
d'un homme de bien ? Il croioit bien faire,
à coup seur. Le *Vieux Testament* lui
avoit appris de quelle maniere on devoit
traiter les faux *Prophetes* & les *Blasphemateurs*.
Il applique mal ce principe; c'étoit
une faute de l'entendement, ce semble,
plutôt que de la volonté: A peu près comme
on le voit dans le gros des *Juifs* qui
crucifierent notre Seigneur. Cependant
l'action *en elle même* étoit très mauvaise:
Et il n'étoit pas impossible que ceux, à qui
on pouvoit la reprocher, ne s'en convainquissent.
Il n'en est pas autrement de l'hérésie.

Mais voici le *nœud*, si on peut le dire.
Tous ces raisonnemens suposent que ceux,
qui les adoptent, ont raison, & que par
consequent les autres ont tort; ou ils suposent
que la doctrine orthodoxe est *véritable* & l'hérétique
fausse. Est-on *infaillible* pour décider cela?
Non, dit l'*orthodoxe*: Et son *antagoniste* répond
envain qu'on agit comme si on l'étoit; & cela,
sans avoir de certitude absoluë de ce qu'on
croit. Mais à quoi se réduit tout ceci? Seroit-ce
à vouloir insinuer qu'on ne peut rien faire
sans une *démonstration mathématique*? Et enco-
re,

re, avec une telle démonstration, ne seroit on pas infallible. Du reste, à raisonner de cette façon, la Reformation est ruinée de fond en comble. Nous n'étions pas *infallibles*; donc nous n'avons pas pu *condamner* l'Église Romaine; donc nous ne devons pas nous *separer* d'elle, donc nous devons vivre & mourir dans sa *communion*. Et voila de nos gens qui se piquent de *Protestantisme*. Ils devroient au moins considérer qu'il est bien des choses qu'on seroit ridicule, selon eux mêmes, de ne pas croire, pour lesquelles personne n'a seurement pas de *démonstrations*. Le soleil nous éclaire t-il? En est-il un dans toute l'étendue des cieux? Qui en doute, nous direz vous? Ni vous, ni nous apparemment. Cependant personne n'en pourroit donner une *démonstration*, quoique personne n'ose, ni ne puisse en douter. L'Auteur en appelle à un homme qui s'entendoit en démonstrations, au celebre *Clarke*. (a)

On a fait grand bruit encore au sujet des *Confessions de foi*; Comme si tous les partis n'en avoient pas chacun à sa mode. Traiter cela de *persecution* & de *papisme*, c'est parler & agir d'une maniere odieuse. Au fond on n'y voit que le *bon ordre*, conforme aux leçons de Jésus-Christ & de ses Apôtres, aussi-bien qu'à la pratique de toutes

(a) Dans ses notes sur Rohault 1. partie, c. 2.

tes les Eglises Chrétiennes , dans le tems de leur plus grande pureté. On ne sauroit indiquer d'autre moien plus raisonnable pour conserver *l'unité de la foi dans le lien de la paix.*

Si on ajoute que c'est là exercer une espece de tyrannie sur la conscience , il semble que ce reproche , qu'on croit ne faire qu'aux *Ministres* de la Religion Chrétienne , retomberoit , s'il étoit fondé , sur l'*Auteur* même de cette religion sainte. C'est lui qui a *donné des Pasteurs pour l'assemblage des Saints.* Et partout ses Apôtres leur ont appris , & *par paroles & par œuvres* , à s'opposer aux profanes qui voudroient renverser la foi , ou en alterer les articles. Il est vrai que lorsqu'en prenant le nom de *Ministres du Seigneur* , ils agissent d'une maniere arbitraire ; par cela même ils cessent d'être dignes de leur *caractère.* Mais lorsqu'ils suivent d'aussi près qu'il leur est possible , ses directions sacrées , les *censures Ecclesiastiques* n'ont rien d'opposé à la *Liberté Chrétienne.* Les adverfaires de l'Eglise ne sont pas plus *infaillibles* qu'elle ne l'est. Ils la *jugent* , autant qu'il dépend d'eux de la juger. Et très assurément ils ne sont pas moins sujets à abuser de leur *liberté* que l'Eglise de son *autorité.* Si l'Eglise est exposée à la *loi du Talion.* C'est un inconvenient : mais qu'y faire ? Il y a pourtant toujours une difference réelle entre la *vérité* & le *mensonge* , la *justice* , & l'*injustice.*

On

On a fait un abus criant de l'excommunication, dès les premiers tems du Christianisme. Témoin l'attentat d'un *Diotrephe* qui paroît avoir excommunié l'Apôtre S. Jean lui même, dans la personne de ses *deputez* (a). S. Jean n'en a pas moins recommandé le vrai usage de l'excommunication dans les Eglises de *Pergame* & de *Tbyatire*. (b) Si on dit que l'*Histoire Ecclesiastique* n'est qu'un recueil des divisions du clergé; Qu'est-ce que l'*Histoire du genre humain*? Quel rôle y jouent les *Princes* & les *Nations*? sans parler des *familles* & jusqu'aux moindres *individus*. Mais en un mot; l'*Eglise*, tant qu'elle sera sur la terre, aura toujours des *ennemis* à combattre; ce qui n'empêche toutes fois point qu'elle ne *cherche la paix*: Et cette paix l'Apôtre l'a définie en disant. (c) *Verité avec charité*. Ce n'est pas conserver celle-ci que de lui sacrifier celle-là. Le premier rang est même dû sans contredit à la première. *Amica pax, magis amica veritas*, dit *Chillingworth* même.

Fort bien, dira t'on, mais où est la *verité* que dans l'*Ecriture*? Je reçois cette *Ecriture* tout entiere. Je soufcris volontiers à toutes les confessions de foi énoncées dans les termes de l'*Ecriture* sainte. Et que veut
on

(a) 3. Ep. de S. Jean vs. 10.

(b) Apoc. ch. 2. vs. 14. 15. & 20.

(c) Ephes. IV. 15.

342 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
on encore ? Mr. *Waterland* allegue sur cela, en-
tr'autres considerations , le cas de *François*
de Ste. Claire , qui en 1634. fit valoir tout
ce qu'il avoit de subtilité , pour donner aux
termes des XXXIX *Articles de l'Eglise*
Anglicane , le sens des *Decrets du Concile de*
Trente. Sur cette confession de foi toute
Protestante pour les termes , toute *Papiste*
pour le sens , falloit il que cette Eglise re-
connut un *Papiste* pour *Protestant* ? Mr. *Ro-*
gers (a) a donné un autre exemple dans
la secte des *Trembleurs*. Il n'y en a aucun
qui ne vous dise , & qui ne signât peut-être
même , que *Jesus est le Christ* , qu'il a été
crucifié & qu'il est *ressuscité*. Il n'y a là ni
phrase ni mot qui ne soit de l'Écriture.
Neanmoins tout ce que ces gens là croient ,
c'est que „ *Christ est un principe interne*
„ *de lumiere au dedans d'eux* , & qu'il
„ *opère la mortification & la regeneration*
„ *dans chaque fidele*.

Mais enfin , dit on , à la faveur de vos
peines spirituelles , vous nous ramenez les
peines civiles. Les Loix les plus sanguinaires
du *Papisme* se veront-tôt ou tard établies
dans les communions *Protestantes*. On ne
peut que rappeler-ici , en partie , ce qui a
été déjà dit. L'Auteur prouve très-bien ,
qu'il y a des *peines spirituelles* établies dans
le *Nouveau Testament* : Et fait voir tout en-
sem-

(a) Review , p. 399.

semble, qu'à quelque degré d'atrocité qu'on porte le crime de l'hérésie, il n'est point le sujet des peines civiles; *a moins qu'il ne trouble la paix de la société.* Mais cette limitation paroît être exprimée trop foiblement. Il faut, selon notre avis, que l'hérésie *tende de soi à ruiner les fondemens de l'Etat.* Telle est, si on nous permet de le dire, celle des *Papistes* qui reconnoissent le *Pape* pour Souverain dans les Etats Protestans.

V I. Il faudroit à présent passer au *chapitre sixième*, qui commence à la page 222. c'est-à-dire à bien moins qu'à la moitié du *volume.* Nous avons pensé de renvoyer tout cela à un second *extrait.* Mais après y avoir réfléchi il nous a paru qu'on le pouvoit expédier en peu de mots. Ce chapitre est un recueil des *Passages des Pères sur le dogme de la Trinité.* Et les *Sçavans* l'ont déjà pu voir dans l'ouvrage de *Bull*, qui est si connu. Ceux, qui n'entendent que le *François*, peuvent satisfaire leur curiosité, en quelque sorte, dans la *Theologie de Pictet.* Et les *Anglois* n'ont pas besoin que nous leur donnions un précis de ce qu'ils liront, dans toute son étendue, avec plus de plaisir dans leur propre langue.

V II. Le *chapitre sept* est plus raisonné que le précédent. Car il s'agit de discuter l'usage & le prix de l'antiquité *Ecclesiastique*, par rapport aux controverses de la foi. Mr. *Waterland* y desapprouve l'ouvrage de Mr. *Barbeyrac*

344 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
beyrac qui a pour titre *La Morale des Pères*.
 Il croit qu'il le faudroit nommer *la Satyre
 des Pères*. Il ajoute que le P. *Ceillier* (a) &
 Mr. *Buddé* (b) y ont répondu delà-la Mer,
 & qu'on l'a fait avec succès dans ce Païs.
 La *Traduction Angloise* de la *Morale* pré-
 tenduë des *Pères* aiant, comme s'en ex-
 prime Mr. *Waterland*, paru sous un titre *pueri-
 le* (c) que la *préface* soutient de ces airs
 d'insulte ordinaires aux petits esprits. Un
Anonyme (d) a s'avamment défendu les *Pè-
 res* contre l'attaque frivole de leurs enne-
 mis jurez. C'est ce qui fait que Mr. *Waterland*
 se contente de quelques légères observa-
 tions qui occupent pourtant vingt pages.
 L'une, que Mr. *Barbeyrac* a pris bien des
 choses, dans des repertoires communs, sans
 les examiner; comme par exemple, lorsque
 sur la foi de *Dupin*, il a taxé *Athénagore* d'éta-
 blir le *culte des Anges*; ce qui est très faux:
 comme encore lorsqu'il charge *Clement d'A-
 lexandrie* de justifier *l'idolatrie Paienne*; ce
 qui est contraire à toute la teneur de ses
 écrits. Une autre remarque porte sur l'ou-
 vrage entier de M. *Barbeyrac*; c'est qu'il a
 confondu injustement les *six premiers siècles*
 de

(a) Apologie des Pères, &c. Paris 1718.

(b) Buddæus, Isagog. Vol. 1. p. 620-642.

(c) The Spirit of Ecclesiasticks of all Sects &
 ages, &c. 1722.

(d) The spirit of infidelity detected 1723.

de l'Eglise. Chacun fait que le *quatrième*, le moins mauvais des trois derniers, a été fort différent des trois précédens. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, on applique très mal à ceux-ci la plainte amère que *Grégoire de Nazianze* faisoit de certains *Synodes* de ce Siècle-là. Mr. *Waterland* renvoie ensuite Mr. *Barbeyrac* à *Grotius*, son *Maitre*, qu'il a néanmoins osé reprendre vivement; ne considérant pas que s'il a appris autant qu'il a fait de *Grotius* & de *Puffendorf*, qui avoient beaucoup appris des *Pères*, c'est à ceux-ci par conséquent qu'il a lui-même l'obligation de son savoir; quoiqu'il ne l'ait emprunté que de la *seconde* ou de la *troisième* main. On voit-là, si on en croit Mr. *Waterland*, quels sont les progez de l'*amour propre*. D'abord, afin de ramener un peu les choses à soi, l'on prend à tâche de rabbaïsser les *Anciens*, pour relever la gloire des *Modernes*. Le second pas, c'est d'en exclure les *Théologiens*, pour la donner toute entière aux *Critiques* & aux *Juris-consultes*. Ensuite pour écarter les Rivaux, on élève jusqu'aux nuës deux ou trois grands hommes; on leur prodigue l'encens; pour un tems on en fait ses Héros. Ces démarches faites, on laisse clairement entrevoir qu'en matière de raisonnement exact & de pensées justes, il est à présent des génies bien au dessus de ces derniers: mais enfin qui sont ils ces modèles de perfection? Ceux-là même qui se placent dans le tribunal

346 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
bunal & qui d'un air de juge décident de tout le mérite des autres. Mr. *Waterland* se croit bien mieux fondé à juger ainsi du *Professeur de Groningue*, que celui-ci ne l'a été à fatyrifier les Pères. En tout cas, comme ce *Savant* est plein de vie, ce fera à lui, s'il faut répondre, de le faire pour lui-même.

Revenons à nôtre Auteur qui fait observer, que quelque mine qu'on fasse en divers partis de ne pas autrement estimer les Pères, on est cependant bien aise de se prévaloir de leur autorité, lorsqu'elle favorise la cause qu'on veut soutenir. Au bas de la page, qui est la 448., il en rapporte un exemple dans *Socin*, qui pour porter ses disciples à rendre à J. C. l'honneur d'un culte religieux, leur retrace que ce fut la pratique ancienne & universelle des Saints & des Martyrs: & ce qu'il y a de bien singulier, il prétend que c'est-là une preuve que ces grands hommes avoient vu ce culte attribué ouvertement à J. C. dans l'Écriture Sainte. (a) C'est précisément ce que Mr. *Waterland* veut que l'on conclüe de la doctrine constante de l'Église primitive, favoir qu'on ne doit pas douter que ce ne soit dans l'Écriture qu'elle l'avoit trouvée, ou

(a) *Quia nimis aperte in Sanctis Litteris ea illi tribui animadvertunt, &c. ad Matt. Radec. Ep. 3. p. 391.*

ou que l'Ecriture est la source vive, où l'Eglise encore si sainte & si pure des *trois premiers Siècles* avoit puisé ce qu'elle croit & enseignoit sur un *dogme fondamental*, tel que celui dont il a établi l'importance.

Après tout il nous paroît juste de reconnoître que *la foi fondée sur les Saintes Ecritures*, selon le titre d'un des ouvrages de Daillé (a) est une foi excellente: Elle est même la seule véritable foi Evangelique. Ce Savant a fait aussi un traité de *l'Emploi des Saints Pères* (b) que bien des gens regardent comme son *Chef-d'œuvre* (c). M. Waterland n'en a pas tout-à-fait si bonne opinion. „ C'est une chose déplorable *selon lui* (d) „ qu'un aussi habile écrivain que Daillé, „ ait pris tant de peine pour avilir l'usage „ & le *prix* des Pères: Et cela seulement „ de peur que les Catholiques Romains n'en „ prissent avantage. Il lui manquoit alors „ le *courage* ou la *pénétration* de *Fewel*; autrement il se seroit apperçu que rien ne „ pouvoit être plus avantageux au Parti „ *Protestant*, que de s'en rapporter à la véritable *Antiquité* & d'en passer par ses „ Décisions. A la vérité il en fut lui même „ me,

(a) Imprimé en 1634.

(b) à Genève 1632, 8. en Anglois 1553, 8. en Latin 1650, 4.

(c) Voyez Bayle dans son Dict. art Daillé, II.

(d) Page 457.

348 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
„ me, ce semble, frappé dans la suite,
„ quand l'âge & l'expérience eurent donné
„ plus d'étendue à ses dessein. „ Mais on
auroit pu épargner ces réflexions. Enle-
ver aux adverfaires leur prétentions à l'an-
tiquité Ecclésiastique, ce n'est pas à coup
fur un crime. Si Daillé le fait par la con-
fédération générale du peu d'usage de cet-
te antiquité, en comparaison de l'Ecritu-
re, pour décider nos controverses avec Ro-
me, où est le mal encore? On infinuë qu'il
ne l'a fait que parce qu'il craignoit que les
Catholiques Romains ne se prévaluffent
contre nous d'un témoignage que Daillé
leur croioit trop avantageux. Sur quoi on
se voit renvoyé à l'*Épître Dédicatoire*, & à
là *Préface de l'Emploi des Saints Pères*. On
a lû, il y long-tems, & cette *Préface*, &
cette *Épître*. On les a reluës à cette occa-
sion. Mais on n'y a trouvé aucune trace
de la fraieur qu'il semble qu'on impute à
ce grand homme. Elle doit même paroî-
tre étrange pour un Auteur aussi consommé
que Daillé dans la lecture des Pères. Il
les avoit étudiés à fond, sous un aussi
grand maître que *Du Pleffis-Mornai* (a)
avant que d'écrire touchant leur usage. Si
on s'imagine aujourd'hui qu'il a manqué de
courage ou de *penetration* dans ce traité; du
moins les bons connoisseurs ne s'en étoient
pas

(a) Vie de Daillé, page 51.

pas apperçus encoré. Après tout on doit s'étonner qu'un Auteur grave & judicieux comme Mr. *Waterland* ait pû regarder *l'emploi des Sts. Peres* de Daillé, comme *une équipée de jeune homme*.

Jeune, tant qu'on voudra : *Mais aux ames bien nées*,
Le Savoir n'attend pas le nombre des années.

Du reste, il n'avoit alors (a) guéres moins de 37. ans, & à cet age on a du jugement; ou difficilement en aura-t-on à 67. Ce ne fut d'ailleurs que 2. à 3. ans après, qu'il „ écrivit un *Traité François* où il rapporte les *Sentiments des Peres* sur la question „ des *Images* „ (b) en les examinant par voie de *discussion*, selon la *Méthode* de Mr. *Waterland*. C'étoit bien faire voir qu'alors *il ne craignoit nullement* cette *Méthode*; à moins qu'on ne veuille qu'elle fut *inspirée* à *Daillé*, aussi-tôt après la publication de *l'emploi des Sts. Peres*. En tout cas, la question se décide par ce qu'on lit dans cet *Emploi* même que „ pour avoir ôté une souveraine & infallible autorité aux livres des
 Pe-

(a) Il étoit né le 6. Janvier, 1594. Et son traité, en François, de l'usage des Peres, ne fut imprimé qu'à la fin de 1631. Conferez sa vie, page 2. & 14.

(b) La même, p. 21.

350 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 „ Peres , nous ne les estimons pourtant
 „ pas inutiles. (a) St. Augustin ne les
 „ croioit que selon la raison sur laquelle
 „ ils se fondoient , & ne laissoit pas tou-
 „ tes fois d'en faire un extrême état. (b)
 „ Il s'éleve parfois des esprits qui avancent
 „ des doctrines de leur chef , non puisées
 „ en aucun des principes de la Religion
 „ Chrétienne. Je dis donc que l'autorité
 „ des Anciens se peut très à propos em-
 „ ploier contre l'audace de telles gens , en
 „ montrant que les Peres ont tout-à-fait
 „ ignoré les dogmes que ceux-ci mettent
 „ en avant. (c) C'est ainsi que St. Irenée
 „ dispute contre les Valentiniens & autres
 „ Gnostiques (d) c'est aussi la methode
 „ que tient Tertullian (e). Ainsi voiez vous
 „ que l'autorité des SS. Peres est très uti-
 „ le en l'Eglise , servant comme d'une se-
 „ conde barriere , outre l'Écriture , pour
 „ reprimer l'audace de ceux qui voudroient
 „ former une nouvelle foi. (f) Voila com-
 „ ment s'exprimoit le jeune homme ,

*Cujus se pectore tota vetustas
 Condidit, & major collectis viribus exit.*

Tout ce qui reste pour mettre le Lecteur

au

- | | |
|-------------------------|--------------|
| (a) Traité, &c. p. 515. | (d) p. 526. |
| (b) p. 516. | (e) p. 527. |
| (c) p. 522. 523. | (f) La même. |

au fait de cet ample Chapitre (a) c'est d'en
 recueillir la substance dans ce qu'on lit à
 la page 465. „ J'ai principalement tâché
 „ de prouver dans tout ce Chapitre que
 „ c'est à l'*Ecriture* & à l'*antiquité*, sous la
 „ conduite de la *droite Raison*, que nous
 „ devons nous arrêter pour fixer les points
 „ de Doctrine. Je ne suppose point que
 „ l'*Ecriture* & l'*antiquité* puissent se con-
 „ tredire ; ce qui n'arrive jamais sur des
 „ points d'*importance*, tels que celui dont
 „ il s'agit à présent. Toutes-fois en gene-
 „ ral nous pouvons assurer que ces deux
 „ choses doivent toujours s'accorder ; &
 „ quand elles le font, leur force *unie* leur
 „ donne plus de fermeté & de consistance :
 „ Mais si elles se croisent, ou paroissent
 „ se croiser, il faut qu'il y ait quelque
 „ part de l'erreur ; comme lorsque le Cal-
 „ cul de deux personnes différentes varie
 „ dans l'addition de la même somme. En
 „ pareil cas, si la chose est de quelque im-
 „ portance, un homme exact ne demeu-
 „ rera point en repos, jusqu'à ce qu'il ait
 „ découvert, s'il est possible, la raison de
 „ cette différence, & où gît l'*erreur*. Car
 „ elle doit être du côté de l'*Ecriture*, lors-
 „ qu'on prend pour *Ecriture* ce qui n'est
 „ point *Ecriture*, ou bien pour véritable
 „ interpretation ce qui n'est point vérita-
 „ ble

(a) De 112. pages.

„ ble interpretation : ou l'erreur doit être
 „ du côté de la *Tradition*, soit qu'on ait
 „ *mal représenté* le sens des Anciens, soit
 „ que les Anciens eux mêmes aient eu le
 „ malheur de *se tromper* (a). Alors la que-
 „ stion sera laquelle des deux suppositions,
 „ dans l'exemple que l'on a devant les
 „ yeux, est la plus vraisemblable? Et il
 „ faudra enfin se déterminer, après avoir
 „ bien considéré toutes les *circonstances*, &
 „ bien pésé toutes les *raisons* de part &
 „ d'autre, pour voir ce qui en résulte.,

VIII. Dans le 8. ou *dernier Chapitre*, l'Auteur entre dans un examen critique de *deux passages*, Jean I. & Hébreux I. C'est ce qui vaut la peine d'être lû avec attention : mais dont nous ne devons pas charger nôtre extrait, puisque l'Auteur même n'auroit pas donné ce Chapitre, si on n'avoit pas, hors de propos, entremêlé ce sujet dans la *Recherche modeste*.

On trouve, après ce Chapitre, 23. pages d'*Additions* qui servent à éclaircir certains endroits de l'*Ouvrage*. Mais, comme il n'y a là rien qui touche au fond de la question; Si on peut les lire, avec plaisir, dans l'*Auteur*; ce ne seroit peut-être pas, sans quelque dégoût, qu'on en verroit le plus court abrégé dans ce long Extrait.

(a) Ceci, c'est justement ce qu'a prétendu Daillé.

ARTICLE V.

MISCELLANIES *the third Volume.*

C'est-à-dire , MELANGE , ou Recueil d'œuvres diverses en Prose & en Vers: *Troisième Volume.* in 8. & in 12. pages 276. pour la Prose, & 100. pour les Vers , dans l'Édition in 8. A Londres. Chez Benjamin MOTTE près du Temple, & chez *Lawton GILLIVER* à la tête d'Homère, vis-à-vis l'Église de Saint *Dunstan* dans *Fleet-street.*

AU LIEU d'un Volume, nous aurions pu en annoncer quatre , & nous charger d'en rendre compte. Mais il auroit toujours fallu se borner au choix de quelques Pièces: Et nous avons crû devoir la préférence à celles du *troisième* Volume, parceque celles des deux premiers & du quatrième peuvent être connues par les Éditions précédentes , & d'autant mieux connues qu'on en trouve plusieurs traduites en François à la suite du *Conte du Tonneau*, ouvrage de Monsieur *Swift*, Auteur de la plûpart des Pièces du Recueil.

La Préface qui se lit à la tête du premier Volume, est signée POPE & SWIFT. Ces Messieurs cependant nous avertissent

354 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
que leur Recueil contient un petit nombre
de Pièces de quelques autres Auteurs.

Un Avertissement des Libraires nous dit
la même chose du troisième Volume : &
nous apprend en même tems que les *Vers*
y sont imprimez à part, afin qu'on puisse
les insérer dans le *quatrième*, à la place du
Traité du Bas, ou de l'art de ramper en Poë-
sie, pour relier ce Traité avec les Pièces
en *Prose* du *Troisième*. A la faveur de cet-
te transposition, tous les Vers du Recueil
se trouveront réunis dans un seul Volume :
& ce Volume ainsi distingué des trois au-
tres, sera le dernier par cette raison. Au-
trement il faudroit appeller le dernier ce-
lui que nous avons annoncé comme le troi-
sième, & auquel nous nous bornons parce
qu'il est réellement le plus nouveau.

Les autres ne mériteroient pas moins un
Extrait : Peut-être même le mériteroient-
ils davantage, à considérer les choses in-
dépendamment de la nouveauté : Et com-
me la plûpart des Pièces qu'ils contien-
nent, pourroient en être nouvelles pour
bien des Lecteurs, nous travaillerions vo-
lontiers à les leur faire connoître, si la
crainte d'être trop long ne nous retenoit.
En cas qu'on paroisse le souhaiter, & que
nous en ayons le tems, nous pourrons y
revenir dans un autre Journal.

I. La première Pièce du Tome dont il
s'agit pour le présent, est une espèce de
Factum burlesque, contenant un Exposé de
cer-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 355
certains Faits, réels ou supposés, par lesquels on prétend prouver au Public, que le Sieur *Jean DENNIS* (*a*), Auteur, Poëte, & Critique fameux par son antipatie pour les meilleurs Ecrivains de l'Angleterre, est devenu fou, & fou à lier.

Le Sieur *Robert NORRIS*, Médecin, qui fait cet Exposé, ou qui est censé le faire, sentant que son procédé pourroit ne pas paroître tout-à-fait Chrétien, déclare d'abord qu'il y a été forcé par la nécessité de se défendre. Les raisons qu'il allègue de cette nécessité, suffiront pour faire juger de l'esprit qui règne dans toute la Pièce. Ces raisons sont :

Qu'ayant été appelé par la servante du Sieur *Dennis* pour le guérir d'une Frénésie, le dit Sieur avoit parlé de lui comme d'un homme qui seroit entré dans sa Chambre par violence, soit pour le tuer, soit pour lui voler sa Tragédie de *Coriolan*, prête depuis quatre ans pour le Théâtre :

Qu'il l'avoit accusé de plus, d'être complice de son Libraire qui étoit là dans le même tems, & qui étoit venu pour lui escamoter divers Manuscrits considérables :

Qu'il l'avoit fait passer dans le Monde pour un Charlatan, & assuroit l'avoir vû de

(*a*) Il n'est pas nommé tout au long dans le titre ; Mais il l'est dans un endroit de la Pièce même : p. 14. de l'Ed. in 8°.

356 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de ses propres yeux sur un Théâtre vis-à-
vis l'Hopital des Fous, du tems que lui,
Jean Dennis, avoit un logement dans cet
Hopital :

Qu'il le décrioit enfin comme un Espion
de la France, qui pour l'enlever l'avoit dé-
ja garotté, enforte que sans un Ami il fe-
roit actuellement à la Bastille.

On ne nomme pas cet Ami. Mais il
joue un assez plaisant personnage dans une
scène qui représente la visite du Médecin
chez le Poète. Cette scène est dialoguée,
& l'est assez heureusement. On y trouve
au reste, aussi bien que dans d'autres en-
droits du Recueil, quelques jeux de mots
qui ont leur mérite, mais qui ne sauroient
se traduire en François.

II. III. & IV. Les trois Pièces suivan-
tes sont dans le même goût que la premiè-
re. On y tourne en ridicule les Auteurs
qui travaillent pour un Libraire nommé
Edmond CURLL : mais le pauvre Libraire
est la principale victime de toute cette Sa-
tire, qui tournée en action, feroit une
Tragi-comédie, ou plutôt (si nous osions em-
ployer le mot) une *Tragi-farce* en trois Actes.

Dans le premier, *Curll* se rencontre
comme par hazard au Cabaret avec le cé-
lèbre Monsieur POPE, dont il avoit fait
servir le nom au débit d'un Recueil de Vers
Satiriques (a). Après un petit reproche
de

(a) *A satirical Piece, intituled Court Poems.*

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 357
 de la part de celui-ci, & une prompté justification de la part de l'autre qui rejette tout sur *OLDMIXON*, l'un de ses Auteurs, Monsieur *Pope* & *Curll* boivent un coup ensemble. Retiré chez soi, le Libraire se trouve mal à crever: Il se croit empoisonné; Et sans songer qu'il avoit peut-être trop bû, ou qu'il n'y auroit rien de fort surprenant à s'empoisonner avec un vin de Cabaret, il ne doute point que son Empoisonneur ne soit Monsieur *Pope*: Sur quoi l'on crie & débite dans les rues, LA VERITABLE RELATION DE L'EMPOISONNEMENT DU SIEUR EDMOND CURLL, AVEC UNE FIDELLE COPIE DE SON TESTAMENT (a). Ce Testament, où son Associé & un autre Libraire assistent, mérite d'être lû de tous les Libraires & de tous les Auteurs. C'est à regret que nous n'en donnons pas ici la traduction. Cette Scène est si agréable par elle-même, qu'elle n'avoit pas besoin de certains ornemens, qui à la vérité sont risibles, mais qui présentent à l'esprit des images trop basses & trop dégoutantes (b).

A

(a) C'est à peu-près le titre de la première Pièce contre ce Libraire.

(b) Si la seconde Pièce contre *Curll* est du même Auteur que la première, il semblera avoir voulu critiquer lui-même ce que nous relevons; Car il commence la seconde par appeller l'Auteur de la première, un Historien *impoli*: quoique vé-

A l'entrée du second Acte, il se trouve que *Curll*, au lieu de mourir comme on l'avoit annoncé d'avance au Public, est simplement devenu fou. Et entr'autres preuves du dérangement de son Esprit, on rapporte des marques de sagesse qu'il donne depuis quelques jours : comme de parler poliment à ceux qui viennent dans sa Boutique, & de ne plus lâcher à quelque prix que ce soit, les *Essais de BLAKMORE* son Auteur favori. Son Esprit néanmoins se remet de tems en tems dans son assiéte naturelle. Il profite d'un de ses bons intervalles : & pour le remplir dignement, il envoie dire à tous ses Auteurs de se rendre chez lui. Leurs adresses sont divertissantes : & leur Assemblée l'est encore davantage. C'est dommage qu'on y retrouve, & cela avec de nouveaux enjolivemens, les images trop burlesques dont nous avons déjà parlé.

Dans le dernier Acte, qui commence par une définition sententieuse de l'Avarice, en termes empruntez des *Essais de BLAKMORE*, vous voyez le malheureux *Curll* entraîné par la soif de l'or, que son commerce de Libraire n'a point éteinte,

en table. C'est au Lecteur poli à juger si cela ra-commode assez bien la chose. Ce qu'il y a de certain, c'est que la seconde Pièce renchérit sur ce qu'ils auront quelque peine à approuver dans la première.

en entreprendre un autre qu'il croit plus lucratif, mais qui le faufile si bien avec les Juifs qu'ils essayent de le convertir. Et comme il a la fatale adresse de leur faire comprendre que les promesses d'une autre vie le touchent peu; Bientôt réduits à des motifs moins éloignés, ils lui promettent que s'il se convertit, il deviendra riche comme un Juif. A la faveur de cet exorde, ils lui allèguent, que *Salomon* le plus sage des hommes, & *David* l'homme selon le cœur de Dieu, avoient tous deux été des Juifs. Il nie d'abord le fait: Il avoit crû jusqu'alors que *David* & *Salomon* étoient Papistes. On lui crache de l'Hébreu: Et d'autant qu'il n'y entend rien, cela fait impression sur son Esprit. On voit bien toutefois qu'il faut quelque chose de plus. On en vient aux offres: Et il se rend. Il vend en deux parts tous ses articles de Foi: Ceux du *Crédo*, & les *trente-neuf* de l'Eglise Anglicane. Il livre ensuite son nom de *Batême*, & les quatre *Evangelistes*. Et on étoit convenu avant toutes choses (c'étoit le premier Article du *Traité*) qu'il empoisonneroit sa Femme pour épouser une riche Héritière Juive. Il n'y a que deux points qui lui fassent de la peine. La *Circoncision* est le principal. Mais il a beau protester, prier, gémir, crier les hauts cris, jurer comme un Chrétien, & faire pis que tout cela, au grand scandale du vieux *Lévite*, qui pour faire son

360 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 son devoir de *Mobel* (a) s'est trop appro-
 ché, & des autres Assistans dont quelques
 uns tiennent le Patient. Il faut, malgré
 lui, que la cérémonie se fasse: & il s'en
 fait une qui en vaut quatre; Voila la Ca-
 tastrophic: qui dans la Pièce même est dé-
 crite un peu plus naïvement: & qui est
 d'autant plus funeste que les Juifs trouvant,
 selon leurs Loix, que la cérémonie est
 nulle quand elle est trop bien faite, se
 croient dégagés de toutes leurs promes-
 ses, & l'excluent à jamais de la Sina-
 gogue.

Une Comédie ne seroit pas bonne si les
 Femmes n'y avoient part. Celle du Li-
 braire joue son Rôle dans tous les Actes.

Nous ne savons au reste pourquoi l'Au-
 teur a couronné ce Divertissement d'une
 Priere burlesque que bien des gens regar-
 deront comme une profanation.

V. Il n'étoit pas non plus fort nécessai-
 re d'intéresser tant le nom Dieu, & de fi-
 nir encore par une Priere, dans la cinquié-
 me Pièce de ce Volume. Nous avouons
 cependant que cette liberté y est prise
 plus à propos & avec plus de bienfiance.

L'Auteur y veut décrier la démangeai-
 son de parler par pointes.

La grande Peste qui emporta, dit-on,
 cinq

(a) *Ille*, dit Buxtorfe, qui officium & munus
hæc (circumcisionis) exequitur, *Ebraice* מִיָּד
Mochel appellatur. Synag. Judaicæ Cap. II.

cinq millions d'ames , fans compter les Femmes & les Juifs: L'Incendie de Londres: La licence du Socinianisme, de l'Arianisme, & du *Whistonisme*: L'Introduction de la Comédie: Le déluge d'obsénité dont elle fut la source; qui de la Cour vint inonder tout le Royaume; & qui, par parentèse, semble avoir un peu réjailli jusques sur la description qu'on en donne dans cet endroit: Tous ces fleaux, dit gravement nôtre Auteur, sont moins terribles que celui des *Pointes* ou de la démangeaison d'en dire: Contagion qui après avoir commencé par les Seigneurs de la première qualité, a passé d'eux à leurs Laquais & à leurs Femmes.

Pour porter les Lecteurs à se munir contre le mal, & à n'en favoriser la propagation, l'Auteur produit une Liste de diverses Personnes qui en ont été justement les Victimes. Il cite entr'autres:

Un vieux Officier, d'ailleurs honnête homme, réduit par degrez à un si triste état, que dès qu'il vouloit dire des choses qui eussent le sens commun, il hésitoit de manière à être inintelligible:

Un Gentilhomme qui a perdu la Raison:

Un autre relégué:

Plusieurs Ecclesiastiques devenus yvrognes & *Toris*:

Un Cordonnier, qui pour avoir donné dans la contagion, aquit dans son voisinage le titre de Bel-Esprit, perdit tout son cré-

362 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
crédit par ce moyen, & fut enfin obligé
de faire banqueroute.

VI. Le sixième Morceau est une Description énigmatique du *Der-ère*, représenté dans un endroit comme un Personnage qui estime beaucoup les Brochures & les Libelles sur les affaires du Tems, mais cela sans la moindre partialité, faisant également usage de ceux des deux Partis.

Il y a de l'esprit dans cette Description : Mais on peut bien s'imaginer qu'il y entre quelque chose de plus. On y trouvera même des circonstances froides. C'est quelquefois le défaut des Auteurs de ce Recueil, de s'abandonner trop à une imagination fertile, ou d'aimer trop tout ce qu'elle produit. On sent un Ecrivain qui *caresse sa pensée*. Et il en est de ces Enfans de l'Esprit comme des autres Enfans. En les caressant on les gâte.

VII. L'Article septième est une imitation gigantesque de ces Affiches où les Saltimbanques annoncent tout ce qu'ils savent faire de merveilleux.

L'Auteur y assure, par exemple, que si quelqu'un veut en faire l'expérience, le nommé *Sboitz* a le talent d'arracher les yeux & de les remettre parfaitement : Et que le même homme a une Bouteille où il suffit de mettre le doigt pour avoir sur le champ la peau d'une vieille de quatre-vingts ans, & devenir ronde comme une Femme à son terme ; Après quoi, en remettant le
doit

doit dans une autre Bouteille, on se retrouve telle qu'on étoit auparavant. Mais il a soin de ne proposer cette seconde expérience qu'aux jeunes Filles de Chambre.

S'il faut chercher ici quelque chose de plus que le jeu d'une imagination grotesque, on pourra supposer que l'Auteur a voulu rendre sensible l'effronterie des Charlatans: Apprendre à leurs Dupes que s'ils parloient tous aussi clairement que lui, on seroit aussi peu tenté de se fier à leurs promesses qu'aux siennes: Peut-être enfin, achalander l'Hôte de la *Nouvelle Auberge de Smithfields*, où les merveilles anoncées devoient se faire, & où l'on pouvoit présumer que l'Anonce attireroit au moins quelques Rieurs & quelques Sots.

VIII. La huitième Pièce est une Requête badine, au nom des Charbonniers, Rotisseurs, Cuisinières, & autres gens intéressés à l'état présent des Cuisines; contre l'attentat de ces Mathématiciens qui parlent de certains *Foyers*, formez par la réunion des rayons du Soleil, à la faveur de certains verres. Là-dessus on représente humblement; Que si le Monde est autorisé à se servir de ces *Foyers* & de ces *rayons* pour faire la Cuisine; (a) Voilà les Supplians,

(a) Il s'étoit effectivement trouvé un homme qui croyant la chose praticable, en avoit dressé un projet: Ce qui fut sans doute l'occasion de cette Requête. Le nom de l'homme nous échappe.

364 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
plians , avec leurs Familles , réduits à la mendicité , ou au profit modique des foupers d'hiver : Voila une grande partie du Charbon devenue inutile , & voila par conféquent une branche du Commerce affoiblie. On peut juger de la Pièce par cet échantillon.

I X. La neuvième est à peu-près du même genre. Les Porteurs d'enterrement y expofent , en Corps , leurs raifons contre un *Bill pour pourvoir à l'examen des Drogues des Apoticaire*s. Si le Bill paffe , il mourra moins de monde : Voila la grande raifon. On fent que fi d'autres raifons l'accompagnent , c'est afin qu'il ne foit pas dit qu'elle est la feule. Mais elles n'en font pas moins plaifantes , ni moins ingénieufes.

X. X I. & X I I. Dans les trois Articles qui fuivent le neuvième , l'Auteur fe donne le nom de *Martinus Scriblerus*. Pour faifir ce que cela veut dire , il fuffit de fonger au Monsieur *Vadius* de la Comédie , & de favoir que *Scribbler* en Anglois fignifie un Barbouilleur de papier.

Comme les Pédans font aflez fujets à dire , fans néceffité , de ces poliffoneries qui font toujours rougir la pudeur , & qui fouvent l'affoibliffent , Monsieur *Martinus Scrib-*

pe. Mais il est peut-être à propos d'avertir que ce n'est pas Mr. *Whiflon* , comme on pourroit le foupçonner fur un endroit de la Requête où il est nommé.

Scriblerus ne manque pas d'en dire quelques unes, dont il trouvera bon que nous ne régaliions pas nos Lecteurs. Nous oserons même mettre en question, si pour être en droit d'en régaler les siens, il suffiroit au véritable Auteur de se masquer sous un nom en us. On dira peut-être qu'il écrivoit pour les Anglois, & que leurs oreilles ne s'offensent pas de ces petites libertez. Mais si cela est bien avéré, si la Comédie Angloise en est une preuve, si elle a réellement produit le mal que l'Auteur du cinquième Article met au nombre des fleaux de l'Angleterre; il faut, bien loin de s'en prévaloir, *prier Dieu* avec lui d'en délivrer la Nation, & contribuer à la délivrance, si l'on peut. Telle est en particulier la vocation de ces Ecrivains qui avec le talent d'amuser, & par conséquent de se faire lire, ont encore assez d'esprit, & une imagination assez fertile, pour prouver par leurs Ouvrages, qu'il est possible de plaire beaucoup, & de se divertir fort bien, sans le secours de l'obsénité. Si Monsieur *Scriblerus* avoit supprimé quelques traits un peu trop libres, il n'auroit pas laissé d'être divertissant.

ANNUS MIRABILIS. Ainsi commence le titre de la première Pièce qui porte son nom. L'*Année merveilleuse* dont il parle étoit celle de 1722. Il y annonce une conjonction de *Jupiter*, de *Mars* & de *Saturne*, laquelle doit produire une méta-

366 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
morphose réciproque des deux Sexes. Et afin
que la manière de traiter son sujet ne soit
pas moins savante ni moins curieuse que
le sujet même, il assure que la merveille a
été, non seulement préfigurée par divers
Hiéroglyphes, mais prédite par THALES de
Milet, par ANAXIMANDRE, par PLATON.
Leurs paroles sont citées. On y
voit des caractères Grecs, & des signes
Algébriques. *Platon* décrit même les pré-
iudes de la Métamorphose. *La Nature s'y
préparera de loin. On verra d'avan-
ce les Hommes devenir efféminés, & les Fem-
mes devenir Homasses : Les Maris obéissant à
des Femmes qui commanderont. Des
hommes glapissans en plein Théâtre avec une
voix féminine : Et des Femmes qui corrompent
des Filles &c.* Il ne manquoit plus que de
mettre en marge, le Tome, la page, &
l'Édition de chaque Ouvrage cité. Ce ne
feroit pas la première fois que les *Scribe-
rus* auroient cité fort exactement ce qu'ils
n'ont jamais lû. Mais ce qui gâte le ca-
ractère de nôtre Savant, & qu'on lui par-
donnera volontiers, c'est qu'il dit de très
jolies choses. Par exemple,

Comme il s'attend à subir lui-même la
métamorphose, il anticipe sur les sentimens
de son nouveau Sexe : il admire la félicité
prochaine du Grand Seigneur, qui bientôt
changé en Femme va se trouver au milieu
d'un Serrail de beaux Garçons.

Et dans un autre endroit : Ne doutant
point

point que les *Ecaillères* de *Billingsgate*, si fameuses par leurs criaileries, ne succèdent aux Avocats dès qu'elles feront hommes, il se flatte qu'elles expédieront leurs procès aussi promptement qu'elles font leurs quérelles; & que par un heureux effet de l'habitude contractée dans leur profession d'Ecaillères, on ne les verra point avaler l'huître pour ne donner que les écailles aux Plaideurs.

ESSAY SUR L'ORIGINE DES SCIENCES. Ce second morceau que l'Auteur n'a crû devoir hasarder que sous le nom comique de *Scriblerus*, est une de ces Dissertations dont tel Professeur, ou tel Ecolier qui veut soutenir des Thèses, se feroit peut-être honneur fort sérieusement. Il faudroit seulement en ôter la facilité agréable qui y règne, certains traits d'un *élégant badinage*, & peut-être quelques citations dont la supposition est trop manifeste. Ce ne seroit guère après cela qu'un bon tissu de conjectures savantes, hardies, ingénieuses, & cependant frivoles, pour prouver: Que c'est aux *Pigmees* que les Peuples savans de l'Antiquité devoient leurs lumières.

Le docte Dissertateur ne manque point de charlatanerie: Il rend même la sienne tout-à-fait palpable: Il falloit bien renchérir un peu sur ses Confreres: C'est un effet naturel de la belle émulation dont ils lui ont donné l'exemple. Afin que la curiosité

368 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
té des Lecteurs n'ait rien à désirer, il leur montre par des conjectures fondées sur ses anecdotes, & par des anecdotes fondées sur ses conjectures, que les savans & spirituels *Pigmeés* se retrouvent, quoiqu'un peu abatardis, dans la Race des singes, qui, tels qu'ils sont, ont souvent plus d'esprit que les hommes.

Si on objecte qu'ils ne parlent point: les *Espagnols*, selon l'Auteur, disent fort bien que c'est de crainte qu'on les fasse travailler, ce qui lui paroît d'autant plus probable que les Savans & les Beaux Esprits sont naturellement paresseux: Et les Espagnols, à son avis, devroient ajouter que leur air rebarbatif invitoit mal les singes à la conversation: Ils devroient reconnoître encore qu'à la vûe de leurs cruautés à l'égard des *Indiens*, il étoit de la sagesse des singes de ne point passer pour hommes. D'ailleurs nôtre pénétrant Littérateur ne doute nullement qu'il n'y ait quelques Déserts habitez par des singes qui parlent. Il ôse même espérer qu'on pourra un jour renouer commerce avec les singes à la faveur des jolies manières Françaises.

Ce dernier trait est peut-être un peu trop poussé dans la Dissertation.

VIRGILIUS RESTAURATUS. C'est la troisième Pièce du savantas: Et elle est digne du nom de son Auteur. Il y donne un échantillon des corrections presque in-

nom-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 369
nombrables qu'il dit avoir faites au Texte
de Virgile.

Il ne se vante pas d'avoir imité per-
sonne. Mais pour mettre les Lecteurs en
état de juger s'il a travaillé dans un goût
tout-à-fait Original, il ne faudra que tran-
scrire quelques-unes de ses Remarques.

Æneid. L. I. Vers. 56.

——— *Venti velut AGMINE FACTO*
Qua data porta ruunt.

Au lieu de cela il veut qu'on lise,

——— *Venti velut aggere fracto*
Qua data porta ruunt.

Et pour prouver l'authenticité de cette nou-
velle leçon, il dit: *Sic corrige meo peri-
culo.*

Ibid. Vers. 631.

Quare agite ó Juvenes, tectis succedite nostris.

„ *Lectis* potius dicebat Dido, polita magis
„ oratione, & quæ unica voce & Torum
„ & Mensam exprimebat: Hanc Lectio-
„ nem probe confirmat appellatio ó *Juve-*
„ *nes!* Duplicem hunc sensum alibi etiam
„ Maro lepide innuit, *Æneid. IV. vers.*
„ 19.

*Huic uni forsan potui succumbere culpæ :
Anna? fatebor enim ———*

„ Corrige :

*Huic uni (viro scil.) potui succumbere ;
culpæ
Anna? fatebor enim, &c.*

„ Vox *succumbere* quam eleganter ambigua!
„

Ce badinage n'est point trop long. On en est quitte pour une douzaine de pages.

XIII. Dans la treizième Pièce de ce Volume, l'Auteur badine avec esprit au sujet de ce *Sauvage* qui fut mené à *Londres* en 1726. après avoir été trouvé, disoit on, dans un Bois en Allemagne.

Il nous dit, par exemple, que le Sauvage ayant voulu donner un baiser à une jeune personne de qualité, elle devint un objet d'envie pour toutes les Dames qui voyoient la Nature se déclarer ainsi en sa faveur.

Mais dans la suite, en supposant qu'on attribuoit au Sauvage une connoissance naturelle des simples, *Je suis d'avis*, dit l'Auteur, *qu'il accompagne toujours les Censeurs du Collège de Médecine, lorsqu'ils iront visiter les boutiques des Apoticaire.* Voilà un bon mot, si nous osons le dire, qui ne nous semble guère propre qu'à faire rire quelque Mon-

Monfieur *Diafoirus*; & où l'on doit aumoins trouver peu de fel en comparaifon de la plaifanterie du neuvième Article.

XIV. Celle du quatorzième a auffi fon mérite. On y met devant les yeux un moyen *infaillible* de paier les dettes publiques de l'*Irlande*: c'est d'établir une Taxe fur plusieurs Vices qui ont trop de vogue. Monfieur *Swift*, que nous croyons qu'on peut regarder comme l'Auteur de cette Piece, & de toutes celles où l'Irlande eft intéreffée, commence celle-ci, entre en matière, descend dans les détails, raifonne, règle, calcule, & conclut avec un férieux qui non-feulement divertit, mais qui perfuade que fon projet, quelque rifible qu'il foit, n'eft point ridicule, ou ne l'eft que par la faute des hommes.

XV. Ce projet eft fuivi d'un autre qui d'abord plaira moins. Après une description touchante de la mifère qui règne en *Irlande*, & des fuites de cette mifère; l'Auteur pour y remédier, propofe d'introduire l'ufage l'ufage de manger les Enfans des Pauvres.

Il fait fon compte, que fi l'on en conferve vingt-mille par an pour n'en pas détruire l'efpèce, il en reftera cent-mille à vendre pour la Table. Il marque l'âge où il faudra les tuer. Il fixe à-peu-près le poids qu'ils auront à l'âge d'un an. Il en taxe le prix. Il en vante le goût, fur la parole d'un Américain. Il va jufqu'à spé-

372 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
cifier les différentes manières dont on les
apprêtera, & les usages que pourront faire
de leur Peau les Cordonniers & les Gan-
tiers.

Mais le croiroit-on ? Toutes violentes,
toutes bisarres, toutes froides même, tou-
tes choquantes en un mot que paroissent
les idées de ce Projet, on a peine à ne se
pas reconcilier avec elles quand on a lû le
projet jusqu'au bout, ou qu'on en fait une
seconde lecture.

Monsieur *Swift* ne méconnoît point les
expédiens plus naturels, plus doux & plus
Chrétiens : il en fait même une belle énu-
mération : mais il est persuadé, il est con-
vaincu, que ces expédiens ne seront jamais
bien goutez : au lieu que par rapport au
sien, il est sur de trouver tout ce qu'il lui
faut : Des Bouchers tout prêts à égorger
les Enfans & à les vendre : Des gens du
bel air charmez d'avoir un nouveau mêts
qui sera cher & friand : Des Traiteurs à
qui cette nouveauté plaira, parce qu'elle
les fera gagner. Il trouvera même, par-
mi tant de pauvres Tenanciers dont l'Ir-
lande fourmille, des Peres & des Meres,
qui n'ayant plus ni argent, ni blé, ni bé-
tail, pour appaiser l'avidité de leurs Sei-
gneurs, pourront recevoir avec joye l'ar-
gent qu'on leur donnera pour leurs Enfans.
En cas que la tendresse paternelle emba-
rassé quelques Peres, l'Auteur leur deman-
de si eux-mêmes, dans la misère où ils
font,

font, ne fouhaiteroient pas qu'on les eût tuez à l'âge de douze mois; Ajoutez que les détails où il femble ne s'engager que pour imiter les Faiseurs de projets, lui fournissent plus d'une bonne plaifanterie.

Nous avouons cependant que ce qu'il dit du poids des Enfans, & des différentes manières de les apprêter, ne tend à rien, ou n'est pas affez bien placé pour ne point paroître hors d'œuvre; & sent trop le pur badinage dans un discours qui ne demandoit que des sarcasmes, ou des railleries qui en approchoient.

Nous avouons encore que l'Auteur ne propose, ni ne refute assez directement l'objection qui se tire de la cruauté de son projet: On diroit presque qu'elle ne l'a point frappé. Si c'est là un raffinement, nous croyons pouvoir avancer qu'il est trop délicat.

Il faut convenir enfin que l'on rencontre dans cette Pièce, quelques répétitions de ces fortes de choses qui ne sont bonnes qu'une fois.

XVI. Mais la Pièce qui vient après celle-là est un Chef-d'œuvre dans son genre. On peut douter à qui elle fait plus d'honneur, ou à Monsieur *Swift* qui l'a écrite, ou à Milord *Carteret* alors Viceroi d'Irlande, dont elle contient l'Apologie contre quelques *Wigs* outrez qui l'accusoient de favoriser le Parti *Tori* la *Haute Eglise* & les *Jacobites*.

Si nous ne donnons pas l'Analyse de ce Morceau, c'est que le plaisir de la faire, & le désir de la faire bien, nous mèneroit plus loin que nous ne pouvons aller. Nous ne pourrions par la même raison qu'indiquer les mêmes matières de quelques autres Pièces qui mériteroient aussi une Analyse, & dont l'Analyse occuperoit moins de place.

XVII. Dans la dix-septième qui est un *Essai* sur la différente fortune des Ecclésiastiques, l'Auteur prêche à ceux qui voudront s'avancer, une vertu qu'il appelle *Discretion*, mais par laquelle il ne faut entendre qu'un certain savoir-faire fondé sur une grande médiocrité de vertu & de talents. Cette morale ironique est expliquée par des réflexions & par des portraits qui méritent l'attention de tout le Clergé, & de toutes les Personnes qui ont quelque relation avec les Ecclésiastiques.

XVIII. La Pièce dix-huitième est une Censure moitié sérieuse & moitié enjouée, des fausses idées qu'on se fait si souvent sur l'éducation de la Noblesse. L'Auteur avoue cependant que les gens de qualité ne sont pas les seuls objets de sa censure: qu'elle porte en général sur les Familles où il y a assez de bien pour faire en sorte qu'au moins le Fils aîné ne soit bon à rien. Les âmes charitables que ce désordre afflige, apprennent ici pour leur consolation, que la Providence en le permettant a ses vûes :
Que

Que ce désordre amène naturellement & promptement la chute des Familles: Punition exemplaire de l'iniquité des Peres & de celle des Enfans:

Que c'est un tas de fumier qui après avoir produit pour quelques jours un Champignon monstrueux, se trouve dispersé pour engraisser le champ des voisins:

Que si la pauvreté des Familles nobles est un mal pour l'Etat, elles sont heureusement réduites, par les mêmes vices qui ont causé leur ruine, à une nécessité physique de s'éteindre en peu de tems.

XIX. Il seroit à souhaiter que tous les Peres qui sont injustes dans le partage de l'amitié qu'ils doivent à leurs Enfans, & tous les Enfans qui ont à souffrir de cette injustice, pussent lire l'Article dix-neuvième. Il contient d'abord une Lettre d'un Fils mécontent, où l'on verra un petit détail de Famille qui n'est point à mépriser, quoique peut-être l'Auteur eût pû le rendre plus intéressant: Et la Lettre est suivie d'une réponse digne d'un Ami Chrétien.

XX. Une autre Lettre qui remplit l'Article vingtième, est une ironie très ingénieuse. Tout en faisant semblant de prouver que l'Irlande est fort riche, on en met la misère dans un jour qui frappe, & on découvre les sources de cette misère.

XXI. L'Auteur de la Pièce vingt-&unième en veut à Monsieur *Whiston*, qui
dans

376 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
dans un Café près de la Bourse fait des
leçons d'Astronomie à qui veut les payer.
C'est n'est pas la première fois qu'il eût mis
en jeu dans les badinages qui composent
ce Recueil. On lui attribue ici la foibles-
se d'avoir sérieusement prédit à son Audi-
toire du Café, que dans trois jours on
verroit la fin du Monde: Et il faut avouer
que la sainte Relation qui vient là-dessus,
des effets que cette prédiction produisit
dans le Public jusqu'à ce que le jour criti-
que fut écoulé, eût imaginée avec beau-
coup d'esprit, renferme une morale diver-
tissante, peut même inspirer de sérieuses
réflexions; du moins aux Lecteurs qu'un
Esprit frivole ou un cœur gâté ne dispose
pas à saisir l'occasion qu'on leur offre de
rire du Jugement, dès qu'on ne leur en
parle pas avec un sérieux qui les tienne
dans le respect. L'usage de la plaisanterie
est extrêmement délicat.

Nous croyons cependant que les Lec-
teurs les plus sages sauront gré à Monsieur
Swift d'avoir exercé son talent pour la
plaisanterie. On a remarqué dans les Nou-
velles *Lettres sur les Anglois* (a) que bien
des gens le regardent comme le *Rabelais*
de l'Angleterre: Mais on y soutient aussi
qu'ils lui font tort: Et les réflexions criti-
ques

(a) *Lettres sur les Anglois*, par Mr. de VOLTAIRE.
Lettre XXII. Voyez la première Partie du
Tome II. de ce Journal pag. 133.

ques que nous avons repandues dans cet Extrait, ne renversent point la Thèse de Monsieur de VOLTAIRE, quoiqu'elles puissent la modifier. D'ailleurs, Monsieur *Swift* est connu par plusieurs petits Ouvrages qui sont dignes du Lecteur le plus sérieux, & qui avec cela sont écrits si naturellement, qu'on peut dire que l'Auteur y caractérise la sagesse de son esprit, tout comme il caractérise dans ses Ouvrages badins l'enjoûment de son humeur. Ajoutez que s'il y a quelquefois dans les derniers, des choses qui sentent trop la bagatelle ou la satire, il s'est en quelque sorte confessé & condamné lui-même sur ce sujet dans la Préface générale de ce Recueil. Les deux illustres Auteurs veulent qu'on regarde certaines Pièces comme des folies qui leur ont échappé, & qui n'auroient jamais eu place dans ce Recueil si elles n'avoient déjà été rendues publiques par l'indiscretion obligeante de quelques amis. Ils reconnoissent hautement le mérite de quelques personnes qui s'y trouvoient attaquées. Ils ne font pourtant pas cet honneur à tous ceux qui sont dans le cas : Ils donnent même à entendre que s'ils conservent les Pièces contre le Libraire *Curl*, & le punissent ainsi de mettre sur le compte de qui il veut, les Livres qu'il imprime ; ils se croient autorisés à en agir de la sorte, vû le défaut d'une Justice établie pour punir de pareilles friponeries.

Nous

Nous avons donné une idée des Pièces en prose du troisiéme Volume. Il seroit long & difficile d'en faire autant pour les Vers. Cependant, afin de ne pas frustrer l'attente de nos Lecteurs, nous leur donnerons la Traduction qu'on nous a communiquée de la première Pièce de Poësie. C'est une espèce de satire contre les Femmes, qui tient moins du Traité, & qui sent moins le Sermon que celle de *Boileau*; mais où l'on trouvera peut-être quelque chose de plus animé & de plus original. C'est une Peinture dont le sujet principal est une Femme du bel air: mais où plusieurs autres caractères entrent naturellement, & dans une subordination bien ménagée. Tout ce qu'on pourroit reprendre, c'est que le Poëte ne représente pas assez la Femme du bel air sous ses différentes faces. On diroit presque, à voir son tableau, qu'une femme du bel air est toujours une Joueuse, qui ne songe ni aux Promenades, ni aux Spectacles, ni à la Galanterie. Mais malgré ce défaut, nous croyons que la Pièce méritoit bien d'être traduite.

LE TRAIN DE VIE
D'UNE FEMME DU BEL AIR:

ou

Traduction libre

De la Pièce Angloise qui a pour titre,

THE JOURNAL
OF A MODERN LADY.



SEIGNEUR, c'est fort mal fait à vous
Qui sçavez mon respect pour nos moindres Fé-
melles,

D'aller me choisir entre tous
Pour écrire des vers contre elles.

Quoi donc! Moi qui toujourns les trouvois tou-
tes belles;

Moi qui les appellois Rivaless de Venus ;
Et qui du prémier jour où je touchai la Lire,
Consacraï mon talent à chanter leur Vertus,
Il faudra qu'aujourd'hui je fasse leur Satire?

Déjà je les entens crier, *Ab l'Apostat!*
C'en est fait : nous perdons nôtre unique Avocat!

Nymphes! rassurez vous, & retenez vos larmes:
Plûtôt que de me voir infidelle à vos charmes,
On verra les Levreaux, sans peur fortant du
Bois,

Chasser nos Levriers, & les mettre aux abois.



C'EST

C'EST de vous, traître Ami, qu'elles ont à
 se plaindre,
 Si dans ces vers, imprudemment promis
 Sans favoir quels objets, vous m'y feriez dé-
 peindre,
 Elles sentent la main d'un de leurs Ennemis.

Je déclare à qui veut l'entendre,
 Que dans ce malheureux Tableau,
 Où toutes vont avoir quelque interet a pren-
 dre,
 Vous seul vous conduisez ma main & mon pin-
 ceau.

Ma Muse, obéissez. L'Auteur de la folie
 Pourra bientôt la payer cher :
 Chantez, puisqu'il le veut, chantez *quelle est la*
vie
D'une femme du bel air.



MIDI sonnant, Madame se réveille :
 Ou même un peu plus tard : Et ce n'est pas
 merveille :
 Ce n'est que ce matin qu'elle s'est mise au lit.
 Quand on est à jouer la veille,
 Il faut bien, malgré soi, qu'on y passe la nuit.
 A moitié, cependant, la Belle encor sommeille :
 Elle baïlle, & se tourne en tout sens dans ses
 draps :
 Elle frotte ses yeux, allonge & tord ses bras.

D'une voix rauque & languissante,
 Elle demande à sa *Babet*,

Cham-

Chambrière assidue & souvent complaisante,
S'il est donc déjà tems de quitter le chevet ?
Son sang est échauffé : sa tête est si pesante !
 Dans son Deshabillé la Belle enfin se met :
 Et pour se rafraichir, s'en va, d'un air malade,
 Avaler doucement un bon coup de Barbade.

Puis venant au miroir : *Babet, regarde un peu :*
N'ai-je pas ce matin une mine effroyable ?
J'ai joué hier au soir d'un guignon incroyable !
Ab ! bien fin pour le coup, qui me r'attrappe au jeu !
Quoi ? quatre Matbadors, & perdre encor Codille ?
Mais à propos, Babet, va-t-en dire au Laquais,
Qu'il courre, sur le champ, dans l'endroit que
tu sçais,
Avertir que ce soir c'est chez moi le Quadrille.

Madame, votre Orfèvre est là bas ? Il prétend
 Qu'il faut sans plus tarder dégager votre F-
 guière ?

Qu'il monte. Mais, Madame, il nous disoit
 pourtant

Qu'il prendroit bien la Caffetière,
 Si vous lui donniez cent pour cent ?
 Et voici de plus une Lettre

Que de chez la Baronne on vient de me re-
 mettre.

Bon ! c'est déjà pour son argent !
Elle a grand peur que je l'oublie !
Tien, porte lui ces dix Louis

Qu'à mon Marchand de bois ton Maître avoit promis.
Ils sont tous bien légers, j'en suis fort réjouie :
Et j'espère, Babet, qu'avant la fin du jour,
Pour la plumer j'aurai mon tour.

LE Thé vient: Madame va boire:
 Mais sa Tasse en ses mains toujours se refroidit,
 Pendant qu'elle vous fait la longue & triste
 histoire,
 De tous les coups qu'elle perdit.

Vous apprenez que la Baronne
 Sçait escamotter les As noirs,
 Puis se tirer d'affaire en faisant la Bouffonne:
 Qu'elle & sa Fille, autre Friponne,
 S'entendent depuis quatre soirs.

Pas un coup qu'en détail Madame ne repasse.
 Tel à-peu-près, mais trinquant mieux,
 Un Chasseur qui le soir à table se délasse,
 Vous fait de sa journée un recit ennuyeux.



AUTRE Scène: Voici le Tailleur, la Coëffeuſe
 Voila le Clinqualier, le Juif, la Revendeuſe,
 La Foire aux Merciers ambulans.
 L'un montre ſon étoffe, un autre ſes dentelles,
 L'un de riches bijoux, l'autre des bagatelles:
 Tous mentent, & font des ſermens.
 Madame cependant caquette;
 Se fait a bon marché quelque mauvaiſe emplette;
 Et libre enfin de ces ſoins importants,
 S'en va contente à ſa toilette.

○



MADAME, *on vous attend*: C'est d'un petit La-
 quais,
 A l'heure du Diner, la phrase journalière:
 Et

Et Madame à son tour, dans son stile ordinaire,
Dit : *On est bien pressé ? Je n'aurai donc jamais ,*
Pour m'habiller , le loisir nécessaire ?

Tu sçais , Babet , quel tems j'y mets ?

De cent Femmes que je connois ,

Pas une sur ce point n'est aussi raisonnable. . .

On me feroit donner tous les Diners au Diable.

La voila cependant qui vient prendre le sien ,
Et jargonner aux gens ses beaux propos de ta-
ble.

En vérité , mon Cher , vous me surprenez bien ?
Je comptois qu'aujourd'hui nous dinions en Fa-
mille ?

Car si vous m'aviez dit. . . . J'aurois pû dans
ce cas. . . .

Messieurs , c'est sa Méthode : Il ne la change pas :

Sans jamais avertir sa Femme , ni sa Fille ,

Mon Epoux tous les jours invite ses Amis. . .

En vérité , mon Cher , cela n'est pas permis.

De ces fades discours accablant tout son Monde,

Jusqu'au bout du repas elle babillera :

Et peut-être qu'encore à sa douce faconde,

Son benêt de Mari d'aïse je pâmera.



LA Table à peine est desservie ,
Que Madame à son tour reçoit la compagnie
De vingt Beuveuses de Caffé.

Au bruit de l'Esquadrón coëffé

Le Dieu du Silence s'esquive :

La modeste *Pudeur* s'envole en rougissant :
 Et la *Discretion* craintive,
 Comme elle peut , se sauve en gémissant.

A leur place aussi-tôt une autre Troupe arrive :

C'est la folle *Présomption* :
 L'étourdie *Indiscretion* :
 La *Medifance* aux défauts attentive ,
 Et toujours prête à babiller :
 La *Mauvaise Plaisanterie* ,
 Qui sans sçavoir surquoi , se prépare à railler :
 La rampante *Bouffonnerie* ,
 Et le *Gros-Rire* en casaquin crevé :
 La fourcilleuse *Hypocrisie* ,
 A l'air austère & réservé :
 Et pres d'elle , la pale *Envie*
 Portant de tout un jugement malin :
 La *Vanité* , miroir-de-poche en main :
 Et l'*Impudence* avec son front d'airain :
 Puis l'*Affectation* dont tous les traits vous cho-
 quent ,
 Et de qui tous les os avec art se disloquent :
 La superbe *Ignorance* enfin ,
 Qui planant d'une aile pesante
 Au dessus du Sénat en ce lieu rassemblé ,
 Répand dans les cerveaux , par le crane fêlé ,
 Son influence bien-faisante.



MA Muse, je pourrois vous demander cent
 voix :
 Mais mille , hélas ! suffiroient - elles ,
 Pour redire les bagatelles ,
 Les mots à double entente , & les sottes qué-
 relles ,

Les soupçons effrontez, les rapports infidelles,
 Et les médifances cruelles
 Dont m'étourdissent a la fois,
 Toutes ces langues criminelles?

C'est là qu'à l'ombre d'un *On dit*,
 Se débitent fans art d'odieuses nouvelles,
 Que jamais jusqu'alors personne n'entendit :
 Et que pour en cacher la honteuse origine
 A l'Auditeur qui la devine,
 On dit d'un ton discret, d'un air plein de candeur,

Je n'ose nommer mon Auteur :
 Ajoutant toutefois en forme de rubrique,
Que la chose au reste est publique.



Parlez, Folles ! Répondez moi :
 Quel Démon vous aveugle ? Et quel travers
 damnable
 Vous fait sur tout porter un œil impitoyable
 Sur ces défauts d'autrui qu'en vous mêmes je
 voi ?

La prude *Iris* met son étude
 A decrier toute autre Prude :
Cloris dont le gousset empoisonne les gens,
 Vous dira que *Chloé* laisse pourrir ses dens :
 Et *Chloé* dont cent fois on detesta l'halene,
 Parlera d'un air fin des parfums de *Climène* :
Isabelle est bossue, & pense avoir bon air,
 A jureç que *Pbilis* se sert d'un Corps de fer.

Des plus fades Conteurs d'amoureuses fornettes.

Sapbo jalouſe à la fureur ,
 Regarde avec pitié ces petites Coquettes
 Qui dans leur entretien trouvent de la douceur.

Amynte dont on fait l'ardeur pour la Satire,
 Dira, *Mon Dieu, le Monde aime bien à médire!*
 La *Rouſſeau* qui ne doit qu'à ſes peignes de
 plomb
 L'ébène de ſa chevelure,
 Obſervera que *Magdelon*
 A toujours ſes cheveux cachez ſous ſa coiffure.

Lycoris par ſa voix l'effroi de ſon Quartier,
 Fait par un long babil l'éloge du ſilence:
 Et *Fanchon* qu'on connoit au nom de Grenadier,
 Moralife aux dépends d'*Hortence*
 Qui trop ſouvent, dit-on, voit certain Cavalier.



Je ne ſçais plus à quoi me prendre
 Toutes veulent parler, nulle ne veut entendre:
 On élève à l'envi les plus perçantes voix:
 Et chaque inſtant redouble le vacarme:
 Les petits Chiens prennent l'allarme:
 L'on jaſe & l'on jappe à la fois.

C'eſt pis que trente Poiſſonnières,
 Quand avec un bruyant Effain
 De Soldats & de Vivandières,
 Elles prennent leur Brandevin.

Nos petits Poliffons font en ſortant de Claſſe
 Un moindre tintamarre, un moindre chamailis:
 Et

Et lorsque du Cahos se débrouilla la Masse,
Il se fit, que je pense, un moindre cliquetis.



Au babil de la Langue on ajoute un langage
Plus malicieux & plus fin :
On lit dans les regards, & dans l'air du visage,
Plus couramment qu'un Livre en main.

Là tel coup d'œil, mieux qu'un Libelle,
Aux Absens que l'on hait donne un mauvais
renom :

Là tel coup d'éventail fait deviner le nom
Du Galand & de la Donzelle.



On se débände enfin pour aller faire ailleurs
Le train qu'ici l'on vient de faire :
Voilà Madame un moment solitaire :
Mais aussi voilà les vapeurs.

*N'a-t-on pas envoyé ce Fripon de Champagne?
Est-il depuis le tems à battre la campagne?
Six heures! Et personne encor ne s'est rendu!
Depuis que je languis j'aurois fait une vole,
Et la Baronne auroit perdu.*

Babet donne moi ma pbiolo

Que je prenne ce cordial.

Je meurs. Tâte mon pous. Je gage qu'il va mal?

Madame, le sommeil peut-être. . . .

On frappe! cours à la fenêtre.

*Ce font mes gens. Va donc. Fai les vite monter.
Ils souperont ici. Mais songe qu'on t'ordonne
De ne nous point tarabuster
Qu'une heure après minuit ne sonne.*



Les Cartés, les Jettons, la Table aux quatre
coins,
Tout est prêt; On se place; On commence;
& Madame,
Qui déformais a d'autres soins,
Ne songe plus à rendre l'ame.
*Babet: qui que ce soit qui nous vienne là-bas,
Fai dire que je n'y suis pas.*



Ma Muse! où fuyez vous?.. Voila mon Igno-
rante,
Que des termes de l'art le seul son épouvante!
Eh! comment donc pourrai-je ajuster dans ces
vers,
De mes femmes au jeu les différens travers?
Comment ranger les Rats dont leur tête four-
mille?
On prend carte après carte: On languit: On
pétille:
Et si les piez en l'air on relève un Valet,
On frissonne, on se pâme, à ce funeste objet.
Dans tous les As qu'on tourne on voudroit
voir Spadille:
On le voit.. oui.. c'est lui... Tout au moins
c'est un As:
Et quel malheur quand il est rouge!

Faut

Faut il payer ? Autre embarras :

D'aupres de ma Perdeuse aucun jetton qui
bouge :

Tout bonheur avec lui, s'en iroit de ce pas.
Elle engage toujours, ou Bague, ou Tabatière,

Et pour charmer le sort contr'elle déclaré,
Trouve cent visions dans sa tête ratière.

*Ce matin quand j'ai vu ce malheureux Curé,
J'ai dit que je perdrois ! Et j'en aurois jure...
J'ai touffé dans ce Corps.... Votre éventail de gra-
ce....*

*Dans ce maudit fauteuil je ne gagne jamais :
Et je ne sai pourquoi..... Ma Fille ! on m'em-
barasse,*

Et je perds quand on voit mes cartes de si près.

Madame ! y pensez vous ? Tenez. Encor Co-
dille

Quand nous avions la vole en main (a),...

*Friponne ! taisez vous. Je voas ai vu Manille :
Et vous brouillez toujours les cartes à dessein...
Vous comptez donc gagner, quand nous perdons
ensemble ?*

*Suis-je aveugle ? Que vous en semble ?
Et puis, pour prendre un trois, lâcher un Ma-
tador !*

Allez, allez, Baronne, excusez vous encor.

Fi

(a) Dans cette querelle de jeu, on a crû pouvoir se contenter de mettre quelque chose d'équivalent à l'original : Et ceux qui entendent l'Anglois verront que cette liberté étoit en partie nécessaire.

390 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
*Fi donc : Vous auriez dû cent fois mourir de
honte.*

Et vous, n'est ce donc rien, Madame, à vôtre
compte,
De lorgner vôtre Roi : de laisser tomber Ponte,
Comme si c'étoit par hazard :
Et de nous étourdir de quelque mauvais
conte,
Pour ne pas *renoncer* fans pudeur & fans art ?

*Ab ! ab ! vraiment ! c'est moi qui triche !
Pour vous, vous renoncez sans toutes ces façons ! . . .
Bon ! pendant que je parle, il me manque une fiche,
Et hier c'étoit quatre jettons !
Ma foi, certaines gens ont les ongles bien longs !*



Mais quel effet enfin produira cet orage ?
Pas plus de mal qu'un simple badinage.
Chacune confesse en son cœur,
Qu'on lui dit vrai, quand on dit qu'elle
trompe :
On a bù toute honte : Et pour le point-d'hon-
neur
Vous ne verrez jamais que le Jeu s'inter-
rompe.



A peine a-t-on le tems d'avaler un morceau.
On s'y met : Il faut bien qu'on soupe :
Mais vous voyez bien-tôt la vigilante troupe
Revoler au combat avec un feu plus beau.
Mè-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 391

Même tapage encor : Charivari nouveau.

Coupez donc... Donnez vite... A vous. Et de plus belle,

On pétille, on babille, on triche, on se querelle.

On n'aura jamais fait. A la fin cependant,

Ob, ob! dit-on, la matinée est fraîche?

Des Chaises... Point de Chaise... Eh bien, en attendant,

Nous pourrons faire un tour? Allons, qu'on se dépêche.



Le tour est fait : Partons. Mon écharpe... Mes gans....

Ma Coife... *Mon Manchon...* Mais à propos, Madame,

Où jouera-t-on ce soir? *Chez moi. Je vous attends.*

Bon soir... Adieu... *Bon jour...* Et revoilà ma Femme,

Qui maudissant le Jeu, prête à recommencer,

Près de Monsieur qui ronfle, au lit va se gliffer.



ARTICLE VI.

Medical Essays and Observations revised and published by a Society in Edinburgh. Vol. I. C'est-à-dire, *Essays & observations de Médecine revûs & publiés par une Société d'Edimbourg.* A Edimbourg 1733. premier Volume 8. pp. 370. & 28. pour la Préface & la Table.

C'EST au zèle de plusieurs des Membres du College de Médecins d'Edimbourg pour l'avancement de leur art que nous devons ce Recueil. L'habileté des compilateurs, & le plan sur lequel il est formé préviennent également en sa faveur. On fait qu'il se trouve en Ecoffe un grand nombre de très-habiles Médecins, & le dessein & l'exécution de cet ouvrage périodique prouvent assez la capacité de ceux qui l'ont entrepris & s'engagent de le continuer. Après avoir rendu compte du plan de cet ouvrage, nous choisirons quelques-unes des pièces qui y sont contenües que nous ferons connoître plus en détail, & nous nous contenterons d'indiquer les autres.

Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup pour faire sentir l'utilité de ces Collections,
sur

sur tout pour la Médecine, elle faute aux yeux, & quoique tout ce que nos Auteurs disent là-dessus dans leur Préface soit fort sensé, nous ne nous y arrêterons pas ; & nous passerons au Plan qu'ils se proposent de suivre.

Leur dessein est de publier tous les ans un Volume semblable à celui-ci, qui contiendra premièrement une table des hauteurs du Baromètre, des degrés du Thermomètre & de l'Hygroscope, la quantité de pluye qui sera tombée, les directions & la force des vents, & enfin la comparaison de ces observations faites à Edimbourg pendant l'année, avec celles du même genre faites ailleurs, & qui seront communiquées à la Société.

2. La relation des maladies Epidémiques qui auront régné à Edimbourg pendant l'année en chaque saison, & le catalogue des morts.

3°. Un Recueil d'Essays & d'Observations sur les Médicamens simples ou composés Galéniques ou chymiques, l'anatomie, l'œconomie animale, la théorie, & la pratique de la Médecine & de la Chirurgie.

4°. Les figures nécessaires pour l'intelligence des instrumens, des opérations, & des descriptions dont il sera parlé dans les traités de ce Recueil.

5°. Les découvertes qui auront été faites en quelque endroit que ce soit, sur chaque branche de la Médecine, & le ca-
ta-

394 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
talogue des Livres publiés sur la même ma-
tière pendant l'année.

6. Une table alphabétique des matières
de chaque Volume.

On a jugé à propos de commencer au
mois de Juin l'année Médecinale, parce
qu'alors les Maladies du Printems sont pas-
sées, & qu'une nouvelle constitution n'est
pas encore formée; au lieu que si l'on a-
voit suivi l'usage ordinaire de commencer
l'année par le mois de Janvier, il auroit
fallu entrer tout d'un coup au milieu des
maladies Epidémiques les plus violentes qui
règnent à Edimbourg.

Tel est le plan de nos Auteurs pour les
pièces contenues dans ce Recueil. Les unes
ne regardent que l'Ecoffe, ou la ville d'E-
dimbourg en particulier, les cinq premié-
res font de ce genre. On trouve d'abord
une description de la ville d'Edimbourg,
dans la vûe principalement de faire connoi-
tre la situation & les autres circonstances
qui peuvent influer sur l'air & causer des
maladies. En second lieu une description
des instrumens dont on s'est servi pour fai-
re les observations de la table Météorolo-
gique, qui suit immédiatement & compose
le troisième Article. Le quatrième est une
relation des maladies qui ont été les plus
communes à Edimbourg l'année passée : Et
le cinquième, un extrait des registres mor-
tuares de la même Ville. On peut y join-
dre les sept & huitième Articles, où l'on
trai-

traite des vertus & de la qualité des eaux minerales de Moffat, situées à un mille du village de Moffat dans la Province d'Anandale à 36. milles Sud - West d'Edimbourg. Il entre de plus dans ce Volume 29. autres Articles dont nous allons donner la liste.

VI. Remede alterant Mercuriel; par M. André Plummer Professeur en Médecine à Edimbourg.

IX. Essay sur l'art d'injecter les vaisseaux des Animaux; par Mr. Alex. Monro Professeur en Anatomie à Edimbourg.

X. Démonstration de la force avec laquelle les os résistent aux forces employées pour les casser transversalement; par Mr. W. Porterfield M. D.

XI. Rémarques sur l'articulation, les muscles & la laxation de la Machoire inférieure; par Mr. Alex. Monro.

XII. Essay sur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la respiration; par Mr. George Martine Médecin à St. André.

XIII. Essay sur la nutrition du fœtus dans la matrice; par Mr. Joseph Gibson Chirurgien à Leith.

XIV. Deux exemples d'enfans nés avec une conformation préternaturelle dans les intestins; par Jaques Calder le Jeune, Chirurgien à Gloscow.

XV. Relation d'une playe au col, accompagnée de symptomes extraordinaires;
par

396 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
par Mr. J. Kennedy, Chirurgien & Apot.
à Edimbourg.

XVI. Relation de l'extraction d'un grand
os de la partie inférieure de l'œsophage;
par Mr. Jean Stedman Chirurgien à Kinross.

XVII. Une tumeur extraordinaire du
sein; par Mr. Pierre Paton Médecin à
Glasgow.

XVIII. Observations pratiques pour
perfectionner l'opération de la Paracenthe-
se. Par Mr. le Professeur Monro.

XIX. Vers vidés par un ulcère dans
laine; par Mr. Jaques Douglas Chirurgien.

XX. Guérison d'une mortification des in-
testins dans une Hernie; par Mr. Jaques
Jamieson Chirurgien à Kelfo.

XXI. Pierres dans les reins, avec des
remarques sur l'opération de la Nephroto-
mie; par Mr. Jean Douglas Chirurgien à
Edimbourg.

XXII. Tumeur extraordinaire de la
jambe mal traitée; par. . . .

XXIII. Relation d'un cas où la plus
grande partie du Tibia qui avoit été tirée
de la jambe fut remplacée par un Calus;
par Mr. David Laing, Chirurgien à Jed-
bourg.

XXIV. Discours sur la politesse & le fa-
voir universel de Mr. Garengéot, dédié à la
mémoire du Dr. Friend, par xxx. garçons
Chirurgiens à Edimbourg. . . .

XXV. Essay sur les moyens de perfec-
tionner la Médecine; par Mr. Jean Dram-
mond

mond l'aîné, ancien Président du Collège des Médecins à Edimbourg.

XXVI. Ulcère des Poulmons qui pénétroit dans le Foye au travers du Diaphragme ; par Mr. Edward Barry, Médecin à Cork en Irlande.

XXVII. Tumeur dans l'œsophage dont la cause étoit très singulière ; par Mr. Gilbert Waugh, Médecin à Kerkleathem dans la Province de York.

XXVIII. Spasmes dans l'œsophage ; par Mr. Jaques Aird, Chirurgien à Cammock.

XXIX. Inflammation de l'estomac, accompagnée d'hydrophobie & d'autres symptômes extraordinaires ; par Mr. Jean Innes, Professeur en Médecine à Edimbourg.

XXX. Perte d'appetit & Atrophie causées par le déplacement de l'estomac ; par Mr. Robert Lewis, M. D.

XXXI. Histoire d'une Tympanie ; par Mr. Alexandre Monro.

XXXII. Coliques qui ont duré pendant six ans, causées par une concretion formée dans les intestins & dont un noyau de prune faisoit la base ; par Mr. Thomas Simson, Professeur en Médecine dans l'Université de St. André.

XXXIII. Essay sur la Jaunisse.

XXXIV. Histoire d'une Vessie devenue scherreuse par une cause singulière ; par Mr. Ed. Barry, Médecin à Cork.

XXXV. Rétention de la sémence dans

398 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
le coût ; par Mr. Cockburn, M. D. & de
la Société Royale.

XXXVI. Paralyſie des extrémités in-
férieures avec mortification ; par Mr. J.
Drummond, M. D.

Voici la liſte des Pièces communiquées
aux Auteurs de ce Recueil. Nous en choi-
ſirons trois dont nous ferons l'extrait.

La première Pièce dont nous allons ren-
dre compte eſt la fixième en ordre ; C'eſt
un mémoire communiqué par le Docteur
André Plummer Profefſeur en Médecine à
Edimbourg, ſur un nouveau Remède alte-
rant Mercuriel, dont il a trouvé la com-
poſition & duquel il a fait pluſieurs expé-
riences. La réuſſite qu'elles ont eû l'enga-
gent à en faire part au Public. Son Mé-
moire commence à la page 46. & finit pa-
ge 62. Quelque ſimple que ſoit le Remè-
de en queſtion, Mr. Plummer ne laiſſe pas
de juſtifier l'eſpèce de témérité qu'il y a à
ſe ſervir d'un remède nouveau ; car ſans le
ſecours de l'expérience, malgré les raiſon-
nemens les plus plauſibles, nous ne ſaurions
connoître avec certitude quels ſeront les
effets d'un remède qu'on n'avoit jamais em-
ployé : Cependant on excuſera aiſément
l'Auteur lors qu'on fera attention & à la
nature des drogues qui compoſent le ſien,
& aux précautions qu'il a priſes pour ne
pas expoſer ſes patients. Il n'a pas craint
de faire les premières expériences ſur lui-
même, & il n'entre dans ſa compoſition
que

que parties égales de fouldphre doré d'Antimoine & de Mercure doux, deux productions de la Chymie des plus connues. Quant à leurs effets & la manière de s'en fervir, l'on n'a employé ici que le fouldphre doré d'Antimoine préparé de la manière ordinaire : Cependant il feroit mieux fuivant l'Auteur, de le préparer fuivant la méthode d'Ange Sala, que l'on trouve ici tout au long. Quoiqu'il en foit pour la compofition du nouveau remède, il ne s'agit que de mêler exactement fur le marbre parties égales de Mercure doux & de fouldphre doré d'Antimoine. Nous allons voir dans la relation des cas où Mr. Plummer s'en eft fervi qu'elle en a été la réuffite. Le premier cas eft celui d'une Dame d'environ trente ans attaquée d'une efpèce de *Pfora* ou de lépre commençante. On avoit d'abord tenté les purgatifs Mercuriels, enfuite un cours de Médecines antifeorbutiques, enfin la falivation; mais le Printems fuivant cette galle qui paroiffoit abfolument guérie reparut de nouveau & s'étendit plus que jamais. Ce fut alors que Mr. Plummer s'avifa du fouldphre doré d'Antimoine, & qu'il fongea à en corriger la qualité émétique en y mêlant du Mercure doux, & le préfcrivant en moindre quantité qu'on n'a coutume de le faire. Dans cette vûe il prit lui-même un matin cinq grains de ce mélange, mais dans lequel il y avoit trois parties de fouldphre & deux feulement de

400 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Mercure, cette dose ne produisit aucun effet sensible; le lendemain il prit sept grains & demi de la même poudre sans nul effet non plus. Ainsi le troisième jour il augmenta la dose jusques à dix grains; il sentit quelques nausées pendant quelques heures jusques au déjeuner, & il eût ce jour-là une selle plus qu'à l'ordinaire. Eclairé par ses expériences, il ordonna à sa malade six pillules par jour, trois le matin & autant le soir, dans lesquelles il entroit quinze grains de sa poudre avec autant d'extrait de Gentiane qu'il en falloit pour réduire cette poudre en Pillules, & il lui fit prendre par-dessus un verre d'une légère décoction du bois & de l'écorce de Gayac, dont elle se servoit pour sa boisson ordinaire. Ce Remède n'incommoda la Malade en aucune manière, il ne lui causa ni maux de cœur, ni dévoiemens, ni aucune apparence de salivation; seulement pendant qu'elle en fit usage, elle se trouvoit ordinairement vers le matin dans une petite sueur. Cependant les croutes & les galles tomboient fort vite, enforte qu'en moins de quatre semaines cette Dame en fut entièrement délivrée, & n'a eu depuis près de deux ans qu'elle est guérie, aucune apparence de retour de cette fâcheuse maladie. L'Auteur rapporte ensuite un autre exemple d'une maladie de la peau qui avoit résisté à une salivation de six semaines, & qui fut guérie par l'usage de sa poudre.

Mr.

Mr. Plummer est bien éloigné d'attribuer à ce Remède de pouvoir guérir la maladie Vénérienne dès son commencement : mais il a trouvé par quelques expériences qu'il est très utile pour empêcher que cette infection ne fasse des progrès, lorsque malgré les traitemens précédens elle n'est pas entièrement déracinée, & qu'il détruit les restes pernicieux de cette maladie : c'est ce qu'il prouve par deux exemples ; le premier est celui d'un homme que quelques circonstances obligerent à presser son Chirurgien de cicatrifier trop tôt deux bubons qu'il avoit en suppuration ; mais l'usage du remède de nôtre Auteur empêcha les mauvaises suites que cette imprudence devoit naturellement avoir. L'autre cas fait voir l'efficace de ce Remède à emporter les restes d'une Gonorrhée des plus malignes, & d'un écoulement qui avoit duré plus de six mois.

Voilà les principaux essais que nôtre Auteur a faits de son Remède : Il ne le regarde pas comme une découverte, mais comme il ne se souvient pas d'en avoir entendu parler, il a crû qu'il seroit de quelque utilité pour le Public de lui communiquer la composition & les effets certains d'un remède très simple, sans danger, & avec cela très efficace pour emporter les restes de quelques maladies opiniâtres, pourvû qu'on le ménage avec prudence.

Le Mémoire de Mr. le Professeur Mon-

402 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
ro sur l'art d'injecter les vaisseaux des Animaux est le second dont nous donnerons le précis; il se trouve à la page 94. de ce Recueil & en fait le neuvième Article. L'utilité des injections pour pénétrer dans les mystères de l'Anatomie est trop sensible & trop connue, pour que tous ceux qui cultivent cette partie de la Physique ne s'en servissent pas avec plaisir, si la difficulté d'y réussir ne les en dégoutoit presque toujours. Cet art, dont Ruysch, est sinon l'inventeur, du moins celui qui l'a poussé le plus loin, est un secret qu'il n'a jamais voulu communiquer, & dont le petit nombre de ceux qui l'ont deviné font comme lui un mystère. Mr. Monro poussé par des vûes plus nobles veut bien faire part de ses lumières au Public, en lui communiquant ce qu'un grand nombre d'expériences lui a appris sur ce sujet; & s'il n'a pas atteint le point de perfection de cet art, on peut dire qu'il en approche beaucoup, & que ses remarques auront du moins cette utilité, qu'elles épargneront bien de la peine & du tems à ceux qui voudront faire de nouvelles découvertes par la même voye.

Nôtre Auteur commence par la description des instrumens qu'on employe ordinairement pour les injections Anatomiques. Cela est assez connu, ainsi nous passons aux liqueurs, car c'est dans leur choix & leur préparation que consiste la plus grande difficulté.

ficulté. Toutes les espèces de colles colorées, l'esprit de vin coloré, le suif mêlé d'huile de Térébentine ont des inconvéniens qui sont ici détaillés avec précision, d'où l'on conclut qu'on ne doit point s'en servir. La méthode qui a le mieux réussi à Mr. MONRO pour l'injection des vaisseaux capillaires consiste à seringuer d'abord assez d'huile de Térébentine colorée pour remplir les petits vaisseaux, & immédiatement après de pousser dans les grands vaisseaux la matière grossière dont on les injecte ordinairement.

Voici la manière de préparer la première de ces matières. Prenez une livre d'huile de Térébentine & 3. onces de Vermillon ou de Verdegris distillé, réduits en poudre subtile, selon que vous voulez teindre votre liqueur de rouge ou de verd; mêlez une partie de votre huile avec une partie de la poudre dans un vaisseau en les agitant avec une spatule, & après avoir laissé reposer un moment ce mélange, versez le doucement dans un autre vaisseau ou le reste de la poudre sera suspendu dans un nouet de linge fin, & recommencez jusques à ce que votre huile n'emporte plus de la poudre avec elle, & que ce qui ne lui est pas incorporé reste en grains au fonds du vaisseau. Pour l'injection grossière elle doit être composée d'une livre de suif, de cinq onces de cire blanche, 3. onces d'huile d'Olives, fondues doucement

404 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
sur une lampe, & alors on y ajoute deux onces de Térébentine de Venise, & peu à peu trois onces de Vermillon ou de Verdgris en poudre subtile; ensuite on passe le tout au travers d'un linge chaud, & lorsque vous souhaitez que cette injection pénètre plus avant dans les vaisseaux, ajoutez y un peu d'huile de Térébentine immédiatement avant de vous en servir.

Il n'est pas moins important pour la réussite des injections de bien choisir & de bien préparer les parties dont on veut injecter les vaisseaux. Pour le choix on doit observer les 4. règles suivantes. 1. Plus l'animal est jeune, plus toutes choses égales, l'injection pénétrera. 2. Plus les fluides de l'animal ont été dissous & épuisés pendant sa vie, & mieux l'opération réussira. 3°. Moins la partie qu'on veut injecter aura de parties solides, plus il y aura de vaisseaux injectés. 4. L'injection paroît mieux à proportion que les parties sont membraneuses & transparentes.

La préparation du sujet demande qu'on en dissolve les fluides, qu'on vuide exactement les vaisseaux, qu'on relache les solides, & qu'on empêche que la matière injectée ne se coagule trop promptement. Pour exécuter tout cela, l'Auteur rejette la méthode ordinaire d'injecter de l'eau chaude dans les vaisseaux pour les vider, il préfère de macérer dans l'eau chaude pendant long-tems la partie sur laquelle on veut o-
pe-

perer; l'eau doit être aussi chaude que la main la peut souffrir, & l'on doit la changer plusieurs fois & exprimer l'eau des vaisseaux ouverts, jusques à ce qu'elle en sorte claire sans mélange de sang.

Quand tout est ainsi préparé on procede à la manière ordinaire, en commençant par la matière destinée à remplir les vaisseaux capillaires, & ensuite on acheve l'opération avec celle qui est plus grossiere. Mr. Monro explique dans un très grand détail jusques aux moindres circonstances que l'on doit observer. Nous avons crû qu'il suffisoit de rapporter ce qu'il y a de nouveau ou de moins connu dans cette dissertation. Nous ajouterons que l'Auteur la finit en assurant que par la méthode qu'il a expliquée, ses injections ont réussi jusques à pénétrer dans les vaisseaux des tuniques choroïde & vasculaire de l'œil, du périoste des os de l'oreille, des dents, de la peau, des os & des visceres, & il donne la figure d'une partie de la tunique veloutée des intestins injectée suivant la méthode & vûe par un Microscope.

Le troisième & dernier Article dont nous rendrons compte est l'essay du Dr. Martin sur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la respiration: Il commence page 156. & fait la douzième pièce de ce Recueil. L'Auteur annonce d'abord qu'on n'a point encore suffisamment expliqué, ni solidement éta-

406 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
bli la théorie de la respiration, & pour le prouver il rapporte en peu de mots ce que Swammerdam, Borelli, Bellini, Pitcairn, Harvey & Mr. Boerhaave, ont dit là-dessus, & fait voir que leurs opinions ne sont ni solides ni satisfaisantes. Il n'auroit osé penser à trouver l'explication d'un Phénomène, où tant de grands hommes ont échoué, si en méditant sur l'origine & le cours particulier des nerfs du Diaphragme, il n'avoit crû y appercevoir qu'ils sont alternativement comprimés & remis en liberté; ce qui fait qu'ils doivent alternativement contracter & relacher ce muscle: on convient assez qu'il est le principal organe de la respiration ordinaire & naturelle; ainsi si nôtre Auteur prouve bien la nécessité de son mouvement alternatif en en faisant connoître la cause, il aura en grande partie expliqué la théorie de la respiration si cachée jusques ici.

Les Nerfs Diaphragmatiques naissent du milieu des Cervicaux, & descendent au Diaphragme tout du long de la cavité de la poitrine. Quel est le dessein de la nature en les faisant venir de si loin? L'Auteur croit que c'est le moyen qu'elle employe pour produire le mouvement alternatif de la respiration, du moins en tant qu'il dépend du Diaphragme, ce qu'il explique de de cette maniere: L'air presse également sur la surface de toutes les vesicules du Poulmon, & par consequent sur la membra-

brane qui envelope toutes ces vésicules ; par le moyen de cette enveloppe des Poulmons la pression de l'air doit agir sur la Pleure ; mais à la fin de l'expiration , lorsque le Thorax est abaissé , si vous faites attention aux fibres musculieuses qui environnent , pénètrent & fortifient toute la substance du Poulmon , vous concevrez aisément que ces fibres & ces membranes élastiques soutiendront dans cet instant par leur réaction une partie de la pression de l'air , ainsi l'air pressera moins fortement sur la Pleure & les nerfs diaphragmatiques qui passent immédiatement sous cette membrane ; en sorte que dans ce moment la pression de l'air est moindre sur ces nerfs que sur tout le reste du corps , où ce fluide a un libre accès. Et c'est par là que le fluide qui roule dans les nerfs , ou quoi que ce soit qu'ils distribuent , passe plus aisément au Diaphragme , ce qui cause la contraction de ce muscle , & l'inspiration commence si tôt que la cavité du Thorax est augmentée. Ainsi après l'expiration nous voyons qu'il faut nécessairement que l'inspiration commence ; & elle continue jusques à ce que le Thorax ait atteint sa dilatation ordinaire , par la dépression naturelle du Diaphragme. Alors l'air inspiré , rarifié par la chaleur du Poulmon , presse plus fortement les membranes dans lesquelles il est renfermé , la Pleure & les nerfs Diaphragmatiques , ce qui fait cesser leur

in-

408 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
influence sur ce muscle, & en cause la relaxation, d'où s'ensuit l'expiration par une nécessité mécanique, car alors le Péritoine & les muscles ont la liberté de se contracter & de repousser dans la cavité du Thorax les Viscères & le Diaphragme qui ne s'oppose plus à leur ressort.

Mais puisque outre l'action du Diaphragme, la figure & la capacité du Thorax changent considérablement dans la respiration, par la contraction des Muscles intercostaux, sur tout dans les femmes, il faudroit examiner l'état & la situation des nerfs qui vont à ces Muscles, pour découvrir si par une compression alternative, ou par quel autre mécanisme, ils souffrent cette contraction & ce relachement alternatif? mais Mr. Martin n'oseroit leur appliquer ce qu'il a dit des nerfs diaphragmatiques; il laisse la question indécidée, & termine son mémoire par un corollaire qui résout une question à laquelle aucun système ne peut satisfaire: Pourquoi le fœtus tandis qu'il est dans la matrice, ne dilate-t-il jamais sa poitrine, & ne fait-il, même le plus lentement les mouvemens de l'inspiration & de l'expiration successivement? A cela l'Auteur répond que tandis que le Fœtus est enveloppé dans ses membranes, & nageant dans la liqueur de l'Amnios, les nerfs du Diaphragme sont trop comprimés pour donner un passage libre aux esprits jusques à lui. Mais si-tôt que l'Animal est né

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 409
né & exposé à l'air, ces nerfs sont délivrés d'une partie de la pression qui les bouchoit, & ainsi la respiration commence & continue comme il a été expliqué ci-dessus.

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter que ce Système de Mr. Martin n'est qu'une application aux nerfs du Diaphragme, de ce que Mr. Boerhaave a ingénieusement dit des nerfs Cardiaques, en expliquant la cause du Mouvement alternatif du cœur. Au reste si nous nous bornons à ces trois mémoires, ce n'est pas que la plupart des autres du même Recueil, ne méritent également l'attention du Public; mais gênés par les bornes d'un extrait, il a fallu nous fixer à un petit nombre en les prenant presque au hazard. Nous nous proposons cependant de parler encore de quelques autres Pièces, sur tout des observations de Médecine & de Chirurgie, si nous trouvons où les placer.

A R T I C L E VII.

The present State of Popery in England, &c. C'est-à-dire, *L'Etat présent du Papisme en Angleterre, où l'on découvre une nouvelle Jurisdiction Ecclésiastique exercée par des Vicaires Apostoliques &c. qui résident en différens endroits*

410 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
*droits du Royaume : dans une Lettre
de * * * à un Cardinal à Rome , datée
du 1. Janvier 1733. avec une Préface
de l'Editeur. A Londres chez A. Dodd
près de Temple-Bar 1733. in octavo
pag. 35.*

P ARMI les différentes brochures qu'on a publiées depuis peu, celle ci nous a paru assez intéressante, pour mériter que nous en parlions dans nôtre Journal. C'est une Lettre vraie ou supposée d'un Catholique Romain de *Londres* écrite à un Cardinal à *Rome*, pour l'informer de l'état présent de l'Eglise Romaine en *Angleterre*, avec une Préface qui contient plusieurs remarques; 1. sur un article tiré de la Gazette d'*Utrecht* du 13. Mars 1733. qui porte, que le Pape fit payer quarante mille écus à la Congrégation de *propaganda fide*, tant pour la rembourser des fraix extraordinaires qu'elle avoit été obligée de faire, pour entretenir des Missionnaires dans les pais étrangers, que pour la mettre en état d'en envoyer en *Ecosse* & en *Irlande*: 2. sur le peu d'apparence qu'il y a, qu'on veuille employer une somme si considerable à envoyer des Missionnaires en *Angleterre*, ou à entretenir ceux qui y sont déjà; puisque de l'aveu de tout le monde, le nombre des Prêtres Catholiques Romains dans ce Royaume est très grand, & qu'ils sont fort

à

à leur aise, parce que les riches qui font profession de leur Religion contribuent libéralement à leur entretien, & que les plus pauvres même les payent lors qu'ils leur administrent les Sacremens ; de sorte que loin d'avoir besoin de l'assistance du Pape, ils se trouvent en état par les Collectes qu'ils font, d'envoyer tous les ans de grandes sommes hors du Royaume, tant pour l'usage des Seminaires Anglois dans les pais étrangers, que pour l'entretien d'une certaine famille en *Italie* : enfin sur le danger que l'Etat court, en tolerant, non des Prêtres dispersez dans le pais, qui résident à une grande distance les uns des autres, & ne s'attachent qu'aux fonctions Ecclésiastiques parmi ceux de leur Communion, mais une *Hierarchie Romaine, des Vicaires Apostoliques*, qui reçoivent leurs Commissions du Pape, & leurs instructions du Collège de *propaganda fide*, un *Corps Ecclésiastique* composé de ces prétendus *Vicaires* du St. Siège, & d'un grand nombre de Prêtres & de Moines qui sont sous leur direction, tous Ennemis déclarés de la Religion Protestante & de l'Etat, qui refusent de prêter Serment de fidélité au Roi, & qui ne sont unis avec nous par aucun lien civil ni Religieux ; en un mot *une Eglise Nationale* partagée en plusieurs Diocèses, & gouvernée par ces Ecclésiastiques, d'autant plus à craindre que les Laïques qui font partie de cette Eglise pourroient former de la

mê-

412 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
même manière un Corps Politique avec
des Généraux, des Colonels, des Capitai-
nes &c. à leur tête.

Le tour qu'on donne à ces Remarques, ce qu'on dit des Conspirations que l'Etat a à craindre, la conjecture qu'on fait que les 40000. écus payés par la Chambre Apostolique, seront employés à faire imprimer des Libelles contre le Gouvernement présent en Angleterre, & à les répandre, pour animer le Peuple, & pour exciter des tumultes & des séditions; les deux raisons qu'on allégué, pourquoi depuis moins d'un an, tant de Prêtres & de Moines ont pris le parti de passer en *Angleterre*, dont l'une est que les Papistes voyant qu'on avoit refusé d'ériger dans la ville de Londres une Statuë à la mémoire du Roi *Guillaume*. se sont imaginé, qu'on n'avoit plus en *Angleterre* une si grande aversion pour le Papisme puisqu'on manquoit de respect pour la mémoire d'un Prince qui étoit venu délivrer la Nation du joug du Papisme; l'autre, que les Nouvelles publiques, & particulièrement le *Craftsman*, ayant parlé souvent d'une Révolution prochaine, les Papistes & les Jacobites se sont flattés d'en voir bientôt une en faveur du Prétendant, quoiqu'il soit visible que les Auteurs de ces Nouvelles ne parlent que d'une Révolution dans le Ministère, & qu'ils n'aient en vûe que de se procurer des postes considérables. Tout cela, dis-je, fait voir que l'Au-
teur

teur de cette Préface est un Ami de la Cour, qui se propose d'engager les Protestans d'Angleterre, à donner leurs voix dans l'Élection prochaine des Membres de Parlement, en faveur des *Whigs* qui ont toujours paru zélés pour la Religion Protestante, & à exclure les *Toris* où ceux qu'on soupçonne de favoriser les Papistes.

Cependant quelles que soient ses vûes, il s'offre de vérifier les faits qui sont allégués dans la lettre; Ce qu'il dit de l'adresse de la Cour de Rome à profiter des divisions & des broüilleries qui arrivent dans les païs Protestans, & à fomenter par ses Emissaires, n'est que trop vrai: On ne sçauroit nier non plus que le Papisme ne gagne considérablement en Angleterre, les Prêtres de cette Religion remuent ciel & terre pour faire des Profélytes, on entend souvent parler de ceux qu'ils ont séduits par leurs flatteries, par leurs ruses, par leurs promesses, & par leurs libéralités. Deux Sacristains de deux Chapelles à *Londres* embrassèrent dans une même année le Papisme, & dans un Village de la Comté d'*Essex* on trouve un grand nombre de ces nouveaux Convertis. Enfin tout le monde sçait que *Mylady Peters* mérite bien les Éloges qu'on donne dans cette Lettre à son zèle pour la Religion Romaine, & à la grande étendue de sa charité, si tant est qu'on puisse appeller charité des

414 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
bienfaits répandus dans la feule vûe de faire des Profelytes.

Après ces Remarques générales venons aux faits qui font contenus dans la Lettre, Il paroît par *l'Etat de l'Eglise Romaine* que le Chevalier *Steel* a publié sur un Manuscrit tiré de la Bibliothèque de *St. Galle*, que le Clergé Catholique Romain en Angleterre fut d'abord gouverné par un Archi-Prêtre assisté de quelques Conseillers & Assesseurs, & que Clément VIII. nomma à cette charge en 1598. *Henri George B.*** on crut dans la suite qu'il étoit nécessaire d'avoir au moins un Evêque dans ce Royaume, & Paul V. éleva à cette dignité *Guillaume B.*** & lui donna le titre d'Evêque de *Chalcedoine* ; quelque tems après Gregoire XV. le revêtit par un Bref du pouvoir d'*Ordinaire* en *Angleterre*. En cette qualité il divisa le Royaume en plusieurs parties, & établit dans chaque département un Archidiacre pour être le Chef des Catholiques de son district : Il établit aussi des *Doyens Ruraux* pour être comme les Vicaires de ces Archidiacres, & cinq *Vicaires Généraux* qui résidoient en différentes Villes. De tous ces *Archidiacres*, *Doyens-Ruraux*, & *Vicaires*, il composa un *Chapitre*, à la tête duquel il mit un Doïen pour exercer la *Jurisdiction Episcopale* en cas de vacance. *Richard Smith* lui succéda en qualité d'Evêque de *Chalcedoine* & d'*Ordinaire*
d'An-

d'Angleterre, mais comme il n'étoit pas ami des *Moines* & particulièrement des *Jésuites*, ceux-ci ne voulurent pas reconnoître son autorité; Ils firent même en sorte que la Congrégation du *S. Office* déclara en l'année 1627. que l'Evêque de *Cbalcedoine* n'étoit pas *Ordinaire d'Angleterre*, mais un simple *Delegué*, & ils lui suscitèrent tant d'affaires, qu'il fut contraint de quitter l'Angleterre & de se retirer en *France*. La Congrégation de *propaganda fide* envoya ensuite le Pere *Panzani*, & après lui l'Abbé *Agretti*, en Angleterre, pour examiner l'état de l'Eglise Romaine dans ce Royaume. Ce dernier manda qu'il lui paroïssoit nécessaire d'établir un Evêque revêtu de l'Autorité de *Vicaire Apostolique*; on en nomma un, & les Brefs furent mis entre les mains de l'*Internonce* en *Flandres*, & du Pere *Howard*, ensuite Cardinal de *Norfolk*; mais ils ne furent pas exécutés: *Urbano Cerri* Secrétaire de la Congrégation de *propaganda fide* fit comprendre au Pape Innocent XI. qu'il étoit plus nécessaire que jamais de songer à établir au moins un Evêque en *Angleterre*, & , il semble qu'on y ait fait attention; car s'il faut ajouter foi à la Lettre qu'on vient de publier, on a partagé ce Royaume en quatre Diocèses, dont chacun a son Evêque, celui de *Londres*, celui du *Nord*, celui de l'Oüest de l'*Angleterre*, & celui de la Principauté de *Galles*. L'Evêque de *Londres*

416 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
est *Giffard* consacré sous le Roi *Jaquès II.*
auquel on a donné à cause de son grand
âge pour *Coadjuteur* le Dr. *Peters* autre-
ment appelé *White*, qui a été Chapelain
du feu Comte de *Derwentwater* décapité
sous le Roi *George I.* L'Auteur de la
Lettre dépeint le premier comme un Vieil-
lard venerable, d'un zèle, & d'une piété
exemplaire, qui a souffert avec une con-
stance admirable plusieurs persécutions &
emprisonnemens; mais il donne au dernier
le Caractère d'un homme violent & em-
porté, grand ennemi du Clergé Regulier,
& qui ne cherche qu'à faire valoir son au-
torité. Il en allégué pour preuve les de-
mêlés qu'il eut avec l'Evêque *Williams*, &
avec le Comte de *Kinski* Ambassadeur de
S. M. Imperiale. Celui-ci avoit pris à son
service trois Chapelains, le Dr. *Peters* re-
fusa de les approuver, & de leur donner
les pouvoirs nécessaires; Et voici les rai-
sons qu'il allegua de son refus, dans une
Lettre écrite au Secretaire de l'Ambassa-
deur, 1. que le Pape & sa sacrée Congre-
gation lui avoient ordonné de ne point ac-
corder de pouvoirs aux *Irlandois*. 2. Que
deux de ces trois Chapelains étoient des
Vagabonds. 3. Que comme il y avoit dé-
jà plus de Missionaires qu'il n'en falloit
pour les fonctions Pastorales, il se croyoit
obligé de ne pas en multiplier le nombre:
L'Ambassadeur ne pouvant rien obtenir de
lui s'adressa au Nonce du Pape à *Brusselles*,
qui

qui ordonna au Dr. *Peters* d'approuver les Chapelains. L'Evêque *Williams* reside dans la Province de *York* & a pour Diocèse le Nord de l'Angleterre; il est *Dominicain*, & le Pape *Benoit XIII.* qui étoit du même Ordre, l'envoya comme Missionnaire en Angleterre. Le Dr. *Hansbie* Provincial de l'Ordre dans ce Royaume, le renvoya en 1724. à Rome, pour porter des plaintes à la Congregation de *propaganda fide* contre le Coadjuteur *Peters*. La Congregation reçut ces plaintes & dépêcha un ordre à *Peters* de rendre raison de sa Conduite : Celui-ci assembla là-dessus à Londres, un Consistoire composé de ses Créatures, où il fut résolu d'envoyer à Rome en présent au Cardinal *Coscia* plusieurs montres d'or &c. ce qui fut exécuté; & par ce moyen les plaintes tomberent. Quelques Gentilshommes Anglois recommanderent ensuite *Williams* au Chevalier de *St. George*, & celui-ci en parla au Pape, qui le consacra Evêque *in partibus*, & ordonna de lui expédier une Commission de *Vicaire Apostolique*. *Peters* en fut averti par son Agent à Rome, & pour parer le coup, il accusa *Williams* de plusieurs malversations & de plusieurs crimes. La chose demeura indécise pendant plusieurs mois, mais enfin *Williams* ayant fait présent au Cardinal *Coscia* d'un beau cheval, il obtint sa Commission. L'Evêque de l'Ouest de l'Angleterre s'appelle *Stoner*, & celui de la Principauté

418 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
de *Galles*, *Pritchard*. L'Auteur de la Lettre ne nous dit aucune particularité de ceux-ci ; mais il s'étend plus sur les autres Missionnaires : Ceux qu'il nomme en particulier, sont, le Pere *Jean Baptiste Piggot* auquel il donne de grandes louanges pour avoir converti à la foi Catholique plusieurs personnes de distinction, & formé dans un Village voisin de Londres une Communauté de nouvelles converties ; le Pere *Harvey* qui non seulement prêche fort assiduellement, & fait un grand nombre de Profelytes mais qui a de plus établi une école pour instruire la jeunesse dans la Religion Catholique ; le Dr. *Gulston* autrement appelé *Sbarp*, il étoit né Protestant, mais il embrassa la Religion Romaine, & se fit Missionnaire ; c'est à lui qu'on est redevable de *la Vie des Saints*, & d'un *Catechisme* à l'usage des jeunes gens ; trois Jesuites, *Morgan*, *Parkison*, & *Smith*, dont le dernier est en odeur de Sainteté ; enfin le Pere *Challoner* qui est en même tems Theologien célèbre, & Medecin renommé ; Dans les Visites qu'il fait aux malades Protestans, & particulièrement aux *Puritains* dont il est fort connu, il prend à tâche de les convaincre de leurs erreurs, & de les reconcilier à l'Eglise. L'Auteur parle enfin des Ecoles & des Couvents des Catholiques Romains en Angleterre ; il assure qu'ils ont dans la ville de Londres plusieurs Ecoles considerables, où l'on dit la Messe tous les jours, &

& où l'on a soin d'inculquer aux enfans les Principes du Papisme; que les Marchands Papistes de *Maryland*, des *Barbades*, &c. envoient ordinairement leurs Enfants aux Directeurs & aux Maîtres de ces Ecoles pour les élever, & que plusieurs Protestans même d'Angleterre leur confient les leurs. Il dit que le Pere *Fleetwood* a établi à *Winchester* une Ecôle où il y a plus de cent pensionnaires; & il fait mention de deux Couvents, l'un dans un Village voisin de Londres, où des Dames nouvellement converties vivent en communauté sous la direction du Pere *Piggot*, & font de grandes charités; l'autre dans le village de *Hammermith* où des jeunes filles font leur Noviciat, & passent ensuite la mer, pour se faire Religieuses. Nous ne prétendons pas garantir la verité de tous ces faits; Nous remarquerons seulement que quelques uns, comme ce qui s'est dit touchant les Ecoles des Papistes à *Londres*, & le Couvent de *Hammermith*, sont d'une notoriété publique, & que si cette Lettre est supposée, l'Auteur du moins paroît être parfaitement instruit des Intrigues & des menées des Papistes en Angleterre.

A R T I C L E V I I I.

Philosophical Transactions for the
 Months of January, February, and
 D d 4 March

420 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
March 1728. Numb. 401. C'est-à-
dire, *Mémoires Philosophiques pour les*
mois de Janvier, Février & Mars 1728.
Nombre 401.

LE premier des sept Articles dont est composé ce Nombre, est une description Anatomique des Organes venimeux d'un Serpent à sonnettes. Mr. le Chevalier Sloane à qui l'on en avoit fait présent, le remit à Mr. Ranby Chirurgien de la Maison du Roy pour le disléquer & faire de nouvelles expériences sur les terribles symptômes dont sa morsure est suivie, & les changemens qui s'observent par la dissection dans les corps des Animaux qui en ont été mordus. Mr. Ranby observe sur le premier Article qu'il n'y a presque rien à ajouter ou à changer à la description que le Dr. Tyson a publiée de ce Serpent; c'est pourquoi il ne parle que des Organes venimeux de ce reptile, dont quelques-uns lui ont paru differents de ceux qui ont été décrits par ce fameux Anatomiste.

Après avoir enlevé les Tegumens communs de la tête, on voit les muscles qui servent à élever les dents venimeuses; le premier naît du bord supérieur de la mâchoire inférieure proche l'articulation d'un des Os que le Dr. Tyson appelle *Maxillarum dilatatores*: Son commencement est charnu, il envoie quelques filets charnus
au

au Crane, ensuite il devient tendineux, & continue ainsi jusques à son insertion au dehors de l'Os qui reçoit la dent venimeuse; sous ce Muscle paroît une petite glande de la grosseur d'un pois, Mr. Ranby croit que c'est une des Maxillaires & non celle qui fournit le poison; sous cette glande on découvre un autre Muscle plus petit que le premier, mais qui a son origine & son insertion tout proche des siennes; ces deux muscles tirent en haut & un peu en dehors l'os dans lequel la dent venimeuse est fixée. Entre ce dernier Muscle & la Glande il passe un Nerve qui va se rendre à la partie supérieure de l'Os qui reçoit la dent, & il y a lieu de croire qu'on a pris ce Nerve pour le conduit excretoire de la Glande. Il y a sur le devant du dedans de la mâchoire supérieure deux petites éminences formées par une membrane qui recouvre en partie les dents venimeuses, & forme plusieurs plis comme une espece de bourse fermée, elle est épaisse & forte, & par le Microscope on y découvre un grand nombre de Glandes dont quelques unes sont même visibles sans ce secours: ces membranes empêchent que le Poison ne s'échappe involontairement des dents, qui selon Mr. Ranby en sont les seuls réservoirs: en renversant cette membrane on voit les dents fatales, dont il y a cinq de chaque côté; la première, qui est la plus grande, est fixée dans un Os articulé sur

le devant de la machoire superieure, les quatre autres sont attachées à de fortes membranes tendineuses dont elles sont aussi couvertes, elles sont pour ainsi dire couchées l'une sur l'autre. Ces dents, sur tout la première, ont une double courbure, une à chaque extrémité, & sont percées en deux endroits, la première ouverture est dans leur partie superieure, & l'autre qui s'étend jusques à la pointe, est dans la partie inferieure & convexe. Mr. Ranby croit que le poison entre dans la Dent par l'ouverture superieure, & que l'autre le repand dans la playe. Toutes ces dents sont creusées, les plus grandes contenoient une petite quantité d'une liqueur transparente d'un jaune clair, qui dans l'esprit de vin se changea en un beau rouge. Nous nous sommes étendus sur cette première partie du memoire de Mr. Ranby parce qu'elle nous a semblé plus curieuse & plus interessante que les deux autres; nous n'en parlerons point, car outre qu'elles ne contiennent rien de particulier, elles sont si courtes qu'il n'est pas possible de les abreger.

Le second Article est une Lettre du feu *Dr. Samuel Clarke*, à *Mr. Benjamin Hoadly* Membre de la Société Royale, sur la fameuse question touchant la proportion qu'il y a entre la vitesse & la force dans des Corps en mouvement: Mr. Clarke se propose dans cette Lettre de prouver, que le Principe adopté par *Mr. Leibnitz*, *Mr.*
s'Gra-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 423
s'Gravesande, *Mr. Bernouilli*, & *Mr. Herman*, sçavoir que la force d'un Corps en mouvement, est proportionnée, non à sa vitesse, mais au quarré de sa vitesse, est absurde, & contraire à la nature essentielle des choses; & de découvrir ensuite, ce qui peut avoir donné occasion à ces Messieurs d'adopter un Principe si erroné: *Mr. s'Gravesande* a repondu à cette Lettre dans le *Journal Litteraire* de l'année 1729. & nous parlerons de ses reponses à mesure que nous étalerons les argumens de *Mr. Clarke*. Celui-ci pour prouver qu'il est faux, que la force d'un Corps en mouvement soit proportionné au quarré de sa vitesse, dit qu'il est évident qu'un effet doit être proportionnée à sa cause, c'est-à-dire, à l'action de sa cause ou à la force avec laquelle elle agit, dans le tems que l'effet est produit; car de supposer qu'un effet est proportionel au quarré, ou au Cube de sa cause, c'est supposer que cet effet est produit en partie par sa cause & en partie par rien: dans un Corps en mouvement on peut considerer distinctement, la quantité de matière & la vitesse du mouvement, la force qui resulte de la quantité de matière comme de sa cause doit nécessairement être proportionnée à la quantité de matière, & celle qui resulte de la vitesse du mouvement comme de sa cause, à la vitesse du mouvement; ainsi la force entieré qui resulte de ces deux causes combinées doit être

424 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
être proportionnée à ces deux causes prises ensemble, & dans des Corps d'une grandeur & d'une densité égale, ou dans un même Corps, qui continue à avoir la même quantité de matiere, la force doit être proportionnée à la vitesse du mouvement; autrement si la force étoit comme le quarré de la vitesse, toute cette partie de la force, qui excède de la vitesse, seroit produite de rien, ou selon Leibnitz d'une ame qui anime chaque particule de la matiere: Lors qu'un effet est en raison double, ou comme le quarré de sa cause, c'est ou parce que deux causes agissent pendant un même espace de tems, ou parce qu'une même cause continue à agir pendant un double espace de tems; la resistance qu'un Corps qui est mu dans un milieu fluide a à vaincre est en raison double de sa vitesse, parce qu'à proportion de sa vitesse un plus grand nombre de particules lui résistent en même tems, & encore parce qu'à proportion de sa vitesse chacune de ses particules lui résiste avec plus de force, comme devant être transportée hors de sa place avec plus de vitesse: Une seule cause qui agit pendant un double espace de tems, produit le même effet, que deux causes qui n'agissent que dans un seul espace de tems; une force fait parcourir à un Corps en mouvement en double tems le même espace, que le double de cette force lui fait parcourir dans un seul tems; l'espace donc
qu'un

qu'un Corps en mouvement parcourt n'est pas comme la force, mais comme la force & le tems pris ensemble; un Corps avec le moindre degré de force, se mouvra s'il ne trouve aucune résistance, par un espace infini en un tems infini, & dans les espaces ou la résistance au mouvement est uniforme, l'espace parcouru, avant que le mouvement cesse doit nécessairement être comme la force & le tems, parce qu'une double force fera parcourir à un Corps en même tems un double espace, & la résistance uniforme demandera un double tems pour détruire son mouvement; par là il est démontré que l'espace parcouru avant que le mouvement cesse, est comme le quarré de la force; un Corps poussé en haut avec une double force, montera quatre fois plus haut avant que son mouvement soit arrêté par la résistance uniforme de la gravité, parce que la double force le pousse en même tems deux fois plus haut, & demande encore un double tems pour détruire son mouvement par une résistance uniforme; le cas est le même dans les mouvemens accélérés, dans les Corps accélérés par une succession d'impressions élastiques, ou qui tombent avec un mouvement accéléré par la force uniforme de la gravité ou par quelque autre force que ce soit: l'espace parcouru est nécessairement comme la force & le tems dans lequel cette force agit. Ce qu'on a démontré ainsi touchant la force

con-

considérée comme une cause qui produit un effet, & le tems pendant lequel cette force agit est reconnu de tout le monde à l'égard de la vitesse; la force & la vitesse ne font donc en ce cas qu'une même chose, & affirmer que la force est proportionnée au quarré de sa vitesse c'est affirmer que la force est proportionnée au quarré d'elle-même. Mr. *Clarke* remarque ensuite que ce qui a donné occasion à Mr. *Leibnitz* de croire que la force est proportionnée au quarré de la vitesse est le raisonnement suivant; l'effet de la force qui agit sur un corps mobile est le mouvement de ce corps ou son transport d'un lieu à un autre, l'effet doit être proportionné à sa cause, il s'en suit de là, selon *Leibnitz*, que l'espace parcouru par un corps en tombant est proportionné à la force qui agit sur lui pendant qu'il tombe, & la force que ce Corps acquiert en tombant à l'espace qu'il parcourt pendant qu'il tombe, cet espace étant sans contestation égal au quarré de la vitesse (puisque'il est proportionné à la vitesse & au tems pris ensemble) Mr. *Leibnitz* conclut de là que la force est proportionnée au quarré de la vitesse; mais Mr. *Clarke* repond à cet argument, que l'espace parcouru dans tous ces cas, n'est pas seulement comme la force, & le tems pendant lequel cette force agit, c'est-à-dire, comme le quarré de la force; car la cause de la quantité de l'espace parcouru est

non seulement la quantité de la force, mais aussi la durée du tems pendant lequel elle agit; la force & le tems pris ensemble sont donc proportionnés à l'espace parcouru, aussi bien que la vitesse & le tems, & par conséquent la force est comme la vitesse & non pas ainsi que ces Messieurs prétendent comme le quarré de la vitesse: Voici comment *Mr. s'Gravenfande* répond à ces remarques: Il distingue l'action instantanée & l'action totale, il entend par la première la grandeur de l'action dans chaque instant infiniment petit, & par la dernière la grandeur de la somme de toutes ces petites actions; il dit que l'action totale est déterminée, qu'un Corps qui a un certain degré de vitesse ne perd son mouvement qu'en produisant un effet déterminé qui est toujours proportionnel au quarré de la vitesse, quand on ne considère qu'un même corps, & quand il s'agit de corps différens, les effets sont comme les quarrés des vitesses multipliez par les masses, que toutes les expériences le prouvent, que pour déterminer l'action instantanée en examinant l'effet total, il faut avoir égard au tems, mais qu'il est inutile quand il s'agit de l'action totale de faire attention au tems que dure l'action, tout comme on peut déterminer combien un vase contient d'eau, sans s'informer combien de tems on a pris pour le remplir. *Mr. Clarke* examine ensuite l'argument de *Mr. Leibnitz* tiré de deux Corps
d'un

428 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
d'un poids inégal fixez aux deux extrémités du fleau d'une balance dont les bras sont inégaux qui se contrebalancent & font leurs vibrations en même tems, & il dit que la force dans ces cas ici est comme l'espace parcouru, & non pas comme les quarrés des vîteses, parce que le tems étant égal, les vîteses elles mêmes sont comme les espaces parcourus : Il remarque, que si un corps qui tombe sur une matière molle, ou composée de parties élastiques comme de la neige, ou de la glaise s'enfonce plus avant qu'à proportion de sa vîtesse, ce n'est pas parce que la force est plus que proportionnée à la vîtesse, mais parce que l'enfoncement vient en partie du degré de la force ou de la vîtesse & en partie du tems pendant lequel la force agit avant qu'elle soit détruite ; Voici enfin ce que *M. Clarke* dit sur le choc des corps durs : La raison & l'expérience font voir que si une boule parfaitement dure, qui se meut avec un certain degré de vîtesse, frappe une autre boule dure de la même grandeur & poids qui est en repos, si les boules ne sont point élastiques elles partagent également entre elles le mouvement & courent en ligne droite avec la moitié de la vîtesse, que la première boule avoit originaiement ; mais si elles sont parfaitement élastiques, la première communique tout son mouvement & toute sa vîtesse à la seconde & demeure en repos à sa place ; Si
donc

donc la force de la boule en mouvement étoit comme le quarré de sa vîteſſe, la force de l'inertie dans la boule en repos, ſeroit proportionnée au quarré de la vîteſſe de la boule en mouvement, & on pourroit ſuppoſer la force dans les deux boules, comme le Cube, le quarré-quarré ou telle autre puissance de la vîteſſe de la boule en mouvement, ce qui ſeroit détruire la nature des choſes. Nous ſerions trop longs ſi nous voulions inferer ici les reponſes de Mr. *s'Graveſande*. Nos Lecteurs les trouveront dans le *Journal Litteraire* Tom. 3. Part. 2. An. 1729.

Le troiſième Article contient des obſervations Aſtronomiques faites à *Vera-Cruz* par Mr. *Joſeph Harris*, & revues par le fameux *Dr. Halley*: Mr. *Harris* dit que la latitude de *Vera-Cruz* eſt $19^{\circ}. 12'$ N. que l'onzième de Mars 1727. il y arriva une Eclipſe conſiderable du Soleil, qu'elle commença à $49\frac{1}{2}$. minutes après Midi vers le Sud-Eſt-au Sud du diſque du Soleil, la hauteur de ſon centre étant alors $67^{\circ}. 53$. que le milieu de l'Eclipſe étoit environ à 2. h. 30. m. après midi & la plus grande immerſion environ $10\frac{1}{2}$. doigts, qu'elle finit à 3. h. $49\frac{1}{2}$. m. A. M. vers le N. N. E. du diſque du Soleil, ſa hauteur étant $28^{\circ}. 34'$. En comparant ces obſervations avec les tables de *Flamſtead* il trouve que *Vera-Cruz* étoit à $97^{\circ}. 30'$. à l'Oüeſt du Meridien des dites Tables. Enfin par des obſervations réité-

430 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
 rées pendant les années 1726. & 1727. il
 remarqua que la déclinaison de l'aimant
 étoit de $2\frac{1}{4}$. degré vers l'Est.

L'Article quatrième contient une Nou-
 velle Méthode de composer une Histoire
 naturelle des Metéores proposée par Mr.
Isaac Greenwood Professeur en Mathemati-
 que à *Cambridge* dans la *Nouvelle Angleterre*,
 à Mr. *Jurin* Membre de la Société Royale
 & du Collège des Medecins à Londres. Mr.
Greenwood propose d'obliger tous les mai-
 tres des Vaisseaux qui vont sur mer, de
 tenir des journaux exacts des Vents qui
 soufflent, & du tems qu'il fait chaque jour
 de l'année, depuis Midi jusques à 6. heu-
 res du soir, depuis 6. heures du soir jusqu'à
 minuit, depuis minuit jusqu'à 6. heures du
 matin, & depuis 6. heures du matin jusqu'au
 Midi suivant, & de communiquer ces jour-
 naux, ou du moins des Extraits de ces jour-
 naux aux deux Sociétés Royales de Londres
 & de Paris: Voici la maniere dont il voudroit
 qu'on tint ces journaux,

Janvier 1. 1726.												
Longitude 20.				21.			22.			23.		
Latitude 30.	V.	D.	T.	V.	D.	T.	V.	D.	T.	V.	D.	T.
	12	6	12									
12	V.	D.	T.									
6	N.	2	beau.									
12	N. E.	3	beau.									
6												
31.	12						S. E.	3	couvert.			
	6								pluye.			
	12						S.	2	tempête.			
6							S. E.	3	pluye.			

La première Ligne horizontale marque l'année, le mois, & le jour; & la seconde les degrés de longitude. La première ligne verticale marque les degrés de latitude, la seconde l'heure, la troisième le vent, la quatrième les degrés du vent, & la cinquième le tems.

Il faudroit quatre de ces journaux un pour la mer Atlantique, un pour la Méditerranée, un pour l'Océan Germanique, & un pour la Baltique. Des Extraits de ces journaux on pourroit composer une Histoire Naturelle des Metéores, dont on tiroit les avantages suivans. 1. Par là on pourroit définir avec exactitude les bornes & les limites des Vents les plus considérables, dans quel endroit chaque Vent prend son origine, combien de tems & avec quelle force il souffle, & où il finit; on pourroit par là aussi juger, de l'effet, ou de l'influence du Vent sur le tems. 2. Par là on découvroit quels sont les Vents qui prédominent en certains endroits, car quoique jusques ici on n'ait rien pû dire de certain sur la différence des Vents, il est pourtant hors de doute qu'ils différent selon les différens endroits, & qu'en de certains lieux on observe que pendant le cours de l'année les mêmes Vents soufflent & régnent, en sorte qu'on pourroit par des observations réitérées réduire enfin les Vents qui varient au rang des Vents constans. 3. Par là on pourroit juger non seulement des Vents qui regnent dans certains cli-

432 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
mats, mais aussi de ceux qui regnent dans
les différentes saisons de l'année, & peut-
être chaque mois, ce qui seroit d'un se-
cours infini pour la Navigation. 4. Par là
on pourroit peut-être parvenir à connoître
les saisons, les Prognostics & les endroits
des Houragans. 5. On pourroit ajouter à
tout cela dans ces journaux, les observa-
tions sur la déclinaison de l'aimant, les
Courans de la mer, les éclairs & les ton-
nères, les tournans dans la mer, les feil-
lons, les rendez-vous des poissons & d'au-
tres choses curieuses.

Article V. Remarques pour servir à com-
poser une Histoire Naturelle des Mines &
des Métaux dans une Lettre du Dr. *Frank
Nicholls*, Professeur en Anatomie à *Oxford*,
au Dr. *Rutty* Secrétaire de la Société Ro-
yale. Mr. *Nicholls* a remarqué pendant qu'il
demeuroit en Cornouaille que les mines
sont des Veines ou des Cavités dans la ter-
re remplies d'une substance Métallique; il
a trouvé que leur cours ordinaire est dans
la Cornouaille & dans la Province de De-
von de l'Est à l'Ouest, & dans les autres
parties de l'Angleterre du Nord au Sud. Il
croit que ces mines étoient autrefois des
Canaux souterrains par où l'eau passoit, &
qu'il y avoit comme dans les rivières de
petites branches qui s'y jettoient, que dans
la plupart des mines on trouve encore des
Courans d'eau, & que si dans quelques
unes ces Courans manquent, c'est parce
que

que la substance Métallique leur a fermé le passage; enfin il conjecture que les Métaux sont produits par des particules de souffre & de sel dirigées par une *force plastique*.

Article VI. Observations Astronomiques faites à Lisbonne l'an 1726. par le R. P. *Jean Baptiste Carbone* Jésuite: Ces observations roulent sur le premier Satellite de Jupiter, sur la hauteur du Centre du Soleil, la refraction de ses rayons, sa déclinaison boréale, & l'Élévation du Pole. Le P. *Carbone* conclut de toutes ces observations, que la latitude de l'observatoire Royal à Lisbonne n'excède pas $38^{\circ}. 43'$ & n'est pas moindre de $38^{\circ}. 42''$ qu'il est difficile de déterminer précisément les secondes, mais qu'il lui paroît probable que dans l'observation du Palais Royal la latitude est $38^{\circ}. 42' 20''$ & dans le Collège des Jésuites $38^{\circ}. 42' 30''$.

Le septième Article contient quelques Remarques que Mr. Ranby, Membre de la Société Royale a faites en disséquant 3. Corps. Comme ces Remarques ne renferment rien de particulier, nous les passons sous silence.

A R T I C L E IX.

The English Malady: or, a Treatise
of Nervous Diseases of all kinds,

434 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
as Spleen , Vapours , lowness of
spirits , Hypochondriacal and Hys-
terical Distempers , &c. . . In three
parts. Part. I. of the Nature and cau-
se of Nervous Distempers. By Geor-
ge Cheyne M. D. Fellow of the Colle-
ge of Physicians at Edimburg , and
F. R. S. London : Printed for G.
Strahan and J. Leake 1733. . . C'est-
à-dire, *La Maladie Angloise, ou Traité
des Maladies des Nerfs de toute espèce,
comme le mal de Rate, les Vapeurs,
l'abbatement, les Maladies Hypochondria-
ques & Hysteriques, &c. . . . en trois
Parties. Première Partie, de la Na-
ture & des causes des Maladies des Nerfs.
Par Mr. George Cheyne, Docteur
en Médecine, Membre du Collège
des Médecins d'Edimbourg & de la
Société Royale, à Londres, chez G.
Strahan & J. Leake, 1733., octavo,
pp. 370.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage est très
connu en Angleterre , sa reputation
est si différemment établie qu'il seroit diffi-
cile d'en donner une juste idée au Lecteur
étranger, sans entrer dans plusieurs particu-
larités sur les écrits & la personne de Mr.
Cheyne, qui nous meneroient trop loin ;
il

il nous suffira de dire que malgré le mépris que quelques uns de ses Confreres affectent d'avoir pour lui, on a reimprimé quatre & cinq fois les Ouvrages qu'il a publiés sur la Médecine, la Théologie, & les Mathématiques. Sa pratique tant à Londres qu'à Bath où il va tous les ans dans les saisons des Eaux, est très considérable, & sa méthode quelque singulière qu'elle paroisse, a du moins en sa faveur de très heureuses expériences; le rétablissement de la santé de l'Auteur lui-même en est une des plus frappantes, nous en verrons les circonstances dans la suite. Après ce peu de mots sur nôtre Auteur nous allons tâcher de donner un précis de la première partie de son traité, & nous renverrons le reste à un autre extrait.

Chap. I. Les Maladies Chroniques en général doivent leur origine à trois causes, suivant nôtre Auteur, la Viscosité ou la grossièreté des liquides, leur acrimonie en second lieu, & enfin le relâchement ou la foiblesse des fibres ou des Nerfs en particulier: ce sont là les causes les plus effectives, les plus générales, & les plus prochaines de toutes les Maladies Chroniques, les uns apportent en naissant quelque'une de ces dispositions, les autres les acquièrent ensuite, mais de quelque manière que l'une d'elles nous devienne habituelle les deux autres la suivent bien-tôt, & s'y joignent. Outre les desordres d'un autre genre

436 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
re que ces trois causes produiront dans le corps, la première en gonflant les Glandes & les petits vaisseaux, fera qu'ils presseront sur les Nerfs, & cette compression troublera, ou même détruira leurs fonctions; la seconde en les picottant ou en les déchirant, produira des spasmes & des convulsions; par la troisième les mouvemens nécessaires à l'exercice de toutes les fonctions tant animales qu'intellectuelles seront affoiblis ou même détruits.

Chap. II. Outre cela les suc grossiers ou acres qui circulent dans les vaisseaux ne fourniront à la réparation & l'accroissement des fibres & des Nerfs, que des parties peu propres à les entretenir dans cette souplesse & cette élasticité où ils doivent être pour remplir les usages auxquels ils sont destinés. L'Auteur ne considère jusques ici les Nerfs que comme des fibres, ou plutôt des filets composés de fibres solides, & il ne croit pas que leur secheresse ou leur rigidité contribue en rien à l'espèce de Maladie dont il traite; au contraire il affirme que celles, qui proprement sont appellées nerveuses, sont connoître évidemment par leurs symptômes qu'on doit les attribuer au relachement ou à la division des Nerfs & de leurs fibres.

Chap. III. La manière la plus naturelle & la plus générale de diviser les Maladies des Nerfs est de les reduire à trois classes: Dans la première on range toutes celles qui outre leurs autres symptômes, sont accom-
pa-

pagnées pour quelque tems de la perte totale du sentiment, ou seulement de la suspension ou de la diminution de l'exercice de quelqu'un de nos sens. On met dans la seconde classe celles où les mouvemens volontaires sont détruits en tout ou en partie : la troisième classe contient ces maladies des nerfs accompagnées de spasmes de convulsions ; on les distingue encore d'une manière plus générale, en originelle & acquises. Mr. Cheyne tâche de consoler ceux qui naissent avec cette fâcheuse disposition, en leur représentant que Dieu qui gouverne le monde par des loix générales, n'a pas dû les violer pour les exempter d'un malheur dans lequel l'intemperance de leurs parens les a nécessairement jettés ; outre que s'ils savent en faire un bon usage ils peuvent s'en servir pour leur bonheur même présent ; car un temperament délicat les met à couvert de la plupart des tentations auxquelles ceux qui jouissent d'une santé ferme & robuste sont exposés, & qui leur sont presque toujours si funestes, & par cela même les dispose davantage à rechercher les plaisirs innocens de l'esprit, & leur donne plus de loisir pour en jouir, outre que si par une conduite régulière ils passent une fois le *Méridien* de la Vie, ils peuvent se promettre une longue & agréable vieillesse.

Pour ceux qui étant nés sains & vigoureux, ont perdu ces avantages & sont de-

438 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
venus délicats & foibles, on doit attribuer ce changement à quelque accident qui demande l'assistance de la Chirurgie, & dont on ne prétend pas traiter ici, ou à une mauvaise diette soit dans la quantité ou la qualité, un travail trop pénible, une nourriture corrompue ou en trop petite quantité, les injures de l'air, tout cela rend les fibres foibles & relâchés, jette dans l'abattement, la Mélancholie, & tous les degrés & toutes les complications de Maladies des Nerfs en font les suites: D'un autre côté l'intemperance, le défaut d'exercice, l'excès dans les plaisirs des sens, toutes les évacuations immodérées, les Fievres & les Maladies aiguës mal traitées rendent les liqueurs visqueuses ou corrosives, & relâchent le ton & l'élasticité des solides, d'où procèdent les véritables maladies des Nerfs qui ne sont point la suite de la conformation naturelle; c'est à celles-ci que nôtre Auteur s'attache, & il promet de fournir les moyens de les guérir, ou du moins d'en adoucir les symptomes.

Chap. IV. Mais pour rendre inexcusables ceux qui s'abandonnent à ces excès l'Auteur fait voir dans le Chapitre suivant que nôtre nourriture, après qu'elle est admise dans l'habitude du Corps, est la première & la seule cause de tout ce que nous souffrons par rapport à nôtre santé. Il établit d'abord cette thèse par une preuve morale tirée de la bonté de Dieu; en suite

suite il tâche de faire voir que les Maladies aiguées aussi bien que les chroniques prennent leur origine des mauvais alimens ou des défauts dans la Diette; car pour un air corrompu & empoisonné, les injures de la saison, la rigueur du Climat, les travaux excessifs & les autres accidens auxquels les hommes sont sujets, il ne veut pas qu'on les mette au nombre des causes des Maladies, sur tout de celles dont il s'agit; parce, dit-il, que ces accidens ou ne font sur nos corps qu'une impression passagere, ou que les personnes qu'il a principalement en vûe dans ce traité sont très rarement exposées à souffrir ces incommodités. Tout ce Chapitre qui ressemble plutôt à un Sermon contre l'intemperance, qu'à une dissertation Physique, finit par cette conclusion, que les peines & les tourmens qui accompagnent certaines maladies sont les suites de nôtre folie & de nôtre extravagance, & ont leur source dans nos malheureuses inventions, la fureur de la mode nous portant pour un peu de plaisir à remplir de poison & d'ordure nos pauvres Machines, qui en éprouvent bientôt les mauvais effets.

Chap. V. — Mr. Cheyne a supposé dans les Chapitres précédens que les Maladies des Nerfs devoient leur origine à la Crystallisation des sels dans le corps humain; car quoiqu'il ait d'abord parlé de la Viscosité & de l'acreté des humeurs, & de la foiblesse

440 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
blesse des fibres, cependant en détaillant les effets de l'intemperance, il s'attache sur tout à cette quantité de sels urineux qui s'unissant forment des masses capables de causer des obstructions dans les petits vaisseaux, & de picotter & déchirer les Nerfs. Il ne fait aucune attention aux concrétions d'un autre genre, gommeuses par exemple ou pierreuses, non moins propres, à ce qu'il nous semble, à déranger l'œconomie animale & beaucoup plus difficiles à resoudre que les concrétions salines; mais le but de l'Auteur étant de traiter particulièrement de cette espèce de Maladie des Nerfs qu'il prétend être plus commune en Angleterre qu'ailleurs, & qu'il nomme Maladie Angloise à la tête de son ouvrage, il s'attache sur tout à expliquer ce qu'il soupçonne d'en être la cause immédiate, & voici pourquoi il en accuse les sels: Cette maladie est causée par l'intemperance très ordinaire en Angleterre, non seulement parce que la richesse de ses habitans les met en état de vivre d'une manière voluptueuse & oisive, mais aussi par la fertilité de son terroir qui produit en abondance des mets excellens & très nourrissans: ainsi les Anglois sont moins temperans que leurs voisins, parce qu'ils ont de meilleurs vivres & en plus grande abondance; or ce qui relève les mets, ce qui solícite le goût & nous fait passer les bornes de la temperance c'est le sel, parce qu'il

qu'il fait tout l'agrément de ce qui sert à nôtre nourriture; c'est donc le fel qu'il faut regarder comme la cause de la Maladie Angloise. Si ce raisonnement & les faits sur lesquels il est fondé ne satisfont pas quelques uns de nos Lecteurs, nous les prions de faire attention que Mr. Cheyne a écrit pour l'Angleterre autant pour amuser les Valétudinaires, comme il le dit lui-même, que pour instruire les Médecins, & qu'on lui passera aisément sa supposition en faveur de ce qu'elle a de flateur pour le País: car dequoi l'amour propre ne s'appuie-t-il pas? Mais revenons à nôtre sujet. Comme nôtre Auteur croit bien que tous ses Lecteurs ne connoîtront pas la force & l'activité des sels, sur tout de ceux qu'on appelle *urineux*, *volatiles* ou sels des Animaux, il décrit au long dans ce chapitre quels en sont les effets dans le corps humain, & les changemens qu'ils peuvent produire dans les temperamens, afin qu'on ne soit pas surpris qu'il leur attribue les terribles symptomes de la Maladie Angloise, comme il l'a fait dans les chapitres précédens.

Pour avoir une idée de la force & de l'activité des sels on n'a qu'à faire attention aux surprenants effets, & à la douleur & à la destruction que produisent la Peste, les Fievres malignes, la petite Verole, la Maladie Vénérienne, la Lèpre, les Cancers, & toutes les autres maladies Epidé-

442 BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,
miques & contagieuses, ce qu'on ne peut attribuer en bonne Philosophie à aucune autre cause naturelle & intelligible qu'à des sels caustiques & corrosifs. L'Auteur explique ensuite l'origine & la nature de ce corps, & comment par l'addition de plusieurs autres matières comme l'huile, le soufre, la terre, le Mercure, &c. . . il prend plusieurs formes & revêt plusieurs propriétés que le sel original, simple & pur n'avoit point; mais il ne considère que ce sel original, dont les qualités conviennent à tous les sels de quelque espèce qu'ils soient; ces qualités sont la dureté, la figure angulaire, l'attraction de ses parties l'une vers l'autre, & sa dissolubilité dans l'eau. Par la division ses angles deviennent plus petits & plus aigus, & sa vertu attractive augmente; mais quoique ce soit le plus pénétrant & le plus *attractif* des petits corps, il ne peut blesser ni détruire lorsqu'il est renfermé dans un fourreau, ou qu'il n'est point mis en mouvement par quelque principe actif; ce mouvement lui est communiqué par le soufre ou la lumière, les huiles ou les esprits; lorsque ses parties sont collées par une matière terrestre, en sorte qu'elles occupent le moins d'espace qu'il est possible, le sel est alors le plus capable de détruire les corps des Animaux; mais sous cette forme il ne peut être reçu ou retenu assez long-tems dans le corps pour y produire cet effet. Après deux ou
trois

trois divisions ses parties deviennent si fines qu'elles peuvent être admises dans les vaisseaux les plus déliés, sur tout étant enveloppées des huiles des Animaux & des Végétaux & en petite quantité, alors non seulement il n'est pas dangereux mais même il est absolument nécessaire pour exciter la contraction naturelle des solides : mais lorsque les sels se trouvent en trop grande quantité dans les petits vaisseaux, qu'ils y restent assez pour se séparer des huiles qui les enveloppoient, & que par la force de leur attraction ils s'y crystallisent en masses plus grandes & plus solides, ils acquierent par là la nature & les qualités des Poisons, c'est-à-dire qu'ils deviennent durs, compactes & corrosifs & agissent sur les Nerfs comme tels. Or il est hors de doute que les alimens les plus agréables, les vins les plus piquants & les plus recherchés, les sauces de haut goût, les Aromatiques, &c. . . . ont plus de ces sels & de soulfres que les autres mets plus simples & moins relevés. Ces considérations suffisent, suivant notre Auteur, pour conclure que les Maladies les plus douloureuses & les plus terribles doivent leur origine à ces mets, dont les Voluptueux & les Intempérans font leurs délices.

Chap. VI. Cela posé il ne sera pas difficile de trouver ce qui a depuis quelques années si fort multiplié les Maladies des Nerfs : De l'attribuer à l'usage du Thé, du
Café

444 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Caffé & du Chocolat, c'est selon nôtre
Auteur une erreur puérile, l'intemperance
en est la seule cause. Ici l'on trouve une
description éloquente, & peut-être un peu
exagérée, des extravagances auxquelles le
luxe a porté les Anglois depuis que l'abon-
dance où les a mis leur commerce, leur a
fourni les moyens de se procurer ce que
les quatre parties du monde produisent de
plus délicieux; & tous les raffinemens dans
l'art d'apprêter les viandes que les étran-
gers ont pû inventer, sur lesquels ils ont
eux-mêmes rencheri; mais cet art destiné
à faciliter la digestion, est aujourd'hui ce
qui y nuit davantage; outre que les per-
sonnes qui vivent de cette manière, & qui
sont les plus sujettes aux maladies des Nerfs,
n'ont d'autre exercice que les jeux. Le
goût qui régné pour l'étude & les Scien-
ces abstraites est encore une autre cause du
grand nombre de ces maladies, car la mé-
ditation épuise les forces, & la vie sédentaire
que mènent les Savans affoiblit tout leur
corps; on peut ajouter que les gens d'es-
prit & de goût sont taxés d'être assez Epi-
curiens: Ce reproche ne convient guères aux
Savans, dont l'application & la vie sédentaire
endommagent très souvent la santé; le
Lecteur les justifiera sans doute & pour plus
d'une raison. Ajoutez à tout cela la coù-
tume qui prévaut de vivre dans une ville
aussi peuplée & aussi renfermée que Lon-
dres, dont on voit ici les incommodités
raf-

rassemblées dans une longue énumération. Toutes ces circonstances quoique vrayes ne paroissent pas satisfaire à ce que l'Auteur s'est proposé ; il s'agit de savoir pourquoi les Maladies des Nerfs sont plus communes aujourd'hui qu'autrefois & l'on en allégué des raisons qui ne portent pas plus sur cette Maladie que sur toute autre Maladie Chronique ; c'est ce que Mr. Cheyne a bien senti, & il tâche de prouver que les Maladies qui ne sont causées par aucun accident, viennent toutes de la même origine, qui est l'intemperance : Nous laissons à juger au Lecteur de la solidité de cette assertion, mais en vérité quand elle seroit vraie, on n'en retireroit pas grande utilité ni pour la connoissance ni pour la cure de la Maladie, & nous sommes encore à la fin de ce sixième chapitre aussi peu instruits de la Maladie Angloise qu'en commençant l'ouvrage.

Chap. VII. Après avoir traité des sels & de leurs effets sur les solides, on examine dans le chapitre suivant la nature des fibres & des Nerfs dont les solides sont composés ; nous passons ce qui regarde la fibre simple pour nous arrêter sur ce que l'on trouve ici touchant les Nerfs. Les fibres sensibles ou composées du Corps des Animaux sont de trois sortes, les Musculeuses qui sont d'un tissu plus lâche & ont moins d'élasticité, en second lieu celles qui sont d'un tissu plus ferré, les petites fibres qui

446 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
les composent étant plus fortement unies
& occupant moins d'espace, d'où il s'en-
suit que leur élasticité est plus grande; tel-
les sont les fibres des Membranes, des
Tendons, & des Nerfs, plus sensibles que
celles de la première espèce, & plus pro-
pres à communiquer & conserver les im-
pressions & le mouvement qu'elles ont re-
çu, & c'est à quoi les Nerfs sont destinés
comme tout le monde fait. La troisième
espèce de fibres sont celles dont les Os
sont composés. Les Nerfs ajoute nôtre
Auteur un peu plus bas, ne sont autre
chose que quelques unes des fibres, les
plus propres par leur structure à commu-
niquer l'action & le mouvement nécessaires
pour transmettre au Principe intelligent les
impressions qu'ils reçoivent des objets ex-
térieurs, & pour rapporter du siege de ce
Principe intelligent aux fibres musculuses
la première impression de leur mouvement.
De déterminer comment cela s'exécute c'est
ce que l'Auteur croit à peu près impossi-
ble. Cette définition des Nerfs n'est pas
fort instructive, mais c'est de quoi Mr.
Cheyne ne s'embarasse pas, il ne regarde
les Nerfs que comme des Fibres, il assure
même que la plûpart de ce qu'on nomme
Maladie des Nerfs, ne regardent pas plus
les Nerfs en particulier que toutes les Fi-
bres, ou plutôt tout le systême des solides;
& ce qu'il a principalement en vûe dans
cet ouvrage, ce sont en général toutes les

Maladies qui procèdent du relachement des Fibres. On a de la peine à concilier ceci avec ce qu'il a dit plus haut que les Anciens n'ont eu qu'une idée très confuse des Maladies des Nerfs, & que Sydenham est le premier qui en ait traité *ex professo*, & qui les ait véritablement distinguées & rangées dans une classe particulière.

Chap. VIII. Pour confirmer ce que l'Auteur a avancé sur les fonctions des Nerfs, il tâche d'abord dans ce Chapitre d'expliquer par l'exemple d'un Organitte la manière dont le Principe intelligent apprend ce qui se passe au dehors & règle les mouvemens de la Machine; ensuite il demande d'où procède l'élasticité des Nerfs, & il conclut que la cause nous en est inconnue, quoiqu'il rapporte le sentiment de Mr. Newton sur l'Elasticité en général, la solidité & l'attraction; il désespère même qu'on puisse en découvrir la vérité sur ce sujet; peut-être, dit-il, ne pouvons nous atteindre qu'à quelques généralités dans la Philosophie naturelle, & il semble que la précision est contradictoire à une intelligence finie.

Le plus difficile problème de l'Oeconomie Animale est de rendre raison du mouvement musculaire; la comparaison d'une Machine mise en mouvement par la force de l'eau qui lui est portée par des tuyaux, est celle qui s'est offerte avec le plus de facilité, & que les paresseux ont adoptée

448 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
pour expliquer l'action des Muscles ; de là on a imaginé une liqueur subtile & imperceptible passante & repassante par les Nerfs pour enfler les Muscles & les accourcir en les élargissant, voila sur quoi est fondée l'hypothèse des esprits animaux ; mais outre que leur existence est très précaire ; quand même elle seroit réelle, elle ne suffiroit pas pour expliquer le phénomène en question.

Chap. IX. Nôtre Auteur prétend que ce Systême a déjà été solidement & même démonstrativement refuté par Mrs. Goelike Professeur à Francfort, & sur tout par le Dr. Pemberton dans la Préface qu'il a mise à la tête du Livre de Mr. Cowper sur les Muscles ; cela ne l'empêche pas d'entreprendre aussi de les renverser par les raisons suivantes :

Supposez les Esprits Animaux de quelle nature il vous plaira, ils ne seront jamais propres à l'exécution des fonctions Animales ; car s'ils sont extrêmement volatils & actifs, ils échapperont bien-tôt & déchireront les canaux dans lesquels ils sont renfermés, & cependant ils doivent être tels pour exécuter les mouvemens des sensations & ceux de la volonté, qu'un fluide plus grossier & plus dense ne pourroit produire ; or on ne peut pas les supposer subtils & denses en même tems, ce qui seroit cependant absolument nécessaire ; mais quel fluide de quelque genre que ce soit peut presque dans le même instant avoir un
cours

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 449
cours progressif & retrograde, c'est ce qu'il est impossible d'expliquer & de comprendre, & cependant ce que les differens phénomènes des mouvemens musculaires & des sensations semblent demander.

On a imaginé les Esprits Animaux sur tout pour expliquer les symptomes des Maladies des Nerfs, comme les obstructions des Nerfs & leur incapacité d'agir en certaines circonstances; mais Mr. Cheyne promet d'en donner des raisons plus conformes à l'Analogie de la Nature, ainsi leur nécessité disparaîtra selon lui par la suite de cet ouvrage. Outre que l'Auteur ne conçoit pas comment il peut se former une obstruction dans un canal cylindrique tel que seroient les Nerfs s'ils étoient creux, ce qu'il nie. Après tout il convient qu'il ne faut pas être trop positif contre l'existence des Esprits Animaux; la ressemblance qu'a le cerveau avec les autres glandes fait croire qu'il est destiné à préparer quelque liqueur, mais si cela est elle est d'une nature très différente de celle de tous les liquides que nous connoissons.

Chap. X. Le Chapitre dixième est une espèce de digression sur la Génération, la Vie, la Nutrition, & l'accroissement des solides & des fluides des Animaux. L'Auteur ne l'a écrit que pour divertir ses Lecteurs qu'il suppose toujours être les Valétudinaires pour lesquels il a composé son ouvrage; au reste il ne contient rien de

450 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
nouveau ni de fingulier, c'est pourquoy fans nous y arrêter nous donnerons le précis de l'onzième & dernier Chapitre, qui traite des signes & des symptomes par où l'on peut connoître la délicatesse & la débilité des Nerfs.

Chap. XI. Ceux qui sont de ce temperament ont généralement le pouls languissant & foible, & qui se dérange pour les causes les plus légères, leurs cheveux sont mous, déliés, courts & blonds, ils frisent difficilement & perdent bien-tôt la frisure; leurs Muscles & leurs Os sont petits, leur chair molasse, leur taint blanc & pâle. Les personnes jeunes & extrêmement grasses ont aussi les fibres relâchées & foibles, parce que ces fibres sont toujours abruvées d'huiles & d'humidités: ceux qui ont souffert des évacuations plus abondantes que la santé ne le requiert, de quelque espèce qu'elles soient; ceux qui sont naturellement très sensibles au froid, ceux qui sont sujets à des Maladies aiguës ou Chroniques d'une espèce froide comme l'Atrophie, l'Hydropisie &c. . . ., ceux qui begayent, qui ont la voix basse, qui la perdent subitement sans être enrhumés, ceux qui sont vifs & coleres, sont tous dans le même cas. Tels sont les signes par lesquels on connoit la débilité & le relâchement des solides: on doit y faire beaucoup d'attention dans le traitement même des Maladies qui semblent n'en dépendre pas, &
ne

ne jamais oublier que cette disposition produit des humeurs visqueuses, grossières, & acres, & de même que ces humeurs causent le relâchement des solides. C'est sur cette vérité fondamentale & justifiée par une infinité d'expériences que l'Auteur établit sa méthode pour la cure des Maladies des Nerfs, dont nous rendrons compte dans le Journal suivant.

A R T I C L E X.

An essay upon the Usefulness of Revelation, &c. C'est-à-dire, *Essai sur l'utilité de la Révélation nonobstant l'excellence de la Raison humaine, quelque grande qu'elle soit. En huit Discours. Par Christophe Robinson, Maître ès Arts. A Londres, chez J. Pember-ton. 1733. in octavo, pp. 127.*

ON peut regarder les huit Discours, qui composent cet ouvrage, comme autant de petits Sermons, auxquels les paroles de Jesus Christ servent de texte (a). *Je ne puis rien faire de moi-même: je juge ainsi que je vois, & mon jugement est juste: car je ne cherche point ma volonté, mais la volonté du Père, qui m'a envoyé.* Nous donne-

(a) Jean V. 30.

452 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
nerons le plan de quelques-uns de ces Discours, où nous avons trouvé en général peu d'ordre, mais beaucoup de choses communes, & de répétitions.

L'Auteur se propose en général d'établir l'excellence & la nécessité de la Révélation. Sans vouloir pourtant dégrader ni avilir la raison. Il croit que celle-ci suffiroit pour apprendre aux hommes leurs devoirs, s'ils savoient bien s'en servir, mais que malheureusement ils ignorent l'art d'en faire usage; qu'ils ne savent pas faire valoir, ni perfectionner les facultez excellentes, dont Dieu les a douez; qu'ils se laissent dominer par leur caprice & par leurs passions; & qu'ainsi quoique les hommes aient naturellement les facultez nécessaires pour découvrir la vérité, cependant la plupart ne la découvrent point, ce qui n'est que trop confirmé par l'expérience.

S'il y a une vérité évidente & incontestable, c'est sans doute celle de l'existence d'un Etre suprême. Cependant, selon notre Auteur, cette vérité échape à la plus grande partie des hommes, qui ne sauroient prêter l'attention nécessaire pour suivre des raisonnemens Méthaphysiques. La recherche de la vérité coute trop à des hommes distraits par les objets du monde, dont les uns se consomment par le travail, & les autres ne songent qu'à se divertir. En général ils n'aiment pas à méditer profondément, aussi bien ils n'en ont pas le loisir; &
quand

quand ils auroient la volonté & le tems de remplir leur esprit de belles connoissances, ces connoissances ne serviroient pas toujours à bien régler leur conduite. On voit des gens d'esprit & de savoir, qui n'en vivent pas mieux. L'Auteur remonte ensuite aux premiers siècles. A peine le monde fut il créé, qu'on le vit idolatre & corrompu. Les Juifs eux-mêmes quoiqu'honorez de la bienveillance de Dieu, abandonnèrent souvent son culte, pour se prosterner devant l'ouvrage de leurs mains. Puis donc que les hommes n'emploient pas bien leur raison, la Révélation est nécessaire. C'est la conclusion de l'Auteur.

Il examine ensuite ce que nous pouvons découvrir de la volonté de Dieu par le secours de la raison, & dans quels cas elle est manifestement défectueuse. Pour ce qui regarde les relations de cette vie, les différens devoirs, que nous sommes obligez de rendre à nos parens, à nos magistrats, à nos amis, à nos compatriotes, l'Auteur croit que la raison naturelle & le bon sens peuvent nous en instruire parfaitement. C'est par les seules Lumières de cette raison qu'on a prouvé clairement les Principes de la Religion naturelle, & qu'on a confirmé & fortifié la Religion révélée. On a vû des hommes, qui par le secours d'une bonne éducation, & par la force de leur genie, jointe au désir de savoir & de connoître, ont fait de grands progrès dans

454 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
la Recherche de la vérité, & dont les
exemples servent à prouver l'excellence de
l'entendement humain, & à quel degré su-
blime il peut s'élever quelquefois. L'Au-
teur cite là-dessus les Payens, dont l'habi-
leté & la Philosophie ont fait voir, la for-
ce de leur esprit & sa foiblesse tout ense-
mble. Il croit qu'ils ont porté les lumières
naturelles au plus haut point, où elles peu-
vent atteindre, & que par conséquent, di-
re que les Payens n'ont pas sçû telle &
telle chose, c'est dire qu'il est impossible
à la raison de les découvrir. Or les Payens
ignoroient ; 1°. le culte dû à la Divinité,
& les moyens d'appaïser sa colère ; 2. ce
qu'ils devoient lui demander dans leurs prié-
res avant toutes choses, & conformément
à sa volonté ; 3. la nature de cette vie,
c'est-à-dire qu'elle est un lieu d'épreuve &
qu'elle nous prépare pour une éternité
bienheureuse. Voilà ce que la Raison n'a
pû découvrir, & qu'on ne pouvoit appren-
dre que par la Révélation.

Dans le cinquième Discours l'Auteur sou-
tient que les raisons les plus fortes ne con-
vainquent pas toujours. Selon lui, pour
qu'une preuve puisse nous persuader, trois
choses sont nécessaires. 1°. Il faut l'exami-
ner avec attention. 2°. Il faut être capa-
ble de la comprendre. 3°. Il faut qu'elle
fassé impression sur l'esprit.

Pour ce qui regarde la première condi-
tion il est certain, dit l'Auteur, qu'un rai-
son-

sonnement abstrait, que des argumens subtils ne sont pas propres à captiver l'attention des hommes. Ceux que leur profession ou leur goût engage à examiner les choses de cette nature, sont en petit nombre. Le reste méprise d'ordinaire les pensées de leurs semblables. Le nom d'Aristote ou de Newton n'a rien qui reveille un indolent, quoiqu'il pique la curiosité des Philosophes. Il ne croit point être obligé de les entendre : Et s'il méprise les pensées & les principes de si grands hommes, quel cas fera-t-il des leçons de ceux qui leur sont si inférieurs, qui se trompent si souvent, & qui plus ils examinent, plus ils découvrent leur foiblesse & leur peu de pénétration ? Ainsi quand même par les seules lumières de la raison, la volonté auroit pû être découverte, quand elle auroit été prêchée par les plus grands Philosophes, elle n'auroit pourtant point été reçue ; à cause du peu d'attention qu'on auroit fait à leurs Discours.

Mais supposé que les hommes eussent eu l'attention nécessaire, cela n'auroit point suffi, parce qu'il y a peu de Philosophes parmi eux. Pour bien raisonner, il faut beaucoup d'art & de subtilité ; Il faut avoir les idées nettes, & la compréhension vive. C'est par beaucoup d'étude & d'exercice, qu'un Philosophe parvient à un degré médiocre de savoir. Pour atteindre à une plus grande perfection, il lui faut une sagacité

456 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
cité extraordinaire ; & , lors qu'il y est parvenu , combien peu de personnes font en état de bien juger de son mérite ? L'enchainure & la subtilité de ses raisonnemens font telles qu'elles ne fauroient être apperçues par des yeux vulgaires , & si la Religion n'avoit pû être enseignée aux hommes , que par les moyens dont se seroient servis les Philosophes , l'Auteur croit *en conscience* qu'elle n'auroit jamais été reçue.

Enfin quand on accorderoit , que les hommes eussent l'attention & la capacité requises , ils n'auroient pas pour cela découvert la vérité. Il faut l'aimer , il faut avoir du goût pour elle , & c'est ce qu'on ne voit point chez la plûpart des hommes , qui ont de tout autres inclinations.

L'Auteur entre ici dans le détail de leurs passions les plus communes , où nous ne le suivrons pas.

Pour prouver l'utilité de la Révélation , il fait voir dans un autre discours , les inconvéniens auxquels sont exposés d'ordinaire les gens de probité dans l'état où se trouvent les choses de ce monde , & combien ils seroient à plaindre si pour toute assurance d'une vie à venir qui doit les dédommager de leurs peines présentes , ils n'avoient que les conjectures & que les raisonnemens incertains de quelques Philosophes.

En effet , un homme de bien a plus de peine à s'avancer dans le monde qu'un scélerat.

lerat. Les règles sévères de la vérité & de la justice empêchent l'un de se servir de tous les moyens qui se présentent pour faire sa fortune, tandis que l'autre profite de tout sans s'embarasser si c'est à juste titre. Les Richesses & les Honneurs sont plus souvent les fruits de la Friponnerie, de la violence & de l'hipocrisie, que de la sagesse, de la probité & de l'application. D'où il paroît qu'il est comme naturel que les gens de probité tombent dans la misère, & par conséquent dans le mépris; & rien n'excite plus l'indignation & ne porte plus au découragement, que de voir la vertu méprisée, & le vrai mérite négligé.

L'Auteur suppose que tels & semblables malheurs accompagnent d'ordinaire un homme de bien, & fait voir qu'il seroit infiniment à plaindre s'il n'avoit dans cet état d'autre secours que celui de la raison. Car l'opinion de quelques Philosophes qui prétendoient que la vertu porte avec elle sa récompense, & qu'elle rend l'homme insensible à toutes les disgrâces, lui paroît une véritable chimère. On dira peut-être qu'ils esperoient une autre vie. Nôtre Auteur répond, que si pour se consoler dans les afflictions humaines, on n'avoit que les argumens de Platon sur l'immortalité de l'ame, les espérances les conjectures de Socrate, & les doutes de Cicéron, on n'auroit qu'une triste ressource; & généralement parlant la situation de ceux qui se
pi-

458 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
piquent d'honneur & de conscience feroit
la plus misérable de toutes.

Nous finirons cet Extrait par deux Remarques générales. C'est que l'Auteur prouve fort bien l'insuffisance de la raison pour nous conduire à la vérité, pour nous consoler dans nos malheurs, & sur tout pour nous rendre gens de bien. Il feroit à souhaiter qu'il eut répondu à une objection que les incrédules pourront faire en suivant ses principes, contre la suffisance de la Révélation elle-même. C'est que les hommes aidez de cette Révélation sont pourtant encore sujets à l'erreur & au vice, & qu'ainsi ils ont encore besoin d'une nouvelle Révélation qui supplée aux défauts de la première. L'autre remarque que nous ferons, c'est que l'Auteur auroit peut-être mieux fait, de ne pas donner d'abord à la Raison tout le pouvoir qu'il lui donne, puisqu'ensuite il est obligé de reconnoître qu'elle se fait peu écouter de la plûpart des Hommes, & qu'elle ne sauroit même leur donner ou la connoissance, ou la certitude des vérités les plus importantes & les plus nécessaires.

A R T I C L E X I.

HORTUS ELTHAMENSIS, seu Plan-
tarum rariorum quas in horto suo El-
tha-

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 459
thami in Cantio coluit Vir ornatissimus & præstantissimus Jacobus Sherard M. D. Soc. Reg. & Coll. Med. Lond. Soc. Guilielmi P. M. Frater, Delineationes & Descriptiones quarum historia, vel planè non, vel imperfectè à rei Herbariæ Scriptoribus tradita fuit. Auctore Joanne Jacobo Dillenio M. D. Londini, sumptibus Auctoris. 1732. folio. C'est-à-dire, *Jardin d'Eltham, ou description & figures des Plantes les plus rares que Mr. Jaques Sherard, Docteur en Medecine, Membre de la Société Royale & du Collège des Medecins de Londres, & frere de feu Mr. Guillaume Sherard, cultivoit dans son Jardin d'Eltham en Kent, & desquelles les Auteurs de Botanique ou n'ont point parlé, ou ne l'ont fait qu'imparfaitement; par Mr. J. J. Dillenius, Docteur en Medecine, aux dépens de l'Auteur. A Londres, 1732. fol. & se trouve chez P. Du Noyer à la tête d'Erasmus dans le Strand.*

QUOIQUE cet ouvrage de Mr. Dillenius semble multiplier les difficultés de l'étude de la Botanique, en ajoutant
un

460 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
un grand nombre de plantes à celles qu'on
connoissoit déjà, ceux qui cultivent cette
partie de l'histoire naturelle n'en verront
pas avec moins de plaisir ce précieux re-
cueil. On peut dire que tout y est nou-
veau ; car rectifier les descriptions obscures
ou imparfaites que les Auteurs avoient don-
nées de plusieurs Plantes, c'est en quelque
forte en faire la découverte. Mr. Dille-
nius a travaillé à cet ouvrage pendant près
de neuf ans, & cela sous les yeux & aidé
des conseils de Mr. Sherard tous deux dis-
tingués par leur amour pour la Botanique
& leur habileté : il a dessiné & gravé lui-mê-
me tous ses desseins, & il nous semble qu'ils
sont parfaitement bien exécutés. Il nous
donne la figure de 391. Plantes de leur
grandeur naturelle autant qu'il a été possi-
ble. Cependant il n'a pas épuisé les ri-
chesses du Jardin de Mr. le Dr. Sherard.
Pour les descriptions, l'Auteur a mieux
aimé d'être quelquefois un peu long que de
risquer d'être obscur. On n'attend pas de
nous un extrait d'un ouvrage de ce genre,
sur tout les Plantes n'y étant rangées que
par ordre alphabétique.



A R T I C L E X I I .

NOUVELLES LITTERAIRES.

D E L O N D R E S .

MR. *Cromwel Mortimer*, Docteur en Médecine, Secrétaire de la Société Royale, & Membre du Collège des Médecins à *Londres*, fait imprimer par souscription, les *Voyages du Docteur Engelbert Kœmpfer en Moscovie, en Perse, & aux Indes Orientales*, traduits en Anglois sur les Manuscrits originaux qui appartiennent à Mr. le Chevalier *Sloane*, Président de la Société Royale. L'Ouvrage sera divisé, comme il le doit être naturellement, en trois Parties qui feront un gros Volume *in folio*. Il y aura un grand nombre de tailles-douces, le papier & les caractères seront les mêmes que ceux de l'*Histoire du Japon* du même Auteur, publiée il y a quelques années. Le prix de la souscription est de deux Guinées, une en souscrivant, & l'autre en recevant le Livre qui, à ce qu'on promet, paroîtra bientôt. Pour faire plaisir aux Curieux, on imprimera un petit nombre d'Exemplaires en grand papier, pour lesquels les Souscripteurs paieront quatre Guinées.

Mr. *Maittaire* a publié depuis peu, un petit Ouvrage sous ce titre, *Appendix ad Marmora Academia Oxoniensis; sive Græca trium Marmorum recens repertorum Inscriptiones: cum Latina Versione, &c*
 Tome II. Part. II. Gg No-

462 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Notis. Londini: Typis Gulielmi Bowyer. 1733.

Mr. *Dawson* Docteur en Théologie a vivement attaqué le Docteur *Sykes* dans un Ouvrage qui a pour titre, *An Appeal to the genuine Records, &c.* c'est-à-dire, Appel aux Ecrits autentiques des Auteurs Juifs & Payens, qui peuvent servir à la défense du Christianisme: Où l'on refute amplement toutes les objections que le Docteur *Sykes* a faites depuis peu contre le témoignage de *Phlegon* touchant l'Eclipse qui arriva à la mort de nôtre Sauveur. On examine aussi de nouveau ce qui regarde les calculs Astronomiques de la *Chine*, par rapport à ce fait, & on le rectifie sur des Mémoires envoyés dernièrement à la Société Roiale. Enfin, on défend quelques uns des anciens Pères contre les reflexions injurieuses du Dr. *Sykes*. A Londres, 1733. chez *R. Ware*. gros Vol. in 8°.

Pemberton a imprimé, *An Enquiry about the lawfulness of eating blood, &c.* Recherches sur la question s'il est permis de manger du sang. Ou Lettre à un Ami où l'on établit & l'on examine cette question. Par un Prébendier d'*York*. C'est une petite Brochure in 8°.

Un Imprimeur, nommé *Palmer*, a publié *A General History of Printing, &c.* C'est-à-dire, Histoire générale de l'Imprimerie, depuis la première invention de cet Art dans la ville de *Mets*, jusques à son introduction dans la plûpart des Etats de l'*Europe*, & en particulier dans l'*Angleterre*, avec le succès qu'il y a eu. On y a joint le caractère des Imprimeurs les plus célèbres, à commencer par les premiers Inventeurs de cet Art, jusqu'en l'an 1520. & 1550, & l'histoire de leurs ouvrages, & des progrès qu'ils ont fait du-
rant

rant ce tems-là. Chez *A. Bettesworth. C. Hitch,*
& *C. Davis.* Un Volume in 4°.

Noon, Ford, & autres ont imprimé une Brochure in 8°, sous ce titre, *The Free-Agency of accountable Creatures, &c.* C'est-à-dire, La Liberté des Créatures responsables de leurs actions examinée avec candeur, & défendue; En plusieurs Lettres. Pour servir de Réponse aux principales objections, tirées de la Raison ou de la Révélation, que *Mrs. Bliss, Norman, & Millar* ont alléguées contre ce grand principe. A *Londres* 1733.

Voici une autre Brochure qui n'est pas moins intéressante, *Remarks upon a Book, &c.* Remarques sur un Livre intitulé *Essai sur les diverses Dispensations de Dieu envers le genre humain, dans l'ordre qu'elles sont rapportées dans la Bible*; Ou, Court Système de la Religion naturelle & de la Religion revelée. Par un Ecclésiastique. Chez *J. Noon.* A *Londres,* 1733. in 8°.

On a publié depuis peu un petit ouvrage anonyme qui mérite que nous en rendions compte quelque jour, & dont voici le titre, *An Essay concerning rational Notions, to which is added the Proof of a God.* Essai sur les Notions raisonnables, à quoi l'on a joint la preuve de l'existence d'un Dieu. A *Londres,* chez *G. Innys, & R. Manby.* 1733. in 8°. pp. 204.

Mr. Colliber a donné au Public *Free Thoughts concerning souls, in four Essays, &c.* Pensées libres sur l'Ame, en quatre Essais. I. De l'Ame humaine considérée dans sa nature. II. De l'Ame humaine comparée avec l'Ame des Bêtes. III. De la prétendue préexistence des Ames. IV. De l'état futur des Ames. On y a joint un Essai sur la Création. Par l'Auteur de la *Recherche impar-*

464 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
tiale, &c. Chez R. Robinson. 1733. in octavo,
pp. 168.

Pemberton vient d'imprimer *A second Essay upon the nature, manner and end of the Christian Revelation, &c.* C'est-à-dire, Second Essai sur la nature, la manière, & le but de la Révélation Chrétienne: Contenant une Réponse claire & distincte à toutes les principales difficultés répandues dans le Livre qui a pour titre, *Le Christianisme aussi ancien que le monde, &c.* Par *Christophe Robinson* Maître ès Arts. A Londres, 1733. in 8°. Nous en parlerons dans la suite.

On a encore imprimé ici depuis peu les Livres suivans,

Two Chronological Dissertations, &c. Deux Dissertations Chronologiques sur la véritable année de Jesus Christ, & sur celle de sa mort. in 8°. chez *J. Wilcox.*

Commentarium Nosologicum, Morbos epidemicos & aeris variationes in Urbe Eboracensi, locisque vicinis, per sedecim annos grassantes complectens. Authore *Cliftono Wintringham.* Impensis *J. Walthoe.* 8°.

Deux nouveaux Volumes des Sermons de feu Mr. *Moss* Docteur en Théologie, Doien d'Ely, & Prédicateur de la Société des Avocats de *Gray's - Inn.* Ainsi il y a en tout six Vol. in 8°.

A scheme of the true Appearances of the Satellites of Saturn, &c. Hypothèse pour expliquer les véritables apparences des Satellites de Saturne, avec son anneau, chaque nuit. Et quand cette Planète disparaîtra, on publiera une pareille Hypothèse pour les Satellites de Jupiter, & l'on continuera de la même manière à l'égard des

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 465
autres Planètes pendant qu'elles seront visi-
bles. Par *Charles Leadbetter*. Chez *J. Wilcox*.
in 8°.

A Letter to the Hon. Sir Hans Sloane, &c.
Lettre à Mr. le Chevalier Sloane Président du
Collège des Médecins & de la Société Royale,
où l'on se propose de faire l'Apologie des Ecri-
vains Grecs qui ont traité de la Médecine après
Galien, & en particulier d'Alexandre Trallien:
On parle de la naissance, de l'âge, du stile, de
la méthode, de la pratique, &c. de cet excellent
Auteur. Par *E. Milward* Docteur en Médecine.
in 8°. Chez *A. Bettefworth, C. Hitch, & J.*
Walthoe.

An Essay on Midwifry, &c. Essai sur l'Art
d'accoucher les femmes, sur tout en ce qui re-
garde l'Opération. On y a joint 50. cas particu-
liers choisis sur plus de 25. ans de pratique. Par
Edmund Chapman Chirurgien. in 8°. chez les
mêmes.

A Paraphrase and Notes, &c. Paraphrase &
Notes sur l'Épître de *St. Paul* à *Tite*, selon la
méthode de *Mr. Locke*; Avec un Essai sur l'abo-
lition de la Loi cérémonielle, à l'occasion de ces
paroles, Tit. I. 15. *Toutes choses sont pures à ceux
qui sont purs*. Par l'Auteur de la Paraphrase &
des Notes sur l'Épître à *Philemon*, les deux aux
Thessaloniens, & la première à *Timothee*. in 8°.
chez *R. Ford*.

Voici un Projet pour imprimer par souscription
un Ouvrage Latin, fort considerable, sous ce ti-
tre. *Concilia Magnæ Britannæ & Hiberniæ à
Synodo Verolamiensi. A. D. CCCXLVI, ad
Londinensem. A. D. M. DCCXVII: Accedunt
Constitutiones, & alia ad Historiam Ecclesiæ An-*

466 BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,
*glicanæ spectantia. A Davide Wilkins, S. T. P.
Archi-Diacono Suffolciensi, collecta. Londini, Ty-
pisi Guilielmi Bowyer.* Apres le titre, vient une
Épître dédicatoire à Mylord Archevêque de Can-
torbéry, où l'Auteur rend compte des Sources
où il a puisé, & des secours qu'on lui a gene-
reusement fournis de toutes parts, pour rendre son
Ouvrage aussi exact & aussi complet qu'il étoit
possible. Outre les Vies des Archevêques de Can-
torbéry compilées par Parker, il a eu une Collec-
tion manuscrite des Monumens anciens & mo-
dernes de l'Eglise Anglicane, faite avec beaucoup
de soin & de peine par l'illustre Prélat qui occu-
pe a présent ce Siège, & auquel il reconnoit de-
voir ce qu'il y a de meilleur dans son Livre. Il
a tiré bien des choses de *Spelman*, de plusieurs
Manuscrits de la Bibliothèque *Bodleienne* & d'au-
tres Bibliothèques à *Cambridge*, & sur tout de
ceux qui sont en langue *Anglo-Saxonne*, & qui
appartiennent au College du *Corps de Christ* dans
la meme Université. Il a eu, de plus, la liberté
de consulter les Archives de l'Evêché de Londres,
& de quelques autres, dont les Evêques l'ont
même favorisé de leurs conseils & de leurs pro-
pres recherches sur cette matière. Quelques par-
ticuliers, d'un mérite distingué, lui ont aussi ren-
du à cet égard de grands services, comme il se
fait un devoir de le reconnoître. Enfin la Bi-
bliothèque *Cottonienne*, celle de *Lambeth*, les Re-
gistres publics de l'Eglise de Cantorbéry, le Ma-
nuscrit de *Sommer* qu'on y garde, & quelques Li-
vres imprimés lui ont fourni plusieurs matériaux
& de grandes lumières.

Mais Mr. *Wilkins* n'a pas eu, à beaucoup près
les mêmes secours pour les Conciles d'Irlande,
que

que pour ceux de la Grande-Bretagne. La plupart des Archives de ce pais-la sont presque défectuées de Monumens anciens; & l'on ne sauroit dire combien il s'y est perdu de Manuscrits intéressans par l'ignorance ou par la friponnerie des Prêtres & des Moines avant la Réformation. Cependant le Primat & plusieurs Eveques d'Irlande n'ont pas laissé de communiquer à l'Auteur bien des Pièces curieuses pour son dessein; & il en a lui-même trouvé un grand nombre dans la belle Bibliothèque de Mr. le Duc de Chandos qui lui a toujours été ouverte. Il a aussi beaucoup profité du Livre de *Spelman*, sans être son Copiste.

À la suite de l'Épître dédicatoire qui détaille au long tout cela, on voit un Echantillon de l'Ouvrage qui contient deux morceaux détachés; l'un en Anglo-Saxon, avec le Latin à côté, & des Notes au-dessous qui marquent les sources où l'on a puisé, ou qui expliquent ce qui mérite de l'être; & l'autre en Latin, qui renferme un Décret du Synode de *Wexford* en Irlande, tenu l'an 1240., & dont la Latinité se ressent très des siècles d'ignorance & de barbarie.

L'Ouvrage entier est prêt à être imprimé, & contiendra environ neuf cens feuilles, en quatre Volumes *in folio*. Le papier & les caractères en feront très beaux, comme on le voit par le *Prospectus*. Le prix de la souscription est de six Guinées, trois en souscrivant & les trois autres en recevant le Livre. Dès qu'il y aura seulement 250. souscriptions, l'Ouvrage sera mis sous la presse & on le livrera aux souscripteurs douze mois après. Les souscriptions se reçoivent à *London* chez les Libraires suivans, Robert Gosling & Thomas Woodwar dans *Fleet-street*, Fletcher

468 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
Gyles vis-à-vis *Grays-Inn* dans *Holbourn*, & Char-
les Davis dans *Pater-noster-row*.

On a réimprimé en 2. Volumes 8°. le Livre de feu Mr. Mandeville qui a fait tant de bruit, intitulé, *La Fable des Abeilles; ou, Les vices des Particuliers avantageux au Public, Avec un Essai sur la charité, & les Ecoles de Charité, & une Dissertation sur la nature de la Société. A quoi l'on a joint une Apologie de ce Livre contre les calomnies contenuës dans une Dénonciation des Grands Jurés de Midlejex, & une Lettre injurieuse adressée au Lord C.* Chez J. Tonson.

R. Montague, & J. Brindley viennent de publier *The History of the most illustrious House of Nassau, &c.* C'est-à-dire, Histoire de la très-illustre Maison de Nassau, & plus particulièrement en ce qui regarde la branche d'Orange, depuis le dixième siècle. On y a joint celle des Maisons de Baux & de Chalons; comme aussi une grande Table Généalogique, fort exacte, de la Maison de Nassau, depuis le Comte Othon qui fut Général d'armée sous l'Empereur Henri I. Sur deux Planches artistement gravées. Par Jean Breval Ecuyer. grand in 8°.

On a imprimé tout nouvellement par souscription, toutes les Pièces de théâtre de *Shakespear*, en 7. Volumes in 8°. Avec des Notes de la façon de Mr. *Theobald*. La souscription étoit de deux Guinées.

Il paroît deux nouveaux Volumes de Sermons détachés du feu Docteur *Sbarp*, Archevêque d'*York*, in 8°. comme les quatre précédens. Se trouvent chez *Guillaume Parker*.

On vient de publier un Ouvrage considérable du feu Docteur Wall, savant Théologien, sous ce
titre

JANVIER, FEVRIER ET MARS. 1734. 469

titre, *Critical Notes on the old Testament, &c.* C'est-à-dire, Remarques critiques sur le vieux Testament. Où l'on explique le Texte Hébreu tel que nous l'avons à présent, & on le corrige en plusieurs endroits sur les anciennes Versions, & particulièrement sur celle des *septante*. Selon l'ordre dans lequel les Livres ont été écrits, ou dans lequel on peut les lire plus commodément. On a mis à la tête une longue Introduction, où l'on détermine quelle est l'autorité des *Masorettes* de la Bible *Masoretique*, & on la défend contre les objections de Mr. *Whiston*, & de l'Auteur des *Fondemens & des Raisons de la Religion Chrétienne*. Chez C. Davis, en deux Volumes in 8°.

Voici un autre Ouvrage qui n'est pas moins digne de la curiosité du Public. *The Koran commonly call'd the Alcoran of Mohammed, &c.* Le Koran communément appelé l'Alcoran de Mahomet, traduit en Anglois sur l'Original Arabe, avec des Notes tirées des Commentateurs les plus approuvés. On y a joint un Discours préliminaire. Par Mr. *George Sale*. Chez C. Ackers dans St. Jean-street, & J. Wilcox dans le Strand. 1734. in 4°. pp. 508. sans la Préface qui en contient 187-

Mr. le Docteur *Berriman* a publié ses Sermons pour la fondation de *Boyle*, sous ce titre, *The Gradual Revelation of the Gospel, &c.* La Révélation graduelle de l'Evangile, depuis la chute de l'homme, développée & expliquée en vingt- & quatre Sermons. Prononcés dans l'Eglise Paroissiale de *Ste. Marie le Bow*, pour la Lecture fondée par *Robert Boyle Ecuier* dans les années 1730, 1731, & 1732. En deux Volumes in 8°. Par *Guillaume Berriman* Docteur en Théologie, Recteur de *St. André Undershaft*, & Bourfier du Col-

470 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
lége d'Eton. Chez Ward & Wicksteed, dans l'*In-
ner-Temple-lane*.

Mr. De la Chapelle a donné dans la 2. Part.
du Tom. XV. de sa Bibliothèque Angloise, une
Liste de ceux qui ont prêché pour cette belle
fondation depuis son établissement en 1692, jus-
qu'en 1726. inclusivement, à laquelle nous ren-
voions les Curieux. Mr. *Denne* Archi-Diacre
de *Rocheſter*, & Vicaire de la Paroiſſe de *St. Leo-
nard Shoreditch*, à Londres, a fourni avec hon-
neur la même carrière les années 1727; 1728,
& 1729: Mais ſes Sermons ne ſont pas imprimés.
Et Mr. *Hays* Miniſtre d'une petite Paroiſſe à Lon-
dres, eſt celui qui a ſuccédé à Mr. *Berriman*, &
qui remplit actuellement cette fonction.

Mr. *Buckley* a enfin achevé d'imprimer ſa nou-
velle Edition de l'Histoire Latine de Mr. *De Thou*,
en ſept Volumes *in folio*. On la délivre depuis
quelque tems aux ſouſcripteurs; & ceux qui veu-
lent l'acheter ſont obligés d'en donner plus que
le prix de la ſouſcription qui étoit de neuf Gui-
nées. Elle eſt très belle & très correcte: & l'on
peut dire que l'Editeur a non ſeulement rempli,
mais même ſurpaſſé à cet égard l'attente du Public.

Mr. *Hodgſon* Membre de la Société Roiale a
publié une Brochure ſous ce titre, *The Configu-
rations of Jupiters four Satellites, &c.* La Con-
figuration des quatre Satellites de Jupiter dans le
tems que leur Eclipse qui ſera viſible à Londres
en 1734, arrivera. in 8°. chez *J. Senex*.

TABLE

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

A bez en France, espece mixte, équivoque, indéfinissable, inconnue parmi les Anglois	29
<i>Adam</i> ; La Connoissance du Monde brute à lui communiquée. 177. Item la connoissance du Mariage. 179. Il reçut de Dieu l'usage du langage par infusion	180
<i>Addison</i> , Poëte Anglois, a composé le premier une Tragédie réguliere	121
<i>Air</i> . (L') Ses effets sur le Corps humain	49-65
<i>Aird</i> (Mr. Jaq.) Spasmes dans l'Æsophage	397
<i>Angleterre</i> , (L') le Paradis des Femmes	190
<i>Anglois</i> , peuvent aller au Ciel par quel chemin il leur plait. 26. Idée de leur Philosophie	110
<i>Arbuthnot</i> (Mr. Jean) Essay touchant les effets de l'air sur le Corps humain	49
<i>Arche de Noé</i> ; réponse à quelques difficultez ladeslus	194
<i>Avianisme</i> . Sa renaissance en Angleterre	33
<i>Armee bien disciplinée</i> (Dans une) un extérieur de Pieté peut être extrêmement utile	12
<i>Ar-</i>	

T A B L E

<i>Arriens</i> (Les) & les Sociniens , faisoient valoir l'indifférence du Dogme de la Trinité pour frayer le chemin à l'erreur	314
<i>Aumonier</i> . Sa conduite dans une Armée	16
<i>Auteurs</i> qui travaillent pour le Libraire Curll à Londres, tournez en ridicule	356

B.

B <i>Acon</i> , Vicomte de <i>Verulam</i> , Chancelier d'Angleterre, peut être appelé le Pere de la Philosophie expérimentale	111
<i>Berry</i> (Mr. Edouard) Ulcere des Poulmons qui pénétroit dans le Foye au travers du Diaphragme. 397. Histoire d'une vessie devenue schereuse	<i>ibid.</i>
<i>Bill</i> pour pourvoir à l'examen des Drogues des Apoticaire. Raïsons des Porteurs d'enterrement contre ce Bill	364
<i>Bourse</i> de Londres, (La) suivant Mr. de Voltaire est un lieu plus vénérable que bien des Cours de Justice	31
<i>Bu'ler</i> dans son <i>Hudibras</i> , Poëme burlesque, appelle la Chaire des Prédicateurs <i>le Tambour ecclésiastique</i>	3

C.

C <i>Alder</i> (Mr. Jaq.) le jeune; Deux exemples d'Enfans nés avec une conformation préternaturelle dans les intestins	395
<i>Carbon</i> (Le R. P.) ses remarques sur l'Eclipse du Soleil arrivée à Lisbonne le 25. Septemb. 1726.	1726.

DES MATIERES.

1726. 36. Item sur une Eclipse de Lune le 10. Octob. 1726. 37. Observations Astronomiques faites à Lisbonne	433
<i>Carteret</i> (Mylord) Viceroi d'Irlande. Son Apologie par Mr. Swift	373
<i>Cavalliers & Ligueurs</i> en Angleterre, les Royalistes, Partisans du Roi	4
<i>Chaire</i> des Prédicateurs appelée <i>le Tambour ecclésiastique</i>	3
<i>Chambre-Basse</i> ; voyez Communes.	
<i>Chambre-Haute</i> en Angleterre, accepte ou rejette purement les Taxes proposées par la Chambre Basse	107
<i>Chapelle</i> (Mr. de la) livre à la risée publique la production de Toland, qui vouloit faire reconnoître l'Univers pour la seule Divinité	334
<i>Charité</i> , incompatible avec la Guerre	13
<i>Charlatans</i> . Leur effronterie rendue sensible	363
<i>Cheyne</i> (Mr. George) Maladie Angloise, ou Traité de la Maladie des Nerfs de toute espèce	434
<i>Chrétiens</i> ; Si les meilleurs font les meilleurs Soldats	2. & suiv.
<i>Chûte</i> de l'homme; difficultez qu'on peut faire la contre	189
<i>Cibber</i> , excellent Comédien & Poète Laureat en Angleterre	128
<i>Circaffiens</i> (Les) emprunterent l'inoculation de la petite Verole des Arabes	109
<i>Clark</i> (Le Docteur) suivant Mr. de Voltaire défenseur le plus vigoureux du Systême des Antitrinitaires. 32. Lettre touchant la proportion qu'il y a entre la vitesse & la force dans les Corps en mouvement. 422. Veut prouver que le principe de Mrs. Leibnitz,	3 Gra-

T A B L E

'sGravesande, Bernouilli & Herman est absurde. Ibid. Reponse de Mr. 'sGravesande	423
<i>Clergé Anglican</i> ; Ses mœurs mieux réglées que celles du Clergé de France	28
<i>Cockburn</i> (Mr.) Retention de la Semence dans le coït	397
<i>Comédie</i> . Lettre de Mr. de Voltaire sur la Comédie Angloise	125
<i>Commerce</i> . Lettre de Mr. de Voltaire sur celui d'Angleterre. 108. A contribué par sa richesse à la Liberté des Anglois	<i>ibid.</i>
<i>Communes</i> en Angleterre. Origine de l'autorité de cette Chambre. 106. Propose les Taxes	107
<i>Conformité occasionelle</i> , en Angleterre, introduite contre les Loix, point encore abolie; dans la note de la page	26
<i>Congrève</i> , Poète Anglois, loué par Mr. de Voltaire	127
<i>Cour</i> (<i>La Haute</i>) de <i>Commission</i> en Angleterre	311
<i>Couvreur</i> ; (Mlle. Le) égards que le Clergé de France auroit dû avoir pour elle	134
<i>Cuvill</i> , Libraire de Londres. Satyre ou Tragi-farce contre lui. 356. Se croit empoisonné par Mr. Pope. 357. On débite dans les rues la relation de son Empoisonnement &c. <i>ibid.</i> Est simplement devenu fou. 358. Les Juifs essayent de le convertir. Il avoit cru que Salomon & David étoient Papistes. 359. Il convient d'empoisonner sa Femme pour épouser une Héritiere Juive. <i>ibid.</i> Il est circonci. 360. Cette Cérémonie pour être trop bien faite est nulle	<i>ibid.</i>

D.

- D***Aillé.* Son Traité de l'emploi des Sts. Peres, regardé comme son Chef - d'œuvre 347
- David.* (Le Roi) Le Libraire Curll l'a cru Papiste 359
- Degg* (Mr. Simon) Description d'un Squelette d'une grandeur extraordinaire 46
- Delauay*, (Mr.) Doyen en Irlande; Son Examen desintéressé de la Révélation 171
- Déluge.* La Corruption du genre-humain obligea Dieu à punir les Hommes par le Déluge. 191
Difficultez contre son histoire 192
- Denier de St. Pierre.* Tribut en Angleterre 105
- Derriere*, représenté comme un Personnage qui estime beaucoup les Brochures & les Libelles sur les affaires du Tems 362
- Desagulier.* (Mr.) Description d'une Machine qu'il a inventée pour tirer des Mines les vapeurs & l'air corrompu 43
- Dillenius* (Mr. J. J.) Description & Figures des Plantes les plus rares du Jardin d'Eltham 459
- Douglas* (Mr. Jaques) Vers vuidez par un ulcère de l'aine. 396. Pierres dans les Reins &c. *ibid.*
- Dryden*, Poëte Anglois, ménagea mal la fécondité de son génie 121
- Drummond* (Mr. Jean) Essai sur les moyens de perfectionner la Médecine. 396. Paralyse des extrémités inférieures 398

T A B L E

E.

E <i>Ames.</i> (Mr. Jean) Ses remarques sur quelques Expériences Hydrauliques.	
<i>Ecclésiastique</i> ; Adresse d'un Ecclésiastique pour donner du courage aux Soldats de l'armée	
<i>Ecclésiastiques</i> d'Angleterre. Leurs Habits Sacerdotaux. 301. Essai sur leur différente Fortune	31
<i>Eglise Anglicane.</i> Défense de sa Discipline, de sa Doctrine & de son Culte sous la Reine Elisabeth, contre l'Histoire des Puritains de Mr. Neal	25
<i>Elisabeth</i> (La Reine) sincèrement attachée à la Religion Protestante. 295. Le Pape l'excommunie comme une hérétique. 296. Il déclare son Titre nul. 297. Comment elle finit sa lettre au Roi Henry IV. de France	29
<i>Episcopat</i> en Angleterre. S'il n'y avoit que deux ordres dans l'Eglise Chrétienne, celui des Evêques & des Diacres	30
<i>Episcopus</i> soutenoit qu'il ne falloit pas considérer le Dogme de la Ste. Trinité comme quelque chose d'important. 315. <i>Episcopus</i> attaqué par Mr. Waterland	32
<i>Essais</i> & observations de Médecine revûs & publiés par une Société d'Edimbourg. 392. De l'sein de cette Société	39
<i>Etat</i> présent du Papisme en Angleterre	40

DES MATIERES.

F.

F <i>Actum</i> burlesque pour prouver que le Sr. Jean Dennis est devenu fou	355
<i>Fanatique.</i> Inutile d'argumenter avec lui	22
<i>Femme du Bel Air.</i> Son train de vie. Traduction libre de la Pièce Angloise, <i>The Journal of a modern Lady</i>	379
<i>Finlandois.</i> Lettre à leur sujet par Mr. Kinck	43
<i>Foster.</i> (Mr. Jaques) Ministre Anabaptiste. Ses Sermons sur divers sujets. 65. Son Eloge. 65. 66. Ses sentimens sur l'Amitié & l'Amour de la Patrie	75-84
<i>Fox,</i> (George) fameux Quakre	24
<i>Foyers</i> formez par la réunion des rayons du Soleil. Requête des Charbonniers, Rotisseurs, Cuisiniers, &c. contre ces sortes de Foyers	363
<i>Fruit défendu.</i> Dissertation là-dessus	173

G.

G <i>arengéot</i> (Mr. de) Discours sur la politesse & son savoir universel	396
<i>Gens de Guerre</i> ne sont pas Juges competens en matiere de Religion. 4. Casuistes fort commodes	8
<i>Gens de Qualité</i> qui cultivent les belles Lettres. Lettre de Mr. de Voltaire là-dessus	128
<i>Gibson</i> (Mr. Joseph) Essai sur la Nutrition du Fœtus dans la matrice	395
<i>Gouvernement</i> d'Angleterre. Reflexions de Mr. de Voltaire là-dessus	105
<i>Tome II. Part. II.</i>	H h Green

T A B L E

<i>Greenwood</i> (Mr. Isaac) Nouvelle méthode de composer une Histoire naturelle des Météores	430
<i>Guerres</i> de Religion les plus meurtrières, & pourquoi. 3. Il n'y en a point eu, quelque injuste qu'elle fut, qui n'ait été déclarée juste par quelque Théologien	11

H.

H <i>Ales.</i> (Mr.) Recueil d'Expériences Statistiques sur la Seve des Végétaux	271
<i>Harris</i> (Mr. Joseph) Observations Astronomiques faites à Vera-Cruz	429

I.

J <i>Amicson</i> (Mr. Jaques) Guérison d'une mortification des intestins dans une Hernie	396
<i>Innes</i> (Mr. Jean) Inflammation de l'estomac	397
<i>Inoculation.</i> Son Apologie historique par Mr. de Voltaire	109
<i>Irlande.</i> Moyen infallible de payer ses dettes publiques par Mr. Swift. 371. Autre projet pour remédier à sa misere, savoir l'usage de manger les Enfans des pauvres ; Badinage très ingénieux. <i>ibid.</i> Apologie de Mylord Carteret Viceroi d'Irlande par Mr. Swift. 373. Ironie qui découvre la misere de l'Irlande	375
<i>Justice</i> , haute, moyenne & basse, inconnue chez la Noblesse d'Angleterre	107
	<i>Ken-</i>

DES MATIERES.

K.

- K** *Ennedy* (Mr. J.) Relation d'une playe au col, &c. 395
Kinck (Mr. Pierre) Lettre au sujet des Finlandois en Norwege 43
Kinneir (Le Dr. David) apprend dans une Lettre que le Camphre est un Remede excellent contre la maladie d'Esprit, &c. 41

L.

- L** *Aing* (Mr. David) Relation d'un cas où la plus grande partie du Tibia fut remplacée par un Calus 396
Lettres sur les Anglois par Mr. de Voltaire. La Traduction Angloise ne passe pas pour mauvaise 17
Limborch attaqué par Mr. Waterland. 323. Moins à blamer qu'Episcopus 325
Liturgie de l'Eglise Anglicane, censurée par Mr. Neal 306
Locke. Mr. de Voltaire le fait un des Chefs du nouvel Arianisme. 34. Réflexions de Mr. de Voltaire sur ses Ouvrages 112
Lowis (Mr. Robert) Perte d'Apetit & Atrophie causées par le déplacement de l'estomac 397
Lynn (Mr. George) Méthode pour déterminer la Longitude Geographique de certains lieux par les Metéores 41

T A B L E

M.

M <i>Andeville</i> , (Mr.) Second Extrait de ses Recherches sur l'Origine de l'Honneur & sur l'Utilité du Christianisme dans la Guerre.	
1. Il nomme les Protestans de France <i>Huguenots</i> , ignorant que c'est un terme de mépris.	
4. Il n'approuve pas l'argument de Bayle, qu'il vaut mieux n'avoir point de Religion que d'adorer le Diable. 10. Il fait un Conte de l'adresse d'un Ecclésiastique pour donner du courage aux Soldats de l'Armée	14
<i>Marie</i> Reine d'Ecosse, disputoit la Couronne à Elifabeth	297
<i>Martin</i> (Mr. George) Essai sur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la respiration. 395. Extrait de cet Essai	405
<i>Matthieu</i> . (St.) Réponse à la Défence de la Dissertation selon St. Matthieu	137
<i>Mélange</i> , ou Recueil d'Oeuvres diverses en Prose & en Vers. Troisième Volume	353
<i>Mémoires Philosophiques</i> , &c. Vol. 35. N°. 400. pour les mois d'Octob. Novemb. & Decemb. 1727.	35
<i>Mémoires Philosophiques</i> , Janvier, Fevrier, & Mars 1728. Nombre 401.	420
<i>Métamorphose</i> des deux Sexes. 366. Par là le Grand Seigneur devenu Femme se trouvera au milieu d'un Serrail de beaux Garçons. <i>ibid.</i> Les Ecailleres de Billingsgate succéderont aux Avocats des qu'elles seront hommes	367
<i>Middleton</i> . (Mr.) Suite de sa Dispute avec le Dr. Pearce	195
	<i>Mi-</i>

DES MATIÈRES.

<i>Ministres</i> (Les) Anglicans, s'ils s'enivrent, ils le font au moins gravement & sans scandale	29
<i>Moine.</i> (Mr. le) Sa Traduction exacte des Lettres Pastorales de Mr. L'Evêque de Londres	138
<i>Monro</i> (Mr. Alex.) Essai sur l'art d'injecter les Vaisseaux des Animaux. 395. Extrait de ce Mémoire. 401. Remarques sur l'Articulation, les Muscles & la Laxation de la Machoire inférieure. <i>ibid.</i> Observations pratiques pour l'opération de la Paracenthese. 396. Histoire d'une Tympanie	397
<i>Motteux</i> , (Mr. le) Suite de ses Remarques sur Rabelais	237

N.

N <i>Eal.</i> (Mr.) Son Histoire des Puritains réfutée. 293. Accusé de mauvaise foi	303
<i>Newton</i> (Mr. le Chevalier) suivant Mr. de Voltaire avouoit que le Systême des Antitrinitaires s'accommodoit mieux avec ses Mathématiques. 32. Item il le fait un des Chefs du nouvel Arianisme. 34. Il le compare à Descartes; ses reflexions sur ses Ouvrages	115
<i>Nicholls</i> (Mr. le Dr. Frank) Remarques pour servir à composer une Histoire naturelle des Mines & des Métaux	432
<i>Noblesse.</i> Fausse idée qu'on se fait sur son éducation	37+
<i>Non-conformistes</i> en Angleterre, acceptent la Tolérance sous Guillaume III.	25
<i>Nouvelles Littéraires</i>	227. 461

T A B L E

O.

Officiers. Peu qui soient ornez des Vertus
Chrésiennes 7

P.

Pape (Le) excommunie la Reine Elisabeth.
296. Déclare son Titre nul 297

Papisme accru en Angleterre sous le Règne de
la Reine Marie. 297. Son état présent 409

Parlement d'Angleterre. Reflexions de Mr. de
Voltaire sur ce Parlement. 104

Paton (Mr. Pierre) Tumeur extraordinaire du
Sein 396

Patrie. Sentimens de Mr. Foster, Ministre Ana-
baptiste, sur l'amitié & l'amour de la Patrie
75-84

Pen (Guillaume) fameux Quakre 25

Peste (La) Elle peut paroître dans un lieu,
sans y avoir été apportée d'ailleurs 61

Petite verole. Son Inoculation. 109. Elle tuë
ou défigure une cinquième partie du monde.
110. Les Chinois la prennent en poudre com-
me du Tabac ibid.

Peuple Anglois, comparé avec le Peuple Romain
104

Pigmées Les Peuples savans de l'Antiquité leur
devoient leurs lumieres. 367. Se retrouvent
dans la Race des Singes 368

Plummer (Mr. André) Remede alterant Mercu-
riel. 395. Extrait de cette pièce 398

Poin-

DES MATIERES.

<i>Pointes.</i> Tous les fleaux les plus terribles le sont moins que celui des Pointes	361
<i>Pope</i> , Poète Anglois. Lettre de Mr. de Voltaire sur lui. 133. Egalé a Boileau. <i>ibid.</i> En partie Auteur du mélange d'Oeuvres diverses en Prose & en Vers	353
<i>Porterfield.</i> (Mr. W.) Démonstration de la force avec laquelle les os résistent aux forces employées pour les casser transversalement	395
<i>Prédicateurs</i> utiles à la Guerre quoiqu'ils ne prêchent pas l'Evangile. 11. Peuvent en imposer à leurs Auditeurs	12
<i>Presbytériens</i> en Angleterre; ce que c'est selon Mr. de Voltaire	29
<i>Public.</i> Il ne faut pas le prendre pour le Confident de ses Amusemens	17
<i>Puritains</i> du tems de la Reine Elisabeth, cherchoient à établir leur propre Discipline en persécutant les autres Protestans	295

Q.

Q <i>uakre.</i> Quelle reception le Quakre de Mr. de Voltaire lui fait dans ses Lettres sur les Anglois. 19. Chrétien sans Batême. <i>ibid.</i> Mene Mr. de Voltaire a son Eglise	21
<i>Quakres.</i> Jesus Christ, selon eux, est le premier Quakre. 24. Résistent aux offres d'argent sous Cromwell. <i>ibid.</i> Leur Secte diminue de jour en jour	25

T A B L E

R.

R abelais. Suite des Remarques de Mr. Le Motteux sur cet Auteur	237
Ranby (Mr.) Description Anatomique des Organes venimeux d'un Serpent à sonnettes.	420.
Remarques faites en disséquant trois Corps	433
Rawlinson (Mr.) ayant ouvert un homme trouva dans son Estomac un noyau de prune , &c.	45
Réformation en Angleterre sous le Roi Edouard.	298. 299. <i>Satisfacit piis Edouardi Reformatio</i>
	300
Religion. S'il vaut mieux n'en avoir point , que d'adorer le Diable. 9. La plus mauvaise plus utile à la Societé que l'Athéisme	10
Révélation qui suivirent la chute de l'homme	181
Robinson , Essai sur l'utilité de la Révélation	451
Rochester (Le Comte de) Lettre de Mr. de Voltaire sur ce Poète	129

S.

S acrifices , d'institution Divine	190
Salomon. (Le Roi) Le Libraire Curll l'a cru Papiste	359
Sauvage mené à Londres en 1726, badinage à son sujet	370
Schadwell , Poète Anglois méprisé	126
Sciences. Essai sur leur Origine	367
Settes; toutes bien venues en Angleterre	31
<i>Sha-</i>	

DES MATIERES.

- Shakespear*, Poëte Anglois, le Corneille d'Angleterre. 120. Traduction d'un de ses passages par les Journalistes. 123. La même par Mr. de Voltaire 124
- Simfon* (Mr. Thomas) Coliques qui ont duré pendant six ans, &c. 397
- Singes*; ont souvent plus d'esprit que des hommes. 368. S'ils ne parlent point, c'est, disent les Espagnols, de crainte qu'on ne les fasse travailler. *ibid.* Quelques déserts habitez par eux *ibid.*
- Societé Royale* de Londres. Lettre de Mr. de Voltaire là dessus 136
- Sociniens* (Les) & les Arriens faisoient valoir l'indifférence du Dogme de la Trinité pour frayer le chemin à leur erreur 314
- Soldats*; une probité médiocre leur suffit. 8. Un Soldat peut être brave, sobre, enfin se faire aimer, sans avoir un grain de véritable Christianisme. *ibid.* S'il fait exactement les préceptes de l'Evangile, il faut qu'il quitte l'Armée *ibid.*
- Stedman* (Mr. Jean) Relation de l'extraction d'un grand os de la partie inférieure de l'Épiphyse 396
- Steele* (Le Chev. Richard) loué par Mr. de Voltaire 128
- Swift* (Mr.) le Rabelais des Anglois. Mr. de Voltaire ne peut souffrir qu'on le nomme ainsi. 133. 376. Auteur du Conte du Tonneau. 353. En partie Auteur du Mélange d'œuvres diverses en Prose & en Vers 353

T A B L E

T.

T <i>Ambour Ecclésiastique.</i> La Chaire des Prédicateurs appelée ainsi par Butler	3
<i>Taxes.</i> Personne n'est exempt de certaines Taxes en Angleterre parce qu'il est Gentilhomme ou Ecclésiastique. 107. Proposées par la Chambre Basse	<i>ibid.</i>
<i>Tête -rondes</i> en Angleterre. Le Parti opposé à celui de Charles I.	4
<i>Toland</i> vouloit faire reconnoître l'Univers pour la seule Divinité	334
<i>Torrs Politiques</i> , sont moins Anglicans que Catholiques Romains	27
<i>Tragedie.</i> Lettre de Mr. de Voltaire sur la Tragédie Angloise	120
<i>Trinité.</i> Importance du Dogme de la Ste. Trinité. 313. Les Dèistes ont tiré de l'avantage de l'indifférence de ce Dogme 314. S'il suffit de le rejeter parce que c'est un mystere	316
<i>Turcs</i> (Les) donnent la petite vérole à leurs Enfans des qu'ils les ont sevez	109
<i>Tuto, er.</i> si c'est une impolitesse	19
<i>Twell.</i> (Mr. Leonard) Sa Réponse à la Défence de la Dissertation sur l'Evangile selon St. Matthieu	137

V.

V <i>Anbrugh</i> , Poëte & Architecte Anglois; passe pour avoir autant de légèreté dans ses Ecrits que de pesanteur dans ses Batimens	126
--	-----

DES MATIERES.

<i>Virgilius restauratus.</i> Ou Corrections au Texte par Martinus Scriblerus ; ce qui signifie Bar- bouilleur de papier	368
<i>Voltaire</i> (Mr. de) Traduction de ses Lettres sur les Anglois. 16. Critiqué. 17. 28. 32. 33. 34. Suite de l'Extrait de ces Lettres	104

W.

W <i>aller</i> , Poète Anglois. Lettre de Mr. de Voltaire sur lui	130
<i>Waterland.</i> (Mr. Daniel) Son Traité de l'im- portance du Dogme de la Ste. Trinité	313
<i>Waugh</i> (Mr. Gilbert) Tumeur dans l'Æsopha- ge	397
<i>Whiston.</i> (Mr.) Astronome d'Angleterre. Ba- dinage à son sujet	376
<i>Wicherley</i> , Poète Anglois loué par Mr. de Vol- taire	126

F I N.





